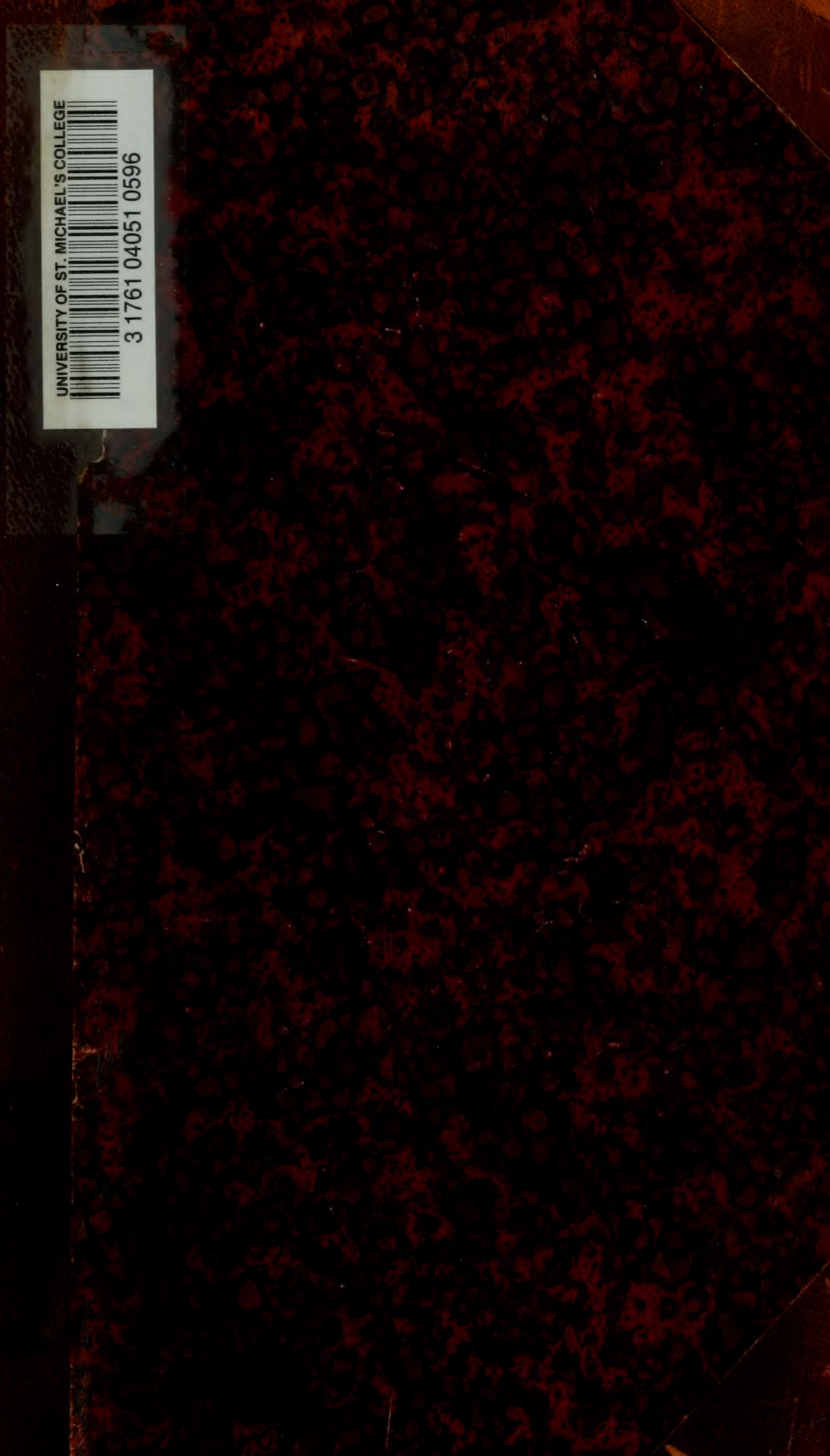
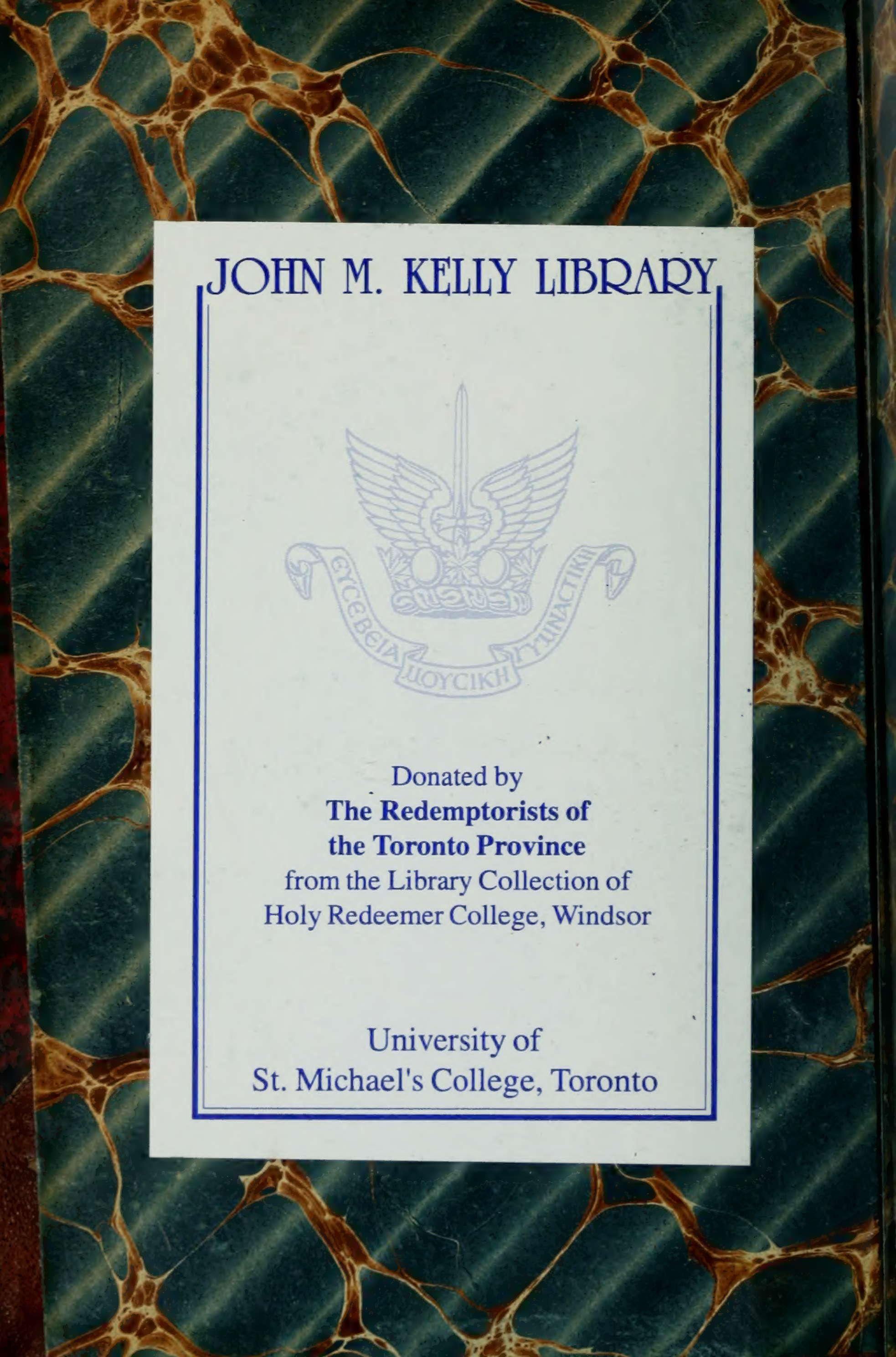
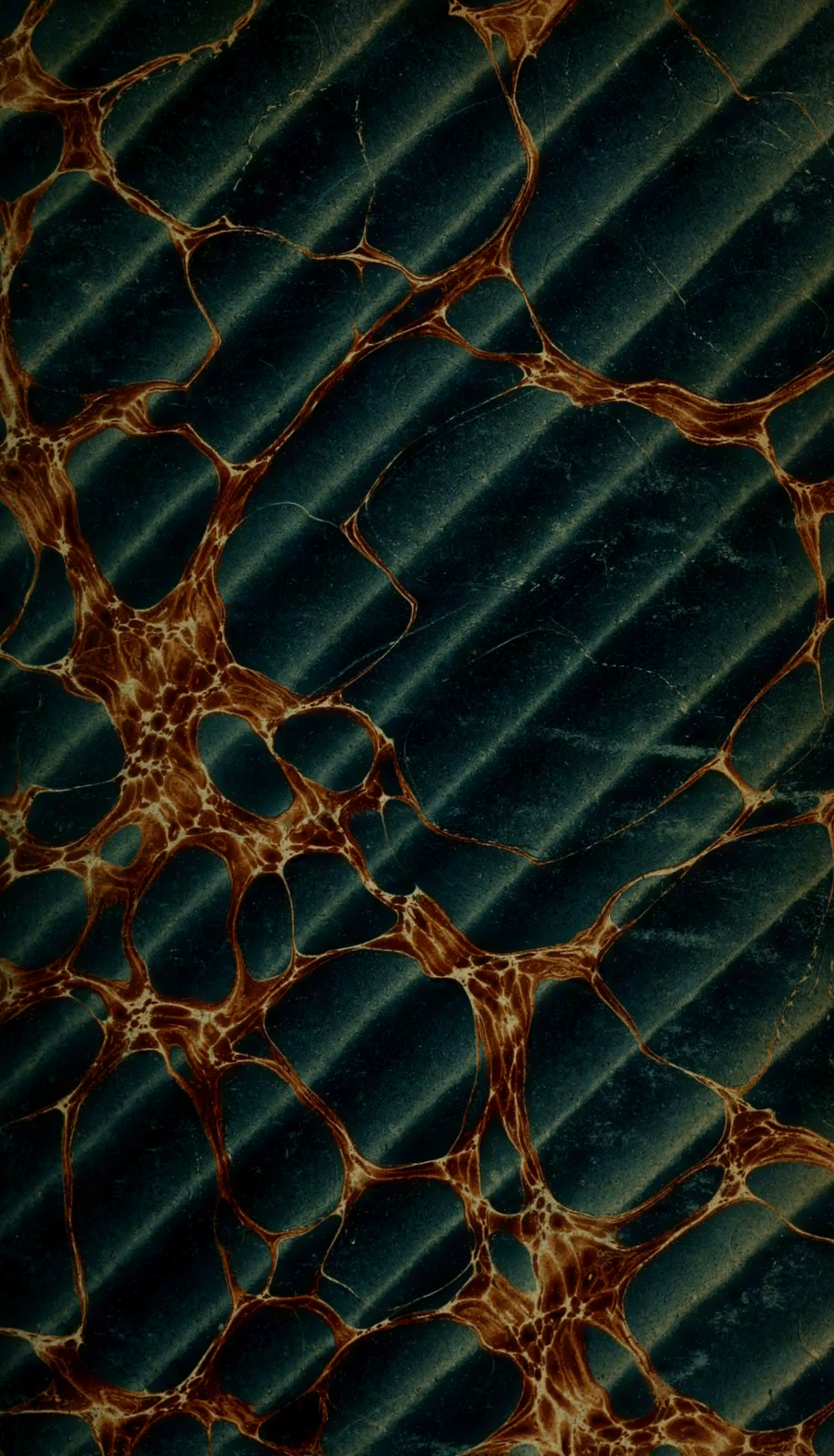
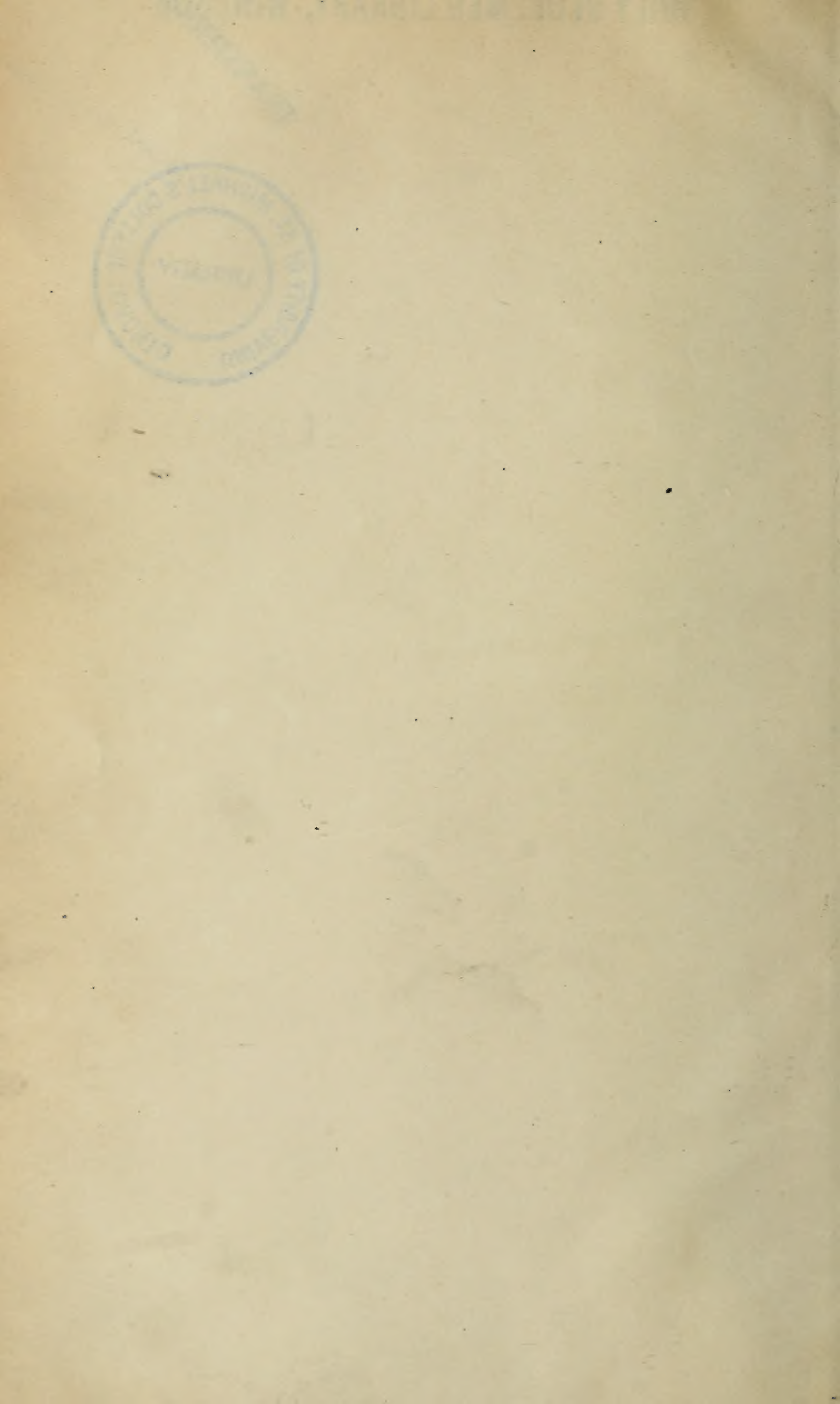

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0596


JOHN M. KELLY LIBRARY
ΕΥϹΕΒΕΙΑ ΜΟΥϹΙΚΗ ΓΥΜΝΑϹΤΙΚΗ
Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor
University of
St. Michael's College, Toronto







ŒUVRES

DU BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE

DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

Laon. — Imp. de H. de Coquet et G. Stenger, rue Sérurier, 22.

ŒUVRES

DU BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE

DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

TRADUITES DE L'ITALIEN-FRANÇAIS

PAR M. CHARLES SAINTE-FOI

TOME PREMIER



PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9.

1869


ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO
LIBRARY

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

S'il est vrai que les lèvres du prêtre gardent la science, cette parole de l'Esprit-Saint s'adresse d'une manière toute spéciale à ceux qui, au caractère sacerdotal, ont joint une sainteté éminente et attestée par l'Église. Toute lumière surnaturelle en effet vient de Dieu; et, dans l'ordre du salut, la science la plus sublime, si elle n'est accompagnée de l'onction de la grâce, est impuissante. On trouve assurément dans les philosophes anciens des sentences merveilleuses sur la vertu, exprimées dans le langage le plus pur et le plus élevé; et cependant, malgré la grâce de l'expression qui les revêt, elles sont à peu près sans effet sur l'esprit de celui qui les lit, et peuvent à peine éveiller en lui quelques désirs passagers, quelques résolutions inefficaces, que dément la première épreuve qui se présente, et qui se dissipent au premier souffle, sans laisser aucune trace.

Ceux, au contraire, qui ont été animés de

l'esprit de Dieu pendant leur vie, qui ont agi et parlé sous l'influence de sa grâce, ont sur les cœurs une puissance merveilleuse, qu'ils empruntent à celui dont ils ne sont que les instruments et les organes. Leurs discours peuvent se passer des ornements de la rhétorique profane : l'art divin qu'ils étudient et qu'ils cultivent prend sa source et ses inspirations dans des régions bien plus élevées; ils peuvent dire avec saint Paul : « Mes frères, lorsque je suis venu vers vous pour vous annoncer le témoignage du Christ, je n'y suis point venu avec une science et des discours sublimes; mes discours et ma prédication n'ont point consisté dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans la manifestation de l'esprit et de la vertu de Dieu. » Mais, en échange de cette éloquence mondaine que dédaignent les saints et qui charme l'esprit sans toucher le cœur ni émouvoir la volonté, Dieu leur donne cette éloquence surnaturelle et divine, laquelle convertit les âmes et y opère ces changements merveilleux qui donnent à la vie une autre direction.

Lorsque nous lisons les sermons de saint Vincent Ferrier et de saint Antoine de Padoue, qui voyaient se presser autour d'eux des foules innombrables, avides d'entendre leur voix; qui, pour satisfaire le pieux empressement des populations, étaient contraints de prêcher en plein air, ne trouvant point d'église assez vaste pour contenir leur auditoire, et dont la parole amol-

lissait les cœurs les plus endurcis, réconciliait les ennemis les plus acharnés, rétablissait la paix et la concorde entre des villes depuis longtemps divisées, et faisait tomber aux pieds de Dieu les pécheurs les plus opiniâtres; on est étonné que des discours si simples, dénués de tout apprêt, aient pu produire des effets aussi extraordinaires. Celui qui les lirait sans rien soupçonner de la puissance que ces grands hommes puisaient dans l'esprit de Dieu qui les animait, ne comprendrait certainement rien aux effets prodigieux qu'on leur attribue, et il devrait penser que quelque historien complaisant ou trop crédule les a exagérés. En effet, le mérite littéraire de ces discours n'a aucun rapport avec les prodiges qu'ils ont opérés. Il faut chercher ailleurs et plus haut la cause de cette puissance qui enchaînait aux lèvres de ces hommes de Dieu la foule recueillie : c'étaient des saints; ce mot explique tout. Les paroles des saints ont une efficacité particulière, parce qu'elles sont comme un écoulement de l'esprit de Dieu qui les anime. Tout ce qui sort de la bouche ou de la plume des saints doit donc être pris en grande considération; et il ne faut point douter que leurs écrits, lus avec droiture et simplicité, ne portent dans les âmes une impression salutaire. La parole de l'homme n'est, comme le dit fort bien saint Paul, qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Le son qu'elle donne se dissipe bientôt dans l'air, si le

souffle de Dieu ne la fait pénétrer lui-même dans les cœurs. Le prédicateur, comme le dit encore le même apôtre, ne fait que jeter la semence; mais c'est Dieu qui l'arrose et la fait croître. Un orateur éloquent dans la chaire saura se faire admirer de ses auditeurs; mais, s'il veut qu'ils admirent la miséricorde et la bonté de Dieu, il faut que sa parole soit soutenue par l'autorité d'une sainte vie.

C'est dans cet esprit qu'il faut lire les sermons du bienheureux Léonard de Port-Maurice. Il n'y faut point chercher les agréments du langage, l'enchaînement logique des idées, des divisions savantes et ingénieuses. Absorbé par les travaux incessants d'un ministère que réclamaient de toutes parts les populations empressées de l'entendre, passant les jours à prêcher et à confesser, et une grande partie des nuits à prier, cet homme vraiment apostolique n'avait guère le temps de soigner sa phrase et de donner à ses sermons ce style orné et fleuri qui flatte l'oreille sans toucher le cœur. C'est au pied de son crucifix, dans la méditation et la prière, qu'il préparait ses instructions. Quand il avait longtemps prié et pleuré dans sa cellule, et que son cœur s'était échauffé dans la contemplation des choses divines, il montait en chaire et versait sur ses auditeurs les flammes qu'il avait amassées dans son cœur. Mais sa parole, quoique simple et dénuée de tout ornement, allait toucher les fibres les plus intimes du cœur, et ar-

rachait des larmes aux âmes les plus tièdes et les plus indifférentes. Ce sublime ignorant, comme dit Bossuet, maniait à son gré les esprits de ceux qui l'écoutaient; il captivait leur attention pendant des heures entières, et les faisait passer de la crainte à l'espérance, de la confiance à la terreur. Il les tenait en haleine muets et tremblants à ses pieds, tantôt les renversant par la peinture de l'enfer ou de l'état du pécheur, tantôt relevant leur courage par le souvenir des ineffables bontés de Dieu.

Ce n'était pas une approbation stérile ni même quelques faibles désirs de conversion que cet homme apostolique demandait à ses auditeurs : il lui fallait des larmes et des résolutions sincères et efficaces, comme il le répète à chaque instant dans ses sermons. Aussi n'était-il content que lorsqu'il voyait couler ces larmes, lorsque ses auditeurs, terrassés par sa parole, demandaient grâce, et, tombant à genoux, criaient en sanglotant avec le prédicateur : Pardon, mon Dieu, pardon! Ce n'était plus alors un sermon, c'était une prière qui s'échappait de toutes les bouches et de tous les cœurs; c'était un concert de voix, de soupirs, de gémissements, de cris qui montaient vers le ciel et en faisaient descendre la miséricorde et le pardon. Tels étaient les effets que produisaient les sermons du bienheureux Léonard. Que l'on juge, après cela, de l'onction dont ils doivent être empreints et de l'esprit qui les a dictés.

Je sais qu'il ne faut pas compter partout sur des effets aussi sensibles, qu'il ne faut même pas y attacher trop d'importance, que la volonté peut être changée sans une émotion visible, et que les larmes peuvent couler, au contraire, sans que le cœur soit touché d'une manière efficace. Je sais qu'il faut tenir compte ici de la nature et du caractère des populations auxquelles s'adressait le saint missionnaire. Il prêchait à des peuples pleins de foi, chez qui, par une heureuse inconséquence, le péché ou même les habitudes les plus criminelles n'avaient point altéré la croyance aux grandes vérités du christianisme. La foi, chez beaucoup de ses auditeurs, était, il est vrai, inanimée, n'étant point accompagnée de la charité. Mais, quoique cette plante divine fût desséchée et morte, elle était encore debout et tenait, par ses fortes racines, à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, recevant ainsi par la prière et par les autres bonnes œuvres quelque petit écoulement de cette sève vivante dont il est la source.

On conçoit qu'avec un tel auditoire, le bienheureux Léonard ne devait pas insister sur les vérités dogmatiques de la religion, et que tout son effort devait tendre à ranimer la foi dans les cœurs, pour en tirer les sentiments de componction et de charité dont elle est la racine. Mais, grâce à Dieu, quoique notre pays soit dans une situation beaucoup moins favorable sous ce rapport, la foi n'a pas disparu partout, et il est

encore bon nombre de contrées où elle a survécu aux faiblesses du cœur, aux entraînements de la volonté et aux propos insidieux des incrédules ou des indifférents. Là même où l'esprit du siècle a pénétré, où les croyances ont été entamées par les mauvaises lectures, l'ignorance et l'erreur sont sans excuse ; car le dogme est enseigné du haut de la chaire par les prêtres chargés du soin des âmes. C'est là, en effet, leur devoir et leur fonction, de même que celle du missionnaire est de travailler sur ce fonds et d'en faire jaillir les affections qui constituent une véritable conversion.

Les sermons du bienheureux Léonard, quoiqu'ils aient été prêchés en Italie et mis au jour pour le public italien, peuvent donc produire en France aussi de grands fruits. Les prêtres y trouveront une mine féconde pour les instructions qu'ils ont à faire, et les fidèles qui se donneront la peine de les lire, en retireront des fruits merveilleux pour leur âme. Les désordres contre lesquels s'élève le saint missionnaire sont quelquefois bien graves, et les plus grands pécheurs pourront se reconnaître dans ces peintures vives et terribles dont ses sermons abondent. Si donc sa parole a pu tirer de cœurs aussi corrompus et aussi enfoncés dans le mal des larmes de repentir et des résolutions énergiques, pourquoi ne produirait-elle pas le même effet dans ceux qui la liront avec simplicité et un vrai désir de s'édifier? N'a-t-elle pas toujours la

même efficacité, et n'est-elle pas toujours la parole de Dieu annoncée par la bouche d'un saint? L'Esprit-Saint nous apprend que la bouche du juste est une veine de vie, et qu'elle enfante la sagesse. Cette veine n'est point tarie après la mort : pourquoi ne vivifierait-elle pas ceux qui y viennent puiser? C'est dans cette espérance que nous nous sommes décidé à donner au public les sermons du bienheureux Léonard. Nous avons cru, en le faisant, enrichir la bibliothèque des prédicateurs et fournir à ceux-ci une nouvelle matière et de nouveaux thèmes pour leurs sermons. Parmi les sermonnaires qui ont été publiés, nous n'en connaissons point, en effet, qui ressemblent, pour le genre et pour la forme, aux sermons du bienheureux Léonard. On y reconnaît la triple empreinte du caractère italien, de la simplicité du Franciscain et de l'onction apostolique du saint : trois choses qui, selon nous, doivent les recommander à l'attention du public et du clergé en particulier.

Charles SAINTE-FOI.

NOTICE SUR LE BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE

TIRÉE

DE GODESCARD.

Paul Jérôme de Casa-Nuova, né le 20 décembre 1676, de parents honnêtes et pieux, à Port-Maurice, dans le diocèse d'Albenga, sur la côte de Gênes, montra, dès son enfance, une inclination pour la piété, qui semblait annoncer sa sainteté future, et qui devint toujours plus remarquable, à mesure qu'il avançait en âge. Appelé à Rome, dès l'âge de dix ans, par un de ses oncles qui y demeurait, il fut élevé par les jésuites au collége romain, où, n'étant inférieur en talent à aucun de ses condisciples, il les surpassa tous par la pureté de ses mœurs, par son austérité, son mépris de lui-même et son amour des choses saintes. Il paraissait faire revivre saint Louis de Gonzague. Il fut admis, à cause de sa vertu, dans la petite congrégation formée dans l'oratoire du Père Caravita, et composée de douze jeunes gens, choisis parmi les plus

fervents et les plus zélés. Ils faisaient le catéchisme dans les églises, et allaient aux jours de fête chercher dans la ville les gens oisifs, pour les conduire aux prédications. Ses études étant finies, comme il se sentait appelé à l'état religieux, il entra, après de mûres réflexions, au couvent de saint Bonaventure des Mineurs Observantins réformés. Il y prononça ses vœux, et prit le nom de Léonard de Port-Maurice, sous lequel il est plus connu.

Il avait rencontré de grands obstacles dans l'accomplissement de son dessein, du côté de ses parents et de ses amis. Aussi, lorsqu'il se vit enfin parvenu au terme de ses désirs, il sentit tout son bonheur, et s'efforça de répondre, par sa fidélité, à la grâce qu'il avait reçue. Il employa le temps de son noviciat, et celui qui suivit immédiatement sa profession, à l'étude approfondie des obligations de son état, à la lecture des livres spirituels et à l'exercice de l'oraison. Il était admiré de ses Pères pour sa régularité. Il disait souvent : « Si, pendant que nous sommes jeunes, nous faisons peu de cas des petites choses, lorsque nous serons avancés en âge et que nous aurons plus de liberté, nous manquerons sans scrupule aux points les plus importants. » Sa conduite servait d'exemple à tous les autres religieux, et il les animait par ses discours à la pratique de la vertu.

Léonard, ayant été ordonné prêtre, fut appliqué aux missions : mais ses forces corporelles ne répondant pas à l'ardeur de son zèle, il tomba dangereusement malade et fut obligé, pendant cinq ans, de borner ses soins à la sanctification de son âme. C'est à cette époque qu'étant allé dans son pays natal, il y fit connaître le pieux exercice du chemin de la croix, dont il fut un des plus ardents propagateurs. Cette dévotion, qu'il recommandait partout dans ses missions, lui paraissait un des moyens les plus sûrs pour attirer la grâce de Dieu, pour exciter en son cœur la haine du péché et l'amour de la vertu. Le saint

religieux, s'étant rétabli par l'assistance spéciale de la sainte Vierge, travailla de nouveau à la sanctification des âmes, mais avec tant de zèle, que l'on s'étonnait qu'il pût supporter de telles fatigues, lui qui semblait devoir être exténué par les jeûnes, les veilles et les austérités. Les missions nombreuses qu'il donna, l'obligèrent à parcourir une grande partie de l'Italie. Il travailla d'abord longtemps en Toscane, puis il fut appelé à Rome et dans les campagnes environnantes, envoyé plus tard à Gênes et en Corse, après quoi il revint dans les États de l'Église.

Partout il ramenait les pécheurs à Dieu, il affermissait les bons dans la piété, et inspirait à tous le désir de travailler sérieusement à leur sanctification. A Rome, les personnes du plus haut rang couraient entendre ses sermons, entre autres l'illustre Lambertini, qui fut depuis élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Benoît XIV, et qui ne parlait de Léonard qu'avec la plus grande estime. Mais, en prêchant les autres, le saint missionnaire ne négligeait pas son propre salut. Il se renfermait souvent dans la solitude, ne vivant que pour Dieu seul, et la retraite faisait ses délices, parce qu'il pouvait y converser sans trouble avec son bien-aimé. Il avait une estime singulière pour le livre des *Exercices* de saint Ignace; et, afin d'en étendre l'usage, il obtint de Cosme III, grand duc de Toscane et admirateur de ses vertus, une maison dans les environs de Florence, où il assemblait souvent les fidèles qui désiraient s'occuper plus particulièrement, dans le recueillement et le silence, de leurs intérêts spirituels. Ils y suivaient sous sa direction les exercices de la retraite, selon la méthode prescrite par ce grand saint.

Plusieurs confréries durent leur établissement à Léonard de Port-Maurice. Il en institua une dans l'église de saint Théodore à Rome, en l'honneur du sacré cœur de Jésus. Les noms de Jésus et de Marie étaient souvent

dans sa bouche ; il voulait qu'on les inscrivît dans les endroits exposés aux yeux du public, afin de les rappeler au souvenir de ceux qui passaient et de leur donner la pensée de les invoquer. Il recommandait fortement la pratique de la méditation sur la passion du Sauveur ; et, pour la propager, il fit élever à Rome, dans le Colysée, de petites chapelles où sont représentées les stations du chemin de la croix. C'est sans doute en souvenir du bienheureux Léonard que, tous les vendredis, un religieux du couvent de saint Bonaventure, où il est mort et où repose son corps, vient au Colysée prêcher la passion et présider l'exercice du chemin de la croix. C'est même là une des cérémonies les plus édifiantes de Rome. Léonard institua aussi dans plusieurs villes l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement.

Enfin, après avoir, pendant quarante-quatre ans, travaillé comme un ouvrier infatigable au salut des âmes, accablé de fatigue et de vieillesse, il retourna pour la dernière fois à Rome, dans son couvent de saint Bonaventure, et s'y prépara saintement à la mort. Il rendit son âme à Dieu le 26 novembre 1754. Le pape Benoit XIV, qui gouvernait alors l'Église, alla le visiter pendant sa maladie, dans sa cellule, devenue aujourd'hui une chapelle ; et lorsqu'il apprit sa mort, il s'écria : « Nous avons beaucoup perdu, mais nous avons gagné un protecteur dans le ciel. » De nombreux miracles ont été opérés par l'intercession de ce saint religieux, dont la mémoire est en vénération à Rome. Le pape Pie VI, qui l'avait connu personnellement, et qui le révérait, promulgua, le 14 juin 1796, le décret de sa béatification (Godescard, 26 novembre).

SERMON POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

DE LA MORT.

Homme, souviens-toi que tu es poussière, et retourneras en poussière.
(Paroles de la sainte Eglise.)

Ne vous amassez point de trésors sur la terre.
(Paroles de l'Evangile.)

I. Que l'Eglise, afin de guérir les infirmités de l'homme, lui présente la poussière comme premier antidote et premier remède de la mort, je le conçois ; mais que l'homme, opposant l'opiniâtreté dans le mal à ce remède énergique, méprise les cendres en face de la mort, et multiplie les désordres d'une vie criminelle, c'est là ce que je ne puis comprendre. A peine l'homme est-il né, que déjà il est le jouet de mille erreurs : il prend pour des trésors ce qui n'est que de la vile poussière, et pour de la poussière les trésors les plus précieux : il regarde comme un grand bien le comble du mal et de l'infortune, et comme un grand mal son véritable bien. *Le mal, il l'appelle bien, et le bien mal.* L'Evangile et l'Eglise s'unissent de concert pour dissiper ces illusions. L'Evangile

le dépouille de ces biens qu'il regarde comme des trésors : *Ne vous amassez pas de trésors sur la terre.* L'Eglise répand sur sa tête ces cendres qu'il a en horreur : *Homme, souviens-toi que tu es poussière, et retourneras en poussière.* Mais si nous considérons bien les trésors dont parle l'Evangile, et les cendres de l'Eglise, ce sont des mots différents, qui expriment les mêmes choses : car les trésors que l'Evangile nous interdit ne sont au fond que de la cendre ; et les cendres que l'Eglise nous met sur le front sont de vrais trésors. Toute la différence, c'est que les trésors apparents condamnés par l'Evangile sont des cendres soulevées en l'air, et que les vrais trésors dont nous enrichit l'Eglise sont des cendres abattues et retombées à terre. Je comprends maintenant en quoi consiste le remède le plus efficace de l'infirmité humaine : il faut confondre cette maudite hypocrisie, qui fait paraître bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien ; qui fait paraître comme un trésor précieux ce qui n'est que poussière, et comme poussière ce qui est un grand trésor. S'il en est ainsi, réveillez-vous, mondains aveugles, et écoutez cette grande vérité que l'Eglise vous enseigne : *Homme, souviens-toi que tu es poussière, et retourneras en poussière.* Afin que vous sachiez une bonne fois discerner les trésors de la poussière, et la poussière des trésors, et profiter du souvenir de la mort, pour réprimer les désordres de votre vie, je vous propose aujourd'hui deux grandes vérités, lesquelles serviront de base à toutes les autres que je vous exposerai pendant ce carême : à savoir, la brièveté d'une vie qui meurt toujours, et dont nous sommes tous assurés, puisque nous sommes tous mortels : *Souviens-toi que tu es poussière* : ce sera le premier point. L'immortalité d'une mort qui ne finit jamais, et à laquelle nous sommes tous exposés, puisque nous sommes tous

pécheurs : *Souviens-toi que tu retourneras en poussière*: et ce sera le second point. Voilà deux pincées de poussière bien propres à guérir toutes les infirmités de l'homme. La première, qui est la poussière des vivants, *pulvis es,* en nous montrant la brièveté d'une vie qui disparaît dans un instant, nous fera mépriser le présent, et reconnaître que ses trésors ne sont que de la cendre. La seconde, qui est la poussière des morts, *et in pulverem reverteris,* en nous montrant le danger d'une mort qui ne finit jamais, nous fera mettre en sûreté l'avenir, et nous mettra en possession de la bienheureuse éternité, où se trouvent les vrais trésors. Vous apprendrez tous de cette manière que le souvenir de la mort est un trésor précieux, et que tout le reste n'est qu'un peu de cendre et de poussière. *Ne vous amassez point de trésors sur la terre.*

Avant de commencer, je m'adresse à vous, ô sainte Vierge, mère de Dieu. Comment pourrai-je achever heureusement le cours d'instruction que j'entreprends en ce moment, si je ne vous ai pour guide ? O reine incomparable, si du haut du ciel où vous êtes, vous voyez que je cherche autre chose ici-bas, qu'à gagner des âmes, qui vous sont si chères, à vous et à votre divin fils, ôtez-moi, je vous en prie, et la voix et la vie, et accordez à ce peuple béni un ministre fidèle, qui parle au cœur de Jérusalem. Que s'il vous plaît que je parle, je ne veux point commencer avant d'avoir obtenu votre bénédiction. Bénissez donc, ô sainte Vierge, ma langue si pauvre, et bénissez le cœur de tous ceux qui m'écouteront, afin que ma langue parle à leurs cœurs, et leur fasse produire des fruits de vie. Bénissez-moi, ô ma bonne mère ! Bénissez-moi. Main-

tenant, avec la bénédiction de Marie ma mère et ma souveraine, je commencerai sans crainte.

II. A peine l'homme est-il né qu'il commence à mourir ; et l'on se plaint à tort qu'une affaire aussi importante que la mort se fasse en un moment. Hélas ! on meurt toute la vie, et en mourant on finit de mourir aussi bien que de vivre. Chose singulière ! nous nous inquiétons tous de vivre longtemps, chose qui n'est pas en notre pouvoir ; et nous ne prenons nul souci de bien vivre, chose pourtant que nous pouvons et devons faire. Nous regardons tous comme un grand mal la mort du corps qui passe vite ; et la mort de l'âme, qui ne finit jamais, ne nous effraie point. Quelle folie ! La vie du corps, qui est une vie mourante, et qui se termine par un peu de poussière, nous la tenons pour un trésor inappréciable ; et la vie de l'âme qui est le plus grand trésor que nous puissions avoir en cette vie, nous la dédaignons comme une vile poussière. C'est donc avec raison que la sainte Eglise, notre bonne mère, pour nous faire rentrer en nous-mêmes, nous adresse aujourd'hui ces paroles : *Homme, souviens-toi que tu es poussière.* Poussière ? Comment l'Eglise peut-elle m'appeler ainsi, puisqu'elle reconnaît que je suis homme ? *Homme, souviens-toi*. Comment suis-je poussière ? Et si je suis poussière, comment suis-je homme ? Cet œil si brillant, avec lequel je regarde et vois les objets, ce n'est certainement pas de la poussière : cette langue, avec laquelle je parle, n'est pas de la poussière non plus : ce visage si florissant n'est pas de la poussière : la poussière ne parle pas, ne sent pas, ne vit pas. Je parle, je sens et je vis ; je ne suis donc pas poussière. Erreur ! nous dit l'Eglise ; tu es poussière, tu es poussière. La terre, quoique revêtue d'un beau vernis, est toujours de la terre. Si vous prenez un pa-

lefrenier pour l'instruire ou lui mettre l'épée au côté, et que celui-ci, se voyant une belle livrée sur le corps, se mette à faire l'insolent : Misérable, lui direz-vous, tu sens encore l'écurie : ne sais-tu pas qu'il est en mon pouvoir de t'y renvoyer ? Et si l'on vous disait qu'il n'est plus palefrenier, ne pourriez-vous pas répondre : s'il ne l'est plus, il l'a été, et il le sera quand je voudrai ; et cela suffit. C'est ainsi que Dieu parla à Adam, qui, se voyant orné de science et de grâce, commençait à lever la tête et à se croire plus qu'il n'était. Le démon lui avait dit : *Vous serez comme des dieux;* Dieu lui dit : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière* : pauvre fils de la boue ! Tu es poussière et tu redeviendras poussière : tu vis d'une vie mourante, qui meurt toujours, et n'est autre chose qu'un vil amas de cendre.

III. Mais pour confondre notre orgueil, et pour appuyer tout ce discours, il importe que nous comprenions tous que Dieu et l'Eglise ne nous trompent pas, quand ils nous disent que non seulement nous serons poussière : *in pulverem reverteris*; mais que nous le sommes présentement : *pulvis es.* La raison en est claire : en quelqu'état que l'homme se trouve, en effet, il est certain qu'il a été poussière, et qu'il retournera en poussière. La conséquence ne vous paraît-elle pas légitime? Dieu apparut à Moïse dans le désert de Madian, et lui dit : Porte à ton peuple la nouvelle de sa rédemption prochaine ; et s'il refuse de te croire dis lui : *Celui qui est m'a envoyé vers vous.* Quel est ce nom ? Moïse n'est-il pas celui qui est, de même que Pharaon, de même que le peuple vers lequel Moïse était envoyé ? Non, répond saint Jérôme : Dieu seul s'appelle, et est vraiment celui qui est ; et le saint docteur en trouve la raison dans ces paroles de l'Apocalypse : *Celui qui est, qui*

était et qui viendra. Celui qui est ce qu'il a été et ce qu'il sera, celui-là est vraiment celui qui est ; et c'est là ce qu'est Dieu ; parce qu'il a été Dieu et qu'il sera Dieu ; et c'est pour cela que l'on dit que Dieu est celui qui est. Mais celui qui n'est pas tout à la fois ce qui a été et ce qui sera n'est pas celui qui est ; il est seulement ce qui a été et ce qui sera ; et c'est là ce que nous sommes. Regardez le passé ; qu'étions-nous ? poussière. Regardez l'avenir ; que serons-nous ? poussière encore. Si donc nous avons été poussière, et si nous devons être poussière, nous sommes poussière encore maintenant. *Qu'est-ce qui a été ?* dit Salomon ; *ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait ? Ce qui sera fait encore.* On voit donc le futur dans le passé et le passé dans le futur. Et le présent, où le voit-on ? Salomon ne le dit pas ; mais je le dirai, moi. Le présent se voit, et dans le passé et dans le futur. Qu'est-ce en effet que le présent, si ce n'est le passé du futur, et le futur du passé ? Si donc nous avons été poussière dans le passé, et si nous devons être poussière dans l'avenir, nous sommes poussière dans le présent. Mais cette raison spéculative et métaphysique ne peut être bien comprise de tous ; il faut donc l'éclaircir et la rendre accessible aux esprits les plus simples. Prenez en main un sablier et regardez-le ; qu'y voyez-vous ? En bas, de la poussière qui est déjà tombée ; en haut, de la poussière qui ne l'est pas encore, et au milieu quelques grains de poussière qui tombent de la partie supérieure du verre dans la partie inférieure. Eh bien ! ces grains de poussière c'est notre vie, qui est poussière, puisqu'elle est cette même poudre qui était en haut, et cette même poudre qui tout à l'heure sera en bas. Puisqu'elle était et qu'elle sera poussière, elle l'est donc aussi présentement. En

effet, Isaïe parle de notre misérable vie comme d'un sablier où la poussière est déjà tombée : *La poussière est finie, le misérable est achevé, celui qui foulait la terre a disparu.* Venez tous maintenant et touchez du doigt cette vérité, que notre vie est une vie mourante, qui ne cesse de mourir, et disparaît en un instant, ou plutôt une vie qui est déjà morte en grande partie. Secouez la poussière de votre sablier, et voyez combien il en est déjà tombé. Jeune homme où est ton enfance ? Elle est passée, c'est de la poussière déjà tombée. Adulte, viens ici : où est ta jeunesse ? Elle est passée ; c'est de la poussière déjà tombée. Ici vieillard ; où est ta virilité ? Elle est passée ; c'est de la poussière déjà tombée. Ainsi l'enfance est morte en toi, jeune homme ; homme, la jeunesse est morte chez toi, et la virilité chez toi, vieillard ; donc votre vie n'est pas seulement une vie qui meurt toujours, mais encore une vie morte en grande partie. Et vous vivez comme si vous étiez immortels, comme si vous ne deviez jamais mourir ? Oh quelle erreur ! Bénie soit la sainte Eglise qui nous réveille et nous détrompe aujourd'hui par ces paroles : *Homme, souviens-toi que tu es poussière.* Homme léger, qui, pour quelques louanges qu'on vous donne, vous enorgueillissiez tant, vous êtes poussière. Femmes vaines, qui pour un peu de fard ou de belles couleurs sur le visage vous pavanez et faites tant la fière, recevant les adorations des hommes jusqu'au milieu de l'église, comme si vous étiez une grande déesse, vous n'êtes que poussière. Ambitieux, qu'un peu de fumée aveugle au point de vous faire perdre la vue, et Dieu, et votre âme, et votre éternité, vous n'êtes que poussière. Hommes sensuels qui adorez votre misérable corps, qui ne pensez qu'aux moyens de le repaître des plaisirs les plus sales et les

plus honteux, ah ! ouvrez les yeux et étudiez cette courte leçon que vous donne saint Bernard : Qu'as-tu été, qu'es-tu ? que seras-tu ? Vous êtes poussière, et de la poussière tombée en grande partie ; vous êtes un cadavre, vous êtes un peu de terre pourrie, et c'est pour cela que le prophète Jérémie vous dit ces paroles mystérieuses : *Terre, terre, terre, écoute la voix du Seigneur.* Saint prophète, à qui parlez-vous ? Je parle à l'homme. Et pourquoi l'appeler terre trois fois ? Parce que l'homme est vraiment trois fois terre ; terre dans son origine, terre dans son être, et terre dans sa fin. Il est terre, si vous considérez le passé ; terre, si vous réfléchissez au présent ; terre, si vous regardez l'avenir. Et avec tant de terre sous les yeux, et tant de morts sur le corps, vous ne vous réveillerez pas aujourd'hui ? Et vous continuerez comme par le passé de vivre dans le péché ? Vous garderez vos haines, vos rancunes ou le bien d'autrui ? Vous continuerez à vivre ainsi avec la mort rivée dans les os ? Pécheurs, où est votre jugement ? Est-il possible que vous soyez insensibles à ce point ? Et tout cela ne suffit-il pas pour vous rabattre les ailes !

IV. Quels coups de tonnerre retentissent dans cette église et du haut de cette chaire ? On ne vous parle que de terre, de cendre, de morts, de cadavres. Ce monde n'est donc qu'un vrai cimetière ? Il n'y a donc aucune différence entre nous et les défunts ? Ils sont poussière, et nous aussi, nous ne sommes donc tous que poussière ? Non ; il y a une différence entre eux et nous, et je vais vous l'expliquer. Faites attention, par un jour d'été, lorsque le vent soulève la poussière des routes, et semble jouer avec elle dans l'air à travers les vastes campagnes : voyez comment cette poussière, animée pour ainsi dire par le vent, tantôt s'élève comme une tour, tantôt se dé-

ploie comme un pavillon, tantôt se groupe comme un globe de nuages, tantôt vient frapper contre le visage des passants; comme elle va de çà de là, aux portes, aux fenêtres, entrant dans la cabane du pauvre et dans le palais du riche, montant jusqu'au faîte des tours les plus hautes, descendant au fond des vallées les plus basses, ne s'arrêtant jamais tant que dure le vent qui la soulève, la rabat, la fait tourner en cercle, ou la répand au large selon ses caprices. Mais que le vent s'arrête, et la poussière s'arrête aussitôt dans l'endroit où il la laisse, au dedans des maisons ou sur le faîte d'un toit, ou par terre, au milieu de la campagne. Quelle est cette poussière et quel est ce vent? La poussière, c'est nous : *pulvis es, terra es*: le vent, c'est notre vie. C'est Job qui l'a dit: *votre vie est du vent;* le vent se lève, voici la poussière qui s'élève aussi; le vent s'arrête, la poussière tombe. Les vivants qui vont, qui viennent, qui entrent et qui sortent, c'est de la poussière soulevée par le vent. Les morts qui sont enfouis dans la terre, c'est de la poussière tombée. Vous voyez écrits sur leur tombe ces mots : *Ici git;* ce qui signifie : « Cette poignée de poussière qui est là sous cette pierre s'est levée il y a tant d'années, est restée en l'air durant tant de temps, est arrivée à tel ou tel poste, à telle ou telle dignité; maintenant elle git ici. » Nous ne sommes donc tous, morts oû vivants, que de la poussière : les vivants sont de la poussière soulevée par le vent, et les morts de la poussière abandonnée par lui. Deux sortes de vents soufflent et agitent cette poussière : le premier est le vent de la vie : *ventus est vita mea*. Le second est le vent de la fortune, qui élève plus haut les uns que les autres. Ces deux vents manquent au plus beau de notre course, et la pous-

sière s'abat aussitôt. *Aufers spiritum eorum*, vous leur ôtez le souffle; voilà le vent: *Et deficient et pulverem suum revertentur*; ils tomberont et retourneront dans leur poussière; voilà la poussière! Oh! pauvres mondains! vous n'êtes en effet que le jouet des vents. Voyez cet homme parvenu au faîte de la grandeur; regardez comme on le respecte, comme on l'applaudit, comme on lui fait la cour; combien de temps cela durera-t-il? Tant que durera le vent. Et après? Et après? ce ne sera plus que de la poussière foulée aux pieds par les hommes les plus vils. Voyez cet autre qui est à la fleur de l'âge; regardez comme il se dilate, comme il déploie toute ses affections, comme il court à travers les prairies émaillées de fleurs, cherchant partout le plaisir, et s'enivrant des plus impures délices: combien cela durera-t-il? Tant que durera le vent. Et après? Et après? il tombe et retourne en poussière. Voyez ce négociant plongé dans les affaires, qui ne pense qu'à amasser des richesses, à gagner de l'argent, dont la vie est absorbée par le commerce, les correspondances, les voyages, sans qu'il ait un moment de répit, ni pour l'âme, ni pour l'éternité: oh quelle poussière agitée! Et combien cela durera-t-il? Tant que durera le vent. Et après? Et après? on le mettra dans une tombe sur laquelle on lira ces mots: *Ci gît*. O vie mortelle, vent qui passe, poussière volante qui forme dans l'air ces vastes et frivoles desseins de goûts trompeurs, de richesses accumulées, de dignités recherchées, de puissance, de renommée, de gloire, de noms immortels après la mort, combien de temps dureras-tu? Combien de temps? Je vais te le dire: autant que dure un souffle de vent qui ne suit ni ordre, ni règle: *il souffle où il veut; et tu ne sais ni d'où il vient ni*

où il va. Orgueil humain, viens ici que je te confonde, en te montrant que ta vie est une vie mourante, une vie qui toujours se dissipe, une vie qui n'est qu'un souffle. Baisse, baisse la tête, et confesse qu'en réalité tu n'es que poussière : *memento quia pulvis es*, que ta vie n'est qu'un souffle de vent : *ventus est, vita mea ;* que Dieu vengeur viendra tout à l'heure te prendre ton souffle, et qu'alors tu retourneras en poussière.

V. Eh bien ! pécheurs, raisonnons un peu : si nous ne ne sommes qu'un peu de poussière, et si notre vie n'est qu'un peu de vent, serons-nous jamais assez téméraires pour mépriser la sainte loi de ce *Dieu qui peut tuer le corps et perdre l'âme ?* de ce Dieu qui peut en un instant dissiper dans l'air cette poussière que nous sommes, et calmer tout-à-coup le vent impétueux qui l'agite ? de ce Dieu qui, de votre corps,peut faire de la cendre et précipiter éternellement en enfer votre pauvre âme ? O mes bien-aimés, comment oserez-vous pécher, si vous considérez qu'en péchant vous offensez ce Dieu qui *peut tuer*, qui peut vous faire mourir à chaque instant, le matin quand vous vous levez, et le soir quand vous vous couchez ? Il peut tuer dans tous les lieux ; il peut vous faire mourir quand vous allez vous promener dans ce jardin, pendant que vous jouez à cette soirée, pendant que vous dansez à ce bal, pendant que vous êtes couché dans ce lit, pendant que vous êtes occupé à cette conversation. Il peut tuer et vous faire mourir de toutes les manières. Il peut tuer avec une goutte d'eau ; c'est ainsi qu'il fit mourir Alexandre dans un banquet. Il peut tuer avec un grain de raisin : c'est ainsi qu'il fit mourir un Fabius en jouant. Il peut tuer avec la morsure d'un petit animal ; c'est ainsi qu'il fit mourir un Baldus en plaisantant. Il peut tuer avec une

bouchée de champignons ; c'est ainsi qu'il fit mourir un Claude en mangeant. Il peut tuer d'un coup d'apoplexie, avec une petite goutte de sang qui s'épanche dans le cerveau, et qui depuis longtemps se forme dans votre corps. Savez-vous ce qui se passe au dedans de votre être ? Ne pourrait-il pas vous arriver comme à ce célèbre capitaine appelé le Caldoro, qui, par un bonheur bien rare, étant parvenu, au milieu des batailles, à l'âge de soixante-quinze ans, se promenait joyeux dans la campagne, et se félicitait d'être aussi vif et aussi bien portant que s'il n'avait que vingt-cinq ans. Il finit dans un instant, et de se vanter et de vivre, et fut renversé mort par terre. Ne pourrait-il pas vous en arriver autant, pécheurs ? Imitez le saint roi David qui, considérant la brièveté de la vie, les accidents et les périls sans nombre auxquels elle est exposée, se nourrissait de cendre tous les jours : *Cinerem tanquam panem manducabam.* Je mangeais la cendre comme le pain ? Oui, il mangeait la cendre comme le pain ; parce que, de même que le pain est l'aliment le plus commun, qui convient à toutes les complexions ; ainsi la cendre, c'est-à-dire le souvenir de la mort, est l'aliment le plus substantiel de l'âme pour la conserver en la grâce de Dieu.

VI. Mais qui ne sait que la plus grande partie des hommes se trompent en ce point ? Non-seulement ils ne veulent pas manger la cendre comme le pain, mais la seule pensée leur en fait horreur. Ils regardent comme bien éloigné ce terme qui pourtant est si proche. Pardonnez-moi, ô sage ; dans cette distribution du temps que vous avez faite pour tous les hommes, vous vous êtes trompé : vous avez oublié le meilleur ; vous avez parlé du temps de naître et du temps de mourir, sans

faire mention du temps de vivre : *Tempus nascendi, tempus moriendi*. Et le temps de vivre, où est-il ? Mettez-le donc aussi, car il faut en tenir compte : *Tempus........* Mais si pendant qu'il l'écrit, il fuit de sa plume ? C'est égal, il le faut ; dites donc : *Tempus vivendi*. Mais quel est le temps de la vie, dit saint Augustin, si le temps où l'on vit est celui-là même que l'on retranche de notre vie. Quel âge avez-vous ? vous demande le saint : vingt, trente, quarante ans. Erreur ; ne dites pas que vous les avez ; dites que vous les avez perdus, parce que tout le temps que vous avez vécu est autant de retranché de votre vie : *Quidquid temporis vivitur de spatio vivendi demitur*. Voyez comme vous vous trompez, lorsque vous écrivez à cet ami : Nous nous reverrons le printemps prochain, nous nous promènerons ensemble dans ce jardin, dans cette villa, nous y aurons la comédie, de joyeuses fêtes, nous y trouverons telle et telle personne ; ce sera quelque chose de charmant. Malheureux ! Il vous arrivera ce qui est arrivé à ce riche de l'Évangile, qui faisait ses comptes et disait : *J'ai de grands biens en réserve pour de longues années*. Tu as de grands biens, lui répond saint Cyrille ; mais de longues années, qui te les donnera ? Vous avez des biens, des jardins, des maisons de campagne, des fêtes ; mais des années pour jouir de tous ces biens, où sont-elles ? Je vois que l'Esprit-Saint, par la bouche du Sage, vous serre de près avec ce temps de naître et ce temps de mourir, et qu'il vous donne à entendre que la vie n'est autre chose qu'un principe de mort. Ou plutôt, en ne faisant pas même mention de la vie, il veut vous faire comprendre que l'homme qui vit est un défunt animé, un mort qui respire, un cadavre qui sent ; que la vie en un mot n'est

autre chose qu'une course, une fuite, un vol, un précipice vers la mort. O vie humaine, vie mortelle, vie mourante, vie trompeuse et volage ! Souviens-toi donc que tu es poussière. Je vous le dis à vous ivrognes ; à vous orgueilleux : vous n'êtes que de la poussière soulevée par le vent et agitée dans l'air ; et bientôt vous serez de la poussière abattue : *In pulverem reverteris.*

VII. Le *memento* que j'ai adressé jusqu'ici aux vivants avec les paroles mêmes de l'Eglise : *Memento quia pulvis es,* n'est pas ce qui m'effraie : toute ma crainte est pour le *memento* que je dois adresser aux morts, et qui est renfermé dans ces paroles : *In pulverem reverteris.* A ceux qui vivent, j'ai rappelé que la première poussière est celle des vivants : *Pulvis es.* La seconde poussière est celle des morts : *In pulverem reverteris.* A ceux qui vivent, j'ai rappelé qu'ils sont de la poussière soulevée par le vent, et que bientôt ils seront de la poussière abattue. Je dois maintenant rappeler aux morts qu'ils sont de la poussière abattue, et que bientôt ils seront de la poussière soulevée. J'ai dit aux vivants : *Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.* J'ai dit à l'homme : Souviens-toi que tu es poudre, parce que tu as été poudre, et que tu retourneras en poudre. Je dis maintenant à la poussière : Poussière, souviens-toi que tu es homme, parce que tu as été homme, et que tu redeviendras homme. En effet, ou nous croyons que notre poussière redeviendra homme, ou nous ne le croyons pas. Si l'homme finit par un peu de cendre, je n'ai plus rien à dire ; les sermons, le carême, tout est inutile ; et nous n'avons qu'à sortir de cette Eglise, car le temps que nous y passons est perdu. Mais si notre poussière doit ressusciter un jour et redevenir homme, je ne sais

plus vraiment ce que je dois vous dire. Ah! mes bien-aimés, ce qui me fait peur, ce n'est pas la poussière que je dois être un jour, mais ce que deviendra cette poussière. Je ne crains pas la mort, je crains l'immortalité ; je crains le danger d'une mort éternelle qui ne finira jamais. Je ne crains pas le jour des cendres, je crains le jour de Pâques, qui me rappelle ma résurrection à une vie ou à une mort éternelle: *Car je sais que mon rédempteur vit, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour.* Job ne dit pas: je crois, mais *je sais*; parce que la vérité et la certitude de l'immortalité de l'homme appartiennent non-seulement à la foi, mais encore à la science ; c'est par la science et par la raison naturelle que l'ont connue Platon, Aristote et tant d'autres philosophes payens. Et cependant, à parler franchement, si je considère la manière dont nous vivons, je trouve que nous ne vivons ni comme mortels ni comme immortels. Nous ne vivons pas comme des hommes mortels. car nous traitons les choses de cette vie comme si elle était immortelle: nous ne vivons pas comme des hommes immortels, car nous ne pensons pas plus à la vie éternelle que s'il n'y en avait point. Oh! c'est ici que je me sens enflammé d'un saint zèle, et je ne puis m'empêcher de m'écrier de toutes mes forces: Misérables mortels, à quoi pensez-vous! quelle folie est la vôtre? Savez-vous qu'il vous faudra mourir un jour? Savez-vous qu'après la mort vous ressusciterez? Savez-vous qu'une éternité sans fin vous attend? Vous ne craignez donc pas une mort éternelle, une mort qui ne finira jamais? Qui vous a donc ôté le sens? A quoi consacrez-vous donc vos pensées, vos sollicitudes? De quoi s'agit-il ici? N'est-ce pas de l'âme, d'une âme qui est à vous, ou plutôt qui fait par-

tie de vous-même ; d'une âme qui est unique et immortelle ; d'une âme, laquelle étant perdue, la perte est irréparable ? Et vous prenez si peu de soin de cette âme immortelle ! Souvenez-vous, vous dirai-je avec saint Chrysostôme, qu'il s'agit de l'âme. Exposez votre fortune, votre santé, votre vie, votre honneur et tout le reste, je vous le pardonne : mais l'âme, l'âme qui est immortelle, comment l'exposer au péril d'une mort qui ne finira jamais ? Ouvrez les yeux, mes bien-aimés, et que l'exemple récent que je vais vous citer, vous serve de frein pour vous retenir sur le bord du précipice.

VIII. Une princesse avait un page d'un excellent caractère, et qu'elle aimait tellement, que plusieurs fois elle l'avait honoré du titre de fils. Ce page avait servi à table un matin qu'il y avait un grand nombre d'invités au palais. Son service une fois achevé, au lieu d'aller prendre son repas avec les autres, il se retira dans sa chambre et se jeta tout habillé sur son lit. Les maîtres étaient occupés à causer après le repas, et les domestiques à manger les restes du festin : le pauvre page seul se tordait sur son lit, agité par d'horribles crampes d'estomac. Comme le mal consistait en des humeurs malignes, les mouvements qu'il faisait l'augmentaient encore, si bien qu'il étouffa sans que personne vint à son secours. Au bout de quelques heures, comme il ne paraissait point, un de ses camarades entra dans sa chambre ; et le voyant étendu sur son lit, il le secoua, croyant qu'il dormait ; mais c'était le sommeil de la mort. Hélas ! il est mort, il est mort, crie-t-on dans le palais. La princesse court à la chambre de son page, et voit ce pauvre jeune homme âgé de quinze ans qui, trois heures auparavant, la servait à table ; elle le voit revêtu encore de sa livrée sans parole et sans

vie. A cette vue, la douleur, la compassion, l'effroi, la crainte de la mort bouleversent son âme. Dès le lendemain matin, après avoir ordonné des prières pour l'âme de son page, elle fait venir un confesseur des plus accrédités, et lui fait sa confession. Le confesseur reconnut à la manière dont elle se confessa, et aux sentiments qu'elle exprima, l'impression extraordinaire que cette mort avait faite sur elle. Il lui dit donc : je voudrais qu'après avoir communié ce matin, vous demandassiez à Dieu ce qu'il a voulu de vous en vous faisant voir un tel spectacle. Je le ferai, lui dit-elle. En effet, après avoir communié, elle se recueillit, fit un acte de foi vive, et dit à Dieu : Seigneur, que voulez-vous de moi en me donnant un avertissement aussi terrible ? Parlez, Seigneur ; si j'ai été sourde à votre voix jusqu'ici, je ne le serai plus à l'avenir. Elle resta ainsi quelques instants en silence ; puis elle entendit une voix intérieure lui dire très-clairement : Je voudrais te voir plus préparée à mourir que tu ne l'es. Quand renonceras-tu à tous ces caprices de ton esprit ? Quand réformeras-tu cette mise si immodeste ? Quand feras-tu la paix avec ton Dieu ? A quoi te fies-tu ? A ta jeunesse ? Ton page était plus jeune que toi. A ta santé ? Il était plus sain et plus robuste que toi. Attends-tu que quelque longue maladie t'avertisse ? Il est mort sans maladie. Si la mort te frappait comme lui, où irais-tu avec une conscience encore chargée de péchés, avec tant de dettes envers Dieu, avec tant de fautes personnelles, et tant d'autres qui te seront imputées parce que tu en as été l'occasion ? Est-il possible que tu ne craignes pas une mort éternelle, une mort qui ne finira jamais ? La princesse, saisie d'épouvante à cette pensée, et fondant en larmes, retourna trouver son confesseur, et lui dit :

Mon Père, je ne me relèverai pas avant que nous soyons convenus de ces deux points : l'un est une confession générale de toute ma vie ; l'autre une règle de vie pour l'avenir. Elle fit l'un et l'autre, et avec tant d'exactitude, que quelques années après, lorsqu'on l'avertit qu'elle allait mourir, elle répondit en souriant : Dieu soit loué, il y a bien des années que j'attends chaque jour cette nouvelle.

IX. Réveillez-vous, mes frères, et suivez l'exemple de cette sage princesse, qui réforma si bien sa vie, que cela lui valut un contentement merveilleux au moment de la mort; et laissez-moi vous dire de nouveau : *Poussière, souviens-toi que tu es homme, et que tu reviendras homme.* Poussière, qui as été homme autrefois, souviens-toi que tu es homme, et que tombée à terre tu ne resteras pas toujours poudre, mais que la résurrection de la chair fera une autre fois encore de toi un homme. Il y a pour toi une autre naissance, une autre vie, un autre monde. Le croyez-vous, chrétiens ? Et si vous le croyez, pourquoi ne mettez-vous pas en regard l'homme d'un instant que vous êtes avec l'homme éternel que vous serez ; la vie si rapide de cette terre et la mort qui passe, avec la mort qui ne finit point? Oh je vous en conjure, par les entrailles de Jésus-Christ; ne vous laissez pas tromper plus longtemps. Réveillez-vous, ayez pitié, je vous en supplie à mains jointes, ayez pitié de vos pauvres âmes : et pour commencer ce carême avec fruit, faites ce que fit cette princesse, qui, obéissant aux conseils de son confesseur, se retira en elle-même, écouta la voix de Dieu, apprit le danger d'une mort qui ne finit point, et fit une conversion exemplaire qui adoucit pour elle les amertumes de la mort. Et pour en venir à la pratique, voici la première

grâce que je vous demande. Assistez chaque jour de ce carême avec dévotion à la messe. Pendant ce temps, recueillez-vous un peu ; et que chacun de vous, seul à seul avec Dieu, pense à la mort qui est proche, et à sa vie passée. Laissez pendant ce temps toutes les autres dévotions, toutes les autres prières, et employez ces deux quarts d'heure à méditer sur ces deux points. Dans le premier, vous vous demanderez : combien et comment ai-je vécu jusqu'ici? Oh! que de sujets de regrets et de larmes vous trouverez là. Dans le second quart d'heure, combien ai-je encore à vivre, et comment faut-il que je vive désormais? Oh! que de bonnes résolutions cette méditation vous fera prendre. Je vous le répète : combien et comment ai-je vécu dans le passé : voilà pour le premier quart d'heure ; combien me reste-il à vivre, et comment faut-il que je vive désormais : voilà pour le second. Oh que le carême vous sera utile ! si chaque jour pendant une demi-heure vous vous arrêtez à cette pensée! C'est alors que vous apprendrez avec quelle rapidité disparaît le vol ou plutôt l'éclair de cette vie trompeuse en entendant retentir à vos oreilles ces paroles : Homme, souviens-toi que tu es poussière, et retourneras en poussière. C'est alors que vous mépriserez le présent, et que comprenant le péril d'une mort qui ne finit point, vous assurerez l'avenir, frappés par la foudre de ces autres paroles : poussière, souviens-toi que tu es homme et redeviendras homme. Reposons-nous un peu.

X. *Amassons-nous des trésors dans le ciel.* Les trésors réprouvés par l'Évangile ne sont que des cendres; voulez-vous en faire de vrais trésors, mettez-les dans les mains des pauvres : c'est là ce que saint Laurent disait à Valériens. Peuple chéri, je suis venu vers vous mal-

gré le vent, les neiges, les glaces et mille autres incommodités. Qui m'amène ici? Le savez-vous? C'est un désir ardent de sauver vos âmes; et je vous proteste *que je cherche non ce qui est à vous, mais vous-même, non mes intérêts, mais ceux de J.-C.* C'est une grande entreprise que la mienne, et c'est une grande affaire que la vôtre. Mon devoir à moi est de vous montrer la voie du salut; et votre affaire à vous, ce sera de marcher par cette voie. Et quelle affaire importante pour vous que celle du salut! Il s'agit ici de sauver une âme, une âme unique, une âme immortelle, une âme, laquelle une fois perdue, la perte est irréparable. Mais pour sauver cette âme, quel est le moyen le plus nécessaire et le plus commun? C'est la prédication évangélique: et cela suffit pour vous faire comprendre l'obligation qu'il y a pour vous de venir entendre tous les sermons de ce carême. Je dis tous; parce que, comme le remarquent de très-graves auteurs, le salut de l'âme dépend quelquefois d'une lumière, d'une touche intérieure, d'une inspiration acceptée par nous. Or, vous ne pouvez pas savoir auquel des sermons de ce carême est attachée cette inspiration efficace qui doit porter dans votre cœur le coup décisif; si c'est aux sermons des jours de fêtes, ou à ceux des autres jours. Ceux donc qui ont un véritable zèle de leur salut doivent comprendre qu'ils ne peuvent négliger un seul sermon, sans courir le danger de se perdre. Mais il ne suffit pas de venir au sermon, il faut encore l'écouter avec attention. Or, remarquez bien que pendant qu'on prêche, il y en a deux qui parlent, Dieu et l'homme; Dieu comme chef et principal, l'homme comme son intermédiaire et son ministre; de sorte que toute prédication est un composé d'humain et de divin.

Deux choses y concourent, la voix de Dieu et la voix de l'homme. La voix de Dieu est la même en tous les prédicateurs : et pour l'entendre vous devez venir au sermon, parce que c'est elle qui amollit le cœur, porte au bien, et triomphe efficacement de notre âme, conformément à cette parole du psalmiste : *Il donnera à sa voix la voix de la force.* La voix de l'homme varie selon les prédicateurs : plus élégante, plus fleurie chez celui-ci, rude et sans ornement chez celui-là. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, elle est toujours, dit saint Paul, *un airain qui sonne, et une cymbale qui retentit.* Et voilà pourquoi la plus grande partie ne profitent point de la prédication ; la plupart, en effet, y viennent pour entendre la voix de l'homme, et non la voix de Dieu ; pour faire attention au style, au raisonnement, aux figures, etc. Que ceux qui viendront à mes sermons n'attendent point de moi des fleurs : un tronc rude et grossier comme moi est incapable d'une belle verdure. Venez donc ici pour entendre la voix intérieure de Dieu, qui dans tous les sermons frappe à la porte de votre cœur ; et j'espère que de cette manière vous en tirerez un grand profit.

Nous viendrons, mon père, mais à une condition. Une condition ? quelle est-elle ? C'est que vous ne serez pas trop long, et que vous laisserez de côté certaines invectives ou exagérations... Ah ! je vous entends : je ne compte pas vous tenir plus d'une petite heure à chaque sermon : mais cependant, si quelquefois l'esprit de Dieu anime la langue de l'homme, voulez-vous que je coupe le fil ? Ce ne serait un bien ni pour moi ni pour vous, d'autant plus que l'expérience m'a appris que les choses que Dieu inspire dans la ferveur du discours sont celles qui remportent ordinairement la vic-

toire. Je veux dire que si quelquefois je dépasse le temps que je me suis prescrit, vous devrez considérer cela non comme une longueur, mais comme une condescendance à l'esprit du Seigneur qui le veut ainsi. Quant aux invectives, Isaïe me dit : *Crie, ne cesse pas, élève la voix comme une trompette.* Il veut que la langue du prédicateur soit une trompette et non une lyre. Saint Paul d'un autre côté me dit : *Reproche, conjure, blâme.* Il veut donc que je sois, non un flatteur, mais un prédicateur, et un prédicateur apostolique. Il faudra donc que je tonne contre le vice, mais en respectant toujours le coupable. Je dénoncerai, je reprendrai la malice des pécheurs, mais avec ce respect profond que l'on doit à un auditoire aussi bienveillant. Ce que vous pouvez attendre de bien de moi, c'est que tout ce que je vous dirai, je le dirai de cœur et avec une bonne intention. Vous pourrez dire : Il nous est arrivé cette année un prédicateur qui dit les choses à la manière apostolique. Il parle simplement, mais il parle avec le cœur ; et vous direz vrai. Je ne suis qu'un pauvre religieux, mais je suis un homme de parole, et ce que je vous promets je le tiendrai : je parlerai du fond du cœur ; venez donc, car j'espère que mon Jésus dirigera par sa grâce vers vos cœurs ce qui sortira du mien.

SECONDE PARTIE.

XI. Chrétiens, peu d'hommes se trompent sur le point essentiel et fondamental, à savoir qu'il faut mourir et retourner en poussière : mais où tous se trompent, jeunes et vieux, sains et infirmes, forts et faibles, c'est sur l'époque. Tous pensent à la mort, et pourtant tous meurent plutôt qu'ils ne pensent : Savez-vous pourquoi? Parce que dans le sablier de leur vie ils ne regardent ni la poussière qui est tombée, ni celle qui tombe, mais seulement celle qui reste encore à tomber : et comme ils ne voient point la fin de celle-ci, ils se promettent une vie très-longue, comme s'ils étaient éternels. Erreur, erreur! La poudre, qui reste dans notre sablier est peu de chose, mes frères, très-peu de chose : *Les jours de l'homme sont courts*. Mais supposons qu'il y ait encore beaucoup de sable dans votre sablier : combien de fois arrive-t-il qu'un petit atome, une légère esquille se met en travers; et tout-à-coup, au moment où on y pense le moins, le sable s'arrête. Il nous arrive souvent ainsi : une goutte de sang qui s'épanche dans le cœur, une épine qui se met en travers dans le gosier, un accident imprévu arrête le cours de la vie, et l'on meurt. L'Évangile nous le fait entendre bien clairement, lorsqu'il nous dit que la mort nous surprendra au moment où nous l'attendons le moins :

Le fils de l'homme viendra à l'heure que vous n'y pensez pas. A l'heure, entendez-vous? Si encore il avait dit : l'année, ou le mois, ou enfin le jour, nous serions au moins sûrs d'un jour. Mais non, c'est à l'heure, au moment où nous l'attendons le moins, que la mort nous surprendra; mort imprévue, mort par conséquent mauvaise et très-mauvaise pour nous, si nous ne nous réveillons pas une bonne fois. C'est de cette mort imprévue, quoiqu'heureuse et consolée par les sacrements de l'Église, que fut surpris un jeune homme frais et robuste, un de ceux précisément qui se promettent de longues années de vie. Le cas arriva dans une procession qui se faisait dans une mission, avec un grand concours de peuple. Plusieurs portaient élevés en l'air des étendards : parmi ceux-ci il y en avait un qui représentait la mort sous une forme gigantesque : d'une main elle abaissait sa faux comme pour frapper, et de l'autre elle montrait un sablier qui laissait tomber d'un verre dans l'autre les derniers grains de poussière, avec cette sentence tirée d'Isaïe : *La poussière est achevée, finitus est pulveris.* Le missionnaire, placé sur une estrade, fit mettre à côté de lui cet étendard, et montrant du doigt à ses auditeurs la mort brandissant sa faux, et la partie supérieure du sablier presque vide, il leur rappela avec force les pensées suivantes : « Mes frères, leur dit-il, lorsque nous entrons dans ce monde, on tourne le sablier de notre vie : de même qu'il y a des sabliers d'un quart-d'heure, d'une demi-heure, d'une heure, de trois et de six heures; ainsi notre vie est mesurée par des horloges de vingt, de trente et de quarante années. La mort regarde attentivement quand la poussière sera finie; et au dernier grain elle frappe son coup, et tranche le fil de la vie.

Or, qui de vous peut savoir combien il lui reste encore de poussière à tomber ? Ne me dites pas : un tel a soixante années, et son sablier marche encore. Si tous les sabliers étaient égaux, vous auriez raison : mais s'il y en a de peu, et d'autres de beaucoup d'années, pouvez-vous conclure de l'un à l'autre ? Je parle à vous, pécheur obstiné ; quel est le terme du sablier de votre vie ? le savez-vous ! Qui sait si nous ne sommes pas rendus au dernier grain de sable de notre vie ? qui le sait ? Ce jeune homme, qui se trouvait présent à ce discours, prenant pour lui ces paroles, s'en alla baissant la tête, et se disant à soi-même : sais-je de quelle mesure est le sablier de ma vie, et combien il me reste encore de poussière à tomber ? Et si j'étais à la fin, qu'arriverait-il de moi ? Plongé dans cette pensée, il entra dans une église, se prépara à la confession dont il avait grand besoin ; puis allant se jeter aux pieds d'un prêtre, non-seulement il se confessa avec une grande exactitude et une vive douleur, mais persuadé qu'il lui restait peu de poussière dans son sablier pour achever le cours de son existence, il résolut de changer complètement de vie. Eh bien, mes frères, la pensée de la brièveté de la vie que Dieu lui inspira se trouva si juste et si vraie, qu'en ce même jour où il s'était confessé il mourut.

XII. Permettez-moi de vous adresser ici les paroles de ce bon missionnaire, et de vous dire avec un saint zèle : O mes bien-aimés, quel est le terme du sablier de notre vie ? Qui sait si pour beaucoup d'entre vous il n'est pas déjà sur sa fin ? Qui m'assure que parmi vous il n'y en aura pas un qui, avant d'arriver chez lui, mourra dans le chemin ? Ou du moins qui sait si pour beaucoup de ceux qui sont ici le sablier de la vie n'arrivera pas à son terme avant Pâques ? Partout où j'ai

prêché le carême, il est mort quelqu'un pendant ce temps : il est donc probable qu'ici encore quelqu'un de vous mourra avant que nous soyons à Pâques. Qui sera-ce? Le savez-vous? Ce sera celui qui s'y attend et qui y pense le moins. Pourquoi donc tarder de vous convertir sincèrement! Ah ! laissez-moi embrasser mon Jésus crucifié, et les cendres sur la tête, le crucifix à la main, aller par les places, les maisons, les boutiques ; entrer dans les lieux où se tiennent ces bandes d'oisifs, ces cercles de joueurs, ces réunions où l'on passe le temps à se quereller et à se disputer, et là crier à haute voix : Pénitence, mes frères, pénitence : jeunes gens, laissez-là vos jeux ; querelleurs, laissez là vos procès et vos disputes ; sensuels, laissez là vos relations criminelles : plus de folles amours, plus de bals, plus de soirées ; femmes vaines et frivoles, plus de miroirs ; vindicatifs, plus de rancunes ; avares, plus de larcins, plus d'injustices. Pénitence, mes frères, pénitence ; voilà la triste nouvelle que je vous apporte ce matin avec les paroles de la sainte Eglise : *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.* Vous êtes, à cette heure, de la poussière soulevée, vous serez dans peu de la poussière abattue. Ne tardons pas davantage à nous laver de tant d'obscénités, à déraciner tant de vices, à déposer tan de haines, à pleurer amèrement nos péchés. L'appareil si triste de cette Eglise exige de nous des larmes de componction. Les voix suppliantes des prêtres ; tant de cérémonies saintes, qui toutes respirent la componction, le repentir et la douleur, tout ne nous invite-t-il pas à pleurer nos crimes? Tombons donc aux pieds de ce crucifix avec la voix d'un cœur contrit, et demandons-lui humblement pardon. Comment, vous coûte-il de le faire? Ah ! s'il en est ainsi, j'en appelle à ces cendres

que vous avez sur la tête ; ne les vois-je pas répandues également ce matin, et sur les têtes chauves et sur les cheveux blonds ? Jeunes et vieux, n'avez-vous pas tous des cendres sur la tête : et que vous disent-elles ces cendres ? Elles vous disent : pénitence, pénitence, regrets amers, douleur de vos péchés, larmes de componction. Que faisons-nous, grand Dieu ? Vivrons-nous donc toujours obstinés, toujours endurcis dans le péché ? Non, mes frères, non : obéissez tous à la voix de Dieu ; frappez-vous la poitrine, et, tournés vers ce crucifix, dites-lui tous, les larmes aux yeux : ah ! mon Jésus, le temps est venu pour moi de mener une vie sainte ; je vous le proteste, je vous le promets d'un cœur contrit à vos pieds. Ah ! pécheurs, dites-le de cœur : Voici Jésus qui vous embrasse, voici Jésus qui vous console : et pour venir à bout de votre dessein, promettez-lui de méditer chaque jour de ce carême une demi-heure pendant la messe ces deux points : combien et comment ai-je vécu jusqu'ici ? combien me reste-t-il à vivre, et comment dois-je vivre désormais ? Et retirez pour fruit de cette méditation de ne plus jamais commettre de péché mortel, mais particulièrement pendant ce carême. Voilà, peuple chéri, la grande grâce que je vous demande aujourd'hui : ne péchez plus dans ces saints jours ; regardez tous ce crucifix ; promettez tous à Jésus de ne plus commettre aucun péché dans ce carême, et vous y réussirez, si vous vous mettez bien dans l'esprit ces paroles de la sainte Eglise : *Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière* ; si vous considérez que votre vie est une vie mourante qui finit par de la cendre. Vous y réussirez bien mieux encore, si vous vous imprimez dans le cœur cette pensée, que cette cendre redeviendra homme un jour.

Poussière, souviens-toi que tu es homme, et que tu redeviendras homme ; si vous pensez au péril d'une mort qui ne finit jamais. Armés de ces deux grandes vérités, vous trouverez que pour vous le souvenir de la mort est un grand trésor, et que tout le reste n'est qu'un peu de cendre et de poussière.

SERMON POUR LE LENDEMAIN DES CENDRES.

DE LA FOI.

> Jésus l'entendant fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé autant de foi en Israël.
>
> *(Saint-Mathieu, C. VIII.)*

I. Quel beau panégyrique de la foi fait par la sagesse incarnée elle-même? Que toute langue se taise, et écoute en silence la merveille dont notre grand Dieu honore la foi de l'idolâtre. O divine merveille, objet admirable de tous les étonnements humains ! La sagesse d'un Dieu est étonnée à la vue de la foi d'un gentil ; elle en conçoit une telle joie qu'elle s'en fait elle-même le panégyriste. Jésus, saisi d'admiration, dit : *Je n'ai point trouvé autant de foi en Israël.* S'il en est ainsi, que faites-vous, prédicateurs, foudres de l'éloquence sacrée, réformateurs des mœurs de nos jours, trop dépravées, hélas ! Si vous voulez réformer le monde, laissez-là tous les sermons que vous aviez l'intention de faire pendant ce carême ; réduisez-les tous à un seul raisonnement, à cette seule parole efficace : foi, foi, foi ; et

soyez certains que si vous pouvez inspirer aux peuples chrétiens une foi vive et sincère, vous introduirez parmi eux les plus belles vertus, en bannirez tous les vices et y ferez refleurir l'antique piété, dont nous voyons les effets dans l'heureux centurion de ce jour. Mais comment connaîtrons-nous cette vraie foi ? Qui nous assure que la foi que nous professons est cette foi unique, seule vraie, seule divine, laquelle nous conduit directement à Dieu, et nous met en possession du salut éternel ? Voici donc ce que nous avons à faire aujourd'hui : examiner, non pas les propositions de la foi, car ce serait faire injure à la foi elle-même, mais si la fo qui les propose est vraie, et nous obéirons ainsi à la foi; car ne voulant point suivre d'autre foi que la véritable, il est bien juste que nous nous assurions de n'être pas trompés par une foi qui soit fausse. Nous nous représenterons donc que nous parlons avec un de ces incrédules, qui, pour faire montre de leur savoir, croient peu, ou plutôt ne croient à rien, et voyant le monde divisé en tant de sectes, s'imaginent que le meilleur parti est de vivre sans religion. Je m'appliquerai avec tout le zèle dont je suis capable à convertir cet incrédule. Et soyez certains que cet entretien vous sera utile et agréable, en vous faisant connaître clairement qu'il n'y a point au monde de peuple plus assuré que nous de n'être point trompé dans sa croyance. Notre Seigneur, en effet, a donné à sa doctrine, quoiqu'obscure en elle-même, des motifs de crédibilité si évidents, qu'aucun homme raisonnable ne peut chanceler volontairement dans la croyance aux dogmes de notre sainte foi catholique romaine, sans mériter de passer, ou pour un ignorant qui ne sait pas, ou pour un méchant qui ne veut pas savoir. Commençons.

II. Il existe un Dieu. Avez-vous peine à m'accorder cette proposition. Ah! s'il y avait caché parmi vous quelqu'athée, qu'il paraisse et qu'il vienne avec moi au fond d'un bois épais. Nous voici après quelques pas arrivés à une prairie délicieuse qui s'ouvre devant nous, et au milieu de laquelle s'élève un superbe palais.Pour l'architecture du dessin et la majesté du travail, il peut rivaliser avec le Quirinal de Rome. Quelle magnificence au dedans et au dehors ! On voit tout autour des statues des marbres les plus précieux, des fontaines jaillissantes ornées de grotesques agréables; au dedans l'œil est ravi par la vue de toutes ces salles où l'or brille de toute part, de ces murs recouverts de magnifiques tentures, des chefs-d'œuvres de la peinture, de ces lits dorés, de ces rideaux splendides, de ces tables garnies de porcelaines précieuses et de superbes écrins avec tout l'ordre et l'ajustement que l'on peut désirer d'un prince ou d'un grand personnage. Or, dites-moi, de grâce, si en voyant un aussi beau palais, il pourrait venir en pensée à quelqu'un qu'il a poussé de lui-même, comme pousse un champignon ; de sorte qu'on put l'appeler un effet du hasard. Il est certain que cette réponse, s'il osait l'exprimer au dehors, ferait sourire même un enfant. Comment donc un homme raisonnable pourrait-il jamais s'imaginer que ce monde si vaste, si beau, si riche, si merveilleux, que nous voyons tous les jours exposé à nos regards, s'est fait de lui-même, et n'est qu'un caprice du hasard ? Qui ne voit que c'est une vérité évidente qu'il y a une intelligence suprême, laquelle a donné au monde sa forme et son arrangement, et le gouverne avec une souveraine sagesse ? Il y a donc un Dieu : et s'il y en a un, il doit y avoir une religion pour le reconnaître et pour lui obéir. Parmi

cette foule de sectes et de religions si différentes dans leurs dogmes et dans leur culte, il doit y en avoir une seule vraie et légitime, parce qu'il n'y en a qu'une seule qui puisse être la vérité. Dieu, en effet, ne peut pas se complaire dans le faux, et se contredire soi-même, en approuvant des sectes si contraires. Or, mon intention est précisément de vous montrer aujourd'hui que parmi toutes les sectes, la religion chrétienne, catholique romaine est la seule vraie et divine, à l'exclusion de toutes les autres ; que celles-ci sont toutes erronées, fausses, et qu'au lieu de conduire les âmes à Dieu, elles les conduisent à une ruine éternelle. Vous serez vous-mêmes juges en cette affaire, et vous prononcerez à la fin cette sentence : que quiconque ne se rend pas à une vérité si manifeste est un ignorant qui ne sait pas, ou un méchant qui ne veut pas savoir.

III. Prenons un homme qui ne reconnaisse d'autres lois que son propre caprice. Eh ! bien, lui dirai-je, de toutes les sectes qui florissent présentement en ce monde, laquelle choisiriez-vous, si, une fois convaincu de la vérité, vous deviez être astreint à professer quelque religion ? Répondez-moi : La liberté, me dirait-il, fut toujours le but de mes désirs, et je ne veux d'autre loi que celle qui m'est dictée par mon propre esprit. Si pourtant je devais choisir, je voudrais d'abord bien examiner les fondements de chaque religion, sa fin, ses moyens et ses préceptes, afin de marcher avec précaution.—Très bien : je suis prêt à faire passer sous vos yeux les sectes les plus renommées, qui divisent le monde en tant d'opinions si diverses, afin que vous puissiez faire votre choix avec une pleine liberté. Voici d'abord l'idolâtrie : il est vrai qu'aujourd'hui elle est refoulée dans quelque coin aux derniers confins de la terre. Mais autrefois, ap-

puyée sur la vaine sagesse des philosophes, elle a fait grand bruit dans le monde ; car les Péripatéticiens, les Platoniciens, les Cyniques, les Stoïciens, les Pythagoriciens, tous se sont accordés à honorer des dieux de métal et de bois, et même des animaux privés de raison, comme des chiens, des singes, des chats, jusqu'à des ognons, et d'autres choses plus dégoûtantes encore. Les préceptes de cette doctrine étaient, selon Théodoret, si barbares, que les Massagètes avaient pour loi de faire cuire leurs parents quand ils étaient vieux, et de les manger en famille dans un festin joyeux. Les Tibareniens précipitaient du haut des tours leurs infirmes. Les Hircaniens les livraient aux corbeaux, et donnaient aux chiens la chair de leurs morts ; les Scythes ensevelissaient les femmes vivantes avec leurs maris défunts, sans parler de mille autres superstitions, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Que vous en semble ? — Je n'ai jamais songé, me direz-vous, à ployer les genoux devant des pierres : il faudrait être privé de raison, comme sont les statues que ces gens adorent, pour consacrer ses affections, à ces divinités fausses et imaginaires. — Vous préférez peut-être la secte de Mahomet, qui admet l'existence de Dieu, et lâche la bride aux sens, en promettant à ses adeptes un paradis tout charnel. L'Alcoran contient divers préceptes : il défend comme des péchés énormes de boire du vin et de jouer aux échecs ; mais il permet comme une gentillesse de voler, d'assassiner, de tenir quinze ou vingt femmes. Je n'ose aller plus loin, et j'aurais honte d'exposer ici certains dogmes dont les brutes elles-mêmes rougiraient. — C'est assez, mon Père, je connais le proverbe : *lex Turcarum, lex porcorum ;* et pour moi j'ai toujours senti une profonde horreur pour

une secte aussi indigne, et qui convient mieux à des animaux immondes qu'à des hommes raisonnables. — Eh bien, passons aux rabbins, qui, la Bible et le Talmud à la main vous invitent à embrasser leur loi. Il est certain que la vraie religion a fleuri autrefois parmi eux : mais depuis dix-huit siècles cette secte est déchue de sa splendeur : sans royaume, sans sacerdoce, sans gloire, elle est devenue partout l'opprobre des nations et la lie du monde. Qui pourrait redire toutes les absurdités contenues dans leur Talmud ? Ils disent que Dieu, dans les trois premières heures de la journée, étudie la loi, et lutte avec le dragon Leviatan dans les trois dernières heures ; qu'il entre en colère une fois le jour, et qu'alors les crêtes des coqs pâlissent ; qu'à une certaine heure il se retire dans son cabinet pour pleurer et se frapper à coups de poings, par regret d'avoir laissé détruire le temple de Jérusalem. Voyez où en est réduit ce peuple, qui fut autrefois la source des oracles de la sagesse, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un troupeau d'ignorants, un cloaque de tous les vices et de toute superstition. Que vous semble de cette secte ? — Je dis que tous les Juifs portent sur leur front le caractère de la malédiction, et qu'on les reconnaîtrait entre mille : je dis que l'on voit clairement qu'ils portent tous sur leur corps le châtiment de leur crime ; et je m'étonne qu'il se trouve encore un seul homme qui ose professer cette religion.

IV. Voici enfin Luther et Calvin avec le cortége des hérésiarques qui leur sont subordonnés... Bucer et Ecolampade, Bèze, Carlosfadt, Zwingle, etc. Oh ! ce sont là des hommes de génie, qui ont vu plus haut que les Augustin et les Jérôme, et se sont faits réformateurs des conciles et des saints pères ! Je sais que leur commerce

vous plaira ; mais il est bon que vous sachiez quelles sont leurs doctrines et leurs maximes infernales. Ils posent d'abord pour premier principe que l'homme n'a point de libre arbitre, de sorte que, selon eux, il est semblable à un animal qu'on mène par la corde partout où l'on veut ; parce que ce qu'il fait, il le fait par l'instinct de la nature, et non par une volonté libre. Ils disent que c'est Dieu qui fait pécher les hommes, parce qu'il veut les damner ; de sorte qu'ils en font un Dieu plus cruel qu'un bourreau. Ils disent que les bonnes œuvres elles-mêmes sont des péchés, et que celui qui prie mérite aussi bien l'enfer que celui qui tue son père ; sans parler de tant d'autres blasphêmes scandaleux, avec lesquels ils ont ruiné l'Allemagne, l'Ecosse, l'Angleterre, et presque tout le Nord de l'Europe. Si vous leur demandez quels sont les articles de leur foi, ou ils ne savent que vous répondre, ou ils s'embarrassent dans leurs réponses, parce que leurs croyances varient sans cesse. Ainsi, quelqu'un demandant à l'un d'entre eux ce qu'il croyait, celui-ci lui dit : « L'année dernière en Saxe on croyait telle chose ; mais ce qui se croira cette année je ne le sais pas encore. » Combien de fois Luther et Calvin ont-ils changé d'opinion sur le nombre des sacrements ! Ils ont changé trois ou quatre fois leur confession d'Augsbourg ; de sorte qu'on peut bien dire qu'ils changent de foi comme de vêtement. Il n'y a pas de ville, pas de lieu, pas de famille protestante qui ne soit divisée en plusieurs opinions sur les articles principaux de la religion ; de sorte que le père affirme ce que nie le fils, et dans leur aveuglement ils prétendent encore plaire à Dieu, et se sauver avec cette foi altérée, fabriquée, et mise en pièces, pour ainsi dire, au gré de leurs caprices. Que vous en semble ? — Je ne veux pas,

me répondrez-vous, entrer dans cette tour de Babel, où règne une telle confusion de langage ; car je sais que la vraie foi ne peut être là où n'est pas l'unité de doctrine, parce qu'il n'y a qu'*un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême*. Comment ces hommes peuvent-ils accorder l'unité de doctrine avec la division de tant de sectes ? Celle de Luther en compte plus de soixante, et celle de Calvin bien davantage encore.

V. Je me réjouis de trouver en vous de si beaux sentiments. Si vous êtes convaincu qu'il faut avoir une religion quelconque pour se sauver, et si d'un autre côté vous rejetez toutes les sectes, vous êtes des nôtres ; car il ne vous reste plus que la religion catholique romaine : convertissez-vous donc à elle, et consacrez-lui toutes vos affections. — Doucement, me direz-vous, doucement ; vous chantez victoire avant d'avoir commencé la bataille. Il est vrai que cette religion me paraît la plus raisonnable ; mais elle soulève de grandes difficultés ; elle renferme beaucoup de mystères que je ne puis comprendre : permettez-moi donc de l'attaquer avec vigueur, afin de mieux comprendre la vérité, et donnez-moi de votre côté sur elle tous les éclaircissements possibles. Pourquoi l'appelle-t-on religion chrétienne ? — C'est, comme on le sait, parce qu'elle a été fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Mais de quelle manière l'a-t il établie ? Quels ont été ses commencements et ses progrès ? Dites-moi là-dessus des choses solides ; car je ne veux pas disputer, mais raisonner. Il a dû sans doute l'établir par la terreur de son nom, à force de victoires et de conquêtes, et sur les ruines des monarchies vaincues par lui : n'en est-il pas ainsi ? — Vous m'étonnez : Notre-Seigneur Jésus-Christ fut pauvre ; et après une vie de peines, de servitude et d'é-

preuves de tout genre, il a été pendu à un gibet entre deux voleurs. Que dites-vous à cela ? La chose est certaine ; demandez-le plutôt aux Juifs eux-mêmes qui vous le diront. — Il avait donc d'abord assemblé une grande armée, qui aura vengé sa mort, et porté partout la gloire de son nom ? — Il n'avait que quelques compagnons. — Mais ceux-ci étaient sans doute la fleur de la nation, des hommes de grande naissance d'un sang illustre, qui auront entraîné les peuples par leur éloquence et par l'autorité de leur nom. — C'est tout le contraire : ils étaient en tout onze ; car le douzième s'est tourné contre lui ; ils étaient pauvres, sans éducation, marchant nu-pieds, et pêcheurs pour la plupart. — Mais ils auront gagné la faveur des princes, et se seront fait des partisans dans les cours des grands ? — Ils avaient reçu l'ordre de ne saluer personne sur leur route : *Neminem per viam salutaveritis* : et ils étaient si mal vus que presque tous sont morts par la main du bourreau. — Mais la foi qu'ils prêchaient est restée ? — Vous le voyez bien. — Peut-être à l'époque où ils l'ont promulguée, le monde se trouvait-il sans aucune religion vraie ou fausse, et comme une table rase où l'on écrit ce qu'on veut. La foi chrétienne se sera présentée,et aura pris possession la première ; et c'est comme cela qu'elle est restée ? — Ah ! vous y êtes. Quel siècle fut plus encombré d'erreurs que celui où notre sainte foi parut dans le monde ? Il y avait des forêts de divinités ; chaque tronc, chaque pierre était une idole : Rome seule en avait plus de trente mille ; et l'empire romain veillait avec toute la puissance de ses armes à la conservation de ces dieux qu'il avait reçus de l'antiquité. — La foi chrétienne était donc la plus facile ; et tous les hommes, abandonnant leur religion, auront couru à

elle et l'auront embrassée ? — La foi chrétienne la plus facile ? Elle qui veut que l'on croie les choses les plus sublimes, aussi fermement que celles que l'on voit ; que l'on espère les choses les plus grandes, avec autant d'assurance que l'on tient l'objet dont on jouit ; que l'on fasse les choses les plus difficiles, avec autant d'ardeur que ce qu'on désire le plus. La foi chrétienne la plus facile ? Elle qui nous porte toujours en haut, au rebours de la nature, de nos volontés et de nos passions ; qui exige des hommes une vie d'ange, qui leur demande une telle innocence de mœurs, une telle pureté de cœur et de pensées, une telle sainteté d'affections, en nous ordonnant d'aimer ceux qui nous haïssent, de rendre le bien pour le mal ; en nous obligeant à donner notre fortune, notre sang, notre honneur, notre vie, tout en un mot pour un seul de ses articles ! La foi chrétienne la plus facile ? — Mais il faut alors qu'on l'ait prêchée d'abord à des hommes bons et vertueux. — C'est le contraire : elle a été prêchée à des hommes vicieux, sensuels, plongés dans les ordures de la chair, qui avaient pour Dieu leur ventre, leur chair et ses délices. — Mais comment cette religion s'est-elle donc établie ? Peut-être par de grands miracles ? A vous dire vrai, je n'ai jamais eu beaucoup de foi dans les miracles. — Des miracles, il s'en faisait par milliers, comme le racontent les histoires, et votre peu de foi ne peut en affaiblir la valeur. — Mais on parle encore de beaucoup de miracles faits de nos jours ; et pourtant nous n'en voyons aucun ; c'est là ce qui me fait douter de la vérité des anciens. Le monde a toujours été crédule et menteur ; et je regarde comme un principe très-prudent de ne croire que ce qu'on voit. — Si vous étiez né aveugle, vous auriez donc nié l'existence du soleil. *Vous ne voulez*

croire que ce que vous voyez, dit saint Augustin : ne croyez donc pas même aux historiens qui nous racontent ce que nous n'avons pas vu. Avec ce principe vous bouleversez le monde ; vous détruisez toute espèce de commerce entre les hommes : Vous refusez tout crédit aux générations passées, et tout enseignement aux générations futures. Avez-vous vu Corinthe en Grèce, Numance en Espagne, Carthage en Afrique ? Non ; donc ce sont des fables. Avez-vous connu Alexandre, César, Scipion ? Non ; donc ce sont des noms inventés par les poètes. — Non, me direz-vous, car les historiens parlent d'eux. — Mais vous venez de me dire que l'on ne doit croire que ce qu'on voit. Voyez-vous les pensées qui vous passent par la tête ? Et pourtant vous les croyez. — Mais ces pensées, elles sont dans mon esprit : si je ne les vois pas, je les sens. — C'est bien ; mais vous croyez une chose que vous ne voyez pas. Allons plus loin : Croyez-vous à ceux qui vous veulent du bien ou du mal ? — Sans doute. — Et pourtant la volonté d'un autre ne peut se voir. — Je distingue. Elle ne se voit point en elle-même, je l'accorde : elle ne se voit point au dehors, dans des œuvres qui indiquent clairement ce qui se passe au dedans de l'esprit, je le nie. — Platon ne parlerait pas mieux. Mais ces indices ne peuvent-ils pas être trompeurs ? — Ils peuvent l'être ; mais le plus souvent ils ne le sont pas, surtout lorsqu'ils sont continués pendant longtemps, uniformes malgré les différences de temps et de lieu : et dans ce cas non-seulement j'agis prudemment en croyant, et en ayant confiance en cette volonté que je ne vois pas, mais je serais encore un insensé d'agir autrement. — Ah ! c'est là que je vous attendais : croyez-vous, dit saint Augustin, que notre sainte religion n'ait pas des

motifs plus que probables, des motifs évidents, sur lesquels s'appuie notre croyance ? Et puisque vous attaquez les miracles, arrêtons-nous ici un instant.

IV. Il est très-vrai que les mystères de la foi sont obscurs ; et Dieu l'a voulu ainsi, afin qu'il y eût du mérite à les croire. Mais cette foi obscure, Notre-Seigneur lui a donné un commentaire, une explication si claire, qu'elle chasse toutes les ombres, et rend les mystères eux-mêmes évidemment croyables. Les motifs de notre croyance sont si évidents que quiconque ne résiste pas volontairement à la lumière, et ne se bouche pas les yeux, ne peut aucunement les nier. Dieu,dans sa bonté, a environné la vérité de la foi de miracles manifestes, afin de nous la persuader. Et d'abord qui ne sait que l'on croit plus facilement à un homme saint et savant qu'à un homme ignorant et vicieux ? Lorsque nous rencontrons en quelqu'un la science jointe à la sainteté, nous mettons en lui toute notre confiance, persuadés qu'il ne veut, ni ne peut nous tromper ; qu'il ne le veut pas à cause de sa bonté, et qu'il ne le peut, à cause de sa science. Or, c'est là un des miracles les plus évidents en faveur de notre sainte religion. Trouvez-en un autre où aient fleuri toujours la doctrine et la sainteté comme elles ont fait, et comme elles font encore tous les jours dans la religion catholique. Regardez quels hommes de choix la divine Providence a donnés à son Eglise pour la défendre. Mesurez si vous pouvez entre les docteurs l'inimitable subtilité d'un Augustin, la vaste érudition d'un Jérôme, l'argumentation puissante d'un Chrysostôme, l'éloquence irrésistible d'un Ambroise, la puissance toute divine d'un Grégoire, pape, la profondeur limpide d'un Thomas, l'imperceptible subtilité de notre Scot, sans parler des Albert, des Basile,

des Grégoire de Naziance, des Bonaventure, des Suarez et de mille autres qui reçurent sans doute de Dieu la clef de ses secrets et de ses mystères, et la connaissance merveilleuse du vrai sens de ses oracles. Je dis merveilleuse : car c'est là un des miracles les plus évidents, capable à lui seul de convertir tous les infidèles, que les hommes les plus sages et les plus savants du monde, malgré la différence des mœurs et du langage, malgré la distance qui les sépare, et ce qui est bien plus encore, malgré l'opposition des doctrines philosophiques, s'accordent à donner un même sens aux divines écritures, quoiqu'elles soient d'ailleurs si profondes, et susceptibles de tant d'interprétations : et cependant dès qu'il s'agit de la foi, ces hommes ne diffèrent pas d'un iota l'un de l'autre. Que les hérétiques viennent ici, et nous disent si cette unité de doctrine est vraiment l'œuvre de Dieu, qui illumine et guide ces intelligences d'élite, et leur inspire les mêmes sentiments et les mêmes pensées ? Y a-t-il au monde une philosophie qui puisse ne pas attribuer à une intelligence supérieure et divine un accord qui ne s'est jamais vu ailleurs dans la nature ? Y a-t-il un seul esprit raisonnable qui ne puisse arriver à comprendre que c'est Dieu qui a voulu nous assurer, par ce moyen, qu'il n'y a point au monde de nation plus certaine que nous de n'être pas trompée dans sa croyance, en disposant les choses de telle sorte, que les hommes les plus savants, les plus subtils, les plus perspicaces qui aient jamais existé sur la terre, non-seulement embrassent et défendent notre sainte religion, mais sont encore si unis entre eux en matière de foi, qu'il semble qu'ils n'aient qu'un seul cœur, et qu'ils ne forment tous ensemble qu'une seule intelligence ? Peut-il y avoir un miracle plus grand ?

VII. Mais qui sait si ces docteurs ont vraiment cru ce qu'ils ont écrit ? Ne peut-il pas se faire qu'ils aient écrit une chose, et en aient pensé une autre ? Taisez-vous, téméraire, taisez-vous : comme si l'on pouvait soupçonner des écrivains d'une aussi sainte vie, qui, à la pureté de la foi ont joint l'intégrité des mœurs, et confirmé leurs écrits par leurs œuvres, d'avoir pu croire autre chose que ce qu'ils ont écrit ? Mais pour vous fermer la bouche, dites-moi, je vous prie, si ces mêmes écrivains avaient scellé leur foi de leur sang, pourrait-on encore les soupçonner de n'avoir pas cru ce qu'ils ont écrit ? Eh bien, sachez qu'une grande partie d'entre eux ont donné leur sang et leur vie pour la foi, preuve manifeste qu'ils croyaient ce qu'ils écrivaient. Et me voici amené à célébrer le triomphe des martyrs, miracle bien plus éclalant encore que le premier pour mettre en évidence la vérité de notre sainte religion. Ce n'est plus en effet du haut des chaires, mais du haut des croix qu'ont parlé les martyrs : et il est certain qu'ils ont écrit plus clairement en faveur de la foi avec leur sang, que les docteurs avec l'encre. Oh ! quel spectacle merveilleux, de voir tant de millions de martyrs s'exposer avec un courage invincible au tranchant de l'épée, à la rage des bêtes féroces, à la fureur des bourreaux ! des martyrs de tout état, de tout sexe et de toute condition ! de tendres enfans, de faibles vierges, des vieillards décrépits, des personnages consulaires, des dames, des princes couronnés ! Oh ! quels sacrifices riches en victimes ! dans les vallées de la Suisse plus de six mille Thébéens ; sur le mont Ararat dix mille crucifiés ; près de Cologne onze mille vierges ; à Rome dix-sept mille martyrs en un seul mois ; dix-neuf mille à Lyon dans un seul jour ; vingt mille à Ni-

comédie le jour de Noël ; deux millions en dix ans sous le seul Dioclétien ; tous les enfans d'un district ; tous les moines d'un monastère, au nombre de cinq cents ; tous les habitants d'une ville considérable dans la Phrygie. Oh ! quels spectacles dignes du ciel ! L'un, brûlant de la soif du martyre, passe les mers pour l'obtenir : l'autre, dans une sainte impatience, se donne pour chrétien sans être recherché ; celui-ci, livré aux bêtes, excite leur fureur ; celui-là, chargé de chaînes, accuse le juge ; un autre insulte ses bourreaux au milieu des tourments. O ! Dieu immortel ! quand on voit un si grand nombre de martyrs que, dans le seul espace d'une année, on pourrait en compter jusqu'à trente mille par jour ; quand on voit une charité aussi ardente, un tel excès d'amour envers Dieu, pour qui ils donnent leur sang et leur vie, tout en un mot, n'est-ce pas plus qu'il ne faut pour prouver la vérité d'une religion pour laquelle tant de sang a été répandu, tant de tourments ont été soufferts ? Et n'est-on pas forcé de s'écrier avec le prophète : *C'est le Seigneur qui a fait cela, et la merveille en est sous nos yeux.*

VIII. Mais, me direz-vous encore, qui sait si ces martyrs ne sont pas morts par vanité, ou pour quelqu'autre motif semblable, se sacrifiant à l'amour de la gloire plutôt qu'à la foi ? Les païens, les juifs, les hérétiques content aussi des martyrs qui sont morts pour confirmer leur foi ; et cependant vous ne dites pas pour cela qu'elle soit véritable. — Cette objection n'a aucune valeur ; car premièrement ceux qui ont souffert dans les autres religions sont si peu nombreux qu'on pourrait les compter avec les doigts ; tandis que les nôtres sont innombrables comme vous l'avez vu tout-à-l'heure. De plus, si vous lisez leurs histoires, vous trouverez

que ces prétendus martyrs furent des hommes d'une nature énergique, ou emportés par quelque passion, et non de tendres enfans, de faibles vierges, des vieillards décrépits, ou des personnages vertueux comme les nôtres. Mais voici une autre considération : ce qui prouve infailliblement la vérité de notre foi, ce n'est pas que quelques-uns aient souffert matériellement le martyre en embrassant courageusement la mort ; mais c'est plutôt que la mort n'ait pas voulu recevoir les martyrs de la foi. Je m'explique : combien de fois n'a-t-on pas vu une sainte lutte s'élever entre la mort et nos martyrs ; ceux-ci voulant mourir, celle-là ne voulant pas qu'ils mourussent. Combien de fois les roues qùi devaient broyer leurs os se sont-elles brisées en morceaux sous les yeux des tyrans ! Combien de fois les rochers escarpés d'où l'on précipitait les généreux défenseurs de l'Evangile, abandonnant leur dureté naturelle, se sont-ils amollis comme de la cire ou comme une laine douce et tendre ! Combien de fois les bêtes féroces, apprivoisées tout à coup, sont-elles venues lécher avec respect leurs pieds, sans leur faire aucun mal ! Que les martyrs voulussent mourir, ce pouvait être quelquefois par une inspiration toute humaine, par vaine gloire ou pour quelqu'autre motif de ce genre ; quoique la chose paraisse bien difficile : cependant je veux bien vous l'accorder. Mais que la Providence ne voulût pas les laisser mourir, ce ne pouvait être assurément que l'œuvre de Dieu, qui par ces signes miraculeux donnait à entendre qu'ils n'étaient pas seulement martyrs extérieurement, mais encore de cœur et de bonne volonté ; qu'ils étaient animés d'une intention droite, pure et simple, et qu'ils ne cherchaient que son honneur et sa gloire : et c'est pour cela qu'il les favorisait ainsi. Il y a

eu des martyrs parmi les hérétiques et parmi les païens, je l'accorde : mais la mort n'a point fait de cérémonie avec eux ; elle les a acceptés tout d'abord, et une fois morts, leur sainteté ne s'est manifestée par aucun signe. Il n'en est pas ainsi des nôtres : il en est peu qui ne soient morts avec difficulté : il semblait qu'ils eussent plus à combattre avec la mort qu'avec le bourreau, plus avec le ciel qu'avec le tyran, tant était grand le respect que la mort portait à ces champions du Christ. Et nous voyons que Dieu, pour confirmer leur sainteté, les a rendus illustres par une foule de miracles. Et puisque vous ne croyez que ce que vous voyez, vous pouvez voir tous les jours de vos propres yeux que les démons craignent, tremblent et souvent prennent la fuite, lorsque l'on conduit les possédés aux tombeaux des martyrs. Bien plus, il suffit quelquefois pour cela de prononcer leur nom : et si vous ne me croyez pas, allez chercher un possédé, et faites-en l'essai. Je ne parle pas de certains possédés imaginaires, mais d'un homme vraiment possédé par le démon, comme serait par exemple un ignorant, qui sans avoir jamais étudié, parlerait latin, ou d'autres langues qu'il n'aurait point apprises, ou ferait d'autres œuvres surhumaines, qui prouveraient d'une manière certaine l'assistance du diable. Essayez de lui nommer Mahomet, Ali, Luther, Calvin, etc., et vous verrez comme ils se moqueront de ces noms ; commandez-lui ensuite au nom de Notre-Seigneur J.-C., ou recommandez le possédé à quelque saint martyr, comme saint Venance, saint Ubald, saint Valentin ou quelqu'autre, et vous verrez comme ces esprits malins seront bouleversés. Une Luthérienne convertie m'a assuré à Rome que le principal motif qui lui avait fait abjurer l'hérésie, c'était

qu'ayant avec elle à Cologne une sœur qui était possédée du démon, elle pria un ministre calviniste de l'exorciser. Il l'essaya, mais il pensa le payer de sa vie ; car la possédée se jeta sur lui et voulut l'étrangler. On fit venir ensuite un prêtre catholique, et le démon, non-seulement resta muet, mais la quitta peu de temps après, chassé par l'intercession de quelques saints martyrs. Il est donc vrai que Dieu a environné d'évidence notre sainte religion ; de sorte que chacun de nous catholiques peut dire avec saint Augustin : Beaucoup de choses me retiennent avec raison dans l'Eglise.

IX. Avez-vous encore des objections à faire? N'êtes-vous pas convaincu? — Pas encore ; il me faudrait quelque grand miracle clair et visible. Les magiciens nous font voir tous les jours des choses si extraordinaires : il me faut donc quelque grand miracle qu'il soit impossible d'attribuer à l'illusion. — Eh bien, dit Saint Augustin, j'y consens ; ne croyez qu'aux miracles que vous voyez de vos propres yeux, et qui ne soient sujets à aucune illusion. Mais doucement, saint Docteur, vous accordez trop. Laissez-le faire, reprend saint Thomas ; qu'il ne croie qu'à ce qu'il voit de ses yeux, qu'à ce qui ne peut être sujet à l'illusion. Mais, vénérable saint, si vous ne faites vous-même quelque prodige, quel miracle pourrai-je montrer à ces hommes qu'ils puissent voir de leurs yeux, et qu'ils ne puissent attribuer aux prestiges d'un enchantement ou aux fascinations de la magie? à moins que nous n'allions au Japon, où la foi encore au berceau a besoin d'être allaitée pour ainsi dire avec des miracles? Mais nous sommes ici en Italie. — Conduisez cet incrédule sur le sommet d'une haute montagne, et faites-lui voir Rome. Voici Rome ; la voyez-vous? — Je la vois. — Croyez-vous qu'à Rome il y ait des chré-

tiens ? — Je le crois. — Les provinces limitrophes sont-elles toutes chrétiennes? — Oui. — Au-delà des monts, au-delà des mers, dans le monde entier, y a-t-il des chrétiens? — Sans doute ; mais ce seront des hommes du peuple, des ignorants. — Ce n'est pas vrai ; il y a des hommes très savants, des princes, des rois, des empereurs qui adorent le crucifié. Tenez-vous ces choses pour certaines? — Oui. — Peut-il y avoir ici illusion, enchantement, quelque tour de magicien? — Non. — Eh ! bien, voilà le miracle qui doit vous convaincre. Considérez quel prodige ce fut que la Conversion de Rome, et par conséquent du monde entier. C'est là un miracle qui se voit avec les yeux, et qui n'est pas sujet à illusion. Un pauvre pêcheur, Pierre, entre à Rome, habitée par plusieurs millions d'hommes, par l'élite du monde entier, et plein de vices. L'empereur Néron avec toute sa cour dit : que l'on adore Jupiter père des Dieux ; que l'on se consacre à Mars, que l'on encense Vénus. D'un autre côté ce pêcheur étranger, ce pauvre juif qui marche nu-pieds dit : que l'on brûle Jupiter ; que l'on foule aux pieds Mars ; que l'on brise en morceaux Vénus, et qu'on adore comme le vrai Dieu Jésus crucifié. — Comment ? cet homme qu'un de nos magistrats a fait mourir par la main du bourreau sur un gibet? — Celui-là même ? C'est là le vrai Dieu : il est un objet de scandale pour les Juifs et de dérision pour les gentils. Aussitôt la foi entre en lice : le combat va commencer, tous prennent les armes contre elle, princes, sujets, peuple, noblesse : personne ne la défend, et pourtant elle se maintient. Elle entre dans le palais des Empereurs, et quelques-uns des principaux courtisans de Néron se déclarent pour le crucifié. Néron est furieux ; Rome est inondée de sang ; les pauvres chrétiens sont massacrés ;

ils meurent par centaines, par milliers, par centaines de mille, par millions, Pierre est y crucifié, Paul y est décapité ; malgré cela la foi reste. On crie aux armes contre la religion du Christ dans toutes les parties du monde ; le sang des chrétiens rougit tous les fleuves, baigne toutes les terres : les îles, les plages, les campagnes sont couvertes des cadavres des chrétiens La lutte dure plusieurs années, que dis-je, plusieurs siècles : et sans autre moyen humain que la mort de onze millions de martyrs, Rome se rend : le grand Constantin, la tempête une fois appaisée, cède son trône au Souverain-Pontife, successeur de Pierre, et fait de la capitale du monde la métropole de la foi : il plante la Croix sur le Capitole, l'adore à genoux, et voit avec bonheur l'univers entier prosterné devant elle.

X. Ou Rome s'est convertie à cause des miracles qu'elle a vus, comme la chose est arrivée en effet, ou non : dans le premier cas notre religion est la vraie ; parce que Dieu seul peut faire des miracles, et qu'il ne peut en faire pour confirmer une religion fausse, car il irait ainsi contre l'ordre de sa providence. Si elle s'est convertie sans miracles, c'est le plus grand de tous les miracles, qu'une religion aussi difficile, qui propose à notre croyance des mystères aussi profonds, ait été embrassée par un monde perdu dans le vice, et cela sans miracles qui en démontrassent la vérité. Il faudrait alors en effet que Dieu eût fait violence à tous ces hommes brutaux, pour leur faire croire sans motifs suffisants des choses au-dessus de leur capacité. Ce serait, dit saint Augustin, un miracle plus grand que tous les autres, si le monde avait été amené sans miracles, par des hommes simples et ignorants, à croire des choses aussi obscures, à espérer des choses aussi élevées, et à faire des choses aussi difficiles. C'est donc là le plus grand

de tous les miracles ; miracle qui se voit avec les yeux, miracle qui n'est point sujet à illusion, miracle que personne ne peut nier, miracle clair et évident pour tous : que Rome, que le monde, à la parole de quelques pauvres pêcheurs, se soit humilié aux pieds de la croix, et ait adoré comme Dieu un crucifié. Vive donc notre sainte foi ! Levez la tête, ô Nérons, Trajans, Caligulas, Dioclétiens, Maxences : votre Rome, votre palais est devenu le palais de ce Christ que vous avez voulu noyer dans le sang de ses disciples; votre trône est devenu le trône de cette foi que prêchaient de pauvres pêcheurs. O prodige ! O prodige ! Anges, chantez ; frémissez, démons; poussez des cris d'allégresse, ô fidèles, et dites avec moi : vive la croix, vive la foi, vive, vive notre sainte religion, vive Dieu qui a choisi ce qu'il y a de plus faible au monde pour confondre ce qui est fort. Quelle part a eue l'industrie humaine dans ce glorieux triomphe ? Je ne puis retenir mon indignation, quand on vient m'objecter que Mahomet a propagé sa secte dans une grande partie du monde ! Comment l'a-t-il fait ? Avec l'épée et la violence. Son œuvre a été toute humaine, ou plutôt toute diabolique. Mais notre sainte religion s'est propagée par l'humilité, par la souffrance : elle est devenue maîtresse de Rome et du monde, en répandant son sang, et en exerçant les plus héroïques vertus ; de sorte qu'il est évident que c'est une œuvre toute divine. Qu'avez-vous à répondre à cela ? N'est-ce pas assez pour humilier votre front orgueilleux ? — Ah ! mon père, si les Empereurs s'humilient devant la croix, que devrai-je faire, moi misérable ? Je suis rendu, je déteste mon obstination, je baise humblement la croix, et j'adore le crucifié. — Que Dieu soit loué : cet incrédule est converti : joignons les mains en actions de grâce, et que

Dieu soit mille fois béni. Oh ! que ne puis-je voir le monde entier converti avec lui ? J'ai cherché autrefois à passer chez les infidèles, afin de répandre mon sang pour la foi : jeune encore, j'ai supplié le Souverain-Pontife Innocent XII de me le permettre. Par un juste jugement de Dieu cette faveur m'a été refusée. Mais s'il est permis à un fils d'imiter son père, en ce moment encore je m'offre à faire ce que voulut faire saint François, notre patriarche, lorsqu'en présence du Sultan, en confirmation de la foi chrétienne, il demanda que l'on allumât un grand feu, se proposant de s'y jeter, si ce barbare et ses partisans voulaient recevoir le baptême. Et moi aussi je m'offre à faire la même chose. Allumez sur cette place un grand feu ; obtenez la permission de mes supérieurs, car je ne veux pas être taxé de témérité ; et s'il en est un parmi vous qui doute des vérités de la foi, je me jetterai sans difficulté dans les flammes, pour confirmer une religion qui est toute divine. Oh ! qui m'accordera de donner mon sang, ma vie, tout pour la foi ? Grand Dieu, c'est à vous que je m'adresse : comment pourrait-elle ne pas être vraie, cette foi qui, bien qu'obscure, est appuyée par vous sur deux évidences très-claires ; l'une positive : elle a en effet tous les signes d'une foi divine corroborés par des preuves irrésistibles ; car tout son but est de porter les âmes à vous connaître et à vous aimer. L'autre évidence est négative ; et elle consiste en ce qu'elle résout avec facilité toutes les objections contraires ; de sorte que l'on voit clairement que toutes les sectes sont fausses, ou plutôt diaboliques, parce que toutes tendent à favoriser le libertinage ou le relâchement des mœurs. Nous pouvons donc dire à Dieu avec saint Augustin : si ce que nous croyons est une erreur, c'est vous qui nous

avez trompés. Mais comme vous ne pouvez ni ne voulez tromper, il est donc infailliblement vrai qu'il n'y a point au monde de peuple plus sûr que nous de n'être pas trompé dans sa croyance. Et par conséquent, si malgré tant de raisons puissantes et efficaces, il en est encore dont la foi chancelle, dites que ce sont ou des ignorants qui ne savent pas, ou des méchants qui ne veulent pas savoir.

SECONDE PARTIE.

Il y a un Dieu et une Providence : La Providence divine n'a donc pu permettre qu'il y ait des motifs aussi convainquants pour croire vraie une foi qui serait fausse Il résulte de là que si vous proposez à un philosophe capable et intelligent toutes les raisons que nous avons exposées plus haut, il se fera ou athée, et niera l'existence de Dieu, pour échapper à l'obligation de souffrir le joug de la loi, ou il deviendra catholique : il n'y a pas de milieu, la vérité est trop évidente. Joignez à cela que les ennemis eux-mêmes de notre sainte religion la proclament véritable. Les païens, les idolâtres confessent par la bouche de Pline que nous pouvons nous sauver. Bèze faisait le même aveu à saint François de Sales. Les Turcs disent que nous pouvons nous sauver, et donnent des louanges infinies à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils appellent un grand prophète. Donc, si nous pouvons nous sauver dans notre religion, elle est vraie. Que demandons-nous davantage? Un peu plus d'évidence dans les motifs de notre croyance, celle-ci ne serait plus la foi, mais la science, et ce serait un mal pour nous, parce que nous perdrions le mérite de la foi.

XII. Mais cela suffit-il pour terminer un sermon sur la foi? O Dieu! c'est maintenant qu'il faudrait com-

mencer : croire n'est pas seulement un acte de l'esprit; mais pour qu'il soit méritoire, il faut encore que la volonté y ait sa part ; car c'est à elle qu'il appartient de *réduire l'intelligence à l'obéissance de la foi*. Est ce pour cela que lorsque la foi est languissante et à demi éteinte, pour la faire refleurir, il ne suffit pas d'apporter des raisons qui convainquent l'esprit, mais il faut encore des motifs qui disposent la volonté. Un exemple vous rendra la chose sensible. Vous faîtes venir un médecin : Docteur, lui dites-vous, depuis quelques jours je ne me sens pas bien : j'ai mal à la tête ; et quoique je sois couché, il me semble que cette chambre tourne autour de moi : sont-ce des vertiges? — Sans doute. — Mais je ne dors pas non plus ; je suis agité : du reste il me semble que, la tête une fois guérie, je me porterais bien. — Faites attention ; ce mal, si vous n'y apportez remède, pourrait devenir dangereux pour vous : il faut purger l'estomac. — L'estomac ? ce n'est pas là que j'ai mal, mais à la tête. — Vous ne savez donc pas que c'est l'estomac qui envoie des fumées à la tête, et qu'une fois guéri, celle-ci ne vous fera plus mal? — Mais est-ce que quelques parfums odorants ne pourraient pas produire le même effet? — Doucement, si vous voulez guérir, il faut vous laisser gouverner.

Il nous échappe parfois certaines propositions qui sont plutôt hérétiques que catholiques. On dit, par exemple : La religion catholique romaine est la vraie, je l'accorde ; mais je ne puis croire qu'elle veuille nous ôter l'usage de notre raison : je ne comprends pas certains articles , comme objet de la foi ils sont vrais , je dois l'avouer ; mais..... mais..... si on raisonnait un peu ? — Mon frère, la tête vous tourne. — C'est vrai, mon père, je suis tenté sur la foi : je doute si l'âme est immortelle.

Epicure ne raisonnait pas mal là-dessus ; voulez-vous que je vous fasse à ce sujet un raisonnement ? — Vous me ferez plaisir ; mais confessez-vous tout d'abord. — Mon père , vous fuyez la difficulté : je viens à vous, pour que vous m'ôtiez ce doute. — Et moi je vous dis : confessez-vous, quittez cette habitude, cette liaison, réconciliez-vous avec cet ennemi , restituez le bien mal acquis ; mettez l'ordre dans le cœur, et la tête deviendra solide. Comment est-il possible d'avoir la foi d'un chrétien, quand on mène la vie d'un épicurien ; de croire ce que Dieu veut, quand on ne cesse de faire ce qu'il ne veut pas? Vous avez plus mal au cœur qu'à la tête ; purgez l'âme de ses vices , et la foi vous sera facile : *L'homme sensé croit à la loi de Dieu.* — Cependant, mon père, ces doutes tourmentent plus encore les bons que les méchants. — Je vous l'accorde ; mais comme ils n'y consentent point, ce trouble intérieur qu'ils éprouvent est pour eux plutôt un sujet de mérites qu'un péché. Quand le démon vous propose quelques difficultés, quelques objections insolubles sur un mystère en particulier, arrêtez-vous un instant ; détournez votre esprit de la considération de ce mystère particulier, et regardez la foi en général. Vous verrez que, comparée à toutes les sectes, elle est la seule qui ait tous les caractères de la vérité : Vous sentirez votre cœur se dilater, et vous vous direz à vous-même : Si cette religion est vraie, tout ce qu'elle propose doit être véritable ; par conséquent à quoi bon me casser la tête? — Cependant, mon père, le cœur est troublé quand l'esprit ne trouve pas de raisons qui le contentent. C'est vrai. Eh ! bien, prenez une paille en main : pouvez-vous me dire si elle est composée de parties finies ou infinies? Les philosophes ne sont pas encore arrivés à se mettre d'accord sur ce

point. Et le vent, d'où vient-il, où va-t-il? Comment se fait-il? Vous n'en savez rien? Or, si vous ne pouvez comprendre des choses aussi communes et aussi palpables, pourquoi vous affliger de ne pouvoir saisir des choses qui passent la sphère de votre entendement? Ne voyez-vous pas (remarquez bien ce que je dis) que la difficulté de comprendre contribue à la facilité de croire? Si vous compreniez ces mystères, ce ne serait plus la foi, mais la science : et par conséquent, plus les choses sont difficiles à comprendre, plus elles sont faciles à croire. Sainte Thérèse avoue en effet qu'elle avait plus de dévotion et de facilité à croire les mystères les plus difficiles et les plus obscurs que les autres. Mais le mal n'est pas là : la plupart croient peu parce qu'ils vivent mal. Oh! mes frères! être fidèle à Dieu, et vivre ennemi de Dieu, ce sont des choses qui se contredisent : les articles du symbole et les préceptes du décalogue se donnent la main. Voulez-vous croire fermement les articles? observez avec exactitude les préceptes. Au commencement de ce sermon je vous criais : la foi; la foi : laissez-moi vous crier à la fin : les œuvres, les œuvres, les œuvres conformes à la foi, et nous serons sauvés.

SERMON POUR LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

DE L'AMOUR DES ENNEMIS.

> Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Tu haïras ton ennemi ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis.
> (*En saint Mathieu*, C. V.)

I. Voici un Dieu crucifié, qui, faisant de sa croix une chaire, avec toute l'autorité de sa parole, et avec autant de bouches qu'il a de plaies, promulgue aujourd'hui une loi d'amour : *Mais moi je vous dis : Aimez*. Mais, hélas ! au lieu de voir l'homme tomber à ses pieds, plein de respect, et baiser la main, qui lui présente les tables de cette loi céleste, je le vois au contraire, non sans horreur, prosterné dedant une idole infâme qui lui commande la haine et la vengeance : *Tu haïras ton ennemi*. Cette idole, c'est celle de l'honneur, laquelle, élevant son trône en face même du crucifié, impose à ses adorateurs cette loi barbare, et se voit courtisée par une foule d'hommes, qui obéissent à ses prescriptions, se prosternent à ses pieds, résolus à maintenir ses droits

en haïssant à mort quiconque les offense. Je me sens pressé, à l'exemple de Moïse, qui, descendant de la montagne avec les tables de la loi à la main, et voyant le peuple adorer dans son aveuglement un veau d'or, fut transporté d'une sainte indignation, et appelant sur ces insensés les foudres du ciel, brisa contre un rocher les tables de la loi, et consuma dans les flammes l'idole, l'autel et les victimes : je me sens pressé, dis-je, aussi moi, imitant Moïse, à la vue des affronts que l'on fait à mon Dieu, de me tourner vers ce crucifix, et de lui dire : Des foudres, ô mon Dieu ! des foudres, des flèches et non des lois, si vous voulez être obéi ! Je me sens pressé de jeter à terre l'Evangile, qui, promulgué chaque année du haut de la chaire, trouve encore tant de rebelles. Ne serait-il pas mieux, ô mon Dieu! que ce passage de votre Evangile fût mis de côté, et fermé de plus de sceaux que le livre que vit Saint Jean dans l'Apocalypse, et qu'il n'en fût plus question ? Mais vous nous ordonnez d'intimer chaque année ce précepte, sujet de confusion et de honte pour les chrétiens eux-mêmes. Jésus me dit : Annonce-leur que c'est moi qui le veux ainsi : *Moi je vous dis : Aimez vos ennemis.* Mais Seigneur, l'idole de l'honneur leur dit de son côté : Tu haïras ton ennemi, et ils aiment mieux lui obéir qu'à vous. — Dis-leur qu'ils prennent exemple sur moi, et que s'ils pardonnent, je leur pardonnerai aussi : *Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, le père céleste vous pardonnera les vôtres.* C'est là sans doute une grande promesse, mais ils n'en tiennent nul compte. Menace-les donc de ma colère : *Jugement sans miséricorde à celui qui n'a pas fait miséricorde.* — Oh ! ce châtiment est terrible ; et cependant ils n'en sont pas effrayés ! — Plus de réplique, obéis, et dis-leur : *Mais moi je vous dis :*

Aimez vos ennemis. — Me voici prêt à vous obéir, Seigneur ; et si je n'imite pas le zèle excessif de Moïse, en jetant à terre les tables de la loi, imitez-le, vous du moins, en frappant la pierre de ce cœur endurci dans la haine et la rancune. Pour que le coup soit plus sûr, j'emploierai l'autorité du précepte : *Mais, moi, je vous dis ;* et ce sera le premier point ; l'efficacité de l'exemple : *Et votre père céleste vous pardonnera,* ce sera le second point ; la sévérité du châtiment : *Jugement sans miséricorde*, et ce sera le troisième point. J'espère que du caillou de ce cœur vindicatif, battu ainsi d'un triple coup, à savoir le précepte, l'exemple et le châtiment, nous tirerons, non des étincelles de colère, mais des larmes de componction. Commençons.

II. Avant d'aller plus loin, il faut, que je vous confie un secret, et que je vous demande en même temps un conseil. J'ai été gravement offensé par une personne de basse naissance et de mauvaise vie, sans que je lui en aie jamais donné aucun sujet : elle m'a persécuté jusqu'à tramer ma mort ; elle ma outragé et diffamé. Or, voici le conseil que je vous demande : je voudrais me débarrasser d'elle, et déposant pour quelques instants cet habit sacré que je porte, prendre une épée, et laver dans son sang mon honneur outragé : que me conseillez-vous ?— Ah ! mon père, que dites-vous là? Un prêtre ! un religieux, un prédicateur apostolique comme vous, tirer une vengeance aussi sanglante et aussi scandaleuse à la fois ! Est-ce donc là le sermon sur le pardon des injures que vous voulez nous prêcher aujourd'hui ? — Doucement, mes amis, doucement : un prêtre, dites-vous, un religieux? Eh ! bien, lisez nos constitutions : si vous y trouvez un seul article qui m'ordonne de pardonner à nos ennemis, je baisserai la tête, et je pardonnerai : mais

si vous ne trouvez rien, pourquoi faire tant les scrupuleux ? Ne suis-je pas l'homme comme vous, agité des mêmes sentiments et des mêmes passions qui vous dominent ? — Mais, mon père, le précepte du pardon est renfermé dans l'Evangile. — Dans l'Evangile ! Vous osez le dire ? Mais l'Evangile, à qui parle-t-il ? Parle-t-il seulement à moi, ou parle-t-il aussi à vous ? S'adresse-t-il seulement aux religieux, aux religieuses, aux prêtres ; ou s'adresse-t-il à tous les fidèles ? S'il parle à tous, s'il commande à tous, pourquoi dois-je obéir avec soumission, moi, et vous résister avec opiniâtreté ? Direz-vous que pour vous le précepte est trop difficile ? Je vous l'accorde : je sais qu'aussitôt après une injure reçue, toutes les puissances de l'âme, toutes les sensations du corps, tous les esprits du cœur se soulèvent : ce n'est plus du sang mais du soufre qui parcourt les veines : je sais que pardonner est un martyre d'autant plus terrible qu'il est caché. *Mourir de la main d'un ennemi, c'est souffrir le martyre en plein jour, dit saint Grégoire ; mais aimer son ennemi, c'est être martyr en secret.* Où êtes-vous, pauvre mère, vous à qui la main d'un ennemi a ravi ce fils si cher, l'unique fruit de vos entrailles? Où êtes-vous, pauvres orphelins, vous à qui le poignard d'un meurtrier a enlevé ce père si tendre qui était le soutien de votre vie ? Vous en un mot qui avez reçu de vos ennemis ces affronts si énormes, ces dommages si sensibles, soit dans votre fortune, soit dans votre vie, soit dans votre honneur, soit en paroles, soit en actions, soit en public, soit en secret ? Ecoutez-moi bien : je vous plains ; je ne veux pas vous flatter, je ne vous dissimule pas que vous avez à digérer une pilule bien amère ; que vous avez à marcher contre le courant du monde et du sang, qui demande vengeance ;

qu'il vous faut étouffer aux pieds du crucifix les sentiments les plus vifs de la nature, pour pardonner à un homme qui sera peut-être un jour un traître, un perfide, un infâme, qui se vantera de votre pardon et en abusera. Mais que vous dirai-je ? Ce que vous m'avez dit vous-même. Voulez-vous vous sauver ? Il faut que vous pardonniez ; et pourquoi ? Parce que l'Evangile le dit, parce que Dieu le veut ainsi, l'entend et le commande ainsi : *Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis.*

III. Comment ? vous tournez la tête en entendant ce précepte ? Mais dites-moi, quel est celui qui commande ? Le savez-vous ? C'est la sagesse infinie d'un Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper : c'est la souveraine bonté de votre éternel bienfaiteur ; c'est la majesté infinie de votre maître suprême. C'est moi, dit ce grand Dieu, c'est moi qui commande : *Ego dico,* moi qui suis l'ange du grand conseil, l'auteur de la nature et de la grâce, l'architecte de l'univers : c'est moi, l'être infiniment sage, qui approuve cette loi ; c'est moi, l'être immuable, qui porte ce décret ; c'est moi, le tout-puissant, qui en veut l'exécution : *Ego dico vobis.* Vindicatif, où es-tu ? baisse la tête, parce que quand Dieu le commande, il veut être obéi, même par les roches fumantes et les volcans ; il veut qu'ils rappellent leurs flammes au fond de leurs abîmes ; il veut être obéi par les cieux, dussent-ils pour cela éclater et se fendre ; par le soleil, dût-il pour cela s'éclipser ; il veut être obéi par les démons dans le tremblement et la crainte. Toi seul tu oserais résister au commandement de Dieu ? Et qui es-tu misérable, toi qui ne veux pas pardonner, toi qui refuses de saluer ton prochain, toi qui machines cette vengeance ? Qui es-tu ? Un ver de terre ; tu portes sur le front la

marque des esclaves de Satan, et tu oses te révolter contre Dieu ? Ne rougis-tu pas de voir toutes les créatures si obéissantes envers leur créateur, et toi seul si rebelle ? Les vents, la mer, les fleuves, les bêtes féroces, les tempêtes, qui au moindre signe du Tout-Puissant calment leur fureur, ne sont-ce pas là autant de reproches pour toi, vindicatif, qui ne veux pas humilier ton front altier devant le commandement d'un Dieu ? Je remarque dans l'Evangile deux circonstances, où Dieu a engagé d'une manière aussi formelle l'autorité de sa divine parole. Dans la première, il s'adresse au démon et lui dit : *Esprit sourd et muet, sors de lui, je te l'ordonne.* Dans la seconde, il s'adresse à l'homme : *Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis.* Eh ! bien, le démon obéit et l'homme n'obéit pas ! Quelle chose étrange ! Les cieux obéissent, le soleil obéit, la terre, la mer obéit, les démons, les tempêtes obéissent, et l'homme n'obéirait pas ? Les tempêtes, dit saint Jérôme exécutent la parole de Dieu, et toi tu ne le fais pas ? Vindicatif, il n'y a que toi de rebelle et d'obstiné.

IV. Mais mon père, ne soyez pas si sévère ; si nous ne pardonnons pas, nous autres séculiers, si nous n'obéissons pas à ce précepte, ce n'est pas sans raison. — Quelle raison, je vous le demande, peut-il y avoir contre la raison éternelle de Dieu ? Mais enfin parlez, vindicatif, je suis prêt à vous entendre. — Eh ! bien, la première raison, c'est que ce précepte est d'une difficulté insurmontable : il est contraire aux lois de la nature et du monde : or, la grâce ne doit point détruire la nature, ni l'eau du baptême éteindre les ardeurs d'un cœur généreux. Prétendez-vous que pour être ami de mes ennemis, je doive être l'ennemi de moi-même ? Que je loue qui me blâme ? que je baise qui me trahit ? que je pré-

sente une tasse de lait à celui qui me présente du poison? N'est-ce pas là renverser toutes les lois ? Et si vous voulez vous convaincre que la loi de la vengeance est une loi de la nature, approchez d'un meurtrier le cadavre de celui qu'il a tué, et vous verrez, chose vraiment extraordinaire, vous verrez le sang bouillir dans ce cadavre refroidi par la mort, sortir des veines qui le renferment, comme pour se venger de son ennemi présent : et vous voulez éteindre dans les vivants la colère et l'indignation qui vivent jusque dans les morts ? Vous voulez que moi, homme du monde, et vivant au milieu du monde, je m'oppose à toutes les lois du monde ? N'est-ce pas le monde qui déclare infâme et sans cœur quiconque ne lave pas dans le sang de son ennemi les taches qui ternissent l'éclat de son honneur ? Soyez sûr que tout homme qui a en horreur l'infâmie, et qui veut être un homme d'honneur, ne peut agir autrement. — Taisez-vous, de grâce, taisez-vous, car vous êtes plus païen que chrétien, plus gentil que fidèle, comme le prouvent vos actions, vos paroles et votre conduite. Comment ; la vengeance est une loi de la nature? Quelle loi de la nature ? Une loi barbare, bonne pour les Troglodites, les Lestrigons et les Anthropophages, qui, pour assouvir leur fureur, se servent du crâne de leurs ennemis en guise de coupe. Loi brutale, bonne pour les lions, les tigres et les panthères, qui remplissent les forêts de carnage. Loi sacrilège et impie, qui a renversé tant de familles, ruiné tant de maisons, et introduit avec le duel le paganisme dans la chrétienté ; car c'est à elle que tant de cadavres doivent d'être jetés dans la terre comme des bêtes, sans sépulture, et que tant d'âmes doivent d'être précipitées dans l'enfer. Et cette loi abominable, il faut la préférer à la sainte loi de Dieu ? Quel est donc ce monde que

vous craignez tant ? Qu'entendez-vous par le monde ? Si vous voulez vous conformer aux sentiments du monde, je suppose que vous chercherez le sentiment des plus sages, des plus savants, des plus discrets, et que vous ne ferez pas consister le monde en trois ou quatre mauvaises têtes, esclaves du vice et des plus mauvaises passions ; car ce serait faire un outrage horrible à Notre-Seigneur Jésus-Christ de lui préférer, non seulement le monde, mais encore le monde le plus vil et les opinions les plus abjectes. Or, si par le monde, vous entendez les plus sages, qui ne sait que le monde aussi lui célèbre le pardon des injures, comme l'action la plus héroïque et la plus glorieuse ? Jules César ne se plaignait-il pas que Caton, en se donnant la mort, lui eût ôté l'occasion de lui pardonner, et lui eût enlevé de cette manière la meilleure partie de son triomphe ! César Auguste ne laissa-t-il pas pour héritiers par son testament ses ennemis les plus acharnés ? Adrien, devenu empereur, ne dit-il pas à un de ses ennemis que son élévation à l'empire lui faisait un devoir de lui pardonner ? *Imperator factus sum, evasisti.* Ces personnages si célèbres sont-ils devenus infâmes en pardonnant ? Mais laissons-là ces exemples profanes. Appellerez-vous infâmes un Basile, un Grégoire de Nazianze, un Athanase, un Chrysostôme, qui répondirent par des bienfaits aux injures de leurs ennemis ? Appellerez-vous infâme un Ambroise, lequel nourrit pendant longtemps un traître qui avait conspiré contre sa vie ? Appellerez-vous infâme un Acace, évêque, qui porta la charité jusqu'à fondre les vases sacrés pour nourrir ses calomniateurs ? Appellerez-vous infâme un Léon, un Zacharie, un Alexandre, papes, qui promurent aux plus hautes dignités leurs persécuteurs ? Que répondez-vous à cela ? Oserez-vous dire que le

monde étant, dans l'acception ordinaire de ce mot, la généralité des hommes, on doit juger tous ces grands personnages d'après le sentiment commun, et les tenir tous pour infâmes? Oh ! je m'écrierais alors: Bienheureuse infamie ! Où trouverez-vous un honneur qui puisse être comparé à une infamie si glorieuse? Soyez fiers, si vous le voulez, de vos Abimelech, de vos Roboam, qui furent des prodiges de dureté, peu m'importe : pour moi j'aime mieux être infâme avec tous ces hommes que j'ai cités comme des modèles de mansuétude. Je sais d'ailleurs que ce qui est grand aux yeux des hommes est abominable devant Dieu. Monde aveugle, voyez pour quelle chose vont se perdre tant de gens qui font consister la gloire à souiller leurs mains du sang de leurs ennemis; gardez pour vous cette gloire qui n'est aux yeux de Dieu qu'une abomination : pour moi je veux être infâme ; oui, oui, je veux être infâme, pourvu que je le sois avec les disciples de Jésus-Christ, mon maître : *Vilior fiam plusquam factus sum.*

V. Mais ce qui m'afflige le plus, c'est que vous ne craignez cette infamie que lorsque le Fils de Dieu vous commande quelque chose. Vindicatifs, venez tous ici ; car je veux aujourd'hui non-seulement vous persuader par la raison, mais vous convaincre par l'évidence. Si un personnage considérable, un prince vous fait venir, et vous demande que par égard pour lui vous pardonniez à tel ou tel, en vous faisant entendre qu'autrement vous aurez à vous en repentir, ne lui pardonnez-vous pas?— Oui, mon père. — Que votre ennemi vous fasse dire que, si vous lui remettez l'injure qu'il vous a faite, il est prêt à vous donner une somme en dédommagement du tort qu'il peut vous avoir causé, ne lui pardonnez-vous pas? — Oui, mon père. — Si cette femme à la-

quelle vous êtes lié par des relations criminelles, vous dit : Pardonnez, ou ne paraissez plus en ma présence, ne pardonnez-vous pas? — Oui, mon père.— Ainsi, on pardonne par crainte d'un homme puissant ; on pardonne par intérêt ; on pardonne pour plaire à une furie ; et l'on refuse de pardonner pour l'amour de Dieu. L'infamie ne consiste donc pas précisément à pardonner, mais à pardonner pour l'amour de Dieu, à pardonner, parce que Dieu veut qu'on pardonne. Oh quel blasphème! Et pourtant, c'est ainsi que vous voyez les choses. Vainement direz-vous pour excuse que vous regardez comme une infamie et un déshonneur, non de pardonner pour l'amour de Dieu, mais de pardonner pour l'amour du prochain. Cette raison ne saurait vous excuser; et je vous le prouve avec la doctrine du docteur angélique, qui ne distingue point entre l'habitude de la charité envers Dieu, et l'habitude de la charité envers le prochain. Selon ce saint docteur, pardonner pour l'amour du prochain, est la même chose au fond qu'aimer le prochain; et pardonner pour l'amour de Dieu, n'est autre chose qu'aimer Dieu, d'où il résulte que si c'est une infamie et une bassesse d'aimer le prochain en lui pardonnant, c'en est une aussi d'aimer Dieu en pardonnant au prochain pour l'amour de Dieu. La plus héroïque de toutes les vertus sera donc une bassesse. Si l'amour du prochain est une chose vile, dit saint Augustin, l'amour de Dieu l'est aussi. Que pouvez-vous répondre à cela, vindicatifs? Voyez-vous le précipice où vous entraînent vos passions, et les horribles blasphèmes qu'elles vous font dévorer, puisqu'elles vont jusqu'à vous faire croire que c'est une infamie d'aimer Dieu? Montagnes, vous ne vous fendez pas de douleur. Ah! laissez-moi me tourner vers ce crucifix et lui dire :

Que faites-vous, ô mon Jésus sur cette croix? Vous fondez en larmes et en larmes de sang, à force de supplier le père éternel qu'il pardonne au genre humain; et pour l'amour de lui vous pardonnez à vos ennemis : Vous vous trompez Seigneur! Cessez, ô mon Jésus, cessez; descendez de cette croix, jetez loin ces clous qui vous y attachent : ce n'est pas une chose digne de vous de pardonner, c'est une action trop infâme; car si pardonner est une infamie dans l'homme, c'en sera une bien plus grande encore dans un Dieu, dont la noblesse et la dignité surpassent infiniment celle de l'homme. Or, s'il en est ainsi, ce n'est pas des paroles de paix et le pardon qu'il faut, ô mon Dieu? mais des foudres, des flèches, des châtiments, des calamités pour ces endurcis. Comment, vous deviendriez infâme à cause d'eux? Abandonnez-les plutôt à leur malheureux sort, et ils tomberont en enfer. Malheur à vous, vindicatifs! si Dieu suivait vos maximes; malheur à vous; il n'y aurait plus de paradis pour vous, parce qu'il n'y aurait plus pour vous de pardon.

VI. Si vous êtes convaincus que c'est une chose trop horrible de ne pas pardonner pour l'amour de Dieu, et pour obéir au commandement qu'il nous en fait, pourquoi ne pardonnez-vous donc pas? Croyez-vous que Dieu ne puisse ou qu'il ne veuille pas vous récompenser, comme le pourrait faire un prince, un gentilhomme, si vous pardonniez pour l'amour de lui? Il vous semble peut-être qu'un crucifié, qui est étendu nu sur une croix, n'a pas de quoi vous récompenser? Ah! quelle erreur! Notre bon Jésus pouvait-il nous promettre plus que la filiation divine? *Aimez vos ennemis, afin que vous soyez les fils de votre père.* Pouvait-il nous élever plus haut qu'en nous plaçant sur son

trône même, pour nous récompenser d'avoir pardonné à nos ennemis? Pourquoi ne pardonnez-vous donc pas? — Ce sont là de belles raisons, mon père; mais elles n'empêcheront pas le monde de parler. Que dira-t-on si je pardonne? Ce que l'on dira? Les anges vous exalteront jusqu'au ciel; les hommes sages feront l'éloge de votre vertu; quant aux méchants, qu'ils disent ce qu'ils voudront. Maudit *qu'en dira-t-on*, que d'âmes il perd! Voyez sur la montagne ce jeune homme beau, aimable, innocent comme un ange, qui, les mains liées, les yeux bandés, les genoux ployés, le cou courbé, attend à chaque instant le coup qui doit lui donner la mort: c'est Isaac, fils d'Abraham, choisi par le ciel pour victime; et c'est son père lui-même qui doit faire les fonctions de prêtre. Pauvre fils, pourquoi ne dites-vous pas deux mots pour votre défense? Un seul regard suffit pour attendrir le cœur d'un père. Malheureux jeune homme! tant d'innocence et un tel silence! Qui vous a livré à un si cruel traitement? Le précepte d'un Dieu, répond saint Zénon: Dieu commande, et à l'instant même le fils n'estime plus la vie, et le père n'estime plus l'honneur. Dira-t-on que c'est une horrible tyrannie de plonger un fer homicide dans les entrailles d'un fils innocent: qu'on le dise. Dieu le commande, c'est assez. Dira-t-on qu'Abraham ne fut pas un homme, mais une bête féroce? qu'on le dise; Dieu le commande, c'est assez. Que le monde me méprise, que tous les siècles murmurent, que toutes les créatures s'élèvent contre moi, peu m'importe; Dieu le commande, c'est assez. Il ne craignit point que cette action lui fût imputée comme un parricide, mais il ne vit que l'ordre de Dieu. Ainsi raisonnait Abraham, ainsi doit raisonner quiconque a la foi. Que le précepte du par-

don soit dur, pénible et difficile ; que le monde, la nature, la raison murmurent ; c'est un précepte de Dieu, c'est Dieu qui commande ; et quand un précepte divin retentit à nos oreilles, dit saint Augustin, il ne faut pas disputer, mais obéir. Pourquoi donc s'occuper du *qu'en dira-t-on ?* On dira ce qu'on voudra. — Mais la réputation ? — Elle deviendra ce qu'elle pourra. — Mais mon honneur en souffrira. — Eh bien, le bonheur d'obéir à Dieu ne vaut-il pas un léger dommage dans votre honneur ? Baissez donc la tête devant l'autorité de Dieu qui commande, et prenez dès maintenant la résolution de pardonner de tout votre cœur à ceux qui vous ont offensé. Que la nature rebelle frémisse, que l'appétit déréglé se révolte, il faut obéir ; Dieu le veut ainsi, l'entend ainsi, le commande ainsi : *Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis.*

VII. Nous sommes arrivés à un passage bien difficile, je m'en aperçois ; et quoique l'autorité du précepte soit merveilleusement capable d'amollir un cœur endurci dans la haine, ce ne sont toutefois que des paroles qui ne portent pas tout le coup que l'on pourrait désirer : j'espère que les œuvres succédant aux paroles, et l'efficacité de l'exemple à l'autorité du précepte, les rochers les plus durs se briseront. L'homme est ainsi fait que les paroles ne lui suffisent pas, mais il lui faut encore des exemples. Cette obligation est tellement indispensable que nous n'en exemptons pas Dieu lui-même. Eh bien ! soit, dit saint Augustin : Vous n'êtes pas si nouveau dans la foi que vous ne sachiez avec quelle tendresse Jésus mourant sur la croix pria pour ceux-là même qui l'y avaient attaché. Regarde ton Seigneur et ton maître pendu à la croix et disant : Père, pardonnez-leur. Vindicatifs, levez les yeux, et résistez, si vous

le pouvez, à l'efficacité d'un tel exemple. Voyez le Fils de Dieu sur le bois de la croix : regardez avec quelle tendresse il regarde autour de lui, avant de rendre le dernier soupir. Il voit d'un côté sa mère plongée dans la douleur, et de l'autre ses bourreaux. Sa mère lui a donné son lait ; elle pleure, frappée par le contre-coup des douleurs qu'il endure ; ses bourreaux rient de son agonie : et cependant à qui recommande-t-il sa mère ? A l'un de ses disciples. *Il dit au disciple : Voici votre mère.* Et ses bourreaux, à qui les recommande-t-il ? A son père éternel : *Père, pardonnez-leur.* O doux Jésus, bon Jésus, Jésus plein d'amour, quelle tendresse pour ceux qui vous offensent ! Elle va jusqu'à vous faire montrer plus d'estime de vos bourreaux que de votre propre mère ! O vindicatifs ! votre cœur ne se brise pas en voyant un Dieu préférer ses ennemis à sa propre mère ? Pourrez-vous nourrir désormais dans votre cœur des pensées de haine, de ressentiment et de vengeance ? — Cet exemple, me direz-vous, ne s'est vu qu'une fois sur le calvaire : quand le reverra-t-on désormais ? — Quand ? Malheureux, ne le voyons-nous pas pratiqué tous les jours ? Qui vous pardonne donc au tribunal de la pénitence, lorsque le prêtre vous dit : Je t'absous ? N'est-ce pas ce même rédempteur qui pardonna sur la croix à ses bourreaux ? Et ce pardon, vous l'accorde-t-il une fois seulement ? Combien de fois ce sang précieux a-t-il servi de bain pour laver vos souillures ? Mais pour que l'impression soit plus forte sur vous, représentez-vous que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même est assis dans ce confessionnal : allez vous confesser à lui, et dites-lui avec le sentiment d'une vive componction : Me voici à vos pieds, Seigneur ; je m'accuse, vile et indigne créature que je suis, d'avoir pro-

fané votre saint nom, et de m'en être servi pour autoriser la calomnie et le mensonge : il y a bien des années déjà que je me plains de votre justice, que je me ris de votre providence, et que j'abuse de votre miséricorde. — Eh bien, que demandes-tu? — Que vous me pardonniez, Seigneur. — Je te pardonne. — J'ai fait plus encore, Seigneur : j'ai manqué de respect envers vous jusque dans votre maison, dans vos églises ; j'ai profané cet autel que vous avez consacré par votre sang ; et sous vos yeux j'ai entretenu de coupables pensées dans mon cœur ; j'ai tendu des piéges aux pauvres âmes rachetées par vous ; j'ai médit du prochain ; et ce qui est plus encore, je me suis moqué de ceux qui ne faisaient pas comme moi ; je vous en demande pardon.— Je te pardonne. — De plus, j'ai passé ma jeunesse dans le libertinage, et parmi tant de souillures, tant de désirs impurs, de pensées et d'actions déshonnêtes, que je n'ose pas même les rappeler à mon souvenir. — Mais mon fils, ne savais-tu pas que tu m'offensais par là? — Je le savais. — Et malgré cela tu faisais ces choses ?— Oui. — Combien de fois? — Ah! tant de fois, qu'il m'est impossible d'en retrouver le nombre. — Mais la première fois n'as-tu pas promis de ne plus le faire?— Oui, mais je n'ai pas tenu ma promesse. — Tu n'es donc pas un homme d'honneur ? — Que voulez-vous ? je ne regardais pas comme un déshonneur de vous désobéir : je suis indigne de pardon, je le reconnais, je le confesse ; et pourtant je vous supplie, Seigneur, de me pardonner. — Eh bien, je te pardonne et te bénis. Mais écoute : puisque je te pardonne tant de péchés, il faut que toi aussi tu pardonnes à cet ennemi. — Comment, Seigneur? — Que veux-tu dire? Y penses-tu? La chose te paraît dure ? — Comment? me réconcilier

avec un homme qui m'a fait tant de mal! — Je te pardonne bien, moi, quoique tu m'aies tant offensé. *Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette sur ta demande; ne faut-il donc pas que tu aies pitié aussi, toi, de ton compagnon?* Toi qui n'es qu'un homme, tu t'emportes après la plus petite injure, tu lances des foudres, tu cries vengeance; et tu oses me demander pardon à moi, Dieu tout puissant, après m'avoir tant offensé? Tais-toi, téméraire, tais-toi; si tu ne pardonnes pas, ne demande pas pardon.

VIII. Quel cœur, fût-il de diamant, pourrait résister à un exemple aussi efficace? Comment? Dieu vous pardonne tant d'offenses, tant de crimes, tant de rechutes; et vous, après avoir été à peine offensé une seule fois, vous ne voulez pas pardonner? Quelle excuse apporterez-vous au tribunal de Dieu? Vous direz peut-être avec saint Augustin: Le Christ a pu le faire, mais moi je ne le puis. Vous ne le pouvez pas? Combien d'idolâtres l'ont fait sans le secours de la grâce; et vous ne le pourriez faire, vous, avec l'aide de Dieu? Mais sans parler des païens, combien de fidèles de tout sexe et de toute condition ont pardonné de bon cœur les plus sanglantes injures? Si c'est trop pour toi, vous répond saint Augustin, d'imiter ton Seigneur, regarde et imite Etienne, serviteur comme toi. Pourquoi ne suivez-vous pas l'exemple d'un Etienne, qui, sous une grêle de pierres, pria à genoux pour ceux qui le lapidaient? D'un Jean Gualbert, qui, sur le point de percer son ennemi, lui accorda généreusement la vie qu'il demandait au nom de Jésus-Christ? Pourquoi n'imitez-vous pas cette sainte fille de Marseille, qui reçut en public un soufflet sans l'avoir mérité, et qui, après un sermon qu'elle avait entendu ce jour-là même sur l'a-

mour des ennemis, alla trouver l'impudent qui lui avait fait cet outrage, et se jetant humblement à ses pieds, lui demanda pardon, comme si l'injure fût venue d'elle? En est-il un seul parmi vous qui puisse résister à des exemples si célèbres et si efficaces? Plus de paroles, plus de raisons, venons aux faits. Ah! mille fois heureux celui d'entre vous qui, rencontrant son ennemi au sortir de cette église, lui prendra la main, la pressera sur son cœur, et lui pardonnera généreusement toutes les injures qu'il en a reçues! Il pourra se présenter avec confiance au tribunal de la pénitence, assuré d'obtenir le pardon de tous ses péchés. Il pourra, joyeux, lever son front vers le ciel, et s'écrier: Cette gloire est pour moi; ce paradis est à moi; mon nom est écrit dans le livre des prédestinés: j'ai péché, il est vrai, et mes péchés ont ouvert l'enfer sous mes pieds; mais en pardonnant de tout mon cœur à mes ennemis, j'oblige Dieu, s'il ne veut pas manquer de parole, à me conduire au ciel absous et triomphant. S'il voulait me damner, j'en appellerais de sa sentence à ses promesses, de sa justice à sa véracité, j'en appellerais de lui à lui-même, qui a dit clairement: *Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, votre père vous pardonnera les vôtres.* Oh! vous qui avez été injuriés, calomniés, je ne vous plains pas, je me réjouis plutôt avec vous, car vous avez le paradis en votre pouvoir, si vous savez négocier un tel trésor. Pardonnez, et soyez certains que Dieu vous pardonnera. Voilà en deux mots toute la doctrine de notre prédestination. A quoi bon se casser la tête avec les théologiens pour savoir si le nombre des élus ou celui des réprouvés est le plus grand? A quoi bon se tourmenter de cette terrible parole: *L'homme ignore s'il est digne d'amour ou de*

haine : voici l'oracle : Si vous pardonnez, on vous pardonnera. Pardonnez, et vous êtes sûrs d'être prédestinés : pardonnez, et vous êtes sûrs d'être aimés : pardonnez, et vous êtes sûrs que le paradis est à vous, parce que tous vos péchés vous sont pardonnés : que peut-on dire de plus en cette matière? En est-il ici qui ne soient pas tout-à-fait convaincus?

XI. Vous avez raison, mon père. Je me sens frappé par l'autorité du précepte, ému par l'efficacité de l'exemple : je ne puis nier la grandeur de la récompense : ce sont là, je l'avoue, de puissants motifs pour pardonner; et pourtant la chose m'est si difficile que je n'ai pas la force de le faire : s'il faut être damné, je le serai; s'il faut me perdre, je me perdrai. Malheureux! vous parlez ainsi, parce que vous ne comprenez pas ce que c'est que de se perdre éternellement. S'il en est ainsi, sortez de cette église, et renoncez formellement à cet Evangile, auquel vous avez déjà renoncé par vos œuvres; et voici pourquoi. Parmi les arguments avec lesquels on a toujours combattu l'idolâtrie, un des plus frappants est celui-ci : Païens, ne condamnez-vous pas l'adultère? — Oui. — Ne réprouvez-vous pas l'homicide? — Sans doute. — Ne blâmez-vous pas le vol? — Assurément. — Les dieux que vous adorez n'ont-ils pas été adultères, homicides et voleurs? — C'est vrai. — Insensés, comment cela peut-il s'accorder? Comment pouvez-vous blâmer l'adultère, le vol et l'homicide, et adorer comme dieux ceux qui ont commis ces crimes? C'est là un argument sans réplique. Vindicatifs, je m'adresse à vous maintenant : pardonner, n'est-ce pas à vos yeux l'action d'un lâche? — Certainement. — Le Christ n'a-t-il pas pardonné pour vous donner l'exemple? — C'est vrai. — Il ne mérite

donc pas d'être adoré par vous comme Dieu. Ah chrétiens ! je me jette à vos pieds : serait-il possible qu'il y en eût parmi vous un seul capable de compromettre ainsi l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de notre sainte religion ? Vindicatifs, vous ne pouvez échapper à cette alternative : il vous faut choisir ; ou cessez de nourrir des projets de vengeance, ou cessez d'être chrétiens ; il n'y a pas de milieu : pardonnez, ou renoncez à votre foi : l'obligation de pardonner vous est inculquée, et par l'autorité du précepte, et par l'efficacité de l'exemple : j'ajoute qu'elle l'est encore par la sévérité du châtiment.

SECONDE PARTIE.

X. Ce que n'ont pu faire dans le cœur du vindicatif l'autorité du précepte et l'efficacité de l'exemple, j'espère que la sévérité du châtiment l'obtiendra. On disait des lois de Dracon qu'elles étaient toutes écrites avec du sang, parce qu'à chacune était jointe une menace de mort. Ah ! c'est surtout de cette loi de Notre-Seigneur J.-C. : *Aimez vos ennemis*, que l'on peut dire que c'est une loi écrite avec le sang, puisqu'elle porte avec elle une sentence de mort contre quiconque la transgresse : *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort*. Tu veux la mort de ton ennemi, Dieu veut la tienne : si tu ne pardonnes pas, il ne te pardonnera pas ; point de milieu ni d'issue. Le premier qui éprouva l'horreur de ce châtiment fut Caïn, lequel ayant tué par envie son propre frère, fut aussitôt maudit de Dieu, chassé de sa présence, condamné à errer sur la terre, poursuivi par des terreurs et des épouvantes indicibles ; de sorte qu'il n'eut plus de repos pendant sa vie, et finit par tomber en enfer. Ah ! vindicatifs, vous aussi vous portez imprimé sur le front ce signe de Caïn ; car vous vivez dans des craintes et des jalousies continuelles ; tout ce que vous mangez vous donne des soupçons ; toute figure nouvelle, les rapports les plus futiles, le moindre fantôme qui se présente à votre

imagination vous inquiète et vous trouble. Et remarquez que pour arriver à cet état, il n'est pas nécessaire de professer une haine ouverte, de méditer des meurtres, de machiner d'horribles vengeances. Oh non ! ces rancunes, ces ressentiments, ces envies qu'éprouvent les uns à l'égard des autres des voisins, des parents, et qui font qu'ils ne se saluent pas, qu'ils refusent de se donner les témoignages ordinaires de bienveillance, qu'ils sont des jours et des mois entiers sans vouloir se parler, qu'ils se font à chaque instant mille déplaisirs ; tout cela suffit pour vous imprimer sur le front le signe de Caïn ; parce que tout cela déplaît souverainement à Dieu, qui s'en plaint par le prophète Osée : *Ephraïm a provoqué ma colère par ses amertumes.* Ces amertumes qui excitent en votre cœur des troubles et des désirs de vengeance suffisent pour vous faire vivre inquiets et sans repos comme Caïn, et pour vous attirer les châtiments de Dieu en cette vie et dans l'autre ; car vous ne pouvez espérer que Dieu vous pardonne, si vous ne pardonnez vous-mêmes, si vous n'éteignez ces rancunes au fond de votre cœur : la loi de Dieu est formelle à cet égard : si vous ne pardonnez pas, il ne pardonnera pas non plus.

XI. Vindicatifs, avez-vous, dites-moi, besoin de Dieu ? — Qui n'en a pas besoin ? me répondrez-vous. — Venez donc et récitez un pater aux pieds de sa croix : mais, arrivé à ce passage : *Pardonnez-nous nos offenses,* arrêtez-vous quelque temps. Comprenez-vous bien ce que vous dites ? Savez-vous que ces paroles sont pour vous non une prière, mais une imprécation ; puisqu'étant résolus de ne pas pardonner, et demandant à Dieu qu'il vous pardonne comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés, vous vous condamnez vous-mêmes, et

tournez contre vous comme des furieux le glaive qui doit vous frapper. Ce serait une grande grâce pour vous si Dieu vous liait la langue, comme il fit à ce chevalier de Toulouse, lequel ayant gardé pendant sept mois dans son cœur une haine profonde contre son ennemi, ne put jamais pendant tout ce temps réciter le Pater. Ce serait une grande grâce pour vous, si vous ne pouviez plus réciter cette divine prière ; car en la récitant vous appelez sur vous la colère divine. Si donc vous ne changez pas aujourd'hui de résolution, n'approchez plus de la sainte table pour recevoir le pain des anges. Il n'y a plus de sacrements pour vous ; et si vous les recevez, ou par ignorance, ou trompés par celui qui vous les donne, ils ne vous sont d'aucun profit : ce ne sont pas des sacrements pour vous mais des sacriléges : il n'y a point de théologien ni de casuiste qui tienne, il n'y a pas de doctrine qui puisse prévaloir contre celle de J.-C. Que celui qui a un ennemi n'approche pas de la table sainte, nous dit saint Chrysostôme. Puis il viendra un jour où vous serez couchés sur votre lit de mort. Qui recommandera votre âme à ce moment suprême ? Un prêtre peut-être ? ou quelque serviteur de Dieu ? Non ; savez-vous qui ? Ce sera un démon : *Que le diable se tienne à ses côtés ; et lorsqu'il sera jugé, qu'il soit condamné,* dit le Psalmiste. Et lorsque dans votre agonie on vous présentera le crucifix, croyez-vous qu'il vous fera miséricorde et recevra votre âme en paix ? Il n'y aura point de miséricorde pour vous : *Vous me demanderez miséricorde, mais je n'aurai point pitié de vous.* Notre-Seigneur J.-C. ne jettera pas même un regard sur vous, comme il fit à ce vindicatif, lequel près de mourir se mit à crier : Ah ! malheureux que je suis ! je n'ai plus d'espoir, le

Christ me tourne le dos, comme je l'ait fait moi-même à mes ennemis ; il ne veut pas me regarder, et il ne me regardera pas pendant toute l'éternité ; et il mourut en prononçant ces mots. Après la mort on vous enterrera, on chantera pour vous des messes, on vous fera de belles funérailles : à quoi tout cela vous servira-t-il, si Notre-Seigneur n'écoute pas les prières qui se feront pour vous, comme il fit à ce vindicatif dont le corps était exposé dans l'église : pendant qu'on chantait la messe, on vit le crucifix de l'autel détacher ses mains de la croix, et se boucher les oreilles, pour ne pas entendre les prières qu'on lui adressait. Il le dit clairement : *J'ai crié vers vous et vous ne m'avez pas écouté ; vous crierez aussi vous vers moi, et je ne vous écouterai pas*. Et votre âme que deviendra-t-elle ? Il est de foi qu'elle sera précipitée en enfer. La chose est de foi, l'entendez-vous ? Voici l'oracle : si vous ne pardonnez pas, il ne pardonnera pas : il n'y a point d'illusion possible, point d'exception à cette loi, point de pardon pour qui ne pardonne pas. Or, s'il en est ainsi, à quoi pensez vous, vindicatifs ? Peut-être vous souciez-vous peu que Dieu vous pardonne ? Voulez-vous périr et vous perdre ? Voulez-vous décidement vous damner ? S'il en est ainsi, que la terre se fende, que l'enfer s'ouvre ; et jetez-vous dans ses flammes pour y brûler éternellement : ou plutôt venez démons, venez étrangler ces endurcis : que leurs corps soient jetés sur la route, que leur sang coule sur la terre ; que les chiens le lèchent ; que leurs femmes restent veuves, et leurs fils orphelins ; que leur race soit dispersée et leurs familles déracinées, et qu'ils soient perdus à jamais : que celui qui n'a point fait miséricorde ne trouve point miséricorde. *Un jugement sans miséricorde pour celui qui n'a*

point fait miséricorde. Je le répète, que ce vindicatif ne trouve point miséricorde. Qu'il soit frappé par la colère de Dieu, avant d'arriver chez lui ; qu'il tombe mort en route, et qu'il soit emporté par les démons en enfer. C'est là ce que mérite son obstination.

XII. Ah ! chrétiens, mes frères ! est-il possible que pour satisfaire une passion si brutale, vous vouliez vous livrer à un aussi terrible désespoir ? Oh non ! arrêtez-vous un instant, peut-être que votre cœur s'attendrira. Un jeune homme de douze ans, de grande espérance, était consumé par l'éthisie. Son père l'aimait comme la prunelle de ses yeux ; mais il avait en même temps une haine mortelle contre son propre frère, qui le haïssait également. Le jeune moribond, voyant son père et son oncle aveuglés ainsi par une mutuelle inimitié, les fit appeler un jour ; puis les ayant fait placer l'un à droite et l'autre à gauche de son lit, malgré la faiblesse extrême où l'avait réduit l'agonie, il étendit les bras, et prenant la tête des deux frères, il les serra l'une contre l'autre ; puis d'une voix capable d'attendrir les rochers : Ce que demande un mourant, leur dit-il, ne se refuse jamais, même chez les barbares. Voici, mon père, la grâce que vous demande un fils sur le point de mourir : et vous, mon oncle, voici la dernière faveur que vous demande votre neveu avant de quitter cette vie ; c'est que vous vous aimiez comme des frères. Je ne puis mourir en paix si je vous laisse ennemis l'un de l'autre ; que votre inimitié finisse avec ma vie : aimez-vous comme des frères ; aimez-vous comme je vous aime, comme vous m'aimez, comme Dieu m'aime et vous aime. Les deux frères, vaincus par ces paroles, éclatèrent en sanglots ; puis, se regardant d'un œil de compassion, ils s'attendrirent et se pardonnèrent. Eh !

bien, vous, mes frères, prosternez-vous aussi au pied de cet homme qui meurt pour vous sur une croix : regardez avec quel amour il en détache ses mains pour vous embrasser vous et votre ennemi, comme il vous serre tendrement sur son cœur, en vous disant : *Aimez vos cnnemis*. La paix, mes enfans, vous dit-il, la paix : vous êtes tous frères, tous de la même famille ; vous êtes tous mon sang. La paix donc entre vous, mes bien-aimés, la paix ; plus de soupçons, plus d'antipathies, plus de querelles ni de procès, plus d'envies ni de haines, plus de rancunes ni d'amertumes ; aimez-vous comme des frères, et que la paix, l'amour et la charité vous unissent. Ah ! vindicatifs, vous ne fondez pas en larmes de tendresse entre les bras de Jésus ? Voulez-vous continuer de désirer du mal ou même la mort à votre ennemi ? Il est dans les bras de Jésus : assouvissez votre haine, ôtez-lui la vie : mais sachez qu'avant de le frapper, il faudra frapper Jésus-Christ lui-même : vous ne pouvez arriver à son cœur qu'en perçant le cœur de Jésus, en foulant aux pieds la loi qui vous le défend. Serez-vous asssez cruels pour cela ? Oh non ! ne frappez pas : et si vous avez soif de sang, me voici à genoux à vos pieds ; je m'offre à vous comme but de votre fureur : cette rage, cette colère que vous voulez assouvir contre votre frère, assouvissez-la contre moi ; je souffrirai volontiers tous les outrages, pourvu que vous pardonniez. Le crucifix à la main et les larmes aux yeux, je vous dis avec la voix de mon pauvre cœur : pardonnez, pécheur, pardonnez ; voici ce Christ qui vous le commande, ce Christ qui vous en donne l'exemple, ce Christ qui vous menace de châtiments si terribles : pardonnez, mon fils, pardonnez ; et si ma voix ne suffit pas, je vous en supplie avec des

larmes de sang, et je ne cesserai point avant que quelqu'un de vous ne s'écrie : je pardonne, Seigneur, je pardonne. Mais ce n'est pas assez pour moi qu'un seul pardonne ; je veux un pardon général aujourd'hui ; donnez tous et recevez tous le pardon : et pour montrer que vous voulez tous pardonner, et que l'on vous pardonne, tournez-vous les uns vers les autres, et dites-vous : pardon, mes frères, pardon ; pardon, mes sœurs, pardon. Pères de famille, voici vos enfants à vos pieds ; tous, les larmes aux yeux, vous disent : pardonnez, mon père, pardonnez ; ne laissez pas dans votre famille des inimitiés qui en seraient la désolation et la ruine. Pardonnez, vous dit votre pauvre femme ; pardonnez, vous disent vos amis et vos parents ; pardonnez, vous dit votre ange gardien ; autrement comment pourrai-je plaider votre cause au tribunal de Dieu ? Pardonnez, vous dit votre âme, cette âme rachetée du sang de Jésus-Christ, cette âme qui anime votre corps ; autrement comment pourrai-je demander pardon de mes crimes ? Et vous que faites-vous ? Avez-vous le cœur de résister à de telles supplications ? Ah ! je le comprends ! vous voulez céder la gloire d'un si beau triomphe à la bienheureuse Vierge Marie. Eh ! bien, j'y consens. Il me semble la voir vous supplier aussi de pardonner. Pardonnez, mon fils, vous dit-elle d'une voix tendre, pardonnez. Ah ! ne résistez pas à sa demande : laissez Marie remporter une aussi belle victoire sur votre cœur ; pardonnez pour l'amour d'elle, oh ! pécheurs ! pardonnez. Ah ! je le vois pleurer, ce pauvre pécheur ; il ne peut résister à cette voix si touchante de Marie. Béni mille fois Dieu ; bénie mille fois Marie ; elle a vaincu ce cœur endurci. Pour montrer que vous pardonnez tous en ce moment, et que ce pardon est un

pardon général, élevez tous la voix et dites : la paix, la paix, la paix. En sortant de cette église, saluez le premier, d'un visage joyeux, votre rival ; vous, femme, allez trouver votre voisine ; vous, votre parente ; abordez-vous tous cordialement dans la rue, saluez-vous, aimez-vous, faites la paix. Et afin que cette sainte résolution persévère, unissons tous nos cœurs avec le cœur de Jésus, pour qu'ils soient unis entre eux dans la charité. Pour accomplir cette sainte union, je baise le côté sacré de mon Jésus, comme signe que vos cœurs et le mien sont unis dans la paix, l'amour et la charité. Oh ! quelle union sainte et divine ! Oh ! qu'il paraît clair maintenant que pour réconcilier l'homme avec l'homme, il fallait un homme-Dieu qui réconciliât l'homme avec Dieu, et qui, pour obtenir de l'homme qu'il se réconciliât avec son frère, lui en fît le précepte, lui en donnât l'exemple, et l'y excitât par la crainte du châtiment.

SERMON POUR LE Ier DIMANCHE DE CARÊME.

DE LA FUITE DES OCCASIONS.

Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert pour être tenté par le diable.
(Saint Mathieu, C. IV.)

I. Étrange guerre où l'on remporte la victoire en fuyant, où l'on est vaincu en bravant l'ennemi. Il est certain que notre vie est une guerre continuelle ; et s'enrôler sous les bannières du Christ, c'est s'exposer aux attaques d'un grand nombre d'ennemis. Mais que l'art militaire de Jésus-Christ est différent de celui du siècle ! Ici la fuite est une lâcheté ; on arrache au soldat qui fuit les insignes militaires, et sa vie est marquée d'une flétrissure ineffaçable. Dans la milice du Christ, au contraire, l'action la plus glorieuse est la fuite. C'est pour elle que l'on chante les triomphes des champions de la sainte Église ; pour elle qu'on orne de palmes leurs mains ; et afin que personne ne puisse la regarder

comme une honte, notre chef nous en donne lui-même aujourd'hui un exemple et un symbole dans sa propre personne. Sur le point de livrer bataille à son adversaire, il cherche un lieu inhabité et s'enfuit au désert : *Il fut conduit par l'Esprit au désert ;* et il ne veut pas avoir affaire à plus d'un ennemi, mais il veut combattre seul à seul avec le démon : *Pour être tenté par le diable.* Quel grand mystère ! Le fils de Dieu, si bien armé, se fortifie dans le désert, et ne veut combattre qu'avec un seul ennemi, et l'homme, qui est si faible, va chercher l'ennemi dans sa propre maison, dans les soirées, dans les bals, dans les conversations, défiant non-seulement le démon, mais encore les occasions. Quelle témérité ! Ouvrez les yeux, aveugles volontaires de ce monde ; apprenez de Notre-Seigneur cette maxime de salut, que dans les batailles de l'enfer plus on fuit loin de l'ennemi, plus on approche du triomphe ; plus on est seul, plus on est saint ; plus on s'enfonce dans la retraite et plus on est en sûreté. Au désert ! s'il en est ainsi, au désert ! Allons nous ensevelir dans quelque grotte écartée, pour fuir toutes les occasions de péché. Ne vous plaignez-vous pas d'être tout le jour poursuivi de tant de tentations, que vous avez à peine le temps de respirer ? Pourquoi donc vous tenter vous-même, en vous exposant chaque jour à tant d'occasions, par ces fréquentations, ces liaisons, ces amitiés, ces jeux, ces assemblées, ces orgies ? Comment tant de sécurité au milieu de tant de dangers, et tant de présomption avec des chutes si fréquentes? Je veux aujourd'hui mettre un frein à cette fausse liberté, et dissiper en même temps votre aveuglement, en vous montrant que le plus grand danger des tentations, c'est de s'exposer à l'occasion, ce sera le premier point ; et

que le principal remède des tentations est de fuir l'occasion, ce sera le second point. Ne pas fuir, c'est perdre ; et fuir, c'est vaincre.

II. C'est un axiome des plus grands théologiens que dans les tentations plus fortes et plus violentes, un secours spécial de la grâce de Dieu est nécessaire pour vaincre. C'est ce qu'enseigne Suarez, qui résume en cela tous les docteurs anciens et modernes. *Dans ces circonstances,* nous dit-il, *le libre arbitre, privé d'un secours spécial de la grâce, succombera certainement ; et cette opinion est communément reçue parmi les théologiens.* De plus, les moralistes nous apprennent qu'un objet présent remue la volonté d'une manière bien plus efficace que lorsqu'il est absent : il la remue bien mieux avec ses traits vivants, que l'on appelle espèces propres, qu'il ne le fait avec des couleurs empruntées, que nous appelons espèces abstraites. Le démon, en effet, pour émouvoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne lui montra pas le monde représenté sur une carte géographique ; mais il le lui mit sous les yeux du haut d'une montagne. *Ostendens illi omnia regna mundi.* Et sans aller chercher bien loin des raisons, c'est une chose que chacun sait par sa propre expérience. En effet, lorsque vous avez soif ou faim, ne sentez-vous pas votre soif ou votre appétit se réveiller bien mieux en voyant une source d'eau vive, ou une table chargée de mets délicats, qu'en les regardant peintes seulement sur une toile ? C'est que l'objet qui est présent a cela de propre qu'il allèche les sens, fascine l'esprit et entraîne la volonté. Ces deux fondements de la théologie et de la philosophie étant posés, c'est sur eux que nous allons élever l'édifice de ce discours. Notre âme est si faible que, lorsqu'elle est as-

saillie par une tentation violente, elle succombe sans un secours spécial de Dieu ; elle ne résiste pas, parce qu'elle est languissante et infirme ; et cette infirmité, comprenez-le bien, est un effet du péché originel, qui a obscurci la raison, donné à la volonté une mauvaise pente, soulevé les passions, de sorte qu'en présence de quelque tentation pressante, même sans que l'objet soit présent, c'est-à-dire, sans occasion, elle est en danger de tomber. *Tu vois,* dit saint Augustin, *ce qui lutte en toi, de toi contre toi.* S'il en est ainsi, si nous avons au-dedans de nous un ennemi qui nous fait la guerre ; si nous ne pouvons échapper au péril, même en fuyant dans la solitude, que faut-il dire de ceux qui, faibles, infirmes, chargés de tant de péchés, avec une position si désavantageuse, des forces épuisées, et des passions violentes, vont défier encore les occasions ? N'est-il pas évident qu'ils tomberont dans le précipice ? Vous voyez donc s'il est vrai, comme je vais vous le prouver, que le plus grand danger des tentations est de s'y exposer, et que ne pas fuir, c'est succomber.

III. Voyons sur quoi appuient leur folle confiance ceux qui s'exposent à l'occasion de pécher, avec l'intention de ne pas pécher ; et examinons si c'est là une espérance légitime, ou une prétention téméraire. Il me semble qu'ils appuient leur croyance insensée sur trois suppositions, toutes trois également fausses : ils supposent que l'occasion n'est pas assez forte pour les faire tomber ; ils supposent qu'ils ont des forces suffisantes pour résister ; ils supposent enfin que Dieu les assistera de sa grâce. Ils ne se défient pas assez de l'occasion, et ils se confient trop en Dieu ; mais comme ils se trompent ! Quant à l'occasion, qui ne sait que c'est là ce terrible écueil contre lequel sont venus faire naufrage

tant d'hommes saints, qui étaient comme autant de cèdres du Liban, accoutumés à lutter contre la tempête des tentations les plus violentes, et qui, placés une fois dans l'occasion, ont succombé. « Combien d'hommes, dit saint Augustin, ai-je vu de mes yeux tomber, renversés par les occasions, des hommes qui avaient été pasteurs des peuples, maîtres du monde, des modèles de sainteté, et dont je ne soupçonnais pas plus la chute que celle d'un Jérôme ou d'un Ambroise ! » On dit qu'il y avait en Ethiopie une magicienne si séduisante que dès qu'on la regardait en face, le cœur s'éprenait infailliblement pour elle. Eh ! bien, c'est là le propre de toutes les occasions, comme Dieu lui-même l'assure au peuple hébreu, quand il lui parle des femmes étrangères : *Très certainement,* leur dit-il, *elles détourneront vos cœurs ;* parce que, en représentant à l'imagination quelqu'objet agréable, elles flattent tellement les sens que la raison étant séduite, la volonté se rend et se précipite en toute sorte de mal. Voilà l'erreur de ceux qui croient pouvoir se contenter de goûter, dans le charme des occasions, le fruit d'une satisfaction innocente, sans consentir à aucun péché. J'irai à cette comédie, dit celui-ci, non pour y faire du mal, mais pour y jouir du plaisir que procure un plan bien imaginé, des intrigues nouvelles, un chant délicieux ; je lirai ce roman, non pour pécher, mais seulement pour y admirer l'élévation des pensées, l'éloquence du style et la pureté des phrases. J'irai à cette soirée, à ce divertissement ; je traiterai librement avec cette personne, non pour y faire du mal, mais pour passer le temps dans une société honnête, dans des amusements indifférents en soi et des amours tout platoniques. Taisez-vous, de grâce, taisez-vous ; vous

ne raisonnez pas, vous êtes en délire : ce n'est pas de la confiance que vous avez, c'est de la témérité et de la présomption ; aussi je ne crains pas de vous dire que vous tomberez dans toute sorte de péchés. Vous tomberez, parce que ce que vous prétendez, à savoir, de séparer le péché de l'occasion du péché, est si difficile, que le Père Eternel n'a pas voulu exposer à un tel péril ses anges dans le ciel, ni Notre-Seigneur ses apôtres sur la terre. Les anges pêchent dans le ciel, et tout aussitôt Dieu ouvre l'enfer et les y plonge. Pourquoi aussi promptement ? L'abbé Rupert nous en donne la raison en interprétant ces paroles de la Genèse : *Il sépara la lumière des ténèbres.* « Il ne voulut pas, nous dit-il, laisser un seul moment les anges rebelles ensemble avec les bons, dans la crainte qu'ils n'entraînassent ceux-ci dans leur révolte. » L'entendez-vous, vous qui dites : J'irai à cette soirée, dans cette compagnie, mais non pour y faire du mal. Dieu lui-même ne regardait pas ses anges comme en sûreté dans le paradis, sous ses yeux, sans aucune autre occasion que le voisinage des anges mauvais ; et vous voulez jouer, badiner, traiter en toute liberté avec celui qui ne diffère du démon que parce que le démon est un pur esprit et que lui est tout chair ? Et cette liberté, vous l'appelez politesse et récréation honnête ? Judas pèche en trahissant son maître, et tout aussitôt Notre-Seigneur Jésus-Christ chasse Judas du collége apostolique, dans la crainte que son exemple n'entraîne les autres apôtres, comme nous l'apprend l'abbé Isaac. Vous voyez quel cas Dieu fait de la force de l'occasion, puisqu'il ne se fie ni à ses anges au ciel, ni à ses apôtres sur la terre. Mais, direz-vous, je ne veux que procurer à mes yeux quelques jouissances. C'est bien, mais vous ne prévoyez

pas la chaîne des péchés où va vous entraîner la vue de cet objet, parce qu'à la vue succède ordinairement la pensée, à la pensée le plaisir, au plaisir le consentement, au consentement l'action, à l'action l'habitude, à l'habitude la nécessité morale, à la nécessité l'impossibilité morale de se corriger, à l'impossibilité le désespoir et la damnation. Oh! maudites occasions! Voyez s'il n'est pas vrai que les tentations sans l'occasion, sont des coups de canon sans boulet, mais que les tentations jointes à l'occasion, sont des précipices pour les pauvres âmes.

IV. Je vois, répond ce libertin, que l'on veut dans ce sermon nous remplir la tête de scrupules. A quoi bon tant de craintes et de frayeurs? Il faudra donc, ou que nous entrions tous au couvent, et que nous nous fassions ermites, ou que nous renoncions pour toujours au paradis: car si le mal des occasions est aussi certain qu'on le dit, et si d'un autre côté on ne peut vivre dans le monde sans être entouré d'occasions, on nous pousse au désespoir sous prétexte de chercher à nous corriger. Mais ce sont là des choses bonnes à épouvanter des enfants; il n'est pas vrai qu'il y ait dans les occasions autant de mal qu'on le dit; il suffit de s'y exposer avec l'intention de ne point consentir à leurs charmes; car nous avons en nous des forces suffisantes pour y résister, et c'est se tromper que d'appeler présomption ce qui n'est que la résolution d'une âme courageuse. — Nous voici arrivés à la seconde supposition, laquelle n'est ni moins fausse, ni moins présomptueuse que la première. Il n'y a pas dans les occasions autant de mal qu'on le dit. Sur quoi vous appuyez-vous, pour énoncer une proposition qu'un démon même hésiterait à proférer? Vous croyez peut-être avoir des forces suffisantes pour résister ? Mais dites-moi, de grâce, avez-vous des passions aussi bien domptées que

tant de saints et de serviteurs de Dieu? Et pourtant ils craignaient; ils s'enfonçaient dans les déserts, dans les sépulcres; et ne se trouvant pas encore en sûreté, ils vivaient toujours tristes, pensifs, sourds, aveugles et muets volontairement, mal vêtus, mal nourris, dans des veilles et des afflictions continuelles. Je suis étonné toutes les fois que je réfléchis sur la réponse que fit saint Jérôme à Vigilance, qui lui demandait de quoi il avait peur, et pourquoi, au lieu d'habiter dans les villes, il était allé s'ensevelir dans un désert. « Je sais ce que je crains, » répondit le saint pénitent, « je crains tous ces dangers parmi lesquels tu vis; je crains les contradictions qui portent à la colère; je crains les conversations inutiles; je crains l'avarice dure et tenace; je crains les regards immodestes. » Et comme si c'était peu encore de s'être exprimé ainsi, il ne rougit pas d'ajouter ces paroles, que je n'oserais répéter, si elles n'étaient sorties de sa bouche: *Timeo ne capiat me oculus meretricis.* Et Vigilance répliquant que c'était là fuir en lâche, au lieu de vaincre en brave. « Patience, dit le saint, patience; j'avoue ma faiblesse; je n'ai ni le courage d'affronter des ennemis si puissants, ni la force de leur résister. » Que dites-vous maintenant? Sont-ce là des scrupules ou des vérités manifestes? Un Jérôme, exténué par les pénitences, confesse qu'il n'a pas la force de résister à une rencontre fortuite : et vous, avec des passions si vives, avec des sens aussi déréglés, avec un corps aussi mou, et une âme aussi faible, vous voulez me persuader que chez vous les sens sont tellement soumis à la raison que vous pouvez regarder en toute liberté ces objets sans être enflammé de désirs; que vous pouvez entendre ces discours lascifs sans ressentir l'aiguillon de la concupiscence; que vous pouvez entretenir un commerce tendre

avec cette personne, sans donner accès à des pensées coupables; que vous pouvez fréquenter cette maison sans dépasser les limites d'une amitié légitime; que vous pouvez avoir sans cesse sous les yeux ces peintures immodestes, sans y prendre un plaisir criminel? Ah! quelle aveugle présomption! *O mirabile verbum et omni stupore dignum!* s'écrie saint Bernardin de Sienne; c'est comme si vous disiez : Je marcherai sur les eaux et je n'enfoncerai pas; je me tiendrai près du feu et je ne me réchaufferai pas; je marcherai sur des charbons embrasés et je ne me brûlerai pas. *Ligabit quis ignem in sinu suo, et vestimenta non comburet.* Ah! aveugles, aveugles! vous pécherez, malheureux, vous pécherez; vous vous précipiterez en toutes sortes d'iniquités; car le péché, nous dit l'Ecclésiastique, accompagne toujours une telle présomption : *J'ai vu que la présomption de leur cœur est mauvaise, et j'ai connu leur chute.*

V. Les choses, me direz-vous, ne sont pas comme vous le croyez. Pour vous autres, retirés dans les cloîtres, toute image se grave dans l'esprit, toute ombre fait corps, la moindre piqûre fait une plaie; mais pour nous, qui voyons et sentons tout le jour, l'habitude nous a rendus moins impressionnables. Je m'en réjouis : peut-être un ange est-il descendu pour vous du ciel, afin de ceindre et de purifier vos reins d'une ceinture blanche, symbole d'innocence, comme il est arrivé à un Thomas d'Aquin? Peut-être avez-vous, comme saint Bernard, vaincu la concupiscence, en vous roulant dans les épines; ou éteint ses ardeurs au milieu des neiges, comme saint François, notre père? Et cependant ils craignaient, ces hommes, et vous, vous ne craignez pas? — Nous ne craignons pas,

parce que nous suivons une autre voie, et que nous ne mettons pas ainsi les choses au pire. — Ah ! je vous comprends ! vous agissez sans façon avec votre chair ; c'est-à-dire que vous voulez bien manger, boire mieux encore, dormir dans des lits bien mous, puis sans mettre ni un frein à votre langue, ni des entraves à vos pieds, ni un voile sur vos yeux, parler, regarder, sentir, agir en toute liberté, parce que souvent en craignant trop le mal, on le fait là où il n'est pas. N'est-ce pas là ce que vous voulez dire ? Eh bien, s'il en est ainsi, laissez-moi me présenter à l'entrée des grottes des plus fameux anachorètes, et leur crier de toutes mes forces : O Hilarions, ô Pacomes, ô Arsènes, que faites-vous là ? Sortez de vos retraites, jetez vos silices, quittez vos déserts, et venez au milieu du monde ; venez sur ma parole, car l'âge de l'innocence est revenu. Ne me dites pas que les passions sont vives, les occasions prochaines et la fragilité humaine très-grande : je m'étonne que des hommes comme vous craignent tant : montrez-vous au moins, regardez autour de vous une jeunesse fraîche et vive, qui ne se macère pas par les pénitences comme vous, qui ne dort pas comme vous sur la terre dure, qui ne se nourrit pas d'herbes sauvages et d'eau pure comme vous, mais qui, pleine de vigueur et de vivacité, bien nourrie, bien vêtue, reste au milieu des occasions, fait la cour, badine, joue, s'amuse avec le diable dans le sein, et qui, malgré cela n'a pas peur : et vous, vous craignez ? — Oui, sans doute, nous craignons, et nous voulons craindre jusqu'à la mort : nous avons des exemples trop funestes sous les yeux. David, si saint, est tombé par un seul regard ; Salomon, si sage, a succombé à une passion indomptée ; Pierre, prince

des apôtres, a été vaincu par un misérable respect humain ; comment ne craindrions-nous pas, nous, si faibles et si infirmes ? Oui, nous voulons craindre, et fuir à tout prix les occasions, pour assurer notre salut éternel. Tel est le langage que tiennent ces saints anachorètes : et vous, que dites-vous ? quel délire est le vôtre ? Vous dites que vous vous trouvez bien, parce que vous ne connaissez pas le mal ; et vous êtes consumés par les ardeurs d'une fièvre maligne et mortelle. Ecoutez saint Bernard, qui vous dit qu'avec une nature infirme et une faiblesse comme la nôtre, c'est un plus grand miracle de ne pas tomber parmi les occasions fortes que de ressusciter les morts. Cette vérité vous est confirmée par un exemple trop funeste, hélas ! que saint Grégoire, pape, nous rapporte d'un évêque africain, lequel, dans la persécution des Vandales contre la foi du Christ en Afrique, se laissa arracher la langue plutôt que de cesser de prêcher l'Evangile. Dieu, pour le récompenser, fit un miracle en sa faveur ; de sorte qu'il parlait aussi bien après avoir perdu la langue qu'auparavant. Et cependant, après avoir remporté sur les barbares une aussi belle victoire ; après avoir souffert un si glorieux martyre ; après avoir gagné tant d'âmes à Dieu par sa prédication, lui qui portait avec soi, comme en triomphe, ce miracle insigne de parler sans langue, lequel inspirait à la fois la stupeur et la pitié en tous ceux qui parlaient avec lui, parce qu'à chaque souffle il articulait en quelque sorte un miracle ; lui, qui était un miracle continuel et vivant, ayant imprudemment admis dans sa chambre une jeune fille qui venait réclamer ses conseils, il perdit à la fois, pour un sale plaisir, l'innocence, les mérites acquis, le triomphe et le miracle. Dieu éternel ! Un

évêque, un martyr, un prédicateur si zélé, un saint, qui porte des miracles dans sa bouche, placé dans l'occasion, succombe ! Venez donc me dire vous : je sais jusqu'à quel point je puis m'avancer, et j'ai assez de force pour résister. Voilà comment Dieu châtie la présomption, en laissant tomber dans les péchés les plus grossiers : Il n'y a point d'excuse qui puisse justifier votre conduite ; parce que, lorsque vous vous exposez à cette occasion, ou vous prévoyez le danger de pécher, ou non. Si vous ne le prévoyez pas, vous êtes un imprudent, et vous tombez par imprudence. Si vous le prévoyez, vous êtes un présomptueux, et vous tombez par témérité. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, vous êtes digne de châtiment, et Dieu ne vous assistera point de sa grâce : or, c'est là votre dernière supposition et votre dernier retranchement.

VI. Nous sommes arrivés ici au point décisif : ou nous avons pour nous, me direz-vous, l'aide de la grâce, ou nous ne l'avons pas. Si nous l'avons, pourquoi tant craindre et tant disputer? Là où nos forces manquent, la grâce de Dieu y suppléera. — Je vous accorde que Dieu met sa grâce à notre disposition : mais pouvez-vous raisonnablement vous promettre de la part de Dieu des secours particuliers et en plus grande abondance, au moment même où contre sa volonté vous vous exposez davantage au danger de l'offenser? Pouvez-vous penser que Dieu ait plus soin de celui qui échappe davantage à ses soins paternels; qu'il doive donner une grâce plus grande à celui qui, en s'exposant à la perdre, montre bien le peu de cas qu'il en fait ? Prétendez-vous que Dieu fasse un miracle en vous préservant du péché, au milieu de ces occasions où tant d'hommes ont succombé ? Ce serait une témérité insensée. *Celui-là*,

dit saint Cyprien, *est trop téméraire, qui prétend passer là où il sait que les autres sont tombés.* Sur quoi fondez-vous cette assurance que Dieu vous assistera de sa grâce ? Sur l'Ecriture ? Non certainement : vous y trouverez plutôt cent exemples qui prouvent que lorsqu'un but peut être atteint par les moyens communs, Dieu n'a pas coutume de faire des miracles. Lorsqu'il ressuscita Lazare, qui déjà sentait mauvais, il pouvait faire voler en l'air la pierre sépulcrale : mais il voulut au lieu de cela que les assistants l'ôtassent : *Tollite lapidem,* parce que cela se pouvait faire sans miracle. De même encore, lorsque l'ange brisa les chaînes de saint Pierre, il ne l'aida point à s'habiller, parce que Pierre pouvait le faire avec ses propres forces et sans miracle. Lorsque l'ange sauva au milieu des tempêtes le vaisseau sur lequel était Paul, il ne l'aida point à débarquer, parce que Paul pouvait le faire lui-même sans miracle. Parcourez ainsi les autres faits que vous trouvez épars dans l'Evangile ; puis dites-moi si vous ne pouvez pas vous retirer de cette maison, renoncer à cet ami, quitter cette liaison : pourquoi prétendez-vous donc que Dieu fasse un miracle, et vous maintienne intact au milieu de ces flammes où vous vous jetez volontairement ? Ne connaissez-vous pas le danger ? Sur quoi fondez-vous donc cette audace, cette maudite assurance ? Peut-être sur ce qui est arrivé aux autres ? Vous ne le pouvez pas. Vous trouverez dans les Écritures que Dieu a préservé Judith de la fureur d'Holoferne; Suzanne, de l'impure passion de deux vieillards, et un grand nombre de tendres vierges exposées par les tyrans dans des lieux infâmes : mais vous ne trouverez pas qu'aucune de ces héroïnes se soit exposée de son plein gré au péril. Im-

primez-vous donc bien avant dans le cœur cet enseignement, que celui qui, de son propre mouvement, s'expose à l'occasion d'offenser Dieu, ne doit point attendre une protection spéciale de Dieu. Qui donc pourra l'espérer, cette protection ? Celui qui s'expose à l'occasion par devoir, par obéissance, par la loi de la charité. *Dieu a ordonné à ses anges de te garder dans toutes tes voies.* L'entendez-vous ? Où serez-vous soutenus et secourus ? Dans les précipices ? Non certes, mais dans les voies, *in viis*, et dans les voies seulement qui vous regardent, *in viis tuis*. Mais si vous vous engagez au milieu des précipices, vous tomberez. *Son espérance sera frustrée*, dit Dieu par la bouche de Job, *et il sera précipité à la vue de tous.*

VII. Pour vous montrer que celui qui s'expose volontairement au péril y tombe, ou plutôt s'y précipite, et que Dieu ne lui tend point la main pour l'assister de sa grâce, venez avec moi dans les solitudes de la Palestine : voyez enseveli au fond de cette caverne un anachorète, les pieds nus, le visage pâle et défait, enveloppé comme un cadavre vivant dans un sac grossier. C'est Jacques, si renommé dans les histoires : sa barbe longue et blanche et son visage sillonné de rides montrent que c'est un vétéran dans la milice du Christ. Il est arrivé à un tel degré de sainteté qu'il opère des prodiges, chasse par sa parole les démons du corps des possédés, et que partout il est proclamé saint. Il vient de chasser l'esprit malin d'une jeune fille : le père de celle-ci le supplie de la garder quelques jours sous son toit, afin de la prémunir davantage contre les embûches du démon. L'imprudent ! se fiant sur ses forces et sur l'assistance de la grâce, il introduit chez

lui ce péril vivant, et s'imagine qu'il pourra rester près du feu sans se brûler. Mais, hélas ! quelle fut son erreur ! Satan le voyant renfermé dans sa retraite avec cette femme, commence à l'attaquer par d'impures suggestions. Ce vieillard, cet ermite, ce saint, ce thaumaturge, ce triomphateur des démons est tellement dominé par eux, qu'après avoir ôté l'honneur à cette femme, il lui ôte la vie. O grand Dieu ! quel étrange événement ! c'est à peine si on peut y croire. Venez dire maintenant que Dieu suppléera par sa grâce à votre faiblesse : venez nous dire : A quoi bon craindre et s'inquiéter tant ? Si des hommes aussi robustes succombent, que sera-ce de vous ? — C'est tout le contraire, me dira quelqu'un : ces hommes tombent, précisément parce qu'ils craignent trop, et qu'ils ont peu d'expérience : il leur arrive comme à celui qui traverse sur une planche très-étroite un torrent furieux : celui qui y est accoutumé et qui court avec assurance passe sans avoir de mal ; mais celui qui n'a pas l'habitude, et qui marche en tremblant, est pris de vertige et tombe. Faut-il s'étonner si un ermite, accoutumé seulement à vivre avec les arbres des forêts, placé dans l'occasion succombe, et si Dieu à cause de sa témérité ne lui tend point la main ? Mais il n'en est pas ainsi de l'homme courageux, et qui sait par expérience qu'en tant de rencontres il n'est pas tombé ; il peut espérer le secours de Dieu, en s'exposant de nouveau à l'occasion. Oh ! quelle audace et quelle témérité ! c'est elle qui perdit Samson ; et c'est elle encore qui perd aujourd'hui un si grand nombre de chrétiens. Vous savez que Samson, après avoir dissipé plusieurs fois ses ennemis s'enorgueillit de ses victoires, et se dit en son cœur :

je me sauverai ; au moment même où Dalila le rejetant de son sein le livra aux Philistins *: Egrediar sicut ante feci, et me excutiam* ; je sortirai comme j'ai déjà fait et j'échapperai. Les mâchoires des mulets sont des foudres en mes mains ; les portes des villes sont comme une une paille sur mes épaules ; les liens les plus solides sont des toiles d'araignées pour mes bras ; qui pourrait me résister ? *Egrediar sicut ante feci* ; cette fois encj'échapperai avec gloire. Il sortit en effet, mes frères ; mais comment ? vous le savez ; enchaîné, humilié, condamné à tourner une meule comme un cheval. Oh ! que de Samsons devenus orgueilleux pour avoir échappé à quelqu'occasion dangereuse, avec une certaine innocence prétendue, parce qu'ils n'y ont pas consommé le péché, bravent toutes les autres avec témérité, et jouent avec des Dalila, sans s'inquiéter des pensées qui souillent leur imagination, baptisant du nom de galanterie innocente, de courtoisie, d'urbanité et de mode ces choses dangereuses, qui à la fin les ensevelissent sous des ruines pires que celles de Samson, parce qu'elles sont éternelles.

VIII. Dites ce que vous voudrez, mon Père, l'expérience est contre vous : croyez-le ou non, la chose n'en existe pas moins. Si l'Esprit-Saint dit : *Celui qui aime le danger y périra*, à vous d'expliquer l'Écriture : mais l'expérience est pour nous ; il faut donc lui opposer d'autres expériences. — Venez donc avec moi de grâce ; regardez dans cette rue cette jeune fille qui se laisse courtiser, se tenant tout le jour, tantôt sur le seuil de sa porte, tantôt à sa fenêtre : remarquez avec quelle liberté elle agit avec ce jeune homme qui se promène de çà et de là dans la même rue, les yeux en l'air, et

méditant des œuvres de ténèbres. — Mais, mon père, qu'avez-vous à dire ? tout cela se fait pour une bonne fin, c'est-à-dire pour le mariage. — C'est très-bien. Mais avant que le mariage se fasse, cette jeune fille perd son innocence. Ces sortes d'accidents sont-ils rares de nos jours? Allons plus loin : on danse dans cette maison, on y passe la soirée, on y joue la comédie, on y entraîne de pauvres jeunes filles ; elles voient que tout geste inconvenant y est applaudi, que tout mouvement indécent y est loué ; elles y voient des œillades, des signes ; elles y voient des choses qu'elles ne devraient pas voir et que je ne puis dire ici. Arrêtez-vous un peu à la porte de cette maison, dit saint Jérôme, observez ceux qui en sortent, et vous les verrez tout autres qu'ils étaient quand ils y sont entrés. *On apprend l'adultère en le voyant représenté ; et la femme qui était arrivée innocente au théâtre en revient souillée.* Cela ne se voit-il pas tous les jours? Ce jeune homme prend un roman, un poëme ; il lit d'abord par curiosité, puis par goût ; et enfin le livre lui sert de sujet de méditation. Il n'y a pas de mal, direz-vous : mais en attendant, sa vertu décline chaque jour. Il va chez cette jeune personne qui joue et chante à ravir ; on croirait être au paradis (le paradis de Mahomet), et pourtant ce jeune homme se maintient pur comme un lis. — Pur comme un lis ? et cependant on s'aperçoit bientôt qu'il a contracté une liaison indigne ; il vole à la maison ; il méprise son père et sa mère, il bouleverse toute sa famille. — Oh ! c'est l'effet de quelque maléfice. — Oui, certainement, il y a eu un maléfice ; mais il le doit à ce roman, à cette veillée, à la fréquentation de cette maison suspecte ; cette expérience ne se voit-elle pas

continuellement dans les familles ? — Vous avez raison, mon Père, criez contre ces jeunes gens téméraires, qui ayant du soufre dans les veines, veulent badiner près du feu ; est-il étonnant qu'ils s'enflamment ? Mais moi qui suis vieux, qui ai les cheveux blancs, je n'ai plus de feu dans le corps ; je puis donc me permettre quelques divertissements, sans être accusé de témérité. — Vous êtes vieux, je le sais ; mais où avez-vous appris que la vieillesse rend impeccable ? Vous dites que vous n'êtes plus capable de ressentir les ardeurs de la concupiscence : mais est-il un feu plus faible et plus languissant que celui dont il est parlé au premier chapitre du second livre des Machabées, et qui avait été enfoui par les prêtres au fond d'une citerne sèche ? Lorsqu'ils furent de retour de leur long exil, ils ne trouvèrent plus de feu, mais un égoût d'une eau trouble et pourrie : et cependant cette eau exposée aux rayons du soleil perdit ces viles apparences, s'embrasa de nouveau, commença à briller et à brûler, et parut non-seulement du feu, mais un grand feu. Vous êtes vieux, vous n'avez plus de feu dans les veines : c'est possible, mais vous y avez de l'eau trouble et épaisse ; ne vous fiez pas à cette eau, s'écrie un sage commentateur, elle est fille du feu : *Nolite fidere huic aquæ, soboles ignis est.* Si vous l'exposez à un rayon de soleil, oh quelles ardeurs ! quelles vapeurs ! Vieillard, je ne sais si en parlant ainsi je raconte ce qui vous est arrivé ; vous le savez, vous : ce que je sais, ce que l'expérience confirme, ce que vous ne pouvez me nier, c'est qu'il s'agit de deux choses en cette affaire, ou de ne pas pécher une fois qu'on s'est mis dans l'occasion, ou de ne pas s'exposer à l'occasion. Or, laquelle de ces deux

choses est la plus difficile ? C'est certainement la première, c'est-à-dire de s'abstenir du péché après qu'on s'est exposé à l'occasion; puisque d'après saint Bernard il faut pour cela un miracle; il est donc bien plus facile d'éviter l'occasion. Or, si vous ne faites pas ce qui est plus facile, comment voulez-vous que je croie que vous ferez ensuite ce qui est plus difficile, c'est-à-dire que vous ne pécherez pas après vous êtes mis dans l'occasion ? Combien de fois, en effet, avez-vous promis à votre confesseur de ne plus aller dans cette maison, de ne plus fréquenter cette compagnie, de rompre cette liaison ; et cependant jusqu'à présent vous n'en avez rien fait : il y a tant de Pâques déjà que vous dites toujours la même chose sans jamais le faire. Aussi quand même vous me le jureriez, je ne puis vous croire, dit saint Bernard : *Tu ne peux pas ce qui est moins, comment puis-je croire que tu pourras ce qui est plus ?* Tout cela n'est-il pas appuyé sur une expérience plus fréquente, plus solide et plus autorisée que la vôtre?

IX. Avant de finir, je veux vous accorder généreusement toutes vos suppositions. Eh ! bien oui, je vous accorde que vous pouvez vous exposer sans péché à l'occasion de pécher, que les forces nécessaires pour résister ne vous manquent pas, que vous pouvez compter sur l'assistance de la grâce, et que vous avez pour vous l'expérience. Mais baissez les yeux vers la terre, et contemplez ce gouffre béant qui engloutit Datan et ses compagnons. Savez-vous quel était ce Datan ? c'était un de ceux qui passèrent la Mer rouge à pied sec. Or, voici l'épitaphe gravée par Théodoret sur le bord de ce gouffre qui l'engloutit : *Ceux qui avaient marché au*

milieu de la mer ont été abîmés dans la terre; c'est-à-dire : ceux qui avaient passé la mer à pied sec ont fait naufrage sur la terre ferme. Appliquons-nous cette pensée : vous sortez sans blessure de cette soirée, je vous l'accorde : vous avez échappé à la mer : mais ces fantômes qui vous restent dans l'esprit, ces pensées qui troublent vos nuits, ce souvenir si vif des choses que vous avez vues et entendues, cette concupiscence solitaire, comme parle Tertullien, n'est-ce pas pour vous une tempête qui vous menace d'un naufrage sur la terre ferme? Je vais plus loin encore, et je vous accorde que vous ne péchez, ni pendant l'occasion ni après. Y a-t-il là de quoi vous rassurer? Ah malheureux! ouvrez les yeux, et sachez que ce sont des embûches que le diable vous prépare pour le moment de la mort. Ces occasions que vous avez cherchées, ces affections que vous avez nourries et entretenues par tant de visites, de caresses, de souvenirs, de saluts, de discours, de lettres, de messages, vous dites qu'elles ne vous font aucune impression maintenant? Je le nie : mais en supposant même que cela soit vrai, vous verrez s'élever au moment de la mort, et se représenter à votre esprit, toutes ces occasions, ces fantômes, ces souvenirs, ces liaisons. Ah! dans quelles angoisses toutes ces choses jetteront votre cœur! A quelle extrémité elles réduiront votre pauvre âme! Alors vous toucherez du doigt, alors vous confesserez cette vérité : que le plus grand danger des tentations, bien plus, que l'unique abîme de l'âme, à la vie et à la mort, c'est de s'exposer à l'occasion. Imprimez donc fortement dans votre cœur cet axiôme : qui ne fuit pas, se perd. Si vous ne le croyez pas, que Dieu vous fasse la grâce de ne pas l'éprouver.

SECONDE PARTIE.

X. S'il en est ainsi, le cas est désespéré ; puisque lorsqu'on se trouve en quelqu'occasion de pécher, la tentation est tellement forte qu'on ne peut se fier ni à soi-même, ni à Dieu. Que faut-il donc faire ? Où est le remède ? Le voici : fuir l'occasion ; il n'y en a et il ne peut y en avoir d'autre. Il faut faire ce qu'on fait en temps de peste, c'est-à-dire, employer trois choses, la fuite, le fer et le feu ; et d'abord la fuite. *Si vere ploras, exi foras*, crie saint Thomas de Villeneuve : *si tu pleures sincèrement, sors dehors* ; sors de cette maison, quitte cette liaison. Imitez Joseph, qui se sauva par la fuite, laissant son manteau dans les mains de sa maîtresse criminelle. Je ne vous décrirai pas ce tragique événement, car il est trop connu ; je ne vous le dépeindrai pas avec des couleurs artistement choisies ; on ne le voit, hélas ! que trop dans toutes les salles, dans tous les appartements, dans toutes les galeries : et Dieu sait de quelle manière, et avec quelles attitudes ! Oh ignominie de la peinture ! Comment ? Ce n'est pas assez de rencontrer dans quelques salons des Vénus nues, des Adonis effrontés, qui excitent les plus coupables passions ; il faut encore que les chastes Suzannes, les Magdeleines pénitentes, les Josephs, qui furent des exemples de pureté, servent à exciter d'impures

flammes. Pères de famille, nous nous reverrons au tribunal de Dieu, aussi bien vous qui gardez exposées dans vos maisons ces peintures infâmes que les peintres qui les ont faites. Honte, honte ! mais j'aurais trop à dire; et il faut revenir à notre sujet. Voici donc le vrai moyen de vaincre : fuir, fuir, fuir encore. Joseph ne perdit point le temps à examiner ce qu'il devait faire ; mais il descendit aussitôt, ou plutôt il vola, il se précipita dans les escaliers ; car quand la maison brûle, on se sauve de l'incendie en se jetant du haut en bas. — Mais, mon père, cet homme qui vient chez moi est l'ami de mon mari, le parrain de mon fils; c'est un ancien confident, et d'un âge déjà mur : quel danger peut-il y avoir là ? Faut-il que je le chasse ? — Je ne sais que vous dire ; mais écoutez ce que l'Écriture dit de Joseph : *Cette femme fatiguait le jeune homme.* Comment, jeune homme ? il nous est représenté plus haut comme un homme déjà mur : *Erat vir in cunctis prospere agens.* Faites attention : on devient vieux en vivant longtemps ; mais on paraît jeune en vivant longtemps avec quelqu'un. La première fois que la femme de Putiphar vit Joseph, il lui parut un homme mûr. *Vir erat ;* mais l'habitude de le voir le lui fit paraître enfin comme un jeune homme : *Et molesta erat adolescenti.* Que ceux qui m'entendent profitent de cette leçon ; et s'ils demandent un remède, le voici : la fuite, le fer, et le feu. — Mais mon père, si vous voyiez la personne avec qui j'entretiens cette liaison ; si vous saviez comme elle est modeste, spirituelle et humble : elle pourrait servir de modèle aux peintres pour une sainte Thérèse ou pour une Catherine de Sienne ; et vous voulez qu'il y ait là du danger pour moi ? — Ce que je sais, c'est que

pour fasciner Holoferne il suffit des scandales d'une Judith, jeune femme toute spirituelle : *Scandalia ejus rapuerunt eum.* Hélas ! certaines personnes spirituelles, voilées, modestes et cachées sont trop souvent des écueils sous l'eau, contre lesquels le naufrage est plus certain et plus fréquent. Le couteau dont se servit Pierre pour couper l'oreille à Malchus était destiné à trancher à table l'agneau pascal : *Habet illum in usu agni pascalis.* Je veux dire que les personnes sacrées, avec des moyens sacrés, et dans un lieu saint, peuvent tomber : c'est pour cela qu'il faut la fuite, le fer et le feu : *Si vere ploras, exi foras.*

XI. Mais, direz-vous, c'est là une rigueur excessive. — Excessive ? S'il en est ainsi, déchirez l'Évangile, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne parle donc pas clairement : la fuite, le fer et le feu, nous crie-t-il du haut du ciel : *Si ton œil te scandalise, arrache-le, et jette-le loin de toi ;* le fer et le feu : *si ta main te scandalise, coupe-la, et jette-la loin de toi ;* le fer et le feu : et afin de vous prouver que ce précepte n'est pas impraticable, je veux vous confondre par l'exemple d'une généreuse héroïne. Ah ! que ne sais-je son nom ! je voudrais qu'il fût gravé en lettres d'or. C'était une sainte religieuse de l'ordre de saint Dominique, dont s'était épris un roi d'Espagne. Quoiqu'elle fût innocente, et qu'elle eût dit mille fois : Plutôt la mort que le déshonneur, effrayée de tout ce que peut inspirer à un souverain une passion désordonnée, et craignant quelque violence pour elle-même et quelques taches pour le monastère, après de longues réflexions, poussée enfin par un instinct particulier du Saint-Esprit, elle se dit : Eh ! bien, puisque ce prince m'a dit tant de fois que mes yeux

sont ses étoiles, son aimant, je ne puis lui plaire avec ces yeux sans déplaire à mon Jésus. En parlant ainsi, elle place devant elle d'un côté une plume et une feuille de papier, de l'autre, une petite tasse, dans laquelle elle voulait envoyer au roi ses yeux en présent. Mais avant de se les arracher, elle lui écrivit en ces termes : « Sire, refuser tout à un monarque, c'est lui accorder tout : c'est pourquoi je me suis décidée à vous envoyer ces yeux qui vous ont tant plu, afin que vous laissiez à mon Jésus le trésor que je lui ai consacré depuis si longtemps. Voilà donc ces deux yeux que vous avez tant aimés : recevez-les sans horreur ; car s'ils vous brûlaient de loin, ils éteindront de près vos ardeurs. Ne me plaignez pas ; une religieuse qui perd la vue ne perd rien ; mon époux crucifié m'aimera plus avec deux plaies à la tête qu'avec mes deux yeux. Je ne vous demande qu'une seule grâce, ô prince ! par ces yeux que je vous envoie : c'est que vous daigniez considérer combien l'amour est aveugle, et que vous contentant à l'avenir de posséder ces yeux, vous laissiez à Dieu mon cœur. » Après avoir écrit ces mots, cette femme courageuse, transportée par une inspiration divine, s'arrache les deux yeux de la tête, et les envoie palpitants et dégoûtants au roi qui était épris d'elle.

XII. Cachez-vous, étoiles du ciel, ces yeux vous font pâlir ! O noble trophée de la pureté virginale, prunelles vénérables, reliques de sainteté ! venez ici femmes, venez ici jeunes filles, venez ici jeunes gens : ces yeux vous confondront au jour du jugement ; ils vous reprocheront tant d'œillades dans les églises, tant de regards coupables avec lesquels vous avez perdu tant d'âmes : ces yeux vous feront comprendre combien il était

nécessaire d'employer le fer et le feu pour fuir l'occasion du péché : et quoique nous ne soyons pas obligés d'imiter cette âme généreuse en nous 'arrachant les yeux, ce qu'elle fit par une inspiration de l'Esprit-Saint, nous devons toutefois l'imiter en les mortifiant, car ils sont les traîtres de l'âme ; en les tenant abaissés et fermés en temps et lieu convenables, pour maintenir la pureté du cœur. Ou bien encore, employons-les à pleurer aux pieds de Jésus tant de péchés que nous avons commis. Venez, ô mon doux rédempteur ! suppléer par votre grâce ce qui manque à ma langue, qui n'a point, je le sais, l'efficacité nécessaire pour persuader à ceux qui m'écoutent d'employer la fuite, le fer et le feu. Jésus vous crie du haut de cette croix : *Si ton œil te scandalise, arrache-le,* c'est-à-dire : si cette personne vous est chère comme la prunelle de vos yeux, chassez-la de votre maison. Ne me dites pas : Je changerai, je serai sur mes gardes, je prendrai plus de précaution: non, non, chassez-la, chassez-la ; *erue, projice :* le fer et le feu ! le fer et le feu ! Au feu ces lettres que vous gardez avec tant de soin ; au feu ces parures, ces rubans, ce portrait; au feu cet anneau que vous portez au doigt comme gage d'amour. Au feu ces livres obscènes où vous trouvez tant de charmes, ces peintures indignes : cherchez un peu, et si vous trouvez chez vous quelque tableau indécent, détachez-le du mur et jetez-le dans le feu en disant : *uro vos ne urar à vobis ;* je vous brûle pour n'être pas brûlé par vous pendant toute l'éternité en enfer. La fuite, le fer et le feu; c'est-à-dire n'allez plus dans cette maison, plus à cette soirée ; cessez cette intimité ; quittez cette compagnie; plus de ces folles amours, plus de ces orgies, non ja-

mais plus. *Si ta main droite te scandalise, coupe-la.* C'est Jésus qui vous le commande du haut de cette croix : ce n'est pas un conseil qu'il vous donne, c'est un commandement. Fuyez, mes frères, fuyez les occasions ; car si vous êtes dans l'occasion prochaine, ah ! grand Dieu, quelle calamité ! les sacrements ne vous servent plus de rien ; vos confessions et vos communions sont sacriléges : plus de Pâques, plus d'indulgences pour vous. Quels fruits produira donc ce sermon? Ah ! quelle douleur pour moi ! ce crucifix que je tiens à la main me dit que la prédication la plus nécessaire de toutes sera la moins profitable, et qu'il ne se fera rien de tout ce que je dis. Rien ? Comment ? Il n'y aura pas moins de familiarité entre les personnes de différent sexe ? Non. Il n'y aura pas moins d'immodestie dans les regards ? Non. Pas moins de liberté dans les paroles, de nudités scandaleuses ? Non. Les mêmes peintures lascives resteront suspendues aux murs ? Oui. On lira avec la même avidité les mauvais livres? Oui. On chantera aussi ouvertement des chansons impures ? Oui. On fréquentera également les compagnies dissolues ; on entretiendra les même liaisons ? Oui. On continuera d'aller dans les lieux suspects, et on s'y livrera aux mêmes orgies ? Oui. Ah mon Jésus ! à quoi servent donc tant de sueurs de vos ministres, tant de prédications, tant de sermons de carême, si malgré tout cela vos fidèles veulent se damner ? C'est à moi, s'il en est ainsi, de pleurer un si grand malheur, pourvu que mes larmes obtiennent la conversion d'une seule de ces âmes qui m'écoutent. Je ne vous demande aujourd'hui qu'une âme, Seigneur, qu'une seule, fut-elle la plus enfoncée dans les occasions du péché ;

ne me la refusez pas, ô mon doux Jésus ! Que demandez-vous d'elle ? Des larmes, la douleur, le repentir. Eh ! bien, je pleurerai pour elle ses infidélités : je vous demande pardon ; et ce que je demande à vous aujourd'hui, mon frère, ce ne sont pas des larmes, ce n'est pas de la componction. Non, non ; je ne vous demande qu'une généreuse résolution d'en finir avec cette occasion. Descendez au fond de votre cœur, et cherchez quelle est l'occasion qui vous retient dans les liens et l'esclavage de Satan. Quelle est-elle ? L'avez-vous trouvée ? Eh ! bien, rompez ces chaînes ; que faut-il pour cela ? Un oui généreux, et cela suffit. Dites donc de cœur : oui, mon Dieu, oui, mon Dieu, je veux en finir ; je ne verrai plus celui-ci, celle-là ; je n'irai plus dans cette maison. Ah ! quelle belle victoire! oh ! quel beau triomphe ! Mais, que dis-je ! une âme seule ! Prenez-tous, mes frères, oui tous, la noble résolution de renoncer à toutes les occasions du péché. Nous voici au commencement de la sainte quarantaine; à quoi serviraient mes fatigues et les peines que vous vous donnez vous-mêmes, si dans ces saints jours vous faisiez marcher ensemble les prédications et les soirées, les confessions et les occasions du péché ? Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi ; mais offrez tous à ce saint crucifix, pour premier fruit de ce carême, la résolution d'éloigner de vous toutes les occasions du péché : et pour en venir promptement à l'exécution, souvenez-vous que le plus grand danger des tentations, c'est de s'exposer à l'occasion, et que l'unique remède est de la fuir. C'est une vérité incontestable : ne pas fuir, c'est perdre la victoire ; et fuir, c'est être vainqueur. Quel moyen faut-il employer pour cela ? La fuite, le fer et le feu.

Répétez donc cent fois en retournant chez vous ces trois mots : la fuite, le fer et le feu ; la fuite, le fer et le feu.

SERMON POUR LE LUNDI

DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

DU JUGEMENT DERNIER.

Lorsque le fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous ses anges avec lui.

(*Saint Mathieu, 25.*)

I. Quand viendra ce grand jour où le ciel fera justice de tous les crimes de la terre? Quand poindra ce matin où apparaîtront au grand jour les péchés les plus secrets? C'est alors, ô justes! que vos larmes seront essuyées; c'est alors, ô pécheurs! que vos iniquités seront punies; c'est alors, ô impies! que le masque hypocrite sous lequel vous vous cachez sera arraché, que les replis les plus secrets de vos cœurs seront mis à nu, et que vos forfaits les plus exécrables paraîtront aux yeux de tous. Quel jour! Mon sang se glace en mes veines rien qu'à y penser. Oh! je vous peindrais avec

bien plus d'énergie les terreurs de ce grand jour, si ma langue, s'attachant à mon palais, et mes membres se pétrifiant d'horreur, je restais dans cette chaire comme une statue de pierre. C'est alors que mon silence, bien plus éloquent que ma parole, vous ferait comprendre pleinement les terreurs du jugement dernier. Jour du jugement, jour de vengeance, jour épouvantable, jour amer : *vox Diei domini amara.* Jour du jugement, jour de ténèbres, d'horreur, de cris, de bruit, d'épouvantes, de guerres, de carnage et de mort. Jour du jugement ! Ah ! pécheurs, vous avez mené une vie dont vous avez usurpé tous les jours, en les passant dans la crapule, l'impureté, les jeux, les plaisirs et la débauche ; mais après tous ces jours, il en viendra un qui sera tout entier à Dieu, qui mettra en lumière les heures les plus ténébreuses de votre vie. N'allez pas croire, pécheurs, que les sphères étant bouleversées en ce jour, la lune ensanglantée et le soleil éclipsé, on ne puisse plus voir vos misères au milieu de ces ténèbres. Non, elles ne resteront point dans l'obscurité. *Le jour viendra,* s'écrie Malachie, *allumé comme un four, et il vous brûlera.* Vous serez tous pénétrés par le feu ; et au milieu des clartés de cette grande lumière on ne verra que trop vos iniquités ; et la rougeur qui montera à votre front surpassera encore ces flammes qui vous consumeront en ce grand jour. Hélas quel jour ! O jour de fureur ! ô jour d'épouvante ! ô jour de misère ! ô jour épouvantable ! ô jour le plus terrible de tous les jours. Je veux donc aujourd'hui vous mettre sous les yeux toutes les horreurs de ce grand jour ; et pour procéder avec ordre, je le distingue en trois parties, le matin, le midi et le soir. Au matin, le tonnerre se fera entendre, et

l'aurore de ce jour apparaîtra marquée par des signes étranges et d'épouvantables prodiges : *Je ferai des prodiges en haut dans le ciel et des signes en bas sur la terre.* Ce sera le premier point. Au milieu du jour l'éclair partira, et le pécheur démasqué restera confus à la face du monde entier : *Et alors les secrets des cœurs seront révélés :* ce sera le second point. Le soir, tombera la foudre de cette terrible sentence : *Allez maudits au feu éternel :* ce sera le troisième point. Si ce tonnerre, si cet éclair, si cette foudre ne brise pas de componction le cœur des pécheurs qui sont ici, qu'ils craignent que leurs iniquités ne leur aient ôté en quelque sorte le caractère de l'homme, et ne les aient changés en brutes.

II. Les paroles terribles du prophète Ezéchiel retentiront comme un horrible tonnerre dans l'air ténébreux, et se feront entendre par tout l'univers. *Hurlez, hurlez, car le jour du Seigneur est proche; hurlez, car la fin de toute chair est arrivée.* Hurlez, ô mers; vous n'élèverez plus vos vagues vers le ciel. Quelle tempête ! quel bouleversement ! Hurlez, ô fleuves; vous ne coulerez plus : quelles inondations, quelles frayeurs. Hurlez, ô vents ! vous ne soufflerez plus : quelle fureur ! quels tourbillons ! quelle violence ! Et toi aussi, air, tu te dissiperas : quelles malignes influences ! Toi aussi tu seras détruite, ô terre ! quels tremblements ! quelles agitations ! La fin de toute chair est arrivée. Et vous, cieux, et vous, étoiles, et vous, planètes, vous ne brillerez plus : quelle pâleur ! quelles éclipses ! quelle obscurité ! *Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du firmament et les vertus des cieux seront ébranlées.* A la vue de ces étranges

événements, tous les mortels bouleversés courront çà et là, sans savoir comment échapper à de telles tribulations. Atterées par ce renversement de toute chose, les bêtes sortiront de leurs tannières, pour demander aux hommes du secours, et les hommes y chercheront au contraire un refuge contre ces calamités. Les mères se rencontreront et crieront en gémissant : *Bienheureuses les stériles, et les flancs qui n'ont point engendré.* Les hommes se rencontreront muets d'épouvante et d'horreur : poursuivis par le ciel qui gémit, par les étoiles qui tombent, par l'air qui retentit du bruit de la foudre, par la terre qui tremble, par la mer qui frémit, par les montagnes qui croulent, ils s'enfuiront dans les campagnes comme des squelettes animés, et des fantômes muets, pâles et défaillants : *La chair de quiconque se tient sur ses pieds se dessèchera.* Qu'arrivera-t-il, lorsque le feu, rompant les digues qui le retiennent dans sa sphère, descendra avec un déluge de flammes et de foudres, et pénètrera jusqu'au fond des entrailles de la terre consumée ; lorsque le feu du ciel et le feu de l'enfer, s'unissant contre les pécheurs, feront éclater avec un épouvantable fracas cette misérable terre, et que de tous les côtés on verra sortir par ces gouffres profonds des fleuves et des flammes qui engloutiront l'univers entier dans un océan de feu. Quelle désolation, quels incendies ! voir en un instant s'enflammer et brûler les montagnes, les rochers, les villes, les terres, les châteaux, en un mot, tous les monuments sacrés ou profanes que la main des hommes a élevés sur cette terre, voir tout cela détruit, réduit en cendres ! quel affreux spectacle ! car cette belle machine du monde que vous admirez sera réduite en peu d'heures, à quoi ?

à un énorme tas de cendres. *La terre et toutes les œuvres qu'elle contient seront brûlées*, dit saint Pierre.

III. Mais ce bruit ne nous épouvantera pas, nous, car tout cela probablement n'arrivera pas de nos jours. — Erreur : le formidable tonnerre qui doit attérer les vivants, ce sera le son de cette horrible trompette qui réveillera les morts, lorsque le monde étant réduit en cendres, lorsque tous les arbres, tous les animaux, tous les hommes étant morts, les anges sonneront de la trompette aux quatre coins du monde, et feront retentir partout ces épouvantables paroles : *Morts, levez-vous, venez au jugement*. Et tout aussitôt, obéissant à cette voie impérieuse, l'enfer, le purgatoire, la mer, la terre, vomiront tous leurs morts. Ouvrez-vous sépulcres, cimetières obéissez, caveaux scellés, tombes honorées, pyramides somptueuses, rendez à la vie les corps que vous renfermez : *Morts, levez-vous*. Quel désordre, quelle confusion, quel frémissement ! partout où il y aura des ossements décharnés et des cendres, on entendra retentir avec un affreux écho ces paroles : *Morts, levez-vous*. Représentez-vous, mes frères, cette résurrection universelle des corps : quel horrible spectacle de voir en un instant lancées en l'air ces pierres tombales que vous foulez aux pieds ! Voyez comme tous ces ossements s'agitent, cherchant à se joindre, et s'attachant ensemble avec leurs nerfs ; voyez les cendres se pétrir pour former de la chair, les cheveux s'étendre sur les crânes nus, et tous les cadavres sortir de leurs sépulcres. Toute la terre est semée de morts : mais quelle différence entre les corps ! Les uns sont beaux, splendides et brillants, les autres sont laids et difformes. Mais écoutez la trompette sonner une se-

conde fois, et retentir depuis les cieux les plus élevés jusqu'aux plus sombres abîmes de l'enfer : elle porte à toutes les âmes de la part de Dieu l'ordre de se réunir à leurs corps. Voyez-vous descendre du ciel une multitude d'âmes belles et resplendissantes comme des étoiles, et pressées de s'unir aux corps qu'elles ont animés. Mais voyez-vous de l'autre côté une foule bien plus grande encore d'âmes sales et noires, contraintes par les démons à sortir de l'enfer. Quelle terreur me serre le cœur ! Ah ! mes frères ! moi qui vous parle, et vous qui m'écoutez, de quel côté sortirons-nous, du ciel ou de l'enfer ? Que sera-t-il de nous ? Serons-nous des étoiles du ciel, ou des tisons d'enfer ? Que dit notre conscience ? N'est-ce pas un sujet bien digne de nos réflexions. Pensez-y un peu, pensez-y. O sainte foi, donnez-nous un rayon de votre lumière.

IV. Laissez de côté le doux accueil que les âmes bienheureuses font à leur corps, ce compagnon chéri de leurs fatigues et de leurs peines, s'unissant à lui tendrement, et versant dans ses membres les joies du paradis. Considérez plutôt les fureurs d'une âme damnée, contrainte de se réunir à son corps, en le voyant si laid et si difforme ; car le docteur angélique nous apprend que les damnés ressusciteront avec les difformités corporelles ; en le voyant si horrible, elle voudrait ne pas y entrer. Comment, se dit-elle dans sa fureur, comment ! il faut que je me réunisse à ces yeux que j'ai tournés avec tant de curiosité dans les églises, qui ont regardé avec tant de liberté des objets auxquels je n'aurais pas même dû penser ? il faut qu'avec ces yeux je paraisse devant le tribunal de mon juge ? *Et je verrai mon Dieu dans ma chair.* Il faut que j'informe de nouveau ces mains qui n'ont su

manier que des dés, des cartes, ou des armes, qui ont été si avares pour les pauvres, qui ont écrit tant de lettres tendres, qui se sont permis tant de coupables attouchements; et il faut qu'avec ces mains je comparaisse devant mon juge? *Et je verrai mon Dieu dans ma chair.* Il faut que j'anime de nouveau cette langue qui a proféré tant de paroles obscènes, tant de discours scandaleux, tant de blasphèmes contre le ciel, tant de médisances contre le prochain ; et il faut qu'avec cette langue je paraisse devant mon juge? *Et je verrai mon Dieu dans ma chair.* En un mot il faut que j'épouse une seconde fois ce corps, qui fut le complice et le témoin de mes iniquités, qui porte les traces infâmes de toutes mes souillures, de ces actions déshonnêtes, de ces gestes, de ces signes, de ces effronteries? Ah! quelle horreur! Et il faut qu'avec ce corps maudit je comparaisse devant mon juge? Pitié, ô ciel pitié! — De quel ciel veux-tu parler, insensé? le ciel est fermé pour toi! — Montagnes, pourquoi ne m'ensevelissez vous pas sous vos ruines? *Montes cadite super nos.* Quelles montagnes? as-tu perdu le sens? Les montagnes ne sont plus qu'un amas de cendres. Ah! du moins ténèbres, abîmes de l'enfer, engloutissez-moi, vous m'êtes presque devenus chers en ce moment. Les ténèbres, l'enfer seront en effet ton partage, mais il te faut auparavant paraître devant ton juge. La malheureuse ne peut résister plus longtemps. Oh! qui pourra jamais dire avec quel sentiment de colère, de haine et de fureur elle se précipite en son corps maudit, et lui apporte avec elle tous les tourments de l'enfer? Avez-vous jamais vu un possédé se débattre, s'écorcher, se déchirer? Ce que cette âme fait à son corps est bien pis : le damné se met aussitôt à s'arracher les cheveux; il enfonce ses ongles dans son visage;

il se mord, il se déchire les chairs avec les dents. Ah ! corps indigne, dit-il, membres impurs, chair infâme ! c'est pour te nourrir, pour te caresser, pour satisfaire tes sens, pour engraisser cet animal que je me suis damnée. Oh ! quelle horreur ! Oh ! sainte foi, donnez-nous un rayon de votre lumière ! Pécheurs, caressez maintenant votre corps si vous l'osez ; accordez-lui toutes les satisfactions qu'il vous demande ; mais sachez que je vous attends et vous donne rendez-vous à ce grand jour où nous réglerons nos comptes avec Dieu. Les âmes une fois réunies à leurs corps, la trompette continue de sonner : *Venez au jugement ;* venez comparaître devant votre juge. Princes, venez rendre vos comptes; vos combinaisons politiques sont finies : venez femmes vaines, il n'y a plus d'idolâtres pour vous adorer ; venez rendre compte, marchands sans patentes, avocats sans clients, banquiers sans comptoirs, juges sans code, soldats sans armes ; monarques et vassaux, nobles et plébéiens, laïques et clercs, jeunes et vieux, hommes et femmes, venez tous rendre compte ; tous, oui tous, à visage découvert, seuls, nus, mendiants, abandonnés, tremblants : venez paraître devant le tribunal inexorable de Jésus-Christ : *Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ,* sans issue, sans partialité, sans appui. Oh ! quel tonnerre, quel tonnerre, et il ne suffit pas pour vous réveiller !

V. Nous voici arrivés, mes frères, au milieu de ce grand jour, où l'on verra l'air sillonné par l'horrible éclat de la foudre, les cieux se fendre par le milieu, et le juge éternel paraître sur un trône de nuages brillants, et s'arrêter au-dessus de la grande vallée de Josaphat. Remarquez comme il descend au milieu des splendeurs d'une lumière éclatante, *avec une grande vertu et une*

grande puissance. Des millions d'anges et d'archanges, armés d'épées et de flammes lui font cortége : *et omnes angeli cum eo.* D'un côté, on voit dans l'air la croix brillante et glorieuse du rédempteur, dė l'autre, la très sainte Vierge avec un port de reine, mais dépouillée du beau titre de mère de miséricorde, et n'apparaissant que pour attester tout ce qu'elle a fait pour notre salut. Le Christ commandera d'abord du haut de son trône que l'on sépare en bas dans la vallée les méchants et les bons; et ce seront les anges qui exécuteront ce commandement : *exibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum.* Pour bien comprendre cette séparation, il faut supposer avec le prophète Zacharie que dans cette vallée il n'y aura point de confusion, mais que tous seront groupés d'après l'état où ils auront été pendant cette vie : *familiæ, et familiæ seorsum.* On verra d'un côté les papes, de l'autre les empereurs, les princes et les rois, ici les évêques, là les religieux, et il en sera ainsi de toutes les autres conditions. Cette première séparation faite une fois, conformément à l'état que chacun aura eu en ce monde, il s'en fera une seconde d'après l'état que chacun devra avoir dans l'autre vie, et cette séparation sera éternelle. Ce n'est point là une invention arbitraire des prédicateurs, mais c'est l'enseignement de l'Evangile : *exibunt angeli et separabunt.* L'ange chargé de faire la séparation ira vers les papes : *et separabit.* Tous les papes ont été appelés Saints-Pères ; tous ils ont été salués du titre de Bienheureux, et avec raison : mais c'est aussi un grand poids que d'avoir à rendre compte de toutes les âmes ; il ne sera donc pas étonnant que parmi tant de pontifes quelques-uns soient réprouvés et maudits. Oh ! quelle confusion pour ceux-ci ! De là l'ange

passera du côté des rois et des empereurs : *et separabit.* C'est là qu'il y aura à séparer. C'est peut-être pour l'exemple de la postérité que Dieu a voulu nous révéler dans la sainte Ecriture combien de rois parmi le peuple hébreu se sont sauvés, et combien se sont damnés. Ce peuple eut trois royaumes bien distincts : le premier, composé des douze tribus, eut trois rois : le second fut le royaume de Juda, et eut vingt rois ; le troisième, celui d'Iraël, et il en eut dix-neuf. Dans le premier, Saül se damna, David se sauva ; on ne sait quel fut le sort de Salomon. Dans le second, cinq se sont sauvés, treize se sont damnés, et il en est deux dont le sort est incertain. Dans le troisième, il y a eu dix-neuf rois de couronnés depuis Jéroboam jusqu'à Ozias, et tous ont été réprouvés. Jugez par cet exemple quelle séparation il y aura à faire parmi les princes. Quel malheur pour ce pauvre prince, lorsqu'il s'entendra dire par l'ange : hors d'ici; ce n'est pas là votre place ; elle est en bas parmi la plèbe de vos sujets : quelle confusion ! Puis viendra la séparation des évêques, des archevêques et des prélats de l'Eglise. Ah ! de grâce, ne me demandez pas s'il y aura là des séparations à faire : car il s'agit ici de la charge des âmes, et je vois déjà mis de côté, celui-ci, pour n'avoir pas fait l'aumône, celui-là, pour avoir enrichi ses parents du patrimoine de Jésus-Christ ; l'un, pour n'avoir pas donné au peuple l'aliment de la doctrine, l'autre, pour n'avoir pas été exemplaire, et pour avoir laissé mourir sans sacrements tant d'âmes dans son diocèse, en ne veillant pas assez, où en ne punissant pas quand il le fallait. N'est-il pas vrai, Seigneur, que c'est par la négligence d'un grand nombre de prélats que le monde penche vers sa ruine ? Il ne faut donc plus douter de la vérité de cette

histoire racontée par saint Jérôme, touchant un prêtre qui, ayant refusé l'épiscopat, apparut après sa mort à un de ses oncles, lequel était religieux, et l'avait conseillé dans cette circonstance. « Je vous remercie, mon père, lui dit-il, de m'avoir dissuadé d'accepter l'épiscopat; car si j'avais été au nombre des évêques, je serais maintenant au nombre des réprouvés. » Vous tous qui avez charge d'âmes, le poids de l'épiscopat pèse, sinon tout entier, du moins en partie sur vos épaules; y aura-t-il donc aussi beaucoup à mettre de côté parmi vous? Je baise le pavé que vous foulez aux pieds, et je prie Dieu que vous soyez tous, vous et vos prélats, privilégiés et exempts de cette horrible séparation.

VI. Avant de passer à la séparation des ordres religieux et des prêtres, je ne puis m'empêcher de rougir, et de cacher mon visage dans mes mains. La sainteté fleurit parmi les ordres religieux et dans le clergé, je le sais : mais tous les religieux et tous les prêtres vivent-ils saintement? Je l'ignore, et je crains qu'il n'y ait à cause de cela beaucoup à mettre de côté. Oh! mes frères, que les séculiers aillent en enfer par le chemin de l'enfer, je le conçois encore; mais que les religieux et les prêtres y aillent par le chemin qui conduit au paradis, je ne puis le comprendre. Malheureux que je suis! si, enveloppé dans ce sac, si, malgré mes jeunes et mes austérités, malgré toutes mes prédications et mes missions, je devais encore être un de ceux qui seront séparés de Dieu en ce jour! si de cette même langue avec laquelle je le bénis et le prêche en ce moment j'étais condamné à le maudire toujours, quelle douleur, quelle confusion ce serait pour moi! Insensé, me diriez-vous, il a aidé les autres à se sauver, et il s'est damné lui-même. Prêtres vénérables,

pieux religieux, malheur à nous ; si nous ne nous sauvons pas, notre condition aura été la plus misérable ! Maintenant dites-moi, mes frères, si, tout en méditant souvent ces maximes éternelles, et en les prêchant aux autres, en vivant dans une prière et une pénitence continuelle, en prenant tant de précautions contre notre faiblesse, en ne voyant les femmes qu'au confessionnal, pour les aider et sauver leurs âmes, nous sommes encore si exposés à nous perdre, que sera-ce de vous qui vivez dans une telle dissipation? Ah ! qu'il y aura parmi vous de séparations à faire ! Hélas ! que de plaintes, que de frémissements en ce jour, lorsque l'ange séparateur courra de tout côté, et chassera dehors les réprouvés ! Il prendra par la main ce chevalier et le chassera de l'ordre des nobles, parmi la populace la plus vile ; il rejettera ce père de famille parmi les assassins, et cette épouse parmi les femmes perdues ! Oh ! saint ange ! j'ai péché, il est vrai, mais mon péché a été secret, personne ne l'a su. C'est bien, il sera connu aujourd'hui ; dehors, dehors, *foris canes, foris malefici, foris adulteri*. Sortez, misérables, cette place n'est pas pour vous. Et pour augmenter encore leur confusion, l'ange lira publiquement le long catalogue des réprouvés. Souverains, qui vous êtes assis sur le même trône, David à droite, Saül à gauche. Ministres qui avez servi dans la même cour, Mardochée à droite, Aman à gauche. Fils du même père, Jacob à droite, Esaü à gauche. Epoux, qui avez reposé dans le même lit, Esther à droite, Assuérus à gauche. Apôtres du même Christ, Pierre à droite, Judas à gauche. A droite ce père si bon, à gauche ce mauvais fils ; à droite cette mère si pieuse, à gauche cette fille si vaine. Amis si chers, vous serez séparés de vos confidents ; époux,

vous serez séparés de vos femmes, et séparés pour toujours. Plus jamais un regard, plus jamais une parole. Vous serez aussi éloignés les uns des autres que le péché est loin de la sainteté, le démon loin de Dieu, l'enfer loin du paradis. Oh! sainte foi, un rayon de votre lumière! Mes frères, nous qui sommes rassemblés maintenant dans cette église, nous serons un jour rassemblés dans cette vallée; c'est un article de foi. Pensez-vous que nous serons tous à droite, ou que quelques-uns d'entre nous seront à gauche du côté des réprouvés? Je vous parle à vous qui avez toujours en horreur la compagnie des bons, qui les traitez de scrupuleux, de mélancoliques : ah! vous serez alors séparés d'eux comme des excommuniés, sans aucun espoir de voir jamais vos saints patrons, vos anges gardiens, Marie votre mère, jamais, non jamais, tant que Dieu sera Dieu. Je devrais terminer ici ce sermon. Quel éclair, quel éclat! et cela ne suffit pas pour briser votre cœur et vous faire changer de vie. Quelle sera donc l'âme assez dure pour ne pas chercher à prendre ses précautions afin de mettre son salut en sûreté?

VII. Mais que dis-je? Finir ici mon sermon; c'est plutôt maintenant qu'il faudrait le commencer; car ce qu'il y a de plus horrible en cette journée, c'est précisément cet examen rigoureux et public de tous les péchés du monde : *Judicium sedit et libri aperti sunt.* Oui, à l'éclat de cette lumière pénétrante *tout sera nu et découvert, et les secrets des cœurs seront révélés.* En pensant à ces choses, l'horreur que j'éprouve me permet à peine d'achever ce que j'ai à vous dire. O mes frères, et moi aussi je serai acteur dans cette scène de désolation; chacun de nous sera tout à la fois pour soi-même un spectacle et un spectateur; je verrai vos péchés, et vous

verrez les miens. Je vois un saint Bernard qui se couvre la face de confusion, et qui s'écrie : *En ce jour, la honte de mes péchés me plongera dans la crainte et l'angoisse, lorsqu'on dira de moi : voici Bernard et ses œuvres.* Grand Dieu ! si un saint Bernard parle ainsi, que sera-ce de moi lorsqu'on dira : voici frère Léonard ? voici ses actions criminelles ? Oh ! quelle confusion ! Que sera-ce de vous, aussi mes frères, lorsque sur ce grand théâtre seront révélés tous vos péchés, non-seulement les péchés d'action, mais encore tous ceux de pensées auxquelles vous avez consenti, avec toutes les circonstances les plus horribles et les plus honteuses ? Ils seront vus de tous, par un seul regard, de même que l'on voit d'un seul coup dans un grand tableau toutes les choses qui y sont représentées. Que deviendrez-vous donc, mes frères, que deviendrez-vous, lorsque toutes les choses seront nues et révélées ? Chacun de vous sera comme un miroir dont les moindres défauts, les moindres taches seront visibles aux yeux du monde entier. Ne vous imaginez pas que dans cette infinie multitude d'hommes et de péchés, vous échapperez à l'attention des autres et à la confusion qui en est la suite : ne dites pas que les damnés seront occupés à bien d'autres choses qu'à écouter ou à contempler les péchés d'autrui. Non, mes frères, non : car Dieu voulant rendre raison au ciel et à la terre de ses formidables vengeances, fera par sa puissance infinie que les péchés de chacun soient connus ; de sorte que chaque pécheur, dans cette assemblée du genre humain tout entier, sera confus et honteux comme s'il était seul en présence de tous les hommes. Persuadez-vous bien de cette grande vérité ; et quand on vous fait une injustice, dites-vous aussitôt à vous-même : au jour du jugement mon innocence sera

reconnue. S'il en est ainsi, où êtes-vous, hypocrites, vous qui, avec quelques soupirs arrachés du cœur à grande peine, avez su vous faire passer pour homme de bien; vous qui avez joué la sainteté, et vous en êtes fait un marche-pied pour monter à des honneurs que vous ne méritiez pas? Votre temps est fini : jetez là ces habits de théâtre et ce masque : le souverain juge vous l'arrachera lui-même du visage. Dieu veut que le monde entier sache qui vous étiez et qui vous êtes ; il veut que votre malice apparaisse au grand jour. Pécheurs, quelle sera votre confusion, lorsque vous vous entendrez reprocher par Dieu lui-même tout le mal que vous avez fait dans votre jeunesse, tous les regards licencieux, tous les discours obscènes, tous les mauvais désirs du cœur, tous les mouvements déréglés du corps, toutes les heures que vous avez passées dans les jeux, dans les bals, dans les conversations trop libres, en des fêtes scandaleuses : tout le mal que vous avez commis dans l'âge mûr, tous ces desseins pervers, ces pensées ambitieuses, ces cabales, ces détours, ces démarches pour asseoir votre fortune sur la ruine d'autrui? Quelle stupéfaction pour le pauvre pécheur, quand il verra sortir du fond de sa conscience, tous ces péchés qu'il n'a point confessés, par suite de négligence dans son examen, et ceux qu'il a confessés sans douleur ni ferme propos; lorsqu'il se verra condamné, non-seulement pour le mal qu'il a fait faire aux autres, mais encore pour celui qu'il n'a pas empêché, devant le faire? Ce magistrat aura à rendre compte de tous les désordres d'une commune, d'une ville; ce gentilhomme, d'un million de péchés mortels commis par les autres à l'occasion de ces peintures lascives, qu'il garde dans sa villa. Ce père, cette mère aura à rendre compte de tous les

déréglements de ses enfants : et tous ces péchés seront vus de tous, considérés de tous, révélés aux yeux de tous, comme s'ils se commettaient au moment même. Oh ! quelle confusion, quelle honte ! *Qu'ils rougissent*, dit le Psalmiste, *qu'ils rougissent et soient conduits en enfer*. Cette honte, cette confusion sera un supplice plus horrible que l'enfer lui-même.

VIII. Comprenez-vous, mes frères, la rougeur qui vous montera au front en ce grand jour ? Si dans ce moment, éclairé de Dieu, je découvrais par une vertu divine un péché honteux et secret commis par une des femmes qui se trouvent ici présentes, et si je le publiais à haute voix en disant : sachez que telle personne, de telle famille, assise sur ce banc, a commis ces jours derniers tel péché ; si je la montrais au doigt, de sorte que vous puissiez tous la regarder en face, cette malheureuse, dites-moi, n'aimerait-elle pas mieux aller s'enfermer dans un sépulcre que de souffrir publiquement un tel affront ? Je sais, de science certaine, écrit un auteur digne de foi, qu'une jeune fille étant tombée, et n'ayant pu, malgré tous les moyens, empêcher les suites de sa faute, conjura instamment son séducteur de lui ôter la vie, afin d'échapper à la confusion : et celui-ci, cruellement indulgent, lui donna à boire un poison très violent qui l'envoya promptement en enfer. Or, cette jeune fille inconsidérée ne se verra-t-elle pas jeter à la face en ce jour le péché qu'elle a commis ? Et la confusion qu'elle en éprouvera sera bien plus grande encore. Oh ! qu'elle sera terrible la lueur qui illuminera les choses cachées dans les ténèbres, qui répandra sur la masse des pécheurs une lumière si claire qu'elle rendra visibles toutes les iniquités. Pécheurs, mes frères, quelle honte, lorsque tout le modde verra ces

péchés que vous cachez avec tant de soin, ces usures, ces impuretés, ces désordres, ces souillures, ces pensées déshonnêtes? *Et audient gentes ignominiam ejus*. Oui, oui, tous les peuples entendront promulguer à haute voix nos péchés les plus honteux : amis, ennemis, connaissances, voisins, étrangers, les fils, la femme, le mari, tous les saints, tous les hommes, tous les démons : *audient, audient*. Si vos crimes devaient être publiés à son de trompe sur une place publique; s'ils devaient être imprimés en plusieurs langues et envoyés ainsi à toute l'Europe, quelle confusion ce serait pour vous ! Et cependant, qui vous connaît dans le monde ? Mais dans cette grande assemblée, le genre humain tout entier vous connaîtra : tous vous montreront au doigt en disant : Voyez-vous, ce malfaiteur, ce scélérat ? Comprenez-vous la honte que vous éprouverez alors ? Non, vous ne le comprenez pas encore : Savez-vous quand vous le comprendrez ? Ce sera lorsque *l'univers combattra pour lui contre les insensés*. Les premiers à parler contre vous, ce sera les complices de vos péchés. Jeune homme, voyez-là cette femme dont vous avez tant de fois attendu un soupir. Maudit, vous dira-t-elle à haute voix, toi qui as été un scandale pour moi, séducteur de mon innocence, toi à qui je dois la perte de mon âme, te rappelles-tu ce jour, cette nuit, cette occasion ? Et elle découvrira alors toutes vos infamies. Et vous, jeune fille, voyez-vous ici cet homme qui vous disait que votre péché resterait à jamais enseveli : c'est lui qui, aujourd'hui ,sera votre accusateur : il dévoilera votre honte en présence du monde entier : mais il ne parlera pas seul ; tous les instruments qui auront servi à votre péché parleront avec lui. Ces pré-

sents, ces lettres, ces intermédiaires élèveront aussi la voix contre vous. Ces lits que vous avez souillés, ô adultères, ces chambres obscures, ces lieux secrets, jusqu'aux pierres de cette chambre élèveront la voix contre vous : *saxa de parietibus loquentur*. Que dis-je ? les murs de cette église parleront. Oui, oui, les murs de cette église vous rediront tant d'exhortations de vos confesseurs, tant de prédications, tant de missions dont ils ont été témoins. Et quand même ils se tairaient, je parlerais moi, et je vous dirais : Ne me suis-je pas épuisé dans le carême de cette année ? ne vous ai-je pas parlé clairement ? Ne vous ai-je pas averti de ces mêmes dangers ? Mais vous vous êtes moqués de mon zèle, vous avez ri de mes paroles. Ce Christ que vous avez offensé, c'est lui qui parlera : devenu notre juge en ce jour, il parlera dans sa colère et vous dira : Méchant, tu as cru que je serais semblable à toi ; que j'approuverais tous tes excès : Eh ! bien, regarde-moi, me reconnais-tu ? N'est-ce pas toi qui, non content de perdre ton âme, m'as ravi encore les âmes des autres? Lis dans ce livre toutes les iniquités, lis, lis ; peux-tu nier tous ces blasphèmes que tu as vomis contre mon corps et mon sang, toutes ces calomnies dont tu as taché l'honneur de ton prochain, toutes ces injustices par lesquelles tu as usurpé le bien d'autrui ? Lis toutes ces irrévérences dans les églises, toutes ces indécences scandaleuses, tous ces murmures ; lis toute la procédure de tes crimes, lis, lis ; qu'as-tu à répondre? défends-toi, justifie-toi, parle : *narra, narra si quid habes, ut justificeris*. Hélas, hélas qui pourra jamais supporter de tels reproches ? *Ante faciem indignationis ejus quis stabit* ? Quelle excuse alléguerez-vous, mes

frères ? L'ignorance ? Menteur, vous dira Jésus-Christ, oublies-tu tant d'avertissements, d'exemples et de conseils ; tant d'inspirations que je t'ai envoyées ? Je le sais moi, et tu ne peux le nier ; comment peux-tu donc dire que tu ne savais pas ? Ah Seigneur, j'étais faible, je ne pouvais pas......... Malheureux, viens ici, regarde ces amis, ces parents, ces contemporains qui étaient plus faibles et plus délicats que toi ; et pourtant ils sont restés purs et innocents : comment dis-tu donc que tu ne pouvais pas ? Ah ! Seigneur, vous avez raison : ayez pitié de moi ; j'implore votre clémence et votre miséricorde. — Impie, tu m'invoques maintenant Implorer ma clémence, toi qui a ri des sacrements, qui t'es moqué des prêtres, qui a profané mes églises! Toi qui n'a jamais eu pitié de ton prochain, qui a abusé du temps, de mes bienfaits, de la santé, de la fortuue, de l'honneur, de la vie, de tout en un mot, et qui ne t'en es servi que pour m'offenser ! Tu implores ma clémence ! Non, non, il n'y a plus de clémence, il n'y a plus de compassion, plus de miséricorde. *Non parcam in die iræ et vindictæ, non parcam ; erubescant et conturbentur et confundantur et pereant.* Oh ! quel horrible tonnerre, quel affreux éclair ! et cela ne suffit pas pour briser vos cœurs ? Attendez-vous encore la foudre ? Eh bien, vous l'aurez ; mais reposons-nous un peu au paravant.

SECONDE PARTIE.

IX. Nous voici arrivés au soir de ce grand jour, mais avant que le juge éternel foudroie les réprouvés, il se tourne avec un front serein et un regard bienveillant vers les prédestinés : *Venez les bien-aimés de mon Père,* leur dit-il. C'est avec ces paroles qu'il les accueille ; il les console, il va au-devant d'eux, les embrasse, les presse avec tendresse contre son cœur, et leur dit : Ames qui m'êtes si chères, gages précieux de mes douleurs, glorieuses conquêtes de mes plaies, vous m'avez coûté beaucoup, il est vrai ; mais il me semble vous avoir avoir gagnées pour peu de choses. Oh ! comme je vous suis obligé d'avoir observé ma loi, estimé ma grâce, consacré votre vie aux exercices de la piété et de la pénitence ! C'est pour moi, je le sais, que vous n'avez point paru dans ces théâtres, dans ces soirées, dans ces réunions ; que vous avez maintenu mon honneur dans les tribunaux, dans les cours, dans es maisons, au milieu des intérêts de ce monde, dans le tumulte des affaires : je m'en souviens bien, je vous reconnais et je vous en rends grâces : *et tunc laus erit unicuique à Deo.* Venez donc posséder votre héritage ; venez vous asseoir sur ces trônes qui ont été faits pour vous avant que vous fussiez nés. Et en leur par-

iant ainsi, ô sort digne d'envie ! il les admet au baiser de son côté sacré, et, les élevant en l'air, il les sépare de la foule des réprouvés, pour les introduire dans cette gloire immense qu'il leur a promise comme récompense dès le commencement des siècles : *Venez, bien-aimés de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'établissement du monde.*

X. Puis le souverain juge, armant son visage de terreur, le front sévère et le regard indigné, brisant tous ces sceaux sous lesquels est écrit le sort des réprouvés prend en main la foudre, et se prépare à la lancer contre eux. Ah ! tendez de noir cette église, afin de représenter au vif toute l'horreur de ce grand théâtre. Toute la confiance des Anges, toute la joie des saints se change en crainte et en angoisse. Toutes les légions des Anges, des Archanges, des Principautés et des Vertus tirent l'épée du fourreau, afin de frapper les damnés, et de les précipiter dans l'abîme. A ce spectacle horrible, tous les saints, tous les justes tremblent : que doit-ce donc être de ces pauvres réprouvés qui se tiennent en bas au fond de la vallée ? Il sont là hésitants, déconcertés, le regard fixe, sans prononcer une parole, sans pousser un soupir. Oh ! quelle horreur ! quel silence ! Mais hélas ! leur épouvante augmente encore, lorsqu'ils voient Notre-Seigneur irrité, qui, pour faire éclater davantage sa justice, ordonne qu'on enlève sa croix, comme étant une enseigne de sa miséricorde, et qu'à la place on agite dans les airs un étendard de deuil, sur lequel sera inscrit le nom le plus épouvantable de tous les noms. Quel est donc ce nom ? Le voici : *vocans nomen ejus absque misericordia*. C'est là le nom que Dieu portera sur son front en ce jour :

sans miséricorde. Oui, pécheurs, elle est finie pour vous la miséricorde ; le temps de la pitié est passé. Au moment où la croix disparaît, des sanglots et des plaintes retentissent en bas dans la vallée. Malheureux que nous sommes, s'écrient tous les réprouvés en gémissant, il n'y a donc plus pour nous de miséricorde, plus pour nous d'espérance de salut. O désespoir horrible ! Pour représenter au vif toute l'horreur de cette scène, qu'on enlève d'ici la croix qui est sur l'autel : ce signe de miséricorde ne convient pas en un moment où tout doit respirer la justice et la terreur. Voyez-vous, pécheurs ; de même que ce crucifix vous tourne le dos, et semble vous fuir, de même aussi en ce jour vous serez abandonnés de Dieu, abandonnés des saints, abandonnés de la divine miséricorde. La croix une fois transportée dans le ciel par les anges, Notre-Seigneur se tourne vers sa bienheureuse mère,et lui dit d'une voix résolue : Ma mère, en ce jour je ne suis plus fils, je suis juge : laissez faire la justice ; vous avez le cœur trop compatissant, retirez-vous : *Et alors,* dit saint Augustin, *Marie se retirera de la porte du Paradis.* Oh ! quels hurlements pousseront en bas tous les réprouvés, en se voyant abandonnés par la mère de la miséricorde ! Ils l'invoquent, ils la prient, mais elle, se retournant vers eux, répète à ceux qui l'implorent les paroles de Jérémie : *Comment pourrais-je vous êtes propice* ? Je ne puis plus vous aider ; retirez-vous, mon fils vous a maudits, retirez-vous; ne m'accusez pas, n'accusez que votre dureté et votre obstination : et en parlant ainsi, elle leur tourne le dos et les laisse. Ah ! quel glaive de douleur transperce le cœur de ces malheureux, lorsqu'ils se voient abandon-

nés par la mère de la miséricorde. S'il en est ainsi, cachez cette image de Marie, comme signe que cette divine Vierge tourne le dos à tous ceux qui se sont pas ébranlés par la crainte d'une justice aussi sévère. Voici que le soleil s'obscurcit, la lune est éclipsée, les étoiles sont dispersées, toute cette immense vallée est plongée dans d'épaisses ténèbres, et n'est plus illuminée que par l'éclat qui jaillit des yeux du souverain juge irrité. Ah ! s'il en est ainsi, éteignez ces lampes, fermez les fenêtres et les portes de cette église, comme signe que les portes du Paradis se fermeront pour toute l'éternité. Oui, toute espérance sera éteinte pour le pécheur en ce jour, et il n'y aura plus d'issue pour lui. Ecoutez donc, écoutez tous au milieu de ces ténèbres et de ces horreurs la terrible sentence que Jésus-Christ fulmine contre les réprouvés.

XI. Le rédempteur irrité ouvre enfin la bouche du haut des cieux, et dit d'une voix épouvantable : Me voici. Je suis ce Christ que vous avez blasphémé, maudit et tant offensé ; le jour de mes vengeances est enfin arrivé : *ecce dies ultionis meæ advenit.* Regardez ces plaies que j'ai reçues pour vous ; elles serviront de bouche pour prononcer contre vous l'éternelle malédiction : puisque vous avez voulu votre malheur, soyez malheureux pour toujours. Vous n'avez pas voulu de ma passion, de mon sang, de ma mort pour votre rédemption ; qu'elle serve pour votre damnation éternelle. Vous m'avez voulu pour ennemi, vous m'aurez pour ennemi toujours. Retirez-vous donc, maudits, maudits de moi, maudits de mon Père, maudits du Saint-Esprit, maudits de Marie, ma mère, maudits de mes saints, maudits de tous : allez à votre perte, malheureux, al-

lez, allez. Oh ! quelle foudre ! quelles flèches ! pauvre damné, recommandez-vous aux saints : voyez-vous en haut votre saint patron ? Invoquez-le, suppliez-le. Mais je l'entends vous dire aussi, lui : Va, maudit, va au feu éternel ; il n'y a pas plus ici de protection pour toi. Eh ! bien, recommandez-vous à votre ange gardien, qui s'est donné tant de peine pour votre salut. Non, non, crie-t-il ; va, maudit, va au feu éternel, je n'ai plus rien à faire avec toi. Recommandez-vous du moins à ces petits enfants que vous avez perdus encore innocents ; voyez-vous comme ils entourent le Très-Haut! Non, crient-ils, va, père maudit, va mère maudite, va au feu éternel : Tu t'es révolté contre notre Dieu, sois maudit pour toujours. Ah ! malheureux, c'en est donc fait de vous. Le souverain juge répète sa malédiction : Allez, maudits, allez, que faites-vous ici, qu'attendez-vous ? Allez donc, livrez-vous à la fureur et au désespoir, allez au feu : *In ignem* ; au feu, au feu : mais ce n'est pas encore assez, au feu éternel : *In ignem æternum*. A peine l'horrible sentence est-elle fulminée que la terre s'entr'ouvre comme un gouffre immense qui aboutit au fond de l'abîme : Dieu foule au pied les réprouvés, et tous, hommes et démons, nobles et plébéiens, princes et esclaves, tous tombent pêle-mêle en enfer. O grand Dieu, quelle confusion, quel chaos, quels blasphèmes, quels hurlements, quelles plaintes, quelles fureurs, quel désespoir ! La terre une fois purgée de tous les péchés des hommes, les portes de l'abîme se referment, et Dieu en jette la clef dans l'immense océan de l'éternité, afin de montrer qu'elles ne s'ouvriront plus jamais, plus jamais, plus jamais, tant que Dieu sera Dieu, tant que Dieu sera Dieu.

XII. Eh ! bien, pécheurs, que faites-vous ? Tombez tous à genoux ; et, la face contre terre, le cœur brisé par la douleur, humiliez-vous devant la majesté divine. Que chacun dise en son cœur avec des soupirs et des larmes : qu'arrivera-t-il de moi en ce jour ? Quel sera mon sort ? Et le mien, mes frères, que sera-t-il ? Ah ! je veux être le premier à me prosterner la face contre terre, en demandant à Dieu pardon de tant d'iniquités: je veux être aujourd'hui le plus honteux et le plus confus; je veux être le premier à me frapper la poitrine, à supplier la divine majesté qu'elle me châtie maintenant, pourvu qu'elle ne me maudisse point au jour du jugement. Demandez donc tous pardon, frappez-vous tous la poitrine, implorez tous pour vous la divine miséricorde, et laissez-moi demander pour moi la justice. Justice, ô mon Dieu, justice ; châtiez-moi maintenant, faites fondre sur moi tous les malheurs, toutes les malédictions de cette vie pourvu que je n'encoure pas la malédiction éternelle en ce grand jour. Que voulez-vous, mon Dieu ? Voulez-vous des soupirs, des douleurs, des larmes ? Voyez ce peuple béni plongé dans une mer de larmes, de plaintes et de soupirs. Que voulez-vous de plus ? Du sang, la pénitence ? Eh ! bien, je la ferai pour tous : *Brûlez, mon Dieu, brûlez ici-bas, pourvu que vous pardonniez dans l'éternité.* Demandez donc pour vous la miséricorde ; criez-tous : Miséricorde, ô mon Dieu, miséricorde ! Je veux demander pour moi la justice avec toutes ces rigueurs. Où serez-vous, pécheurs ? A droite ou à gauche ? Que vous dit la conscience ? Faites donc pénitence : pénitence, mon frère, pénitence : donnez au moins quelques signes de douleur, frappez-vous la poitrine. Mais relevez-vous,

mes frères, essuyez vos larmes, et tempérez votre douleur : j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre il est temps encore, mes frères, il est temps encore d'obtenir une sentence favorable. O temps précieux ! Oh ! quelle consolation pour le cœur ! *C'est moi, le Seigneur, qui fais miséricorde et justice.* Jésus ne nous a menacés du jugement que pour nous faire miséricorde : et qu'avons-nous à faire pour nous assurer un si grand bien ? Embrassons Jésus crucifié, notre bien, notre avocat, afin qu'il nous bénisse avant de devenir notre juge. Joignez tous les mains, et priez Jésus qu'il se fasse voir, qu'il jette sur vous un regard d'amour : et en le voyant paraître, éclatez tous en sanglots, avec un vif désir de le presser sur votre cœur. Venez donc, ô mon bien ! Le voici, le voici, notre bon Jésus. Formez tous le désir de l'embrasser tendrement. Venez, ô mon Jésus ; venez Jésus de mon âme, venez Jésus de mon cœur. Oh ! maintenant que j'ai mon Jésus entre les bras, mon âme est consolée. C'est en votre nom à tous que je l'embrasse en ce moment, et que je baise ses plaies sacrées. Permettez, ô mon doux Jésus ! que les larmes aux yeux, je vous fasse une demande aujourd'hui. Dites-moi, ô mon bien ! parmi ceux m'écoutent, en est-il un qui ait à tomber en enfer ? Ah ! s'il en est un seul, montrez-le moi, ô mon Jésus ! montrez-le moi, car je veux aller embrasser ce pécheur, et l'amener à vos pieds contrit et humilié. Où es-tu pécheur ? Viens aux pieds de ce crucifix ; il en est temps encore, mon frère, il en est temps encore. Jésus t'ouvre ses bras et son cœur : demande-lui donc pardon, et lui dis, le cœur brisé de douleur : j'ai péché, mon Dieu, je mérite la mort, je mérite la malé-

diction, je suis indigne de pitié et de pardon. Et vous, mon Dieu, que dites-vous? Le condamnez-vous, le maudissez-vous? Non ; *je ne veux pas la mort du pécheur.* O bonté, ô amour, ô douceur infinie de mon Jésus ! Vous ne voulez donc pas la mort de ce pécheur; et après tant de péchés commis par lui, vous ne voulez pas le punir ? Que voulez-vous donc, ô mon Jésus, que voulez-vous ? *Qu'il se convertisse.* As-tu entendu, pécheur ? Jésus ne te demande qu'une chose, c'est que en finisses avec le péché, c'est que tu cesses ta vie criminelle, tes mauvaises habitudes ; que dès aujourd'hui tu te sépares de cette occasion, tu restitues ce bien mal acquis, tu te réeoncilies avec cet ennemi ; que dès aujourd'hui tu ailles trouver un bon confesseur, et que tu te convertisses sincèrement. Maintenant, ô mon Jésus, j'ai une bonne nouvelle à vous donner : ce pécheur, que vous voyez ici, est repentant, et son cœur est brisé de douleur : que voulez-vous de lui, mon Dieu ? *Qu'il se convertisse et qu'il vive.* Comment! vous voulez qu'il vive après avoir commis tant de péchés ? Oui, qu'il vive, qu'il se convertisse, qu'il se confesse, et qu'ensuite il vive repentant. Vous voulez que ce criminel vive après avoir passé tant d'années sans se bien confesser? Oui, qu'il vive, qu'il se convertisse, qn'il se confesse et vive repentant. Vous voulez que cette femme vive après avoir passé toute sa vie au pouvoir du démon, plongée dans les désordres les plus criminels, elle qui croit ne pouvoir en sortir ? Oui, qu'elle se convertisse, qu'elle se confesse et qu'elle vive repentante. Mais, mon Sauveur, comment faut-il que ces pauvres pécheurs vivent ? Le voici : qu'ils vivent sous la protection de Marie, ma mère, et ils seront en sû-

reté. Ah ! pécheurs ! adressez-vous à Marie ; elle est notre espérance, notre vie et toute notre consolation. Sainte Vierge, puisqu'il en est ainsi, nous avons recours à vous: je vous recommande ce peuple, afin qu'aucun ne soit condamné au jour du jugement, mais que tous soient placés à la droite et parmi les élus. En sera-t-il ainsi ? Oui, si vous êtes vraiment dévots à Marie, et si vous croyez que le jugement n'est pas une fable, mais une parole de l'Evangile. Concluons donc et disons : si ce tonnerre, cet éclair et cette foudre ne convertissent pas aujourd'hui quelque grand pécheur, il faut que cet homme pervers, qui ne craint pas le jugement de Dieu, n'ait pas la foi d'un chrétien, ou le bon sens d'un homme raisonnable.

SERMON POUR LE MARDI

DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

DU RESPECT DANS LES ÉGLISES.

Jésus entra dans le temple, et il en chassait tous ceux qui y étaient.

(En saint Mathieu, Ch. 21.*)*

I. C'est du zèle, des larmes et des fouets qu'il me faut aujourd'hui : du zèle au cœur, des larmes aux yeux, des fouets à la main, pour chasser les profanateurs sacriléges de nos églises. Je voudrais avoir ce zèle qui enflammait le cœur du saint roi David, et lui faisait considérer comme peu de chose les foudres du Seigneur, lorsqu'il s'agissait de punir les outrages faits à son Dieu dans sa propre maison. *Le zèle de votre maison me dévore.* Je voudrais avoir ce fleuve de larmes qui inondait le visage de saint Jean Chrysostôme, et le faisait gémir jour et nuit, en voyant les irrévérences qui profanaient de son temps les églises, de sorte qu'il ré-

pétait en sanglotant : *Je pleure amèrement et ne puis cesser de pleurer*. Et si les larmes et le zèle me manquent pour extirper un aussi détestable abus, je veux au moins prendre le fouet dont mon Sauveur arma ses mains toutes puissantes, pour chasser du temple tous les profanateurs. S'il en est ainsi, que faites-vous ici dans cette église? Sortez d'ici tous tant que vous êtes ; ce n'est pas un lieu de sûreté pour vous ; nous sommes arrivés à ces temps pleurés par Isaïe. Que celui qui peut se sauver se sauve ; le temple de Dieu n'est pas un lieu de refuge, cherchez votre salut sur les montagnes. N'appelez pas mon zèle une fureur outrée ; j'ai pour moi l'exemple du Fils de Dieu, qui, la main armée de fouets, court indigné à travers le temple, afin d'en chasser les profanateurs. Direz-vous que nos églises, en Italie, ne sont pas profanées par les mêmes impuretés qui souillaient le temple de Jérusalem? Direz-vous qu'elles ne sont pas changées de nos jours par la perversité d'un grand nombre, non-seulement en maisons ordinaires, mais en places publiques, mais en théâtres ; et comme parle Tertullien, *in consistoria impudicitiæ* ? Il est vrai que vous n'êtes pas au nombre de ces sacriléges : mais tous ceux qui étaient dans le temple ne vendaient pas non plus, ne trafiquaient pas, n'étaient pas insolents ; et cependant Notre Seigneur les chassa tous à coups de fouets : *ejiciebat omnes* ; c'est que, quand il s'agit des profanations du temple, les innocents eux-mêmes doivent trembler. Sortez donc d'ici tous tant que vous êtes. Hélas ! à quelle extrémité suis-je réduit par la malice de quelques-uns ! Parce que quelques-uns font de l'église un lieu de désordre, je suis contraint de me priver aujourd'hui d'un auditoire aussi précieux. Mais non, arrêtez-vous, de grâce, restez

ici et soyez plus attentifs que jamais ; car j'espère rendre aujourd'hui à nos églises l'honneur qu'elles ont perdu. Ne soyez pas étonnés, et plaignez-moi, si dans cette circonstance chaque parole de ma bouche est une invective, et chaque accent une foudre ; car les sentiments que j'éprouve sont trop vifs et trop profonds. Et vous, ô mon Jésus, qui me recommandez de reprendre d'aussi coupables excès, assistez-moi, fortifiez-moi : voici mon cœur, enflammez-le ; voici mes yeux, donnez-leur des larmes ; voici, non pas ma main, mais ma langue, donnez-lui la force de votre fouet : je ferai de mon côté tous mes efforts pour attérer les sacrilèges, en leur faisant comprendre que par les immodesties scandaleuses qu'ils commettent dans l'église, ils ôtent à Dieu le respect qu'ils lui doivent, premier point; ils ôtent à Dieu son crédit, second point ; ils ôtent à Dieu la patience, en attirant sur leurs têtes les plus horribles châtiments, troisième point. Mes frères, j'ai désiré plusieurs fois de mourir en prêchant la parole de Dieu ; mais si cela devait m'arriver, je voudrais que ce fût en traitant ce sujet : je voudrais consumer le dernier souffle de ma vie en criant à haute voix : Sortez, profanateurs, sortez de cette église : ne faites pas de la maison de mon père une caverne de voleurs. Je me tourne de nouveau vers vous, ô mon doux Jésus ; assistez-moi, donnez-moi la vigueur dont j'ai besoin ; c'est votre cause que je plaide ici ; et vous, mes frères, écoutez-moi, je suis certain que dorénavant vous aurez un peu plus de respect pour les églises.

II. L'univers est comme le temple de Dieu, où toutes les créatures chantent ses louanges avec un merveilleux concert. Le saint roi David excitait son âme à se

joindre à elles, et à mêler ses soupirs à leurs chants : *Bénis le Seigneur, ô mon âme, dans tous les lieux de son empire.* C'est ainsi que louaient Dieu, Elie sur une montagne, Jérémie dans un puits, Daniel dans la fosse aux lions, les trois jeunes gens dans la fournaise, et Jonas dans le ventre de la baleine, comme s'ils eussent été prosternés devant le Propitiatoire. Cependant, quoique Dieu doive être reconnu, adoré et respecté en tout lieu, on ne peut dire qu'il ait fait de tous les lieux sa propre maison, comme il l'a fait pour les églises. Temples sacrés, si nous comprenions une bonne foi le respect qu'on vous doit, nous nous prosternerions tous en ce moment la face contre terre, pour baiser humblement ce pavé que nous foulons aux pieds. Regardez autour de vous, mes frères, que signifient tous ces autels, ces saintes images, ces ornements, ces lumières et ces splendeurs qui inspirent la piétié et le respect ? Savez-vous ce que toutes ces choses signifient ? Voici ce que prêchent tacitement au cœur tous ces signes de piété et de dévotion : ils vous disent que l'église est une image du ciel, qu'elle est vraiment la maison de Dieu sur la terre, son palais, sa cour, où il élève son trône, afin d'être reconnu et adoré par ses fidèles : *C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel, et on l'appellera le palais de Dieu.* Oh ! si un rayon de la lumière du paradis éclairait nos yeux, nous verrions une multitude infinie d'anges se tenir dans nos églises, pour faire cortége à leur souverain ; et, saisis d'une sainte terreur, nous dirions après Jacob : *Que ce lieu est terrible !* Combien de fois, en effet, les anges ont-ils été vus assistant au saint sacrifice, et entourant les autels devant lesquels ils s'inclinaient avec respect jusqu'à

terre ! Un saint ermite voyait continuellement un jeune homme d'une beauté surnaturelle, qui se tenait jour et nuit près d'un autel ; et lui ayant demandé un jour ce qu'il était et ce qu'il faisait là, il en reçut cette réponse: « Je suis l'ange à qui Dieu a confié la garde de cet autel depuis le jour de sa consécration. » Saint Nil, abbé, disciple de saint Jean-Chrysostôme, rapporte que celui-ci, toutes les fois qu'il célébrait la sainte messe, voyait autour de l'autel une multitude d'anges qui aidaient les ministres sacrés dans leurs saintes fonctions. Il est donc vrai, mes frères, qu'ici dans l'église, Dieu n'est pas *incognito*, comme dans les autres lieux ; mais il y est assis sur un trône ; il y est avec avec toute sa cour, et dans tout l'éclat de sa gloire ; il y règne, il y préside il veut y être adoré et remercié, parce que c'est ici vraiment sa maison. Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si les saints n'entraient jamais dans les églises qu'avec une sainte terreur. Saint Jérôme n'osait pas y entrer, lorsque quelque fantôme impur avait troublé son esprit dans le sommeil de la nuit. Saint Ambroise criait contre ceux qui interrompaient le silence auguste du lieu saint, en toussant ou en se mouchant. Saint Martin s'y tenait pâle et tremblant : et comme on lui en demandait la raison, il répondit : *Comment ? vous ne voulez pas que je tremble quand Dieu est présent ici, lorsque je suis dans la maison de Dieu, et lorsque toute la cour du paradis s'y trouve.* Aussi ne voulut-il jamais s'asseoir dans l'église, ni même s'y tenir appuyé ; mais il y était toujours debout ou à genoux. Ne vous étonnez pas si les saints portaient tant de respect au lieu saint ; ils y voyaient, avec les yeux de la foi, réuni, en abrégé, tout tout ce qu'il y a de bon, de beau et de saint dans le pa-

radis, et tout ce qu'on y adore. O murs heureux, ô saint autels, je suis attendri en vous voyant tout pétris pour ainsi dire de religion et ornés de majesté. Quel beau spectacle de voir toutes ces saintes images, tant de reliques de saints, tant de signes de pitié! Grand Dieu ! qui ne se sentirait ravi, rien qu'en respirant cette atmosphère bénie, purifiée par tant de pieux soupirs, parfumée par tant de saints encens, consacrée par tant de prières, de psalmodies et de paroles divines. O église bénie, temple saint, quelle piété, quel respect et quelle révérence ne vous doit-on pas !

III. Piété, respect et révérence? Respect aux églises aujourd'hui? Piété et révérence aux églises aujourd'hui? Grand Dieu! où suis-je? Quelle piété, quelle révérence, quel respect apporte cette femme vaine, qui toute la semaine s'arrange, se frise et se farde pour paraître aux jours de fête dans les églises? Quel respect apporte ce jeune homme, qui soupire toute la semaine après le dimanche, afin de poursuivre cette pauvre jeune fille? Quel respect porte à l'église ce libertin, que l'on voit pendant la sainte messe et la célébration des divins offices, parler, rire, jeter çà et là des regards immodestes, et qui a cent démons dans le cœur? Vous le voyez en présence du Saint-Sacrement s'asseoir ou se promener, causer, rire, s'amuser avec son voisin, comme s'il était au théâtre. Mais c'est peu encore; vous le voyez : le dirai-je? Mais pourquoi le taire? Saint Jean-Chrysostôme le dit bien; vous le voyez aller à la rencontre de cette courtisane toute parée de bijoux et de rubans, dès qu'il la voit paraître sur le seuil de l'église, s'incliner devant elle, lui baiser la main, lui faire des révérences, la courtiser, la conduire

comme en triomphe; et bravant en quelque sorte Jésus-Christ et le christianisme, la placer en face des autels, et là, tournant le dos à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la sainte Vierge, se mettre à la contempler, à l'encenser dans la maison de Dieu, à la face de Dieu et au mépris de Dieu. Comment les murs eux-mêmes de l'église ne ressentiraient-ils pas un outrage aussi coupable? Comment ces pierres, quoique muettes, pourraient-elles ne pas parler? Comment les anges du moins ne descendraient-ils pas à l'envi la foudre à la main, en voyant que nous témoignons plus de respect à une courtisane qu'à Dieu lui-même? *Scortis plus reverentiæ quam Deo exhibemus.* Grand Dieu! peut-on, sans être saisi d'horreur et d'épouvante, s'entendre reprocher un tel crime? Et pourtant cet impie, ce sacrilége qui m'écoute ne rentre pas encore en lui-même, et ne se repent pas encore d'avoir manqué tant de fois de respect à Dieu dans son église.

IV. Seigneur, peut-être tenez-vous peu de compte du respect qu'on vous doit? Il n'est pas de chose au contraire dont Dieu soit plus jaloux que du respect qu'il exige de nous dans ses églises. Dans le temple de Salomon, qui pourtant n'était pas consacré par des mystères aussi augustes que les nôtres, Dieu faisait apparaître une nuée merveilleuse qui était le trône visible de son invisible présence, et qui s'appelait à cause de cela gloire de Dieu. Mais comment voulait-il que les prêtres et tout le peuple assistassent à cet auguste spectacle? Humiliés et prosternés la face contre terre. Et pourquoi? Parce que Dieu exige ce respect de ses amis les plus familiers et les plus intimes : les séraphins eux-mêmes, qui sont les plus proches de son

trône, ne doivent paraître devant lui que la face recouverte de leurs ailes, c'est-à-dire dans l'attitude d'une profonde révérence. Et vous, vers de terre, vous venez à l'église, c'est-à-dire, devant le trône du Dieu vivant, pour y chercher quelque visage agréable que vous puissiez regarder, pour y parler de vos affaires, de bagatelles, de nouvelles, et peut-être même pour vous y permettre les hardiesses les plus criminelles ! Ah ! revenez sur la terre, pieux chrétiens de la primitive Église, vous qui, au dire de Tertullien, vous teniez dans les temples avec tant de respect et de modestie, que vous sembliez être des anges du ciel : et si par malheur il arrivait à l'un de vous de souffler un seul mot, son voisin se tournait vers lui, le doigt sur la bouche, en lui disant à voix basse : Dieu nous voit ; Dieu nous le rendra : *Dominus videt, Dominus reddet*. Faites entendre à ceux qui m'écoutent que les églises ne sont pas faites pour qu'on vienne y causer, y faire la cour ; mais pour adorer Dieu, pour lui rendre grâces, pour en obtenir le pardon de nos péchés. Et nous, aveugles, hommes de peu de foi que nous sommes, qu'y faisons-nous ? Remarquez, je vous prie, quel horrible contraste : tout notre bien est dans les églises. S'il y a des bruits de guerre, n'y courons-nous pas aussitôt pour demander la paix ? Si la terre ingrate nous refuse le fruit des semences que nous lui avons confiées, n'allons-nous pas y demander l'abondance ? Si l'air infecté nous menace de ses malignes influences, n'allons-nous pas y implorer la santé ? Si le ciel troublé inonde la terre de ses pluies torrentielles, n'y courons-nous pas afin d'obtenir un temps serein ? Si le ciel impitoyable reste sec et brûlant, n'y allons-nous pas demander à

Dieu la pluie? Si cet enfant tombe malade, si ce chef de famille est en danger, si cette affaire périclite, si cet ennemi nous poursuit, si ce procès est pendant, où allons-nous, sinon dans la maison de Dieu? Si notre âme est plongée dans le bourbier de mille iniquités; si nous sommes devenus par le péché ennemis de Dieu, esclaves de Satan, où allons-nous chercher le remède, sinon à l'église. C'est là que nous trouvons tous ces délégués de la miséricorde divine, ces confesseurs vénérables qui versent sur notre tête le sang précieux de Jésus-Christ; et de quelque côté que nous nous tournions, nous les entendons dire à la place de Dieu : je t'absous, je te pardonne, au nom de Dieu je te donne la paix. Et nous, que rendons-nous à Dieu pour tant de grâces que nous recevons de lui dans ses églises ? O Dieu! comment mon cœur ne se brise-t-il pas dans un transport de zèle? Laissez-moi vous parler clairement : Y a-t-il une boutique de barbier, une place publique, un jour de foire, une salle de festin ou de récréation où l'on entende des paroles plus libres, des murmures plus malins, des discours plus scandaleux, où l'on voie des regards plus indignes, des mines plus impies, des galanteries plus effrontées que dans les églises? Si on veut lire les gazettes, rapporter les nouvelles de la guerre ou du monde, n'est-ce pas l'église qu'on choisit pour cela? Si l'on veut examiner les traits de quelque jeune fille nubile, n'est-ce pas à l'église? Mais ce qui est pis encore, si l'on veut tendre un piége à l'honneur d'une jeune fille, on donne un billet à quelque femme infâme, et on lui dit : remets-le à une telle, tu la trouveras à l'église, assistant à la messe ; de sorte que le lieu le plus commode aujourd'hui pour

pécher et pour faire pécher les autres, c'est l'église. Saint Jean-Chrysostôme le dit en pleurant : *Si quelqu'un veut séduire une femme, c'est l'église qui lui paraît le lieu le plus favorable.* Comment le soleil ne s'obscurcit-il pas? Comment la terre ne s'entrouvre-t-elle pas de douleur en apprenant des désordres aussi épouvantables?

V. Temples augustes, ne serait-il pas mieux pour vous de ne voir jamais arriver ces solennités, ces jours de fêtes et de concours qui sont pour vous des jours d'outrages? Pendant la semaine, il est vrai, les églises sont abandonnées; et quoique Notre-Seigneur Jésus-Christ y habite, vivant en corps et en âme, on dirait que ce sont des maisons hantées par des esprits malins, et qu'on évite avec soin. Mais si elles ne sont pas fréquentées pendant la semaine, du moins on n'y pèche pas. Le dimanche, ou le jour de fête de quelque grand saint, on sonne le matin la cloche pour la messe. Ah! mon Sauveur! c'est là la cloche qui sonne aux armes contre vous. Je vois entrer les jeunes filles toutes parées de rubans, de fleurs, de grâces; elles viennent pour être les déesses de l'église : les jeunes gens poudrés ne sont occupés qu'à les courtiser, et n'ont pas même un regard pour votre sainte mère : tout le monde cause; c'est un murmure comme si l'église était devenue une foire. Mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'est ce qu'on ne voit pas; ce sont ces désirs, ces consentements, ces rires, ces sourires, ces signes, ces menées secrètes, ces entretiens scandaleux, couverts quelquefois du manteau d'une dévotion hypocrite; bref, toutes ces indécences commises en présence du Saint-Sacrement, et de tant de saintes images qui ornent les murs sacrés de nos églises. Que faut-il dire,

mes frères, à la vue de tant d'abominations? Laissez-moi sortir de l'église, aller à la rencontre de ces jeunes filles innocentes, de ces femmes respectables, qui viennent ici avec une contenance pieuse et modeste, pour se donner entièrement à Dieu : laissez-moi leur demander : pauvres jeunes filles, où allez-vous? — A l'église. — Non, non, retournez plutôt chez vous; ne venez pas, vous ne seriez pas en sûreté. — Comment, nous ne serions pas en sûreté? Il y a indulgence, exposition du Saint-Sacrement, sermon, rémission des péchés; et l'église n'est-elle pas la maison de Dieu? Comment, nous n'y serions pas en sûreté? — Vous avez raison; il en devrait être ainsi : mais n'y allez pas, je vous le répète, vous n'y seriez pas en sûreté : et saint Jérôme vous dit par ma bouche que vous rencontrerez moins de danger dans les rues et dans les places publiques que dans les églises : *Ut prope periculosius sit puellis ad loca religionis quam ad publicum prodire.* Anciennement, les chrétiens de tout sexe et de toute condition se réunissaient la nuit dans les églises pour célébrer les louanges de Dieu, et saint Jérôme nous assure que, de son temps, le concours était immense : *Tota ecclesia nocturnis vigiliis Christum Dominum personabat.* Maintenant, les pasteurs ont défendu sévèrement aux peuples, et particulièrement aux femmes, de s'assembler dans les églises pendant la nuit, dont les heures cependant sont si favorables à la méditation ; et ils veulent que les portes des églises se ferment dès que le jour a disparu. On essaya d'abord, pour séparer les sexes, de placer entre eux quelques tentures de toile, puis des planches : et comme tout cela ne suffisait pas encore pour réprimer la licence, le zèle des

prélats résolut comme dernier remède de fermer les églises. Quelle honte! quelle confusion! Ainsi, pour défendre la maison de Dieu contre le libertinage, il n'y a pas de moyen plus sûr que d'en fermer les portes? Mais pourquoi avoir recours à un parti si extrême? C'est, vous le dit saint Jérôme, parce qu'on rencontre plus de dangers dans les églises qu'au théâtre. Oui, mes frères, oui, plus de dangers qu'au théâtre. La nuit on ne ferme à personne ni les théâtres, ni les salles de bal, ni les lieux de divertissements; et je n'ai jamais entendu dire que les évêques aient fulminé des édits contre les femmes qui vont la nuit dans ces assemblées; tandis qu'en beaucoup de diocèses ils ont défendu d'aller à l'église. N'est-ce pas là un signe évident que ces saints prélats craignent plus de dangers dans les églises que dans les soirées, dans les bals, dans les théâtres : *Ut prope periculosius sit puellis ad sacra religionis quam ad publicum prodire.*

VI. Interrogeons chacun de ces profanateurs sacriléges; demandons-leur quelle est leur foi, s'ils croient vraiment que l'hostie conservée dans le tabernacle contienne le Dieu vivant; s'ils croient que sous le voile des espèces sacramentelles le Christ les voit; car je ne puis me persuader qu'il soit possible de croire une aussi grande vérité, et de commettre en même temps de telles abominations. Et s'ils ne craignent pas le regard terrible de Dieu dans le sacrement de l'autel, je crains pour eux ses foudres, et je m'étonne avec saint Jean-Chrysostôme qu'elles ne tombent pas de toutes parts sur leurs têtes. Mais elles devraient frapper avant tout ces femmes imprudentes qui osent venir à l'église avec une toilette toute mondaine, et quelquefois même indé-

cente et scandaleuse. Saint Jean-Chrysostôme, rencontrant un jour une femme ainsi parée, après l'avoir foudroyée de son regard, lui demanda où elle allait. — A l'église, répondit-elle. — A l'église? repartit le saint, avec cette mise et ces parfums? Est-ce qu'on y donne un bal? Retournez chez vous et n'ayez pas l'audace d'entrer à l'église avec ces habits de théâtre. Je voudrais que tous les pasteurs fussent enflammés du même zèle, et qu'ils ne permissent à aucune femme d'entrer à l'église autrement qu'avec un voile sur la tête et une mise modeste, et qu'ils leur intimassent ce précepte de saint Paul : *Toute femme qui prie la tête non voilée, souille sa tête.* Ce décret fut renouvelé par saint Lin, pape, et il est observé en beaucoup de diocèses, à l'édification des fidèles. — Mais l'usage? — Quel usage? Le décret apostolique condamne ces sortes d'usage comme des abus pernicieux. Malheureuses, vous ne savez donc pas que ces rubans sont des filets qui enlacent les cœurs; que ces regards empoisonnés sont des flèches qui percent les âmes, et qu'en venant à l'église pour retirer les âmes du purgatoire, vous en entraînez d'autres en enfer? *Contritum est cor meum in medio mei quia in domo mea inveni malum.* O mon Jésus, le zèle ne suffit plus ici; c'est des larmes qu'il faut pour dire combien de péchés se trament, se commettent dans vos églises sous vos yeux; pour dire que les chrétiens, vos disciples, ne vous laissent vivre en paix pas même dans votre maison, et qu'ils viennent jusqu'en votre présence perdre les âmes que vous avez rachetées. Où êtes-vous, ô Judas, Pilate, Caïphe? Scribes, Pharisiens, où êtes-vous? Vos péchés ne sont rien en comparaison de ceux que commettent ces profanateurs des églises.

Vous l'avez livré, il est vrai, flagellé, crucifié ; mais c'était dans le jardin des Oliviers, dans le Prétoire, sur le Calvaire, et non dans le saint des saints : tandis que ces sacriléges le crucifient tous les jours sur les autels, aiguisent sur les pierres sacrées leurs clous, et se servent du sanctuaire comme d'un lieu infâme, en s'y abandonnant aux plus indignes passions. Quelle horrible impiété ! Quelle malice diabolique ! N'avez-vous pas pour vous amuser vos propres maisons, les places publiques, les lieux de réunion et de jeu ? Pourquoi donc venir faire le mal dans les églises ? — Pourquoi, mon père ? parce que là on peut le faire sans que personne le voie. — Personne ne le voit ? — C'est là le comble de l'outrage, d'être en présence de Dieu et de ne pas faire attention à la grandeur du mal que vous faites : c'est là tenir Dieu pour une idole de pierre. Savez-vous ce qu'il faudrait pour vous réveiller ? la foudre ; comme il est arrivé plusieurs fois, et en particulier dans une ville de Toscane, où elle frappa et consuma un sacrilége dans l'église même qu'il avait violée. Il faudrait des flèches pour exciter votre attention. Donnez-moi du moins, ô mon Dieu, votre fouet, et permettez-moi de parcourir ce matin, transporté d'une sainte fureur, votre temple en criant : Sortez profanateurs, sortez de cette église : vous qui en faites une caverne de voleurs, et de voleurs d'une espèce bien pire que ceux du monde, puisque vous volez des âmes qui ont coûté si cher à Jésus-Christ. Si vous ne me le permettez pas, Seigneur, ces hommes, non-seulement vous ôteront le respect, mais encore le crédit qui vous appartient.

VII. Hélas ! le scandale est devenu tel dans les églises qu'il ôte à Dieu son crédit, et met en péril la foi elle-

même. Il suffit pour s'en convaincre d'entrer dans un temple hérétique ou païen, ou dans une mosquée turque : et en voyant l'extérieur composé avec lequel ces infidèles se tiennent devant leurs fausses divinités, nous ne pourrons nous empêcher de rougir du contraste honteux pour nous qui existe entre leur conduite et les outrages qui profanent nos églises consacrées au vrai Dieu. Entrez dans une mosquée turque à Constantinople, et puis allez visiter une de nos églises en Italie : prenez avec vous un Indien né et élevé dans une forêt aux extrémités du monde, et qui n'ait jamais encore entendu parler de sectes ni de religion, et dites-lui de décider sans partialité où Dieu est plus respecté, dans les mosquées turques ou dans les églises catholiques. Regardez ces Turcs, les pieds nus, avec leur air modeste et composé : personne n'ose entrer les pieds chaussés : observez ces femmes, la tête et la figure voilées, et qui n'ont de libre qu'un œil pour voir à marcher. A la vue de cette modestie, de ce recueillement, de ce grand silence, à la vue de ces hommes qui se tiennent là comme autant de statues, sans lever les yeux, sans pousser un soupir, sans cracher sur le pavé, l'Indien conclura que c'est là que l'on reconnaît et adore le vrai Dieu. Menez-le maintenant dans une de nos églises. Nous voici sur la place : regardez à l'entrée, sous le vestibule cette grande foule : on y vend, on y achète ; on y fait des marchés, on y jure, on s'y parjure : ce ne sont plus seulement des tourterelles et des colombes que l'on vend. Seigneur, c'est ici qu'il faudrait votre fouet. Quel est ce lieu ? demandera l'étranger ? C'est la douane, sans doute? Ce sont là des boutiques, des bancs? — Vous vous trompez ; c'est le

portique de l'église. — Le portique de l'église? — Est-ce possible? Entrons : nous voici sur le seuil On voit au dedans une foule de peuple; mais on y entend un tel murmure, un tel bruit, qu'il couvre jusqu'à celui que fait l'orgue, et qu'on ne peut y écouter ni les chants, ni les symphonies. — Mais ce n'est pas là l'église, dira l'étranger. — Aujourd'hui, lui répondrai-je, on y célèbre la fête de Notre-Dame, et on y a exposé le corps adorable du Fils de Dieu. — Mais où est-il? — Ici, ne le voyez-vous pas? regardez vis-à-vis ce groupe de jeunes filles, des jeunes gens qui rient, s'amusent et leur font des compliments; puis, à côté, cette troupe d'enfants qui jouent et font du bruit; ici des mères qui portent sur leurs bras des enfants qui pleurent et crient, là des chiens qui prennent leurs ébats et aboient. — Mais on aura sans doute ôté le corps du Fils de Dieu? — Pas du tout; le voyez-vous là haut exposé au milieu de ces lumières. — Mais on lui tourne les épaules; on babille, on pèche sous ses yeux. — C'est qu'il y a aujourd'hui indulgence plénière et rémission des péchés, ce qui attire un grand concours de peuple. — Vous trompez ce pauvre étranger; dites-lui plutôt qu'il y a aujourd'hui licence plénière, et commission de tous les péchés. Voyez-vous comme il s'en va tout scandalisé; il n'en veut pas voir davantage, et il me semble l'entendre répéter en s'en allant ce blasphème de Luther : que le sacrifice le plus agréable que l'on pût faire à Dieu serait de détruire toutes les églises catholiques. Et n'est-ce pas là ôter à Dieu tout crédit? Les papistes, nous disent sans cesse les hérétiques, croient à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et ils nous traitent d'hérétiques parce que nous n'y croyons

pas : mais ne le sont-ils pas plus que nous, puisque tout en y croyant ils lui font tant d'outrages? Peut-on entendre sans une profonde douleur des reproches aussi amers? Mais malheur à ces hommes qui, par leurs immodesties dans les églises, font blasphémer le saint nom de Dieu.

VIII. Je comprends maintenant pourquoi tant de pauvres missionnaires, qui traversent les mers au péril de leur vie afin d'amener les infidèles au bercail du Christ, malgré tous leurs sermons et leurs catéchismes, s'en retournent avec peu ou point de fruit. C'est que ces peuples se sont enquis de la manière dont nous nous tenons dans les églises, et qu'ayant appris les irrévérences que nous y commettons, ils ne veulent plus croire à la foi qu'on leur prêche. Combien de fois est-il arrivé à ces bons missionnaires dans le nouveau monde, lorsqu'après le sermon ils voulaient baptiser les Indiens, de s'entendre dire par eux : « Les choses que vous nous prêchez sont belles et bonnes : mais si vous autres chrétiens vous ne les croyez pas, comment prétendez-vous nous les faire croire? Or, nous avons appris que dans vos églises, les hommes y regardent plus les femmes que l'image de la Vierge Marie, et que les femmes y adorent plus les jeunes gens que votre Christ : comment pouvez-vous donc croire que celui-ci est le vrai Dieu, et que celle-là est sa mère? Retirez-vous donc et laissez-nous tranquilles. » Voyez s'il n'est pas vrai que les chrétiens ôtent à Dieu, non-seulement le respect qui lui est dû dans ses temples, mais encore le crédit qui lui appartient. Pardonnez-moi, mes frères, si à la vue de cet opprobre du nom chrétien, et de cette injure faite à notre Dieu, il me vient une pensée à l'es-

prit et comme une sorte de désir au cœur : c'est que nos églises fussent fréquentées par des turcs ou par des païens : ah ! peut-être ne s'y ferait-il pas autant de mal. Les Turcs, il est vrai, ne croient pas à la divinité du Christ : mais ils croient du moins qu'il est un grand prophète, et ils ont un tel respect pour les lieux saints de Jérusalem, qu'ils n'entrent que les pieds nus, et après s'être prosternés la face contre terre, dans le cénacle où il institua le sacrement de l'autel. Ne nous étonnons plus, mes frères, que Dieu ait laissé tomber les saints lieux au pouvoir de ces infidèles, sans que la chrétienté tout entière, armée plusieurs fois pour la délivrance de la terre sainte, ait pu jamais les leur arracher. Pour moi, je n'en suis point surpris ; et je crois que Dieu leur a laissé les lieux saints, pour qu'ils fussent plus respectés. Oui, ils sont mieux en leurs mains que dans les nôtres. Comment voulez-vous, mes frères, que je ne me sente pas aujourd'hui enflammé de zèle, en considérant que Jésus-Christ mon maître ne peut obtenir des chrétiens dans ses églises le respect que Mahomet obtient des Turcs dans ses mosquées, et que les Turcs ont plus de vénération pour nos églises que les chrétiens eux-mêmes ? N'est-ce point là non-seulement ôter à Dieu tout crédit, mais encore mettre sa foi en doute.

IX. Où êtes-vous, luthériens, calvinistes, vous qui renversez les choses saintes en Allemagne, en Hollande, en Angleterre ? Passez les mers, descendez les montagnes, et venez arracher de nos églises les crucifix, les images, mettre en pièces les tabernacles, profaner les vases sacrés, et fouler aux pieds les saintes hosties. L'injure que vous ferez à Dieu sera grande ;

mais du moins il n'y en aura qu'une; ce crime une fois accompli le préservera des outrages que lui font journellement les catholiques; et ce sera un moindre mal de le chasser une bonne fois de sa maison que de l'y insulter tout le jour. Vous frémissez d'horreur! Vous ne pourriez être témoins de ces outrages faits par des hérétiques! Eh bien! prêtres vénérables, c'est à vous que je m'adresse; rendez vous-mêmes ce service à notre Dieu. Que cette proposition ne vous paraisse pas étrange : car si de deux maux il faut toujours choisir le moindre, vous trouverez mon conseil excellent. Ne balancez pas : arrachez de ce tabernacle le très-saint sacrement; ôtez de ces murs toutes ces saintes images; enlevez toutes ces reliques sacrées; faites un tas de tous ces vases, de tous ces ornements, emportez-les, cachez-les dans quelque lieu décent, mais écarté, où l'on ne puisse les voir; car si on ne leur rend pas l'honneur qui leur est dû, du moins on ne les outragera pas, en se permettant en leur présence tant de regards, de désirs criminels, tant de paroles et de plaisanteries inconvenantes. Pourquoi tardez-vous? Si l'on vient à répandre le sang dans une église, à y frapper ou tuer un homme, quelle rumeur, quelle désolation? On enlève aussitôt l'huile sainte, l'eau du baptême, la sainte Eucharistie : on dépouille l'église de tous ses ornements, on éteint les lampes, on ôte les crucifix, on arrache jusqu'aux pierres des sépulcres : l'église reste interdite, ou plutôt ce n'est plus une église, parce qu'on y a tué un corps. Or, tous les jours on y tue un nombre infini d'âmes, sans en éprouver aucun repentir, et personne n'en est indigné. C'est à vous de l'être, prêtres du Seigneur : fermez à ces sacriléges les portes de l'é-

glise, et qu'ils aillent infester de leur présence les marchés et les places publiques. — Mais, direz-vous, ils ne viendront plus à l'église. — Eh bien, soit : s'ils sont coupables de négligence, ils ne le seront pas du moins de sacrilége. — Mais Dieu n'aura plus personne autour de ses tabernacles. — Eh bien, ne vaut-il pas mieux qu'il n'ait point de cour que d'en avoir une aussi insolente et aussi effrontée. — Mais les âmes! — Que parlez-vous d'âmes? Ces sacriléges profanateurs ne sont pas des âmes, mais des démons : fermez-leur donc les portes de l'église ; et si ce n'est pas assez encore, mettez-y le feu. Oui, oui, mettez-y le feu : vous ne serez pas les premiers à donner pieusement dans de tels excès. Dans l'église miraculeuse de la madone de Monte-Vergine, au royaume de Naples, en un jour de fête, où il y avait un grand concours de peuple, le feu prit, et plus de mille personnes furent brûlées vives. Qui croyez-vous qui mit le feu? quelque misérable, quelque scélérat? Non; la sainte Vierge elle-même. En effet, quelques personnes pieuses la virent tenant des deux mains deux flambeaux allumés, mettre le feu à son église, à cause des grandes irrévérences qui s'y commettaient. Faites de même, prêtres du Seigneur, si vous ne voulez voir quelque chose de plus horrible encore ; ou du moins unissez-vous à moi aujourd'hui, et crions ensemble : sortez d'ici, sortez d'ici, profanateurs sacriléges : *Ne faites pas de la maison de mon père une caverne de voleurs :* et si vous avez enlevé à Dieu le respect et le crédit, ne lui enlevez pas encore la patience; en attirant sur vos têtes les plus terribles châtiments.

SECONDE PARTIE.

X. Vous me direz peut-être qu'il est inutile de faire tant de bruit; et qu'ici, grâce à Dieu, les églises sont respectées. — Vous avez raison, mes frères, ce n'est pas du bruit qu'il faut, mais un remède efficace : et malheur à vous, si ceux qui ont autorité, et qui peuvent et doivent réparer de si grands maux, négligent de le faire. Je ne suis ni prophète, ni apôtre, mais un indigne pécheur; permettez-moi cependant de vous dire aujourd'hui ce que saint Bernard avait coutume de dire lorsqu'il prêchait : « Je ne suis ni apôtre, ni prophète; et cependant je fais les fonctions de prophète et d'apôtre. » Si donc vous avez à cœur le bien public, et votre bien particulier, veillez sérieusement à ce que Dieu soit respecté partout, mais spécialement dans sa maison, par vos fils, par vos femmes, par vos serviteurs, par tous ceux en un mot dont vous êtes chargés; autrement attendez-vous à un déluge, oui, à un déluge de maux et de châtiments. Déjà la justice divine a porté l'arrêt irrévocable, et la formule en est terrible. *Aiguisez vos flèches*, crie-t-elle par la bouche de Jérémie, *remplissez vos carquois*; *car c'est le jour de la vengeance du Seigneur, de la vengeance du temple*. Pour venger les outrages qui lui sont faits ailleurs, Dieu n'a besoin que d'une flèche : mais pour venger les irrévé-

rences que l'on commet dans sa maison, il prépare toutes ses flèches, et aiguise tous les traits de sa colère. Ecoutez-moi bien : vous chassez Dieu de sa maison par vos immodesties scandaleuses ; eh ! bien, Dieu, que vous offensez, sortira indigné de son temple, et entrera dans vos maisons ; mais ce sera pour les remplir de confusion, de plaintes, de douleurs, pour disperser tout ce qu'il rencontrera, et vos biens, et vos familles, et vos projets et vos espérances : et sur les ruines de votre maison désolée, on lira ces paroles : *C'est la vengeance du Seigneur, c'est la vengeance de son temple*. Vous ne laissez dans les églises ni paix, ni repos aux morts : eh ! bien, Dieu vous enverra des maladies contagieuses et des influences malignes, qui feront tomber en pourriture les corps des vivants. Vous troublez la paix de Dieu dans son temple par vos iniquités : eh ! bien, Dieu appellera vos ennemis, les barbares, les Turcs ; et ils vous apporteront la désolation, la famine, la guerre, l'incendie, la mort : ils ne laisseront pas pierre sur pierre, et feront de tout ce pays un monceau de ruines. Mais qu'est-il besoin de ces prédictions terribles ? Ne les voyons-nous pas s'accomplir tous les jours sous nos yeux ? Un tel est mort tout d'un coup sans sacrements : cet autre est tombé assassiné dans la rue, sans avoir eu le temps d'invoquer le nom de Jésus, et des chiens ont léché son sang. Celui-ci est mort en désespéré dans un cachot ; celui-là, couché sur son lit dans un hôpital, est devenu comme un cadavre vivant. Le peuple gémit sous les fardeaux qui l'accablent ; chacun succombe à l'excès de sa misère. De quoi vous plaignez-vous ? dit Jérémie. *C'est la vengeance du Seigneur, c'est la vengeance de son temple.*

Dieu vous traite dans vos maisons comme vous l'avez traité dans la sienne. Pendant que le Christ était déchiré par ses bourreaux sur le calvaire, les pierres ne se brisèrent-elles pas, les montagnes ne se fendirent-elles pas, toute la nature ne fut-elle pas plongée dans la confusion? Or, si pendant la sainte messe, laquelle est le même sacrifice que celui du calvaire, vous faites à Jésus-Christ les mêmes outrages, pouvez-vous attendre autre chose que des tremblements de terre, des famines et des calamités de toute sorte? Ne faut-il pas s'étonner, s'écrie saint Jean-Chrysostôme, que la foudre ne tombe pas sur nous de toutes parts, et que tout ne soit pas bouleversé de fond en comble?

XI. Mais ce n'est pas là l'épine la plus aiguë qui me perce le cœur; ce qui m'afflige le plus, c'est que, si vous continuez d'outrager Dieu dans son temple, vous perdrez la foi, ou la foi vous abandonnera. C'est ce qui arriva au peuple d'Israël, comme le témoigne Jérémie dans ces paroles : *Parce qu'ils ont fait le mal sous mes yeux, dit le Seigneur, et m'ont offensé dans la maison même où a été invoqué mon nom, la foi a péri.* Il est de foi que l'Evangile subsistera toujours; mais il n'est pas de foi qu'il restera toujours dans le même lieu. De combien de royaumes et de provinces n'a-t-il pas disparu? Où sont en Asie les sept Eglises qui furent si chères à Dieu, qu'il les tenait représentées dans sa main, sous l'image de sept étoiles? Où sont en Afrique ces églises innombrables qui, sous la direction d'Augustin, de Cyprien, de Valère répandirent un tel parfum de sainteté? Où sont toutes ces églises du Nord, de l'Allemagne, de l'Angleterre? Ne sont-elles pas changées aujourd'hui en temples consacrés à l'erreur,

ou en théâtres? Et l'on ne peut voir sans répandre des larmes les sacrifices du vrai Dieu remplacés par les sacriléges, et son culte par les abominations de ces apostats. Or, quelle a été la cause d'un si grand mal? Des auteurs très-graves rapportent que Dieu a révélé à de saintes âmes que la cause de tous ces maux a été le peu de respect dans les églises Mais j'aime mieux m'appuyer sur la révélation faite aux prophètes; car elle n'est point sujette aux illusions : *la foi a péri, parce qu'ils ont fait le mal sous mes yeux, et qu'ils m'ont offensé dans la maison même où a été invoqué mon nom.* Oui, il n'est que trop vrai, que c'est à cause des irrévérences commises dans les églises, qu'ont été ruinées les églises de l'Orient et du Nord. Ce qui est arrivé déjà vous arrivera également, si vous continuez : ou vous perdrez la foi, ou la foi vous abandonnera. Prêtres, pasteurs des âmes, prélats des églises, je m'adresse à vous, et je vous demande, la face contre terre, qu'après avoir récité au saint autel l'Evangile, vous vous tourniez vers le peuple, et lui intimiez le monitoire que saint Paul fit afficher aux portes de l'église de Corinthe : *Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra.* Menacez-les de toutes sortes de disgrâces, de calamités et de misères, s'ils ne se repentent et ne se corrigent de tant d'irrévérences qu'ils commettent dans les églises. Dites-leur qu'il n'y aura point pour eux de sépulture ecclésiastique : car quand même ils seraient enterrés dans les églises qu'ils ont profanées, elles refuseraient de les recevoir. Et si l'on visitait les tombes de ces profanateurs, on en trouverait plus d'une vide par la permission que les démons ont obtenue de Dieu, d'enlever les corps qu'elles contenaient, et de les empor-

ter dans l'enfer, dans ce sépulcre ténébreux placé au centre de la terre, et séjour non de repos, mais d'une inquiétude éternelle. Dites-leur enfin que pour leur âme il n'y aura ni pardon ni paradis : *Il a fait le mal dans la terre des saints, il ne verra point la gloire du Seigneur*. Parlez en termes clairs, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive à vous et à eux ce qui arriva à un prêtre, lequel fermait les yeux sur les abominations qui se commettaient dans son église, où le peuple était devenu si insolent qu'il s'en servait en guise de théâtre. Dans un jour de fête, pendant que le prêtre célébrait la messe en présence de tout le peuple, au moment où il élevait la sainte hostie, on entendit une voix terrible crier : Je pars d'ici. Au même instant l'hostie quittant les mains du prêtre s'envola en l'air, et s'étant arrêtée à la vue de tous, elle répéta : Je pars d'ici. Puis lorsqu'elle fut arrivée jusqu'au toit, on entendit crier plus fort et d'une voix plus terrible : Je pars d'ici. Le toit de l'église s'ouvrit alors par le milieu; la sainte hostie disparut : et au même instant un terrible tremblement de terre ébranla les murs de ce temple, et ensevelit sous ses ruines et le peuple et le prêtre.

XII. Venez tous ici profanateurs des églises : voici le châtiment qui vous est réservé, si vous ne promettez aux pieds de ce crucifix de vous corriger de ces coupables excès. Dieu ne permettra pas que vos corps trouvent un abri dans ces églises que vous avez profanées : il ne permettra pas que vos âmes trouvent le pardon de leurs péchés ; en un mot, il n'y aura point de paradis pour vous; et plaise à Dieu qu'il ne vous fasse point payer vos profanations, en permettant que cette église où vous les avez commises vous écrase sous ses

décombres. Y aura-t-il parmi vous un seul homme assez dur pour ne pas demander pardon avec larmes et soupirs d'un aussi grand péché, de tant de paroles inutiles, de tant d'immodesties, de tant d'irrévérences, et ce qui est pis encore, de tant de pensées indignes, de tant d'iniquités commises dans les églises? Ah! mes frères bien aimés, comment votre cœur ne s'attendrit-il pas à la vue de ces murs sacrés que vous avez profanés, à la seule pensée d'avoir crucifié Jésus-Christ dans sa maison et sur ses autels. Demandez-lui donc tous pardon d'une telle impiété; et, vous frappant la poitrine, dites-lui : Pardon, ô mon Jésus, pardon, tous nous nous reconnaissons plus ou moins coupables de ce crime : tous nous vous avons enlevé le respect et le crédit qui vous est dû. Mais nous ne voulons pas vous ôter encore la patience, et c'est pour cela que nous vous demandons pardon. Nous voudrions laver de nos larmes ce pavé sacré que nous avons si peu respecté : pardon, mon Dieu, pardon. Le bon Jésus est disposé à vous pardonner; mais il faut que vous vous corrigiez. Faisons donc pour cela une sainte ligue au pied de ce crucifix, afin d'arracher des églises tous les abus qui s'y commettent. C'est vous surtout que la chose regarde, prêtres du Seigneur! C'est à vous ensuite, pères de famille, de veiller sur vos enfants. Que les femmes viennent toujours voilées et modestement vêtues : plus de respect humain plus de familiarités inconvenantes. Jeunes gens, je m'adresse à vous : ou soyez plus modestes dans les églises, ou cessez d'y venir. Tous enfin promettons à Notre-Seigneur de nous tenir dans les églises avec modestie, en silence, avec un maintien pieux, et de respecter Dieu dans sa maison, au moins autant que nous voulons être respectés dans la nôtre.

SERMON POUR LE MERCREDI

APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'IMPURETÉ.

Lorsque l'esprit immonde sort d'un homme.
(Év. selon saint Mathieu, 21.)

I. Que la modestie impose le silence, quand il est dangereux ou inutile de parler, je le comprends ; mais que le silence serve de prétexte à l'impudence, c'est ce que je ne puis ni ne dois souffrir. Il vit, ou plutôt il règne dans le peuple de Dieu un esprit auquel convient uniquement le titre d'esprit immonde. Les désordres dont il est continuellement la source sont tels que toutes les lois en sont renversées : la foi conjugale est trahie, les liens du sang même ne sont pas respectés. la légitimité des familles est mise en doute, la sainteté des églises est profanée, la pureté du christianisme est altérée par de faux dogmes ; en un mot, ce démon enlace dans ses filets, non-seulement les familles, mais les populations entières, et il ose se vanter de ne pou-

voir trouver de repos s'il n'infecte les hommes de son venin. *Quærens requiem et non invenit.* Bien plus, il est si méchant, que, désespérant de réussir seul dans ses criminels desseins, il appelle à son secours d'autres esprits plus méchants que lui encore. Vous comprenez qu'il s'agit ici de ce démon, lequel est tout chair, et auquel on ose donner aujourd'hui le nom d'esprit ; car nous sommes arrivés à une époque où les choses les plus honteuses passent pour l'effet d'un esprit vif et agréable. Le mal qu'il a fait au genre humain, et qu'il lui fait tous les jours, est tel, qu'il n'y a plus en lui de partie saine, et qu'on ne peut faire un pas sans trouver quelque sale bourbier. Partout l'on voit marcher avec assurance ce démon de l'impureté, qui souille, empoisonne, confond, détruit et ruine toute chose. Et il faudrait se taire? Et il faudrait tolérer en silence ces désordres? Non, je ne me tairai pas, puisque Dieu m'a remis en main la trompette de la prédication évangélique. *Malheur à moi si je me taisais.* Non, je ne tolèrerai pas par mon silence un vice aussi horrible, qui est la ruine du monde entier : *Et si je le tolère, l'enfer est ma demeure.* C'est aujourd'hui surtout qu'il me faut parler haut et avec force; car il s'agit de prêcher contre un vice qui asservit la plus grande partie des hommes, lesquels, aveuglés par cette sale passion, adorent l'idole infâme de l'impureté, et traitent de légèreté, de bagatelles et de faute de jeunesse les turpitudes les plus abominables. Esprit saint, vous dont la sainteté infinie est essentiellement opposée au démon de l'impureté, ouvrez les yeux de tous ceux qui m'écoutent, et faites-leur comprendre que le mal causé par ce vice n'est pas un mal éphémère et léger, mais un mal considérable

sous tous les rapports : ce sera le premier point; que c'est un mal pernicieux, qui ruine tous les biens : ce sera le second point ; que c'est un mal incurable, et qui est presque sans remède, et ce sera le troisième point. Ce sujet est délicat et exige de moi les plus grandes précautions : car il ne faut pas que la langue de celui qui parle souille l'oreille de ceux qui écoutent. Je sais que la parole divine doit être plus pure que l'argent éprouvé par le feu : je parlerai donc de ce vice maudit avec autant de réserve que je le ferais dans un monastère de vierges. Mais grand Dieu! si le monde, de nos jours, est devenu un abîme d'impureté, si toute chair a corrompu sa voie, pourquoi ne pas parler? Je parlerai avec réserve, c'est vrai, mais je parlerai, et vous ferai connaître combien est grave, pernicieux et incurable le mal de l'impureté.

II. Ce n'est pas des paroles, mais des larmes qu'il me faudrait aujourd'hui pour déplorer l'aveuglement des mondains, qui regardent comme une gentillesse ou comme une nécessité de la nature ce péché contre lequel tous les saints, les pères, les théologiens, les docteurs de l'Eglise s'élèvent, et qu'ils regardent comme l'hydre de l'enfer la plus horrible et la plus abominable qui puisse infecter le genre humain. Tous, sans exception, accablent ce vice de leurs malédictions; et pour en montrer la gravité, ils disent que parmi tous les maux qui désolent le monde, il n'en est point de plus détestable que l'impureté. Saint Basile l'appelle une ivresse sordide, une maladie contagieuse; Cassiodore, un air empesté, un bourbier profond; Augustin, une infection et une pourriture ; Jérôme, une saleté, une ignominie; d'autres, comme Grégoire, une puanteur

horrible: d'autres, comme Ambroise, une vilenie déshonorante; d'autres, comme Cyprien, une chose méprisable et obscène; d'autres, comme Paulin, une hideuse paralysie. Enfin, Salomon, l'appelle *tout mal : pene fui in omni malo.* Et certes, il ne pouvait dire mieux; car l'impureté est vraiment un abrégé de tout mal; parce que tous les autres péchés, quelque graves, injurieux à Dieu, et pernicieux à l'âme qu'ils puissent être, sont en quelque sorte des péchés modestes, qui marchent seuls et sans cortége; tandis que celui de l'impureté peut s'appeler le prince de tous les autres, puisqu'il les entraîne tous à sa suite, et que tous les autres lui font la cour. Parcourez l'Ecriture; commencez par Salomon, qui proteste qu'il a été presque en toute sorte de mal. S'il outragea Dieu dans son temple, s'il offrit de l'encens aux idoles, s'il offensa de tant de manières la divinité, n'est-ce pas à cause de sa sensualité et de son amour effréné pour les femmes? Si de faux témoins s'élevèrent pour opprimer l'innocence des femmes les plus chastes, quelle en fut la cause? N'est-ce pas la sensualité, comme nous le voyons dans l'exemple de Suzanne et des deux vieillards? N'est-ce pas l'amour criminel de David pour Bersabée, qui, le rendant injuste, homicide et ingrat tout à la fois, lui fit tuer Urie, un de ses plus fidèles serviteurs? Magdeleine est esclave de ce cruel tyran, et l'Evangile l'appelle du non de pécheresse : *mulier in civitate peccatrix;* et pourquoi cela? Parce que l'impureté est un péché qui vit aux dépens de tous les autres : et c'est pour cela que Notre-Seigneur chassa d'elle, non-seulement ce vice, mais encore tous les autres représentés, au sentiment de saint Grégoire, par les sept démons dont il la délivra. Voulez-

vous une preuve plus manifeste encore que l'impureté est un mal considérable sous tous les rapports, qu'elle est opposée à toutes les vertus, et qu'elle exalte tous les vices? Ecoutez le grand Augustin, qui, suivant en cela le sentiment de tous les pères, nous dit qu'aucune vertu, aucune bonté, aucune sagesse n'est compatible avec la luxure, mais qu'avec elle régnent toutes sortes de perversité. Où êtes-vous, impudiques, vous qui jetez un vernis sur vos obscénités, et qui, pour paraître moins sales, appelez l'impureté le plus léger de tous les péchés? En trouverez-vous un autre qui soit aussi opposé à toute vertu? *Nulla virtus.* Quelle autre malice détruit ainsi toute bonté? *Nulla bonitas.* Quelle ignorance efface ainsi toute sagesse? *Nulla sapientia.* Quel autre péché en un mot ruine l'âme à ce point, et la transforme en un monstre et un repaire de toutes les perversités? *Omnis in ea perversitas regnat.* Parlons donc clairement, et disons que l'impudique est enfoncé dans le bourbier de tous les vices. Il est orgueilleux, envieux, voleur méchant ; c'est un démon : aussi saint Ambroise, écrivant à une vierge qui avait eu le malheur de faire une chûte honteuse, lui dit que son âme, autrefois la demeure de l'Esprit-Saint, est devenue celle du diable : *de habitaculo Spiritus Sancti tugurium facta es diaboli.*

III. L'impureté n'outrage pas seulement l'âme, mais elle souille aussi le corps, de sorte que c'est un péché grave sous tous les rapports, et que l'on peut dire avec raison que l'impudique se fait doublement injure à soi-même, puisqu'il pèche en même temps contre son âme et contre son corps, qu'il souille depuis la tête jusqu'aux pieds, et qu'il profane en mille manières. Tel est

le sens de ces paroles de l'apôtre : *le fornicateur pèche contre son corps*. Il ne dit pas *par son corps*, mais *contre son corps ;* c'est-à-dire, comme l'explique saint Isidore, qu'il le rend complice de son crime. Il le souille, il le déshonore, il le rend criminel. Parfumez-vous, impudiques, fardez-vous, revêtez-vous de linge blanc comme la neige, de riches étoffes, de broderies précieuses : que faites-vous, sinon encenser des morts, laver des Ethiopiens, couvrir de fleurs des cataleptiques? La chasteté violée répand une telle infection, dit saint Clément, pape, que la puanteur de vos impuretés, semblable aux essences les plus fortes, l'emporte sur toutes les autres odeurs, et couvre d'ignominie, non-seulement votre âme aux yeux de Dieu, mais aussi votre corps aux yeux des hommes. Qui pourrait jamais se représenter l'état d'un homme qui a vieilli dans l'habitude de ce vice, qui, depuis de longues années déjà, se roule dans ce bourbier? Qui peut voir sans dégoût cet homme immonde dans ses pensées, impudent dans ses regards, sale dans ses paroles et ses habitudes, brutal dans ses actions? Saint Chrysostôme avait bien raison de dire que l'impudique émigre en quelque sorte hors de soi, et d'homme devient une bête : *a se migrat, et ab homine totus transit in bestiam.* Saint Pierre Damien rapporte qu'un homme rencontra un jour sur sa route un horrible personnage, qui avait les oreilles et la queue d'un cheval, et le reste du corps d'un ours, avec un air menaçant, un regard obtus, les poils hérissés, les pieds velus et les griffes recourbées. Attéré à cette vue, il voulut fuir, et donna de l'éperon à son cheval. Mais le monstre, se tournant vers lui, lui dit d'une voix humaine : J'ai été un homme comme toi autrefois : c'est

l'impureté et la vie bestiale que j'ai menée qui m'a réduit à l'état bestial où tu me vois. Le voyageur lui demande qui il était. J'ai été, lui répondit-il, un personnage renommé et de grande réputation : mais pour avoir régné indignement, j'ai été à la fin précipité du trône, à cause de mes désordres bien connus du monde, et condamné à être traîné jusqu'au jugement dernier comme une vile charogne par deux chiens cruels à travers des lieux obscurs et empestés, jusqu'à ce que je tombe corps et âme en enfer. Voilà, impudiques, une image véritable de vos ignominies, ou plutôt de vos brutalités. Venez vous regarder et vous reconnaître dans ce miroir : venez apprendre ici ce que vous êtes maintenant, et ce que vous serez bientôt, et vous comprendrez que saint Chrysostôme n'a point exagéré quand il a dit de l'impudique : *a se migrat et ab homine totus transit in bestiam.* Qui ne voit en effet que la vie d'un homme sensüel est une vie indigne et toute bestiale? Saint Philippe de Néri, sainte Catherine de Sienne, à la seule approche de l'impudique, sentaient une telle infection qu'ils étaient près de s'évanouir. Quel horrible spectacle doit-ce donc être aux yeux de Dieu que la vue d'un homme sensuel? Il n'est rien d'aussi abominable pour Dieu qu'une âme impure, s'écrie Lactance. Que faites-vous donc, saints anges? comment laissez-vous entrer ces monstres dans l'église? Pourquoi ne criez-vous pas : *foris canes, foris canes?* Sortez d'ici, impudiques, allez tenir compagnie aux animaux les plus immondes, et vous rouler avec eux sur les fumiers.

IV. La sensualité ne transforme pas seulement les hommes en bêtes, mais elle ravage encore une grande

partie des enfants d'Adam. Combien de têtes ont été coupées par suite du libertinage ! Et les femmes elles-mêmes qui commandèrent ou firent ces terribles exécutions, voyez comme elles s'en font honneur. Voyez à la main de Dina la tête de Sichem, celle de Sisara à la main de Jaël, celle de Samson à la main de Dalila, celle d'Holopherne à la main de Judith, celle d'Urie à la main de Bersabée, celle d'Ammon à la main de Tamar, celle de saint Jean-Baptiste à la main d'Hérodiade, et enfin à la main d'Eve la tête de tant d'hommes égorgés, empoisonnés, étouffés, morts de morts cruelles, infâmes et violentes, par suite de ce vice maudit. C'est lui qui changea la cour de l'empereur Othon III en une sorte de boucherie, lorsque retournant de Rome à Ravenne, et séjournant dans une petite ville, il fut obligé de condamner au feu sa propre femme, laquelle, éprise du comte son hôte, et n'ayant pu obtenir de ce nouveau Joseph l'accomplissement de ses infâmes désirs, passa de l'amour à la haine, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu lui faire violence. Othon, trop crédule, condamna le comte à la mort : mais la femme de ce malheureux, prenant sa tête, se présenta devant l'empereur et la jetant à ses pieds, offrit en preuve de l'innocence de son mari de marcher sans dommage sur des fers rouges. L'empereur accepta sa proposition : et quand il eut vu cette femme marcher au milieu des fers rouges comme si c'eût été des fleurs, il condamna aux flammes sa femme impudique, pour avoir commis une aussi noire calomnie. Mais lui-même peu de temps après s'étant épris d'une dame romaine, celle-ci, pour se soustraire à sa passion, lui donna la mort en lui présentant une paire de gants empoisonnés. C'est ainsi,

conclut l'historien, que l'amour impur a presque toujours une issue tragique. D'où viennent en effet tant de querelles, tant de haines, tant de trahisons, tant de jalousies, tant de duels, tant d'homicides, si ce n'est presque toujours de l'impureté? C'est la luxure, dit saint Jérôme, qui fait les homicides; et Cassiodore l'appelle la ruine du genre humain. Cette peste vivante attaque les corps et les souille; elle attaque la vie et l'abrège; elle attaque la vertu et la ravage; elle attaque les âmes et les ruine; elle attaque les esprits les plus élevés et les rend obtus et stupides. Elle se sert des regards, des signes, des agréments du corps, comme d'autant de flèches, et d'un homme fort et vigoureux comme Samson, elle fait un homme faible et énervé. Elle trouve en David un homme doux et bienveillant, et elle en fait un homme sanguinaire; en Salomon elle trouve un sage, et en fait un insensé. Elle répand son venin sur tous les sexes, sur tous les âges, sur toutes les conditions : quelquefois même elle ne respecte ni les monastères, ni les ermitages, ni les sanctuaires, ni les vœux : elle met partout le feu; et après avoir fait du monde un enfer de crimes, elle en fait encore un enfer de supplices. Infernale volupté, s'écrie saint Augustin, tu es la source de presque tous les maux. Voilà donc ce péché, si respecté parmi les hommes, que l'on traite de pure fragilité, et que l'on excuse sur la faiblesse de la chair. Comment pouvez-vous appeler fragile, dit Tertullien, une chair qui abat la vigueur de l'esprit? Comment peut-on appeler léger un mal qui met à feu et à sang la chrétienté toute entière ? Hélas ! à la vue de ce désastre universel des familles, des talents, des intelligences, des âmes et des corps, aucune langue ne saurait dire

quels grands maux proviennent de ce vice abominable.

V. Puisqu'aucune langue humaine ne suffit à cette tâche, parlez donc, langues terribles de Dieu, tonnerres, foudres, déluges d'eau et de feu; et dites-nous si vraiment Dieu a compassion de ce vice maudit. Dieu avoir compassion de l'impureté? Qu'entends-je? Voyez Troie détruite par l'impudique Hélène, Babylone réduite en cendres à cause des désordres de Sémiramis, Rome jetée dans la confusion à cause de Lucrèce. Que ce soient là des fables ou des histoires véritables, peu importe. Prenez l'Ecriture, et voyez l'infâme Pentapole abîmée, dans un déluge de flammes, et cinq villes entières avec leurs villages, qui formaient comme cinq petits royaumes, réduites en cendres. Quelle fut la cause de leur ruine, si ce n'est l'impureté? Regardez l'univers entier, enseveli par le déluge, et demandez aux anges, qui furent les ministres de la colère de Dieu, pourquoi ils ouvrirent les cataractes du ciel, et submergèrent notre terre. Ne fut-ce pas à cause de ce vice maudit auquel les hommes font si peu d'attention? Sans doute, au temps du déluge il y avait dans le monde bien d'autres iniquités encore : des injustices, des colères, des parjures, des blasphèmes, tous les vices en un mot, excepté l'idolâtrie, comme le remarque saint Thomas. Et cependant, quelle fut la cause particulière du déluge? L'impureté, comme nous l'affirment les Ecritures, et comme nous l'attestent les saints : *quia omnis caro corruperat viam suam*. Si les eaux submergèrent non-seulement les hommes, les animaux et les arbres, mais les montagnes elles-mêmes, ce fut pour laver les souillures dont le monde était plein. *Venit diluvium et tulit omnes*. Prenons l'argument, et tirons de ces faits la conclusion

qu'ils renferment. Dieu proteste dans le Deutéronome que le châtiment suit la mesure du péché : *pro mensura peccati erit plagarum modus ;* c'est-à-dire, selon la Glose, que la peine est proportionnée à la faute; de manière que si la faute est légère, le châtiment doit être léger, grave, si la faute est grave, et très-grave, si la faute est très-grave elle-même. Or, trouvez-moi un péché que Dieu ait puni d'un châtiment plus terrible et plus général que celui qu'il a fulminé contre l'impureté; puisqu'il a été jusqu'à se repentir d'avoir fait l'homme, jusqu'à submerger le monde entier, sans tenir compte de tant de petits enfans innocents. Il faut donc conclure que de tous les péchés l'impureté est le plus grand. — Vous me direz peut-être que cette proposition n'est pas exacte au point de vue de la théologie. — Cette objection fut faite un jour à un démon, à qui on avait demandé quel était le plus grand de tous les péchés, et qui avait répondu sans balancer que c'était l'impureté. On lui dit qu'il se trompait, et que l'idolâtrie, le désespoir, la haine de Dieu étant opposés à des vertus plus éminentes, étaient par conséquent des péchés plus grands. Le diable, qui est un habile théologien, parce qu'il n'a point été lésé dans ses qualités naturelles, répondit à l'objection, qu'au point de vue théologique, ces péchés étaient plus grands que la volupté, mais que celle-ci avait des effets plus désastreux. Il avait raison : les péchés opposés aux vertus théologales sont plus considérables en eux-mêmes, parce qu'ils blessent des vertus plus éminentes; mais la volupté est un péché plus grave, à cause des conséquences funestes qu'elle emporte, et des effets qu'elle produit. C'est elle en effet qui remplit l'enfer de réprouvés : aussi fut-il révélé à

une sainte âme que l'impureté peuple l'enfer d'hommes et de femmes, autant que l'orgueil l'a peuplé de démons.

VI. Le plaisir que procure la volupté, n'est, après tout, qu'une goutte du calice des démons, qu'une émanation momentanée du feu de l'enfer, comme l'appelle saint Augustin : mais fût-il cent fois plus grand, qu'il ne vaudrait pas encore la peine de l'acheter aux dépens de la beauté de l'âme et du corps, et, ce qui est plus, au prix de tant de dommages. L'impureté, en effet, n'est pas seulement un très-grand mal sous tous les rapports, mais c'est encore un mal très-pernicieux, parce qu'il ôte à celui qui le commet la fortune, la santé, l'honneur, toute sorte de biens en un mot, temporels et éternels. Pour vous en convaincre, regardez ce jeune homme à qui son père a laissé un riche héritage ; au bout de quelques années, vous entendez dire que ses biens ont été vendus ou confisqués, que les objets les plus précieux qu'il possédait ont été mis en gage, que sa maison est ruinée ; et vous le voyez parcourir les rues comme un mendiant, sale et couvert de haillons. Où sont ces habits si magnifiques, où est ce luxe qui le faisait briller entre tous les autres? Qui l'a ruiné ? Ce sont ces procès, ces années stériles, ces nuits criminelles, cette passion, cette habitude, ce libertinage effréné. Ainsi l'affirme l'Esprit-Saint : *qui nutrit scorta perdit substantiam; qui pascit meretrices disperdet divitias.* Voyez cette pauvre femme tout en larmes : pourquoi pleure-t-elle? Elle avait un riche écrin rempli de joyaux précieux dont il ne lui reste plus rien que l'inventaire. Où sont-ils allés? Demandez-le à ce mari libertin, qui, après avoir sacrifié

sa fortune à une passion criminelle, contraint sa pauvre femme à expier les péchés qu'il a commis. Pendant qu'il fait bonne chère au dehors, il la réduit à la triste nécessité de jeûner chez elle ; et après s'être privé pendant des semaines entières, il dépense tout en un jour dans une orgie. Est-il étonnant après cela que ces hommes qui sont tout chair, gisant ainsi continuellement dans la fange, soient sujets à des maladies incurables ? Que, pâles, épuisés, remplis de maux, ils aient à peine la force de dire avec le roi-prophète : *Il n'y a plus de santé dans ma chair, plus de paix pour mes os?* Direz-vous que j'exagère? Mais pour qui sont, je vous le demande, et les bains de vapeur, et les hôpitaux, et les chirurgiens, et les médecins, si ce n'est surtout pour les malheureuses victimes de la débauche? N'est-ce pas pour couvrir leurs plaies et pour calmer leurs douleurs que se font la plupart des onguents et des emplâtres? Et vous viendrez me dire que la volupté n'est qu'une faiblesse des sens? O chair triste et ignominieuse ! N'est-ce pas vous, libertins, que l'on voit sortir en public avec les os cariés, la moelle pourrie, la tête chauve, les yeux éteints, les organes flétris, les esprits vitaux consumés? Avec ce souffle empesté qui infecte tout ce qu'il approche, aurez-vous le front de dire que l'impureté n'est qu'une fragilité des sens? Elle est un mal pernicieux et si funeste qu'elle rend votre corps plus infect que celui de Job, plus couvert de plaies que celui de Lazare, et qu'elle en fait comme un amas d'ordures ou un purgatoire de supplices. C'est pour cela, mes frères, que les voluptueux sont considérés par les hommes de valeur et de sens comme des gens nuls dans les affaires publiques, sans fidélité dans leurs promesses,

sans conscience dans le négoce, que l'on met de côté comme obtus dans les arts et les sciences, incapables de tout bien, couverts d'opprobre et d'ignominie. Saint Jérôme les appelle des hommes querelleurs, colères, impérieux, servilement flatteurs et inutiles pour tous. Pour moi, je soutiens que l'impudique est un pécheur infâme : et si l'on suivait le conseil de saint Paul, celui qui vit publiquement dans le libertinage devrait être traité comme un excommunié ; et fût-il votre allié, votre frère, vous ne devriez pas même vous asseoir à la même table avec lui, bien moins encore manger du même plat. *Si is qui frater nominatur est fornicator, cum hujus modi nec cibum sumite.* Mais on devrait le chasser de l'église comme un possédé, le montrer au doigt, et le renvoyer à la porte du temple, lieu assigné aux énergumènes par le concile d'Ancyre. Et s'il voulait lever la tête pour recommencer à perdre des âmes par des regards, des postures, des signes ou des gestes indécents, tous les prêtres devraient se lever en criant à haute voix : Loin d'ici, les profanes ! Sortez, impudiques, sortez, vous qui ressemblez plus à un épicurien qu'à un chrétien, et dont le corps est plus infect qu'un cadavre.

VII. Perfide, implacable volupté, tu n'es donc pas encore contente ! Tu as ôté à l'homme les biens, la santé, l'honneur : que te reste-t-il à lui ôter encore ? ce qu'il y a de plus précieux en lui. Saint Luc, parlant de l'enfant prodigue, dit qu'il dissipa sa substance en vivant dans la luxure. La substance dont il est ici question, ce n'est pas les richesses, car elles ne sont que des accidents éphémères. La substance d'un homme est ce qui le fait homme, ce qui le distingue des animaux, à savoir

l'esprit, la raison, l'intelligence. C'est là ce que perdit l'enfant prodigue, comme nous l'affirme Tite de Bostre : et c'est là en effet ce que perdent tous les voluptueux. Ils deviennent complètement aveugles, plus animaux que raisonnables; et ils ne pensent pas plus à leur âme que s'ils n'en avaient point. Voyez la femme de Putiphar : à peine a-t-elle laissé la volupté pénétrer dans son cœur, qu'elle perd en quelque sorte la lumière de la raison. Elle ne voit plus rien, ni son illustre naissance, ni ce qu'elle doit à la foi conjugale, ni l'inégalité du rang. Joseph était son serviteur. La volupté lui arrache en quelque sorte les yeux, et elle les jette sur Joseph, qu'elle idolâtre. *Elle jeta les yeux sur Joseph,* nous dit l'Écriture. Remarquez bien cette expression emphatique : elle a perdu les yeux ; que pourrait-elle voir désormais? Comment pouvait-elle pleurer sans yeux, son aveuglement? Aussi, au lieu de pleurer son péché, elle pense par un péché nouveau et plus grand encore que le premier à faire mourir cet innocent ; et bien loin de se repentir d'avoir péché par désir, elle s'afflige de ne pouvoir pécher par action. Ne vous étonnez point de tant d'iniquités : la malheureuse avait perdu la tête. Trouvez-moi maintenant un mal plus pernicieux que celui qui s'empare de la partie la plus noble de l'homme, de la raison. Hélas ! je ne puis entendre sans frémir d'horreur ce que dit le prophète Osée des impudiques, lorsqu'il affirme que non-seulement ils ne se convertiront point, mais qu'ils n'y penseront même pas : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum.* Pesez bien ces dernières paroles : *l'esprit des fornications est au milieu d'eux.* Voilà pour-

quoi les impudiques sont insatiables dans leur passion charnelle, et ne pensent plus ni à Dieu, ni aux saints, ni à l'éternité : voilà pourquoi ils restent toujours enfoncés dans leur bourbier. Qu'ils mangent, qu'ils boivent, qu'ils se promènent, qu'ils vaquent à leurs affaires, qu'ils se récréent, leur esprit est toujours occupé de pensées déshonnêtes ; leurs regards, leurs discours, leurs songes mêmes n'ont point d'autre objet, parce que chez eux la lumière de la raison est éteinte, et que l'esprit de la fornication est en eux. Il semble que la volupté leur serve d'âme, et qu'elle soit le but de toutes leurs pensées, le centre de toutes leurs actions, et le principe de toutes leurs affections. De même que l'araignée se tient au milieu de sa toile, serrant fortement de toutes parts sa proie, de peur qu'elle ne lui échappe, ainsi la volupté est au milieu de leurs cœurs.

VIII. Qui vous a fascinés, voluptueux? Comment pouvez-vous estimer léger un péché si grave, un vice si pernicieux? Comment pouvez-vous ne pas comprendre quels maux et quels dommages elle entraîne à sa suite? Si vous n'êtes pas touchés de la perte de votre fortune, de votre santé, de votre honneur, ni des effets désastreux que produit la volupté, dans les sens et dans toutes les puissances de l'homme, ne soyez pas du moins insensibles aux plaies profondes qu'elle fait dans le cœur, à l'habitude invétérée, aux remords de la conscience, à la défiance de Dieu, au désespoir du salut, aux conséquences irréparables d'une mort imprévue, qui sont l'effet presqu'inévitable de ce vice maudit. Aurez-vous l'âme plus ferme qu'un Henri VIII, roi d'Angleterre, lequel, au rapport de Sander, du moment qu'il se laissa prendre dans les filets de la volupté, n'eut plus un seul

instant de repos, devint insupportable à soi-même et aux autres, et fut agité par des craintes et des remords continuels. C'est une chose étonnante, rapporte cet historien, en quels troubles et de l'âme et du corps il tomba. Confessez la vérité, impudiques ; combien de fois, pensifs, mélancoliques et solitaires, maudissez-vous les liens de votre passion, et baignez-vous vos chaînes de larmes infructueuses, sans pouvoir faire autre chose que de vous envelopper de votre confusion. *Induimin sicut diploide confusione vestrâ.* Comment ne vous réveillez-vous pas aujourd'hui, et n'apprenez-vous pas à craindre un mal si pernicieux à l'âme et au corps, si funeste et dans la vie et à la mort, et dans le temps, et dans l'éternité ! O saints du paradis, vous qui avez obtenu de Dieu de tomber au pouvoir du démon, plutôt que d'être vaincus par la luxure ; saints martyrs, vous qui, pour repousser une impudique, vous êtes coupés la langue avec les dents, et la lui avez jetée à la face ; saintes vierges, vous qui, pour échapper au feu de la volupté, vous êtes jetées vivantes en des brasiers ardents, je vous invoque aujourd'hui, et vous supplie du fond du cœur d'éclairer ceux qui m'écoutent, afin qu'ils comprennent et méditent cette grande vérité. Mais pourquoi invoquer les saints, lorsque nous trouvons même des gentils qui ont eu le courage de punir en eux-mêmes, avec des charbons ardents, les flammes de la volupté? Pourquoi appeler les martyrs, lorsqu'on trouve des animaux qui lavent de leur sang la tache de l'adultère? Pourquoi rappeler de tendres vierges, lorsqu'on trouve des pierres qui se brisent spontanément en présence de l'acte impur? Bien plus, les démons eux-mêmes n'ont pu quelquefois supporter l'infection de ce

vice maudit. O Dieu immortel! les brutes sentent la laideur de ce péché, les rochers se fendent à sa vue, les démons frémissent d'horreur en le voyant commettre; et l'homme, plus dur que les rochers, plus stupide que les brutes, plus méchant que les démons, n'en comprend pas la gravité, n'en apprécie pas les terribles effets, le commet sans scrupule, et publie partout que ce n'est qu'une peccadille. Qui vous a donc fascinés? Comment êtes-vous si durs et si aveugles? — Peut-être me direz-vous : « Je suis jeune, je fais ce qui me plaît, plus tard je ferai pénitence. Voulez-vous interdire aux jeunes gens tous les plaisirs? Ce serait faire la guerre à l'humanité tout entière. Si la volupté m'a ôté tous mes biens, la santé, l'honneur, l'intelligence, la paix du cœur, elle m'a laissé du moins mon libre arbitre : j'aurai le temps de faire pénitence. » Jeune insensé ! la volupté ne vous a pas ôté le libre arbitre, c'est vrai ; mais elle l'a tellement enchaîné, que non-seulement elle rend votre mal le plus grand de tous les maux, et le plus funeste par ses effets, puisqu'il ruine tous les biens, mais encore qu'elle le rend presque incurable et sans remède.

SECONDE PARTIE.

IX. Jetez au feu les écrits de Luther et de Calvin, où ils enseignent que tout péché ôte à l'homme sa liberté, et acceptez avec soumission les décrets du saint concile de Trente, qui définit que tout pécheur, même le plus pervers, garde encore la liberté de choisir et de faire le bien, et qu'il est maître de ses actions : mais écoutez en même temps ce que dit saint Augustin ; à savoir que la volupté, si elle ne force pas la volonté au mal, la tient néanmoins tellement captive, dès qu'elle s'est engagée dans ses filets, qui lui est très-difficile de s'en débarrasser. Le voluptueux pèche d'abord librement ; puis il continue à pécher par habitude ; mais à la fin il lui reste je ne sais quelle impuissance de se corriger, et comme une certaine nécessité morale ; parce que, comme le dit très-bien le saint docteur, l'habitude qui suit le péché et qui en est la peine crée comme une nécessité de pécher encore : *Pœnalis vitiositas subsecuta ex libertate facit necessitatem.* Voyez ces invités aux noces de l'Evangile ; pas un seul n'accepte l'invitation : tous cherchent des excuses. Le premier a acheté une villa ; il faut qu'il aille la visiter. — Mais ne pourriez-vous pas malgré cela venir au festin ? — Je le pourrais à la rigueur ; mais

de grâce excusez-moi : *habe me excusatum*. Le second a acheté des bœufs, il faut qu'il aille les essayer. — Ne pourriez-vous pas venir non plus ? — Je le pourrais, mais de grâce excusez-moi : *habe me excusatum*. Le troisième est retenu par une affaire d'une autre sorte : je me suis marié ; et sans chercher à s'excuser, il dit rondement : *je ne puis aller*. Voyez, dit un pieux interprète, quelle différence entre les deux premiers et le troisième : ceux-là refusent par négligence, et celui-ci par impuissance ; il est retenu par l'amour d'une femme. Ce mystère vous regarde, hommes sensuels : combien de fois Dieu vous a-t-il appelés, ou par une inspiration intérieure, ou parles remords de votre conscience, ou par la voix de ses ministres ! Mais vous qu'avez-vous répondu ? — Mon Dieu, je voudrais, je devrais, mais hélas ! je ne pourrai donc plus jamais me permettre un seul regard, un seul allégement à ma passion ? Oh ! non, non, c'est impossible ; *non possum venire*. Les fêtes de la sainte Vierge, des patrons de la paroisse arrivent : amis, domestiques, connaissance, tous accourent dans les églises pour se nourrir du pain eucharistique : je sais et je confesse que je devrais aussi moi donner le bon exemple, mais je ne le puis, *non possum venire*. Pâques arrive à son tour. Il y a une excommunication pour quiconque n'approche pas de la table sainte : je voudrais, je devrais y aller aussi moi ; mais comment renoncer à cet engagement? Ah ! je ne le puis : *non possum venire*. Que dites-vous, libertins ? Comprenez-vous maintenant que votre mal est presque sans remède.

X. Mais pour aller jusqu'au fond de cette vérité, savez-vous pourquoi l'impureté est un mal incurable ?

C'est qu'elle réduit le pécheur au désespoir, comme l'enseigne l'Apôtre en ces paroles : *de désespoir ils se sont livrés à l'impudicité.* Voilà l'effet ordinaire de ce vice : il détruit la grâce dans le cœur de l'homme, et le livre au désespoir. Mais reprend saint Jérôme, de quoi le voluptueux désespère-t-il ? Il désespère de sa conversion, de sa persévérance, de son pardon, de sa propre volonté ; il désespère de Dieu, il désespère de soi-même. Il me semble entendre le voluptueux s'écrier : hélas ! comment pourrai-je rompre ces chaînes ? Comment pourrai-je sortir de ce labyrinthe où la passion m'a engagé ? Comment me dégager de ces liens ? N'ai-je pas protesté mille fois à Dieu de vouloir en finir, et mille fois je lui ai manqué de parole, et je me suis trouvé enfoncé dans le bourbier plus encore qu'auparavant ? Non, il n'est pas possible que Dieu me pardonne tant de crimes : jamais un Dieu d'une pureté infinie ne voudra souffrir un cœur aussi rempli d'ordures ; non il n'y a plus d'espérance pour moi. Et une fois que le libertin a perdu l'espérance, il se met à pécher sans retenue : *desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiam.* C'est de là que viennent ces morts de désespérés qui font frémir d'horreur quiconque a encore quelque sentiment de foi et de piétié dans le cœur. Vous ne serez plus étonnés maintenant de ce qui arriva à ce pécheur, lequel supplié, à l'article de la mort, de congédier une femme qu'il entretenait chez lui, et qui en ce moment suprême était encore à ses côtés, répondit avec une sorte de fureur : je ne puis pas. — Mais il vous faut bien de toute nécessité la quitter. C'est impossible. — Mais, faites-le du moins pour l'amour de Jésus. — C'est impossible. — Ne voyez-vous pas qu'il ne vous

reste plus que quelques instants à vivre ? — C'est impossible ? — Mais vous allez vous damner. — C'est impossible, c'est impossible, et il mourut en prononcant ces paroles de désespoir. N'en soyez pas surpris ; car l'impureté est un mal incurable, et du côté du pécheur qui désespère de son salut éternel, et du côté de Dieu qui lui tourne le dos. Le prophète compare les voluptueux à des hommes blessés qui dorment dans leurs sépulcres: *sicut vulnerati dormientes in sepulchris :* ils vivent en effet dans leur chair criminelle comme dans un tombeau, morts à la grâce, et objet d'horreur pour Dieu. Que résulte-t-il de là ? c'est que Dieu les oublie : *quorum non es memor amplius* ; c'est-à-dire, comme l'entend l'Eglise, que Dieu ne les excite plus. Vous pouvez, en effet, en avoir la preuve. Parlez-leur de l'éternité, Dieu ne les excite plus ; ils se rient de lui. Montrez leur l'enfer ouvert sous leurs pieds; ils le prennent pour une fable, Dieu ne les excite plus. Amenez-leur un confesseur qui les exhorte au bien, ils changent aussitôt de discours : Dieu ne les excite plus. En un mot, ils ne ressentent plus ni remords, ni componction ; il sont arrivés à cet état si misérable dont les saints pères ne pouvaient parler sans verser des larmes ; état d'endurcissement, d'insenbilité et de perdition : Dieu ne les excite plus. Pour tout dire, ils arrivent jusqu'à perdre la foi ; oui à perdre la foi ; à vivre en athées, marqués du signe de la bête, ou des réprouvés, comme on le voit par l'exemple de Simon de Tournai qui illustra par son génie l'université de Paris. S'étant épris de passion pour une femme nommée Alcide, la passion obscurcit tellement cette belle intelligence qu'il devint athée : et ayant composé un traité contre les trois imposteurs, Moïse, le Christ et Maho-

met, pendant qu'il le lisait en chaire d'un ton qui montrait déjà les furies dont il était agité, il fut frappé d'apoplexie et tomba à terre pour ne plus se relever. Il roule les yeux, pousse des sons plaintifs ; puis muet pour tout le reste, il n'a de voix que pour prononcer le nom d'Alcide. On lui dit d'invoquer le nom de Jésus, et il appelle Alcide. On lui montre son cher Boëce ; et il répond Alcide : on le conjure d'articuler au moins un aveu de ses péchés ; mais il ne sait, il ne veut, il ne peut dire autre chose qu'Alcide : il écume, il frémit, et il meurt en désespéré, avec ce nom sur les lèvres, et cet objet diabolique dans le cœur. Voilà comment meurent les voluptueux ; ils portent vraiment sur le front le caractère des réprouvés, parce que leur mal est presque sans remède.

XI. S'il en est ainsi, me direz-vous, le monde est plein de réprouvés ; et qui pourra jamais se sauver ? Si Dieu ne pardonne pas ce péché, pour qui sera le paradis ? Faites attention, je finis : je n'ai plus que deux mots à dire, mais deux mots d'une autorité si respectable et d'un sens si clair qu'ils sont sans réplique. Le premier est de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Beaucoup sont appelés et peu sont élus.* Beaucoup sont appelés à la vraie foi, comme l'explique saint Grégoire ; mais peu sont admis à la gloire. L'autre mot est de l'apôtre saint-Paul : *Ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques ne possèderont le royaume de Dieu.* Ces deux vérités semblent indépendantes l'une de l'autre ; et pourtant elles sont très-intimement unies. Quand je vois d'un côté le petit nombre des chrétiens qui se sauvent, et de l'autre le grand nombre des hommes sensuels, je me dis : s'il est vrai que les voluptueux n'ont point de part dans le

royaume de Dieu, il est donc très-certain que peu de chrétiens se sauveront, puisque le nombre des voluptueux est si grand, et celui des chastes si petit. Et mon opinion est confirmée par cette parole célèbre de saint Remi, qu'à part les enfans, très-peu parmi les adultes sont sauvés, et cela à cause du vice de la chair.

XII. Maintenant, mes frères, laissez-moi vous crier, le crucifix à la main : aux grands maux les grands remèdes ! Quel remède employa Notre-Seigneur pour ce péché si énorme ? Dans le corps de Lazare enseveli depuis quatre jours, il vit l'image du voluptueux dont l'âme est toute remplie d'infection ; et à cette vue il gémit, versa un fleuve de larmes et s'écria : *Lazare, sors dehors*. Non content de cela, il a voulu, du haut de cette croix, verser un fleuve de sang, et être déchiré comme un malfaiteur depuis la tête jusqu'aux pieds. Pourquoi tant de sang, tant de plaies? C'est pour laver tant de péchés d'impureté. Voilà donc, mes frères, le vrai remède pour ce mal si contagieux ; des larmes et du sang, des larmes et du sang. C'est un remède difficile, je le sais ; mais aux grands maux les grands remèdes. S'il se trouve ici quelqu'impudique qui ait vieilli dans l'habitude du péché, qu'il baisse la tête, et qu'il jette un regard sur les fautes innombrables qu'il a commises depuis son enfance. O Dieu ! quelle confusion sera la sienne, lorsqu'il lui faudra comparaître tout couvert de souillures en présence du ciel et de la terre, et s'entendre reprocher par Jésus-Christ toute la suite de sa vie criminelle, les lieux, le temps, l'espèce, le nombre et les circonstances les plus horribles de ses péchés. Mon frère, si en ce moment Dieu, tirant le voile qui couvre vos fautes, vous montrait à cette assemblée tel que vous

êtes ; s'il rendait publiques toutes les mauvaises actions que vous avez commises, soit seul, soit avec d'autres, toute celles dont vous avez été la cause, en séduisant telle ou telle personne, en apprenant le mal à telle ou telle autre, quelle ne serait pas votre confusion et votre terreur ? Vous en moureriez de honte. Or, ne faudra-t-il pas un jour que toutes ces iniquités soient dévoilées ? Pourquoi donc ne pas embrasser le remède qui peut prévenir un si grand malheur, quelque difficile et amer qu'il soit ? Des larmes, mon frère, des larmes versées par un cœur repentant. Mêlez vos pleurs à ceux du bon Jésus, demandez-lui pardon du fond de votre cœur, frappez-vous la poitrine comme Magdeleine, qui, à la vue de ses iniquités, fondit en larmes ; et, tenant embrassée la croix, criez : pardon, mon Dieu, pardon. Faites sans délai une confession générale, précédée d'un examen aussi exact que si vous deviez paraître aussitôt après au tribunal de Dieu. Qu'ont été vos confessions jusqu'ici ? Je vous le demande, à vous, qui, au moment même où vous les faites, commettez de nouveaux péchés ; à vous, qui, pendant que vous examinez votre conscience, ajoutez au nombre de vos iniquités ; à vous, qui, en les accusant, en cachez par honte les circonstances les plus horribles ; à vous, qui avez rendu vos confessions nulles et sacriléges, en restant dans l'occasion prochaine du péché ; à vous, qui, dans l'acte même du repentir, ressentez de nouvelles sollicitations au péché. Ne voyez-vous pas que votre contrition a été inefficace et défectueuse, et qu'au lieu de recevoir un sacrement, vous n'avez fait que multiplier vos sacriléges ? O Dieu, que de désordres ! Courez donc vite pleurer aux pieds d'un prêtre votre vie criminelle : pleurez en ce moment aux pieds de ce cruci-

fix l'état funeste de votre conscience ; et si les larmes ne suffisent pas, donnez votre sang ; prenez la discipline, châtiez par le jeune, le cilice et la mortification cette chair qui vous a trahis jusqu'ici. Si vous n'en avez pas le courage, je le ferai pour vous : mais au moins pendant que je donnerai à Dieu mon sang pour laver tant de souillures, donnez un soupir, frappez-vous la poitrine et criez tous à haute voix vers Dieu : Pardon mon Dieu, pardon. Aux grands maux les grands remèdes : le mal de l'impureté est énorme et pernicieux : et pour qu'il ne soit pas incurable, il faut les larmes du repentir et le sang de la pénitence : des larmes donc et du sang, pour obtenir le pardon de tant de crimes. Mais à quoi serviront mes larmes et mon sang, ô doux Sauveur, si vous n'employez vous-même votre voix toute puissante pour rappeler à la vie cet impudique vieilli dans le mal ? Appelez-le donc vous-même ; car ma parole ne suffit pas : faites retentir à son cœur votre voix, afin qu'il l'entende au fond de cette tombe infecte de son âme. Sors de cette maison indigne, de ces amours impurs, de cette liaison criminelle, de cette société dangereuse : et si ce n'est pas assez, sors de ce monde : oui, oui, sors de ce monde : aux grands maux les grands remèdes. Jeune homme, pourquoi ne vous retirez-vous pas dans un couvent des plus austères, afin de garder intacte vôtre pureté ? Et vous, jeune fille, pourquoi n'allez-vous pas vous cacher au fond de quelque monastère, afin de conserver votre chasteté ? Si vous n'en avez pas le courage, baissez du moins les yeux, lorsque vous rencontrez quelqu'objet dangereux ; détachez des murs de votre maison ces peintures indécentes ; livrez aux flammes ces livres, ces

lettres obscènes, fuyez ces sales conversations, fréquentez les sacrements, retranchez les occasions, autrement vous succomberez. Je m'adresse à vous, ô mon Jésus ! et je vous remercie avec larmes de m'avoir mis en l'état où je suis, et de m'avoir accordé la grâce de faire vœu de chasteté perpétuelle. O ! mon Sauveur ! pourquoi la première fois que ma mère m'a enveloppé dans des langes, ne m'avez-vous pas fait connaître un si grand bien, j'aurais, dès ce moment, fait ce vœu si précieux et si beau. Oh ! quel paradis pour une âme qui vit chaste et pure ! Essayez-le, mes frères, essayez-le. Vous surtout, jeunes gens, jeunes filles innocentes, qui avez conservé pur jusqu'ici ce beau lys de la pureté, ah ! prenez garde de le ternir ; car le premier pas serait pour vous un précipice. Vous savez maintenant que l'impureté est un péché énorme, funeste et presqu'incurable. Formez-donc, je ne dis pas le vœu, mais la résolution ferme et généreuse de perdre plutôt mille fois la vie que de le commettre une seule fois. Au reste, je ne veux pas qu'il y en ait parmi vous un seul qui soit esclave de ce vice : car ceux qu'il asservit n'ont pas coutume de venir entendre les sermons. Si je me suis tant échauffé, j'ai fait comme un homme affligé, qui ne pouvant souffrir en sa présence celui qui est cause de sa la douleur, répand comme il peut avec tous ceux qu'il rencontre. Formons donc tous ensemble du fond du cœur le ferme propos de perdre plutòt fortune, réputation, santé, vie, tous les biens en un mot de cette terre, que de consentir à une seule action, à une seule parole à une seule pensée déshonnête, et mettons notre résolution entre les mains de la sainte Vierge. O Marie !

vierge singulière, douce entre toutes les vierges, après nous avoir délivrés de nos fautes, faites-nous doux et chastes. Amen.

SERMON POUR LE JEUDI

APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'IMPORTANCE DU SALUT.

Voici qu'une femme cananéenne sortie de ces régions, s'écria : Fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est tourmentée par le démon.

(*Évangile selon saint Mathieu*, C. XV.)

I. Je ne blâme pas la Cananéenne, si poussée par l'amour maternel, elle se jette respectueusement aux pieds du Sauveur, pour en obtenir un miracle en faveur de sa fille possédée du démon. C'est déjà beaucoup que dans une âme élevée parmi les ténèbres du paganisme ait pu luire une lumière assez vive, pour lui faire reconnaître comme tout puissant celui qu'elle appelle simplement fils de David. C'est beaucoup qu'elle ait eu assez de courage pour fouler aux pieds le respect humain, et traverser la foule, afin d'obtenir un rescrit favorable à sa demande. C'est beaucoup qu'elle ait été assez patiente, pour ne point se laisser rebuter par le dédain et le refus apparent de Notre-Seigneur, et assez humble pour ne point se sentir blessée, lorsqu'il la ren-

voya en lui disant : *Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.* Bien loin de là, elle baise au contraire la main qui la rejette, et répond à ses dédains par d'humbles remercîments. Ce sont là de belles vertus, je le confesse, et je les loue; mais je dis qu'elle pouvait les employer avec plus de mérite et de fruits. Lisez la supplique qu'elle présente au Sauveur : *Ayez pitié de moi, fils de David, ma fille est tourmentée par un démon.* Comment? Tant de peines pour chasser un démon qui tourmente le corps de sa fille ; et pas une parole pour chasser les démons qui ravagent son âme, et qui se font adorer par elle dans des pierres ou d'autres objets de cette sorte? tant de vœux, tant de démarches et de soupirs pour le corps, et pas même une pensée pour l'âme? Laissons, de grâce, aux pieds du Sauveur, cette pauvre mère; elle en obtiendra la santé parfaite. Je m'adresse à vous, mondains, je vous vois tous en de grandes occupations : pourquoi, je vous le demande, ces sueurs, ces études, ces efforts, ces tourments? Peut-être pour assurer le salut de votre âme? Ah! il s'agit de bien autre chose. Le salut, aux yeux des mondains, est l'affaire des hommes désœuvrés, sauvages, mélancoliques, qui se sont retirés du commerce du monde. Grand Dieu! qu'entends-je? L'affaire du salut éternel, une affaire de désœuvrés? Eh bien! je viens vous prouver aujourd'hui que cette affaire mérite tous les soins les plus empressés de votre cœur, parce que c'est une affaire très-importante : ce sera le premier point; très-incertaine : ce sera le second; et dont la perte est irréparable : ce sera le troisième. Ames créées pour l'éternité, je ne vous aimerais pas autant que vous le méritez, si je n'employais au-

jourd'hui tous les efforts de mon pauvre zèle pour vous faire comprendre l'importance du salut : et vous ne vous aimez pas vous-mêmes, si vous ne m'écoutez pas avec une attention toute particulière, afin d'examiner avec moi quelle grande affaire c'est pour vous que celle du salut de votre âme.

II. Un objet digne et grand est toujours la source de pensées grandes et élevées. Or, quel objet plus grand, plus digne d'être appris que celui du salut éternel, qui est notre fin dernière et notre souverain bien? Oh! comme je voudrais aujourd'hui vous en faire comprendre l'importance. Je commencerai par cette méditation courte, mais substantielle et efficace, qui était si familière à mon père séraphique saint François. Pour fuir le monde, il se retira sur les sommets les plus escarpés du mont Alverne; et là, s'étant fait une petite cabane avec des branches d'arbres, il se représenta qu'il avait au-dessus de lui le paradis, sous ses pieds l'enfer ouvert, et que son âme était comme suspendue entre les deux avec la faculté de s'envoler en haut, pour jouir de Dieu avec les bienheureux pendant toute l'éternité, ou de se jeter en bas dans l'abîme, pour blasphémer Dieu éternellement avec les démons : *Paradisus apertus, infernus apertus, christianus, in medio.* Oh! quelle résolution magnanime, quelles pensées, quelles sollicitudes ce grand objet enfantait dans ce cœur séraphique! Quelles affections, quelles ardeurs, quels désirs excitait dans l'âme de mon vénérable père cette vue des biens et des maux éternels! Son ardeur était telle qu'elle semblait se communiquer à cette sainte montagne, et attendrir les rochers eux-mêmes. Pécheurs, qui prétendez que l'affaire du salut est bonne pour les gens dés-

œuvrés, jetez un regard sur le paradis ouvert au-dessus de votre tête et sur l'enfer ouvert sous vos pieds. Vous êtes entre l'un et l'autre. Regardez là haut ce séjour de toutes les joies, de toutes les félicités : regardez en bas ce séjour de supplices, où se débattent toutes les furies. En haut, quelles suaves harmonies ; en bas, quels féroces mugissements ! Ici quels tourments atroces ! Là quelles ineffables délices ! Que de démons qui déchirent les réprouvés ! Que de charmes, que de beautés, en Dieu pour les élus ! Que d'angoisses ! Que de joies ! Quelles ténèbres ! Quelle lumière ! Quels grincements de dents ! Quels joyeux cantiques ! O paradis ! ô enfer ! Voilà, pécheur, ce que c'est que l'affaire du salut : elle consiste, comprenez-le bien, ou à conduire l'âme dans le sein de Dieu, où elle trouvera le repos et le bonheur, ou à l'entraîner en enfer, pour y blasphémer Dieu parmi les démons avec des hurlements affreux ; et cela pendant toute l'éternité. Grand Dieu ! quelle affaire importante ! Il s'agit de feux éternels d'un côté, de plaisirs éternels de l'autre ; et l'on s'en moque ! Et ce qu'il y a de pis, on se trompe soi-même, et l'on en prend occasion de pécher davantage ! Enfin, on ne tient nul compte de cette affaire capitale. Prenez toutes les affaires du monde les plus importantes, toutes les menées des politiques, tous les secrets des cabinets, toutes les intrigues des cours, tous les manéges de la diplomatie, toutes les manœuvres de la guerre, tous les traités de paix : quand même toutes ces choses dépendraient de vous et se régleraient d'après votre volonté, croyez-vous que ce serait une affaire plus importante pour vous que de vous sauver ou de vous damner pour toute l'éternité? Saints anachorètes, vous qui, pour fuir le monde, vous

tées retirés dans des solitudes horribles, habitées par les loups, les tigres et les lions, n'ayant pour nourriture que l'herbe des champs, pour breuvage que l'eau des marais, et pour lit que les épines et les rochers ; et qui, non contents de cela, avez déchiré votre corps avec des pierres ou des fouets ; je vous ai accusés, je l'avoue, de cruauté, lorsque je ne savais pas encore ce que voulait dire cette parole : ou se sauver, ou se damner pour toute l'éternité. Mais maintenant, qu'avec l'aide de Dieu, je la comprends, je ne m'étonne plus que d'une chose, c'est que les hommes n'aillent pas s'ensevelir tous dans les solitudes pour assurer une affaire si importante.

III. Croyez-vous, mes frères, que ces ermites qui, pour se sauver, habitaient les sommets les plus inaccessibles, eussent moins de sûreté que nous? Aspiraient-ils à un paradis plus beau que le nôtre? Ou craignaient-ils un enfer plus terrible? Comment, ils ont fait à leur corps une guerre si cruelle, luttant continuellement contre leurs passions : et nous, nous vivons en paix? Si la récompense est égale, pourquoi ont-ils tant fait, tandis que nous faisons si peu? Voici pourquoi : c'est que nous avons les yeux bandés, et que nous n'avons pas même la plus légère idée de ce que c'est qu'une éternité de délices et une éternité de tourments. Grand Dieu! vous qui mesurez l'éternité, pourquoi n'envoyez-vous pas en ce moment à ceux qui m'écoutent un rayon de lumière qui la leur fasse comprendre? Pourquoi ne donnez-vous pas à ma langue des paroles de feu qui puissent la leur retracer vivement? O longueur! O largeur! O hauteur! O profondeur! O abîme! O durée! O immensité des siècles éternels, aucune pensée, aucune expression ne saurait vous représenter. O mort! toi qui décides en un

instant de l'éternité toute entière, ou heureuse ou malheureuse, que tes conséquences sont terribles! S'il en est ainsi, que faites-vous, mes frères, à quoi pensez-vous, quelle folie est la vôtre? Ah! je voudrais, comme le saint homme Job, que mon visage fut tout enflé par les larmes à force de pleurer votre aveuglement. Vous êtes si raisonnables, si judicieux, vous avez la foi; et malgré cela vous souffrez, vous suez, vous vous tourmentez pour des affaires qui n'ont aucune importance, et vous pensez à peine à la grande affaire de votre salut, laquelle dépend uniquement de l'attention que vous y donnerez, et qui bien ou mal conduite assure ou met à néant tout le reste? Pleurez, ô saint évêque Césaire, vous qui, non-seulement le jour, mais encore la nuit pendant votre sommeil, répétiez si souvent d'une voix qui faisait retentir toute la maison : *Il n'y a point de milieu; ou il faut monter au ciel, ou il faut descendre en enfer.* Pleurez l'aveuglement des mondains qui prennent une aussi grande pensée pour une pensée de désœuvrés.

IV. Il n'est personne qui ne taxe de folie Esaü, parce qu'il a vendu pour un plat de lentilles son droit d'aînesse. Pour moi, quand je considère sa disgrâce, au lieu de blâmer son imprudence, je me sens touché de compassion pour lui. Il revenait de la chasse, fatigué et épuisé; il avait faim et se sentait défaillir : ne pouvant obtenir de son frère la nourriture dont il avait besoin pour se remettre, autrement qu'en lui vendant son droit d'aînesse, il accepta la condition, et renonçant à ses prétentions, il mangea ce mets fatal qui lui laissa dans le cœur un regret éternel. Mais du moins il raisonnait sagement. Il est vrai, se disait-il, que c'est un mal de vendre une principauté pour un plat : mais si je meurs,

à quoi me servira ma grandeur et toute ma pompe, si ce n'est à ajouter un titre un peu plus beau à ma tombe? *En morior, quid mihi proderunt primogenita?* Ce cas est vraiment digne de compassion : mais quelle compassion puis-je avoir de vous, qui, pour les choses de la terre, pour de misérables bagatelles, dissipez le riche héritage de la gloire, et condamnez votre âme à la mort éternelle? Esaü, forcé par l'extrémité du besoin à souscrire une convention inique, ne trouve pas grâce auprès de vous; et vous ne voulez pas que je gémisse en vous voyant perdre le paradis pour un caprice? Quand vous réveillerez-vous donc une bonne fois, pour comprendre l'illusion qui vous fascine l'esprit dans une affaire d'une telle importance? Si vous voulez n'être pas séduits par les fausses apparences de ce monde, venez avec moi à la cour de Philippe II, roi d'Espagne, tourmenté par la goutte pendant deux années entières : regardez-le cloué sur son lit dans la même position depuis cinquante-trois jours, sans pouvoir bouger. Il est devenu un cadavre avant de mourir; la gangrène qui ronge ses os a fait de son corps un réceptacle de vers, et il n'a plus que les yeux et la langue. Près de rendre le dernier soupir, il se tourne vers le prince Philippe son fils, et ayant fait ôter la riche couverture de son lit, il lui montre sa poitrine qui n'était plus qu'une plaie infecte; puis le regardant d'un air majestueux et compatissant à la fois, il semble lui dire avec plus de vérité encore qu'Esaü : *Voici que je meurs, à quoi me servira mon droit d'aînesse?* Voilà, mon fils; à quoi se réduisent ces diadèmes tant recherchés; à quoi me sert d'avoir commandé à plusieurs royaumes, d'avoir été le maître sur mer et sur terre, d'avoir été l'arbitre de la paix et de la guerre et

de tant d'affaires politiques, si je suis encore incertain de la grande affaire de mon salut éternel? Que ces vers qui me rongent vous apprennent à vous conserver vous-même : sachez qu'il ne vous servira de rien d'avoir vécu sur le trône, si vous manquez l'affaire de votre salut. Laissez-moi, mes frères, vous rappeler ces paroles de l'Esprit-Saint qui se rapportent si bien à celles de ce grand roi : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme?* La fin de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre, c'est la corruption et les vers : pourquoi donc ne pas se pénétrer de cette pensée : à quoi bon? *Quid prodest?* Seriez-vous en ce monde l'homme le plus habile, la tête la plus forte, commanderiez-vous toutes les armées, si vous vous damnez, *quid prodest?* Seriez-vous plus riche que Crésus, plus sage que Salomon, plus fort que David, si vous vous perdez, *quid prodest?* Seriez-vous l'homme le plus beau, le plus gracieux, le plus aimé, si vous vous perdez, *quid prodest?* Que pouvez-vous répondre à l'Esprit-Saint, lequel avec ces deux mots *quid prodest* vous fait comprendre que les richesses, la science, la beauté, les plaisirs, et tous les biens qui se peuvent trouver en cette vallée de larmes ne sont rien, si vous ne vous sauvez éternellement? Hélas! pendant toute l'éternité, après mille et mille pensées, tous les damnés ensemble ne pourront jamais trouver une seule réponse à cette interrogation; et toujours ils diront étonnés et furieux : *A quoi nous a servi l'arrogance des richesses, et l'orgueil de la vie? Insensés que nous étions!*

V. Si l'exemple d'un roi de la terre ne suffit pas pour vous faire comprendre l'importance du salut, levez les yeux au ciel, et considérez ce qu'a fait le grand mo-

narque de l'univers pour vous sauver. Tout ce qu'il a fait, nous dit l'apôtre, c'est pour cela qu'il l'a fait : *Tout pour les élus, afin qu'ils obtiennent le salut*. N'est-ce pas pour nous sauver qu'il nous a créés; les créatures servent-elles à autre chose qu'à notre salut? Si Dieu a donné à notre âme toutes ses puissances, s'il l'a ornée de tant de qualités, s'il a donné à notre corps tant de parties, tant de perfections et d'organes, n'est-ce pas pour nous rendre capables d'atteindre notre fin éternelle? Regardez autour de vous, considérez ce bel univers, les cieux, l'air, la terre, les mers, les fleuves, les montagnes et tout ce qu'ils renferment de beau et de bon, voyez tous ces royaumes, ces empires, ces dynasties distribuées selon les règles de ses conseils éternels, ces cours, ces tribunaux, ces livres, ces lois, ces statuts faits pour le bon gouvernement des peuples : pourquoi tout cela, si ce n'est pour nous sauver? *Tout pour les élus*. Mais laissez de côté les œuvres de la nature ; n'est-ce pas pour notre salut que le Fils unique du Père a ordonné toutes les œuvres de la grâce? N'entendez-vous pas tous les jours le prêtre le proclamer à l'autel dans ces paroles du symbole : *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis?* S'il a pris notre chair dans le sein d'une vierge, s'il a voulu naître nu dans une étable, s'il a vécu en mendiant dans la Judée, s'il a répandu tant de sueurs, si de ses veines déchirées par les fouets et les clous ont coulé des fleuves de sang, s'il est mort sur une croix après une agonie si cruelle, que les cieux, les abîmes, les anges et les démons ne purent le contempler sans horreur, pourquoi tout cela, si ce n'est pour nous sauver? Or, je vous le demande, si notre salut éternel était le

salut de Dieu lui-même, aurait-il pu faire pour soi-même plus qu'il n'a fait pour nous? Et nous, que faisons-nous pour nous sauver? Peut-être, pécheurs, passez-vous des semaines entières sans y penser. Un peu de messe aux jours de fêtes, un chapelet récité tant bien què mal le soir, une modique aumône de temps en temps, voilà tout ce que vous faites. Et vous ne vous apercevez pas qu'avec une vie si relâchée, vous accréditez les blasphèmes des gentils, auxquels, d'après le témoignage de saint Paul, les amoureux excès du rédempteur en faveur de l'homme paraissaient une insigne folie? Aurait-il tant fait pour nous, si l'affaire de notre salut n'avait aucune importance? Ç'aurait été une folie au Fils de Dieu de souffrir tant de mépris et d'affronts pour un objet de nulle valeur, comme c'en serait une pour un homme qui se jetterait à la mer au milieu d'une tempête affreuse, pour aller chercher au fond de l'eau une poignée de sable. Il faut donc conclure, ou que la sagesse essentielle du père s'est trompée, en employant des moyens si extraordinaires pour sauver nos âmes, ou que nous nous trompons nous-mêmes, en faisant si peu d'efforts pour une affaire si importante. Si vous me dites que Dieu ne peut se tromper, je ne puis dès lors m'empêcher de frémir avec saint Eucher et de m'écrier : si Dieu ne peut se tromper, c'est donc nous qui nous trompons en vivant comme nous vivons, en oubliant l'unique et importante affaire de notre salut; et quiconque a du sens doit nous prendre pour des insensés. Oui, oui, notre conduite est une insigne folie, et toute autre folie comparée à la nôtre est sagesse : *Supra omnem errorem est negligere salutis negotium.*

VI. Je voudrais secouer aujourd'hui votre torpeur : et

s'il en est parmi vous qui n'aient jamais pensé jusqu'ici à sauver leur âme, il faut qu'ils commencent dès aujourd'hui à y penser sérieusement. Comment, après que le fils de Dieu a versé tant de sang pour y noyer le péché, après que de ses mains percées de clous il a déchiré la sentence de mort éternelle portée contre vous; après que la gloire du paradis est devenue votre héritage par sa mort, après que le bras tout puissant de Dieu s'est fatigué à produire pour vous tant de merveilles, pouvez-vous être encore aussi indifférents à l'affaire de votre salut, que si elle vous était étrangère? Après tout cela, vous regardez encore l'autre vie comme si elle était incertaine, et vous vous attachez à la vie présente comme si elle devait durer toujours? Vous servez Dieu, votre maître éternel, comme si son service était un dur esclavage, et que la vie fut trop longue pour une affaire aussi sérieuse? Insensés! quelles seront vos angoisses au jour de la mort? Vous pouvez le deviner par l'exemple de ce jeune homme, qui, appelé de Dieu à prendre l'habit dans un ordre austère, et accepté déjà par la communauté, fut arrêté par cette seule pensée : je suis fort et bien portant, et je passerais ma vie dans les jeûnes, les mortifications, les veilles, la psalmodie et la solitude? Non, non, c'est impossible. Savez-vous combien il vécut? Quatre mois et quelques jours. Le malheureux, arrivé au moment de la mort, ne pouvait se mettre l'âme en repos. Mais quand même vous auriez encore trente ou quarante ans à vivre, qu'est-ce que cela en regard de l'éternité? Que sont trente ou quarante années d'application sérieuse pour une affaire d'une telle importance? Si vous regardez un château de près, il vous semble grand comme une ville : éloignez-

vous, il se rapetisse aussitôt; éloignez-vous davantage encore, et vous le verrez à peine avec une longue vue. Tant que nous vivons, notre vie nous paraît longue : mais dans mille ans elle nous paraîtra une heure, un instant; et c'est pour cet instant que nous risquons l'éternité. Appelez la raison à votre secours, vous qui pour les affaires du monde êtes si prudents, et si négligents pour celle de votre âme. Est-ce une chose raisonnable de risquer pour un instant de vie, l'éternité? Cette éternité, il est en votre pouvoir de l'assurer, et vous ne faites pas tout pour cela? Et vous faites si peu, ou plutôt vous ne faites rien pour cela? Bien plus, vous semblez prendre à tâche de la perdre? D'où vient un tel désordre? Avez-vous donc bu de ce poison assoupissant dont parle Isaïe? Et vous a-t-il fait oublier ce que vous êtes, ce que vous serez, où vous allez, par où vous finirez? Qui vous a donc ainsi fascinés?

VII. Je pourrais me consoler encore, si cette affaire si importante était certaine; mais elle est aussi incertaine qu'elle est importante : comment pourrait-on donc ne pas fondre en larmes, en voyant la folie de la plupart des hommes? La plupart en effet vivent comme s'il n'y avait point pour eux d'enfer, et comme s'ils avaient en gage le paradis; ce qui fait dire à saint Bernard : Qui parmi vous est assez pur, assez vertueux, assez agréable à Dieu pour pouvoir dire de soi-même : je suis du nombre des élus. Chacun au contraire ne doit-il pas se demander avec incertitude et angoisse : O Dieu, qu'adviendra-t-il de moi? Me sauverai-je? C'est ce que faisait Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, roi d'Espagne, princesse d'une grande vertu. Passant un jour par la galerie de son palais, elle regarda un

tableau où étaient représentées deux échelles, l'une très-étroite qui conduisait au ciel, et par laquelle montaient à grande peine quelques élus en petit nombre que tenaient par la main leurs anges gardiens, l'autre très-large qui allait à l'enfer, et par laquelle descendaient gaiement un grand nombre d'hommes au milieu des chants et des danses. La bonne reine se mit à pleurer à cette vue. Interrogée par sa suivante pourquoi elle pleurait : Ah! répondit-elle, c'est que je me trouve moi-même dans cette alternative, ne sachant laquelle de ces deux échelles je prendrai; et vous trouvez étonnant que je pleure? Hélas! qu'adviendra-t-il de moi? Me sauverai-je? Sage princesse vous n'êtes pas la première à qui cette pensée ait arraché des larmes : Saint Bernard a pleuré avant vous en méditant ces paroles : *Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.* Qui sait, disait-il souvent, qui sait ce qu'il adviendra de moi? Serai-je sauvé ou damné, citoyen du ciel ou de l'enfer? Et on le voyait, la tête baissée, le front soucieux, les yeux creux, plongé dans une profonde angoisse, répéter en gémissant : *Nemo scit, nemo scit.* Un saint Bernard parle ainsi, lui qui au moment de mourir demanda pardon à son corps de l'avoir trop maltraité : que dirons-nous donc vous et moi qui traitons si délicatement le nôtre? Saint Bernard avait-il une âme plus précieuse que la nôtre, ou quelque article de foi plus terrible que les nôtres? D'où vient donc que vous et moi nous vivons comme si nous avions un blanc-seing pour notre salut, ou comme si Dieu nous avait assuré le paradis par une donation entre-vifs? Nous n'y pensons point, et nous allons jusqu'à nous endormir au milieu d'une voie semée de périls. Le diable, dit saint

Grégoire, donne une fausse assurance à ceux qu'il veut perdre. Ce qui nous perd, c'est cette maudite confiance qui nous fait tenir pour certaine et assurée la chose la plus incertaine de toutes.

VIII. Représentons-nous un homme de noble lignage et de complexion délicate, lequel, à la fleur de ses jours, se dépouille de tout pour suivre le crucifié nu : il entre dans une religion très-austère, et pendant trente ou quarante ans, d'une vie mortifiée, il ne commet, autant du moins que peut le discerner le jugement humain, il ne commet aucun péché mortel pleinement délibéré. Toutes les nuits il prend la discipline, il prie plusieurs heures chaque jour, jeûne plusieurs jours de la semaine, et persévère en ce genre de vie jusqu'à son dernier soupir : après avoir reçu avec une grande piété tous les sacrements de l'église, il finit une sainte vie par une mort non moins édifiante. Eh bien, pouvez-vous m'assurer que ce religieux soit sauvé? Oseriez-vous affirmer par serment que son âme est au ciel? Comment? vous craignez, vous doutez, vous hésitez? Eh! pourquoi? Ce religieux, me répondrez-vous, est mort avec tous les signes du salut, mais son cœur, qui peut le connaître? Les jugements de Dieu sont un abîme profond : il n'a pas encore été béatifié par le pape, et la trompette de l'Esprit-Saint fait retentir à nos oreilles ces paroles : *Vix justus salvabitur.* Le juste se sauve à peine, et tout est incertain dans l'avenir. Nous pouvons affirmer et jurer que son salut est probable ; mais qu'il soit certain, c'est ce que nous ne pouvons assurer d'une manière infaillible. — Si vous ne pouvez m'assurer du salut de cet homme, qui a donné à Jésus-Christ tout ce qu'il avait, comment pouvez-vous vivre

dans l'assurance, vous qui dilapidez le patrimoine du Christ et dépouillez ses membres? Vous avez des craintes sur le salut de celui qui a vécu dans l'exercice de la prière, de la pénitence et du jeûne : et vous ne craignez pas de vous damner, vous qui consumez votre vie dans le luxe, le jeu, les amours coupables, les amusements et les fêtes? Celui qui peut dire avec saint Paul : *Je ne me reproche rien*, n'est pas sûr d'être sauvé, et vous vivez sans crainte, vous qui pouvez dire en toute vérité : *Mes iniquités se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête!* Grand Dieu! un religieux qui a vécu comme un saint peut être damné, et un chrétien qui vit comme un turc ose espérer d'être sauvé! Sur quoi fondez-vous donc cette maudite assurance? Prétendez-vous me faire croire que vous aimez votre âme, et voulez la sauver? Non, je vous le dis avec franchise et compassion à la fois, non, vous ne l'aimez pas, ni ne voulez la sauver. Mais pourquoi ne le voulez-vous pas? Il n'est pas ici question de vos enfants, de vos neveux, de vos amis, de vos partisans, mais de vous-mêmes. Bien plus, il s'agit ici, non de votre corps caduc, fragile et mortel, mais de votre âme spirituelle, unique et immortelle. Que puis-je attendre de vous, si je n'obtiens pas de vous aujourd'hui que vous l'aimiez cette âme? Comment pourrai-je exciter en vous la compassion, si je ne parviens pas à vous toucher de compassion pour vous-mêmes? Ayez donc pitié d'une âme dont Notre-Seigneur Jésus-Christ a eu pitié jusqu'à mourir pour elle : ayez pitié, je vous le répète, les larmes aux yeux, ayez pitié d'une âme qui, si elle est damnée, le sera éternellement. *Miserere, miserere animæ tuæ, placens Deo.*

IX. Un chevalier ayant perdu sa route au milieu de la neige, par un temps d'hiver rigoureux, se mit à cheminer dans une plaine immense qui se trouvait devant lui, et qui lui parut la route la plus sûre. Deux paysans qui le virent lui crièrent de toutes leurs forces de retourner en arrière : mais le chevalier, tout occupé à chercher la route qu'il avait perdue, étant arrivé au bout de cette plaine, comprit que c'était un lac très-profond, que l'hiver avait recouvert de glaces, dont les couches étaient ici solides, là moins épaisses, très-minces ailleurs, selon qu'il y avait dessous des sources plus ou moins abondantes. Saisi d'horreur à la vue du danger qu'il avait couru, il revint aussitôt sur ses pas, avec la ferme résolution, non-seulement de ne plus s'exposer à ce péril mais de ne plus jamais voyager dans ces contrées. Et vous, mon frère, vous qui vivez un jour en état de grâce, et trente jours en péché mortel, qui par conséquent vous trouvez le plus souvent entre les griffes du diable, est-il possible que vous ne vous aperceviez pas du danger que vous courez ! Sur quel abîme avez-vous marché jusqu'ici ! Non sur dix ou quinze pieds d'eau, mais sur le *puits de l'abîme, sur un étang de feu et de soufre,* sur le bord de l'éternel précipice. Arrêtez-vous donc ici, et revenant sur vos pas, concevez un juste effroi de votre péril passé. N'est-il pas vrai, dites-moi, que tout ce que Dieu a fait hors de soi, et souffert dans son humanité sainte, il l'a fait, et souffert pour mon salut et pour le vôtre ? N'est-il pas vrai que nous ne sommes sur la terre que pour aller au ciel, que nous devons mourir, rendre compte après la mort de toutes nos pensées, de toutes nos paroles, de toutes nos actions, que nous devons être jugés et admis aux délices du

ciel, ou condamnés aux supplices éternels de l'enfer ? Ces maximes ne retentissent-elles pas continuellement dans les confessionnaux, dans les chaires, dans les oratoires ? Sont-elles vraies, ou bien ne sont-elles que des illusions et des songes ? Dans ce dernier cas que faisons-nous ici ? nous y perdons notre temps ; pourquoi ne pas l'employer comme tant d'autres à satisfaire nos sens ? Si ces maximes ne sont que que des illusions, pourquoi tant d'autels, d'églises, de crucifix, d'images, de stations, d'indulgences, d'aumônes, de lectures, de sermons, de processions, de bénédictions, de chapelets et d'offices ? Lâchez la bride à tous vos désirs, et cueillez toutes les fleurs que vous trouvez sur vos pas. Si ces maximes sont fausses, pécheurs, abandonnez vous à toute sorte de désordres : que Dieu cède le pas à la créature,le paradis à la terre, l'âme au corps, et que l'on vive comme on vit aujourd'hui. Mais si ce sont des vérités, et des vérités infaillibles, et si vous les admettez comme telles, parce qu'elles ont été révélées de Dieu, et que les cieux et la terre passeront plutôt qu'une seule de ses paroles, oh! alors vous en faites trop peu mon frère, ou plutôt vous ne faites presque rien pour vous sauver. Quelle folie, dites moi, de penser comme vous pensez, de parler comme vous parlez, et de vivre comme vous vivez ? A quoi pensez-vous donc ? A quoi avez-vous pensé jusqu'ici ? A toute autre chose qu'à votre âme. Et si la mort vous surprenait en cet état et s'il vous fallait dans un mois paraître au tribunal de Dieu, seriez-vous prêt pour ce grand voyage ? Seriez-vous content de vous-même ? Que vous dit la conscience ? Vous avez fait jusqu'ici du bruit dans le monde ; vous êtes estimé et ho-

noré partout ; rien ne vous manque, vous avez joui et vous jouissez encore de la vie. Mais l'âme? Quand avez-vous pensé sérieusement à la mettre en sûreté ? Quand vous êtes-vous retiré au pied du crucifix pour penser à elle ? Quand vous êtes-vous jeté aux pieds d'un confesseur pour apprendre de lui les moyens de la sauver ? Quand êtes-vous allé trouver dans sa cellule quelque saint religieux pour le consulter, et recevoir de lui des règles adaptées à votre état, afin d'assurer la grande affaire de votre salut ? Je vous le répète : si dans un mois, dans un jour, demain, vous alliez mourir, où en serait votre âme ? O mon frère ! si vous n'y pensez pas, vous êtes un insensé ; si vous y pensez sans y croire, vous êtes un payen ; si vous y pensez et le croyez sans vous amender, vous êtes dans un état désespéré. Mais non, ne vous découragez pas encore : si l'affaire de votre salut, quoique très-importante et très-incertaine, est peu de chose pour vous, je suis certain qu'il vous tiendra à cœur, lorsque vous aurez considéré que sa perte est irréparable : cette pensée vous rendra sage et saint ; et ce sera un grand sujet de joie pour moi,

---

SECONDE PARTIE.

J'ai beau penser et réfléchir, je ne saurais imaginer une négligence aussi prodigieuse. On croit que le salut est l'affaire la plus importante ; on croit que cette affaire est très-incertaine ; mais on espère que si l'on vient à la manquer, on aura encore le temps de la reprendre. Avez-vous donc plus d'une âme, de sorte que la première étant perdue, vous puissiez sauver la seconde ? Si vous n'avez qu'une âme, *unicam meam*, comme l'appelait David, comment pouvez-vous la risquer si facilement ? Si vous aspirez à une dignité, et que vous ne puissiez l'obtenir, vous en avez du regret, il est vrai : mais vous portez aussitôt vos efforts d'un autre côté. Si vous espérez quelque profit considérable, et que l'affaire ne réussisse pas, vous en êtes affligés ; mais une autre affaire plus heureuse vous rend plus que vous n'avez perdu et récompense ainsi vos peines. Il en est ainsi presque de toutes les pertes que nous faisons sur cette terre, elles ont toujours leur remède. Mais si le pied vous glisse au moment de la mort, et que vous perdiez votre âme, il n'y a plus de remède : *Nulla est redemptio*, nous dit le saint homme Job. Grand Dieu ! Il faut que cette voie du salut soit bien difficile, puisqu'il y en a tant qui la manquent et qui se perdent. Je vois un Judas tomber par avarice : Sei-

gneur, ayez pitié de lui : il sera libéral envers les pauvres, et sa conversion glorifiera votre miséricorde. — Non, *nulla est redemptio.* Tertullien tombe par orgueil : ah ! un seul rayon de votre grâce l'humilierait jusqu'à terre, lui ferait rétracter toutes ses erreurs, et le rendrait l'ornement de la chrétienté tout entière. — Que répondez-vous, ô mon Dieu ? *Nulla est redemptio.* Un vertige de l'esprit fait tomber Origène. Seigneur, quelles pénitences, quelles mortifications il est prêt à entreprendre, si vous daignez lui pardonner. — *Nulla est redemptio.* Je vois Jacques, l'anachorète, tomber par fragilité, Osius, vieillard vénérable, âgé de plus de cent ans, succomber par faiblesse ; Henri VIII, qui, après avoir défendu la foi catholique, devient l'esclave d'une passion brutale ; Luther, religieux estimé, qui, vaincu par l'envie, met en flammes tout le nord de l'Europe ; Calvin, Bèze et tant d'autres, qui s'humiliant à vos pieds, non-seulement promettent de se convertir, mais qui s'offrent à entreprendre les pénitences les plus terribles que la cruauté puisse inventer, pourvu qu'ils trouvent dans votre cœur un sentiment de compassion. Mais non : *Nulla est redemptio. Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant ?* Cette impossibilité de réparer jamais la perte de votre âme, si vous venez à vous damner, ne suffit pas pour vous réveiller ? Si vous aviez un procès qui mît en péril vos intérêts, vos biens, votre vie, votre réputation ; si votre adversaire était puissant, le procès embrouillé, l'issue douteuse, la sentence imminente, dormiriez-vous en repos ? Vos amusements ne seraient-ils mêlés d'aucun trouble ? passeriez-vous le jour dans l'oisiveté, dans les cercles et dans les réunions ? Comment pouvez-vous donc

vivre si oublieux de votre salut, en augmenter les incertitudes et les dangers, lorsque vous savez qu'il n'est point d'affaire plus importante ni plus incertaine à la fois, et que de plus elle est tellement irréparable, que si on la manque une fois, il n'y a plus de remède ? Où est votre jugement ? Où est votre foi ?

XI. Que faut-il donc faire ? Ecoutez : Saint Jean Bapemployait déjà un argument semblable au mien, et il criait avec une ferveur bien digne de lui qui était la voix du Verbe : *Déjà la hache est à la racine de l'arbre*. Malheureux ! réveillez-vous une bonne fois de votre léthargie : la mort arrive à grands pas, elle lève sa faux prête à frapper le coup, elle vous vise : et vous, que faites-vous ? *Tout arbre qui ne rapporte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu*. La foule, frappée d'épouvante en entendant ces paroles, demandait au saint précurseur : *Que ferons-nous ? quid faciemus ?* Celui-ci, modérant le ton de sa voix, les instruisait avec bienveillance. *Vous n'avez rien plus à faire*, leur disait-il, *que ce qui vous a été déjà prescrit*. Je sais quelle différence il y a entre Jean-Baptiste et moi, et ce serait de ma part un aveuglement impardonnable, si je me faisais illusion sur ce point. Je n'ai point, je le confesse, ce zèle apostolique si nécessaire à un ministre de l'Evangile : mais puisque Dieu, mon maître, veut, par un juste jugement, que j'exerce un ministère égal à celui du saint précurseur, je suis contraint aussi moi de vous dire : *Déjà la hache est à la racine de l'arbre*. Oui, mes frères, ce monde qui vous plaît tant approche toujours davantage de sa ruine suprême ; et bientôt que vous servira-t-il d'avoir suivi ses maximes et ses promesses trompeuses ? Si vous me demandez : *que ferons-nous* ? Je n'ai point de

meilleure réponse à vous faire que celle de Jean-Baptiste à ses auditeurs : *Vous n'avez rien de plus à faire que ce qui vous a été déjà prescrit.* Que chacun de vous s'applique à observer exactement la loi divine dans l'état où Dieu l'a mis. Vous ne pouvez pas être tous ermites, moines ou religieuses ; et ce n'est pas là non plus ce que je demande de vous : à moins qu'il ne se trouve quelqu'un parmi vous qui ressente une forte inspiration pour cet état : car, en ce cas, ne pas obéir à la voix de Dieu, ce serait s'exposer au péril évident de se perdre, parce que Dieu ne veut pas seulement que celui-là soit sauvé, mais il veut encore qu'il soit saint. Du reste, pour ceux qui ne sont pas appelés à une plus haute perfection, je ne leur demande qu'une chose : c'est que ce soir ils se retirent pendant une demi-heure de temps dans un lieu secret, et que là aux pieds du crucifix, ils pensent sérieusement, et se disent à eux-mêmes ; me sauverai-je ? Serai-je du nombre des élus ou des réprouvés ? Que dois-je faire, Seigneur, pour me sauver ? Et s'ils ne peuvent connaître par eux-mêmes la très sainte volonté de Dieu, qu'ils s'adressent à quelque confesseur expérimenté et lui disent : Mon Père, que dois-je faire pour sauver mon âme ? Et je suis certain que ce prêtre ne condamnera point le soin que vous prenez de vos intérêts et de l'avenir de votre famille ; seulement, il vous dira que les affaires du corps et du temps ne doivent jamais être préférées à celles de l'âme et de l'éternité. Remarquez-le bien, mes frères, on ne vous défend pas de vaquer à vos affaires, pourvu que la fin ait toujours le pas chez vous sur les moyens. Ainsi, marchands, cherchez à vous enrichir dans votre négoce, mais cherchez plus encore à

vous sauver. Etudiants, appliquez-vous à acquérir la science, mais appliquez-vous davântage encore à l'affaire de votre salut. Ecclésiastiques, rendez-vous capables d'obtenir les bénéfices les plus avantageux, mais mettez avant tout votre salut. Magistrats, tâchez d'arriver à ce poste que vous désirez, mais tâchez plus encore de vous sauver. Nobles dames, chevaliers, soldats, ayez soin de votre honneur ; mais ayez plus soin encore de votre salut éternel, pour lequel je vous demande une demi-heure d'application sérieuse. Est-ce trop d'une demi-heure pour une âme immortelle ?

XII. Je ne saurais mieux faire en terminant que de vous rapporter l'exemple du saint martyr Dioscore ; car il est bien capable de vous confondre. L'empereur Dèce lui ayant demandé qui il était, il lui répondit avec courage : *Je suis chrétien*, et la profession d'un chrétien est de sauver son âme. — Qui est ton père? — Je suis chrétien. — Ta patrie? — Je suis chrétien. — Tes parents? — Je suis chrétien. — Ta profession ? — Je suis chrétien. — Comment? C'est ainsi que tu traites la majesté de l'empereur? Je te ferai mettre aux fers, je te ferai déchirer les chairs en lambeaux, je te ferai mourir au milieu des tourments. — Eh! bien, je souffrirai tout volontiers pour sauver mon âme, car je suis chrétien. On le met sur la roue, on le déchire, on l'écorche; mais lui, goûtant déjà les joies du paradis, répète toujours : je suis chrétien. Il lasse la patience de ses bourreaux : on emploie donc les caresses, et l'on fait venir une femme criminelle qui, par ses regards, ses sourires et ses agaceries l'invite à pécher. L'héroïque jeune homme se voyant attaché, et n'ayant point d'autre moyen pour défendre sa chasteté, se coupe la lan-

gue avec les dents, et la crache toute sanglante à la face de cette furie, en balbutiant encore : je suis chrétien. Ah! je ne puis m'empêcher de crier ici avec saint Paul : *Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, en luttant contre le péché.* Qui d'entre vous a versé son sang, s'est laissé déchirer pour sauver son âme? Et vous trouveriez que c'est trop d'une demi-heure d'application sérieuse pour une affaire d'une telle importance? Ce serait trop pour vous, qui passez si inutilement les heures, les jours et les années; qui les dépensez dans les jeux, les divertissements, les réunions du monde? Pour vous qui, dans les cercles, dans les antichambres, dans les soirées, où vous consumez votre temps, ne dites jamais une parole qui touche de près ou de loin à l'affaire de votre salut, qui ne parlez que de procès, de contrats, de nouvelles, d'amour et de choses plus mauvaises encore peut-être, sans avoir jamais un mot ni une pensée pour l'affaire si importante, si incertaine et si irréparable de votre salut? Oh! mon cher Sauveur! vous qui, pour une seule âme, auriez versé tout votre sang, ne m'en donnerez-vous pas une goutte aujourd'hui, pour attendrir le cœur de ce pécheur qui est venu m'entendre, et qui, jusqu'ici, n'avait jamais pensé à se sauver? Inspirez-lui, Seigneur, le dessein de m'accorder une demi-heure de temps pour une si grande affaire. Mais que dis-je? une demi-heure de temps? Ah! je fais tort à la dignité de votre âme. Comment, une demi-heure de temps? Vous devriez, mon frère, penser toute votre vie à cette affaire, durât-elle une éternité. Hélas! que deviendrez-vous, si vous vous perdez? Représentez-vous que vous êtes au milieu des flammes de l'enfer : quelle fureur sera la vôtre? Malheur, malheur à moi! vous di-

rez-vous; mais ce sera en vain. Dieu était venu au monde pour me donner le paradis, et me voilà en enfer : il a acheté mon âme au prix de tout son sang, et je suis perdu sans ressource : Dieu m'a aimé d'un tel excès d'amour, et je brûle en des feux éternels. Dieu voulait me sauver et me mettre au nombre de ses élus, et je frémirai éternellement avec les démons. Oh! mon Sauveur! ne permettez pas qu'aucun de ceux qui m'entendent ait jamais à parler ainsi. Réveillez-vous donc, mes frères, et retournez chez vous attérés et contrits : et lorsque vous vous rencontrerez dans les rues, dites-vous les uns aux autres : nous sauverons-nous? Maintenant que vous êtes convaincus que l'affaire du salut n'est pas bonne seulement pour les désœuvrés et les misanthropes, mais que c'est une affaire très-importante, très-incertaine, et irréparable, si on la perd, prenez une généreuse résolution; et que chacun se dise : je veux sauver mon âme. Et pour stimuler votre zèle, ayez sans cesse présente à l'esprit et au cœur cette maxime : dans l'enfer il n'y a point de rédemption.

SERMON POUR LE VENDREDI

APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

DES DOMMAGES

SPIRITUELS ET TEMPORELS QU'APPORTE LE PÉCHÉ.

Te voilà guéri, ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive pis encore.
(Evang. selon saint Jean, C. V.)

I. Ceux qui se croient poursuivis par le malheur, et accablés par l'infortune, ont coutume d'accuser le sort, le hasard, la destinée, ou les mauvaises dispositions des malveillants, au lieu de chercher en eux-mêmes la cause de leurs maux. Si des bruits de guerre assourdissent aujourd'hui le monde, et jettent dans l'épouvante le pauvre peuple, on en rejette la faute sur l'intérêt des politiques ou l'ambition des princes. Si le commerce est troublé et surpris par tant de banqueroutes et de faillites, on accuse la cupidité des corsaires, qui font de l'océan comme un repaire de brigands. Si tant de villes, de royaumes et de provinces sont renversés et dépeu-

plés par les tremblements de terre, on accuse la violence et l'impétuosité des vents, ou l'éruption de quelque volcan. D'autres cherchent dans les astres la cause de tous nos malheurs ; d'autres accusent les éléments ; d'autres disent que c'est l'effet de la conjonction de quelques planètes malfaisantes. Pures manies d'astrologues et délires de cerveaux sans consistance. C'est pour détromper tous ces hommes que Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce médecin céleste qui connaît si bien la source de tous nos maux, donne au malade qu'il a guéri une recette générale, qui doit le préserver de toutes les maladies de l'âme et du corps : *Te voilà guéri, ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive pis encore.* Quelle admirable prescription ! qui, en peu de paroles, nous fournit un préservatif efficace contre tous les maux. S'il en est ainsi, ouvrez les yeux, aveugles volontaires de ce monde : c'est pour vous qu'est ce mystère : ne venez plus nous parler de destin, de fortune, de hasard, de l'infection de l'air, ni de la malveillance : le péché, le péché, voilà l'unique cause de tous nos malheurs. Oui, la cause de toutes ces calamités qui affligent l'âme et le corps, et font de cette vie un amas de misères, c'est le péché, lequel, comme une épée à deux tranchants, fait plusieurs blessures d'un seul coup, et en perdant le corps et l'âme, vous prive de tous les biens, et vous accable de toute sorte de maux. Je veux donc vous montrer aujourd'hui que le péché ruine l'âme, en la dépouillant de tous les biens spirituels : ce sera le premier point ; qu'il ruine le corps, en le privant de tous les biens temporels : ce sera le second point. Celui qui, après avoir médité ces deux vérités, ne détestera pas le péché, et n'embrassera pas sincèrement la pénitence, est un aveugle et un in-

sensé, qui ne s'inquiète pas d'être perdu et dans le temps et dans l'éternité.

II. Mais avant de vous montrer une âme dépouillée de tous les biens par le péché, je veux, à l'aide des principes de la foi, vous découvrir ses prérogatives, son excellence, sa beauté et sa majesté dans l'état de grâce. Elle est mille fois plus belle que l'aube la plus pure, l'aurore la plus ravissante. De même qu'au lever du soleil les étoiles s'enfuient, et la nuit se cache ; ainsi, devant une âme en état de grâce, tous les soleils pâliraient et le jour s'ensevelirait dans les ténèbres de la nuit. Une âme en état de grâce ! Qu'il nous suffise de savoir que c'est un beau portrait, une vive copie de la sainte Trinité. Mais le péché mortel lui ôte cette beauté, et la rend aussitôt laide, horrible et difforme comme un démon. Un seul péché frappe tellement l'âme, qu'il lui donne la mort, en la privant de la vie surnaturelle, qui est plus précieuse que toutes les autres. De même que la vie naturelle de l'homme consiste dans l'union de l'âme et du corps ; ainsi la vie surnaturelle de l'âme consiste dans son union avec Dieu : et de même que la vie naturelle cesse, dès que l'âme est séparée du corps ; ainsi l'âme perd la vie surnaturelle en se séparant de Dieu. Ah ! funeste séparation ! Ne serait-ce pas un coup terrible que celui qui pourrait ôter à la fois la vie à tous les hommes ? Et cependant le pécheur fait un bien plus grand mal encore, lorsque par un seul péché mortel, il il ôte à son âme la vie de la grâce. M'avez-vous bien entendu, pécheurs ? et comprenez-vous bien cette vérité ? Lorsque vous consentez à un péché mortel, c'est comme si vous perciez votre pauvre âme d'un poignard, et lui donniez la mort. Vous en chassez Dieu, de sorte qu'il de-

vient l'ennemi de l'âme, et que l'âme devient l'ennemie de Dieu. A l'instant même où vous péchez, un mur épais de séparation s'élève entre vous et Dieu : *Iniquitates vestras diviserunt inter vos et Deum vestrum.* La foi ne vous enseigne-t-elle pas ces choses? Comment? Vous les croyez et vous péchez avec tant d'assurance? Grand Dieu! Si je vous disais qu'aussitôt après que vous aurez péché le soleil s'obscurcira, la terre tremblera sous vos pieds, les églises se fermeront devant vous, tout s'enveloppera de ténèbres, les crucifix vous tourneront le dos, ne seriez-vous pas frappés de terreur? Quelle doit donc être votre épouvante, puisque vous savez par la foi que le péché à peine commis, Dieu vous ferme les portes du paradis, que l'enfer s'ouvre sous vos pieds, et que votre pauvre âme meurt au dedans de vous? Vous savez cela et vous ne tremblez pas? Et vous continuez de pécher? Et vous ne craignez pas de porter dans votre sein une âme morte? Ah! quel aveuglement déplorable!

III. Que la foi donne aujourd'hui un peu de ses vives lumières à ce pécheur qui vit ainsi dans les ténèbres! Ah! mes frères! si vous voyiez une âme en péché mortel, cette seule vue suffirait pour vous faire jurer une haine éternelle au péché. Saint Pierre Chrysologue, pour nous en donner une image, nous met sous les yeux un cadavre en putréfaction, dévoré par les vers, et répandant au loin une odeur infecte. C'est là ce même corps qui était auparavant si beau, si plein de vie : voyez comme l'âme, en le quittant, en a emporté avec elle toute la beauté; comme il est horrible, infect et dégoûtant. Or, sachez que votre âme, une fois qu'elle a perdu par le péché la vie de la grâce, est mille fois plus laide, et plus infecte encore. Il est vrai que l'âme étant

immortelle, se survit en quelque sorte à elle-même, après qu'elle est morte par le péché; mais son immortalité est une peine pour elle, et la vie qui lui reste est comme des funérailles continuelles : *Fit in corporis sepulcro vivo funus animæ jam sepultæ.* O mon frère! quelle puanteur exhale cette âme que vous portez morte dans votre sein! Nous le voyons par l'exemple de cet ange, qui, voyageant sous une forme corporelle, avec un saint ermite, et passant près du cadavre infect d'un animal, ne donna aucun signe de dégoût, quoique le cœur de l'ermite se soulevât à cette vue. Mais les deux voyageurs ayant rencontré un peu plus loin un jeune homme poudré, musqué, parfumé d'essences, l'ange se détourna aussitôt la figure, et dit à son compagnon : Oh! si vous saviez combien pue l'âme de ce jeune homme, morte depuis tant d'années à Dieu et à sa grâce! Ah! jeunes gens! si vous saviez quelle odeur infecte exhale cette âme que vous portez morte dans votre sein; mais hélas! peu entendent ces vérités, et peu y croient. Parlons donc plus clairement : dites-moi de grâce; si vous saviez certainement qu'aussitôt après avoir commis ce péché, vous dussiez être frappé d'apoplexie, le commettriez-vous? Non, sans doute. Quel est donc votre aveuglement et votre folie; puisque, sachant par la foi que le péché tue votre pauvre âme, vous le commettez si facilement, et quelquefois pour des motifs si bas, que les animaux, bien plus, que les démons mêmes en auraient honte. Une personne vit un jour, pendant qu'elle commettait je ne sais quel péché, un horrible démon qui, se tenant dans un coin de sa chambre, se détournait le visage, comme saisi d'horreur, et semblait ainsi lui faire honte et lui reprocher son indignité : et c'est

pour des choses qui font horreur aux démons eux-mêmes que vous tuez votre âme! C'est pour la satisfaction de quelque passion, pour un intérêt ridicule, pour un plaisir brutal! Que dis-je, souvent vous péchez sans passion, sans intérêt, sans plaisir, par un pur caprice. Quelle perversité! pour un caprice tuer son âme!

IV. Mais ce n'est pas là tout le mal que fait à l'âme le péché : non-seulement il la fait mourir, mais il la ruine et la détruit de fond en comble. Avez-vous jamais vu, dit saint Cyprien, en automne, une belle vigne toute chargée de feuilles et de fruits, et dont les ceps penchent à terre sous le poids des raisins déjà jeunes et murs dont elle est pleine? Mais vienne une tempête imprévue qui décharge sur elle une nuée de grêle, et vous verrez bientôt un changement complet. Il y a une heure à peine, c'était comme un abrégé de la terre promise, et maintenant c'est une campagne déserte. Voyez ces ceps dépouillés de leurs feuilles et de leurs fruits, ces raisins criblés par la grêle, et répandant à terre leur suc à demi mûr. Ce spectacle vous attendrit de compassion. Eh bien! sachez, nous dit saint Cyprien, que le péché est pour l'âme ce que la grêle est pour les fruits. Il la dépouille de tous ses mérites, de toutes les bonnes œuvres qu'elle a faites jusqu'à ce jour : c'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous le dit par la bouche d'Ezéchiel : *Si le juste se détourne de sa justice, toutes les justices qu'il a faites seront mises en oubli.* Remarquez qu'il dit sans exception, *toutes les justices.* L'âme, dès qu'elle a commis un péché mortel, perd tous les biens qu'elle possédait. A peine avez-vous consenti à ce péché, que votre ange gardien efface toutes les bonnes œuvres que vous avez faites pendant toute votre vie·

Ah! s'il nous était donné de voir les bonnes œuvres des âmes justes, ces précieux joyaux de leur couronne! Mettez ensemble toutes les actions les plus illustres des plus grands hommes qui aient vécu, les villes conquises, les provinces soumises, les ambassades aux plus grands rois de la terre, les dignités les plus élevées, récompense d'un mérite hautement reconnu. Eh bien! un Pater récité dévotement en état de grâce est plus que tout cela, vaut plus que toutes les entreprises les plus glorieuses des héros les plus illustres de l'univers. Oui, une bonne œuvre faite en état de grâce, une aumône, un jeûne, une petite mortification supportée en union avec la passion de Jésus-Christ, a une valeur qui ne peut être appréciée; et mise dans une juste balance, elle produit en nous un poids éternel de gloire. Elle pèse autant que le royaume éternel, la possession éternelle de Dieu : et c'est pour cela que Suarez, ce grand théologien, avait coutume de dire qu'il aurait donné volontiers toute sa science pour un Ave Maria récité dévotement. Si c'est déjà une perte immense que de se laisser enlever une seule de ces bonnes œuvres, qu'est-ce donc lorsqu'on les perd toutes à la fois? Ah! pécheurs, vous ne comprenez pas l'étendue de cette perte, parce que quand vous jouez le paradis, vous le jouez, non argent comptant, mais sur billets. Le fils d'un riche négociant perdit ainsi en très-peu de temps une somme considérable. Son père, voulant lui faire comprendre quelle perte il avait faite, fit mettre cette somme en plusieurs sacs, montés les uns sur les autres; puis il lui dit : Vois-tu, malheureux, le fruit de tes désordres? Le jeune homme, à la vue de cette montagne d'argent, fut saisi d'horreur. Comment, s'écria-t-il, j'ai perdu tout cela? je ne veux

plus jouer désormais, et je regarderai comme un ennemi quiconque essaiera de me tenter. Ah! mes frères, si je pouvais vous faire voir toutes les richesses que vous perdez en péchant, je vous ferais tous fondre en larmes. Vous semble-t-il peu de chose, de perdre ce beau joyau de la grâce de Dieu, et avec elle le droit à sa gloire, et avec la gloire Dieu lui-même, notre bien infini, de perdre enfin avec Dieu tous les dons de l'Esprit-Saint, toutes les grâces et tous les mérites acquis pendant toute la vie. Oh! quelle mort cruelle que celle du péché! La tempête la plus terrible laisse encore quelques grappes de raisin dans les vignes; mais le péché renverse tout, dissipe tous les biens, et vous êtes insensibles à cette perte!

V. Demandez aux théologiens s'il peut y avoir une créature *ab æterno*, qui soit, pour ainsi dire, co-éternelle à Dieu : la plupart vous répondront que non. -posons toutefois que l'âme de la sainte Vierge ait été créée *ab æterno*, et que pendant toute une éternité elle ait aimé Dieu avec une souveraine ardeur, qu'elle l'ait invoqué par d'éternelles supplications et exalté par des louanges éternelles; il est certain que dans cette hypothèse, elle aurait acquis un mérite infini, du moins quant au temps. Mais supposons qu'après avoir acquis un tel trésor, elle eut commis un seul péché mortel, que seraient devenus tous ces mérites? Il n'en resterait plus rien : *Justitiæ ejus non recordabuntur*. Pressons l'argument. Si un seul péché peut mettre à néant un aussi riche capital, que fera-t-il de ce petit nombre de vos bonnes œuvres, si médiocres et si imparfaites? Priez Jérémie de vous prêter les larmes qu'il versa, lorsque Dieu lui commanda de couper sa chevelure et de pleu-

rer sur elle. Coupez aussi, vous, la chevelure de vos bonnes œuvres représentées par les cheveux, qui sont l'ornement de la tête; étalez-les sous vos yeux, et en considérant toutes les pertes que vous avez faites, pleurez et soyez inconsolables. Mettez ensemble tous les carêmes, les veilles, les jeûnes que vous avez observés dans votre vie, les messes que vous avez entendues, les rosaires que vous avez récités, les aumônes et les visites au Saint-Sacrement, les œuvres d'obéissance et de miséricorde que vous avez faites, tant de confessions et de communions, et tous les mérites qui ont été les fruits de ces bonnes œuvres : à peine avez-vous commis un seul péché mortel que tout cela est perdu : *Justitiæ ejus non recordabuntur.* Rappelez-vous quelle violence vous avez dû vous faire, pour aller aux jours de fêtes, dans cet oratoire, pour renoncer à cette intimité, pour vaincre cette tentation, pour prendre la discipline, le cilice, pour vous condamner à une vie dure et mortifiée : à peine avez-vous commis un seul péché mortel que tout cela est perdu : *Justitiæ ejus non recordabuntur.* Quel effroyable malheur! Comment pouvez-vous considérer, sans une profonde douleur, toutes les pertes que vous avez faites en cette horrible tempête Avoir tant fait, tant souffert, tant mérité, et se voir enlever tout cela par un seul péché! O maudit péché, maudit larron, qui tue l'âme et la dépouille de si grands biens! Mais ce n'est pas tout encore. S'il est vrai que le péché nous dépouille, il l'est aussi que, si ce bien a été fait en état de grâce, nous pouvons le retrouver en chassant le péché par une bonne confession, comme Dieu nous le promet par la bouche de son prophète : *Je vous rendrai les années qu'ont dévorées les sauterelles.*

Ce qu'il y a de pis, c'est que le péché enlève non-seulement ce qu'il trouve, mais encore ce qu'il ne trouve pas : c'est-à-dire que le bien qui se fait en état de péché mortel est un bien tout à fait perdu, qui ne peut jamais se recouvrer. Flagellez-vous jusqu'au sang, jeûnez, entendez la messe, récitez le rosaire, tout cela est inutile pour le paradis : ce sont là des monnaies fausses qui n'ont point cours là haut. Une pensée me frappe l'esprit, et me serre le cœur. Qui sait, si parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est point qui aient commencé, dès l'âge de sept ou huit ans, à se détourner de Dieu, en commettant quelque péché honteux qu'ils n'ont jamais bien confessé depuis, et qui aient fait ainsi, en état de péché mortel, tout le bien qu'ils ont fait jusqu'à cette heure? Hélas! en quel état déplorable se trouverait cette âme? N'allez pas cependant croire qu'une fois en état de péché mortel, les bonnes œuvres, la messe, le rosaire ne puissent plus vous servir à rien ; ce serait une bien fausse conséquence : car je n'ai pas dit, remarquez-le bien, que tout cela est inutile, mais seulement qu'il ne sert point pour le paradis, en un mot, que le pécheur ne peut, par le bien qu'il fait, mériter la grâce d'une manière rigoureuse. Mais ce bien lui sert cependant pour obtenir de Dieu la lumière, la grâce de rentrer en soi-même, de rencontrer un bon confesseur qui le mette sur la voie : et c'est pour cela que lorsque vous êtes en péché mortel, vous devez faire plus de bien que jamais, parce que le bien est toujours bien. Mais vous devez savoir en même temps que les bonnes œuvres, faites en cet état, ne servent point pour l'autre vie ; que votre ange gardien ne les écrit point sur le livre d'or de l'éternité, et qu'il les laisse tomber à terre

comme des œuvres mortes. Voici donc la résolution que doit vous inspirer tout ce que je viens de vous dire : quittez, à l'instant même, le péché ; sortez, sortez promptement des mains de cet infâme assassin ; allez vous jeter aux pieds d'un prêtre : ne tardez pas, de grâce, ne tardez pas ; que rien ne vous arrête ; sacrifiez, s'il le faut, votre fortune, votre honneur, votre vie, tout en un mot, pourvu que vous sortiez d'un état aussi déplorable.

VI. Que m'importe, dira le pécheur, que le péché m'ôte tous les mérites que j'ai acquis, la grâce et l'amitié de Dieu, qu'il ruine mon âme, qu'il expose mon salut? Je suis sain, robuste, je dors tranquillement, je m'amuse comme auparavant : pour ce qui arrivera plus tard, nous y penserons une autre fois. Ainsi pensent, ainsi parlent certains pécheurs de nos jours, qui ne croient que ce qu'ils voient. Ils s'imaginent que le péché est comme la foudre, qui, frappant l'épée d'un soldat, en consume quelquefois tout le fer, en laissant intact le fourreau; ils croient que le péché, s'il dépouille l'âme de tous ses biens intérieurs et spirituels, laisse au corps les biens temporels et extérieurs. Mais c'est là encore une illusion profonde : la recette que donna le Sauveur au malade qu'il avait guéri fut un préservatif, non-seulement contre les maux de l'âme, mais aussi contre ceux du corps : *Ne pèche plus*, lui dit-il, *de peur qu'il ne t'arrive pis encore*. Considérez, mes frères, tous les maux temporels et les ruines irréparables que le péché apporte avec lui. Il est comme une trompette de malheur, qui réveille toutes les créatures, et les excite à prendre les armes contre vous, comme le confesse saint Augustin en parlant de soi : *En me détournant de vous par le péché*, dit-il à Dieu, *non-seulement j'ai mérité*

votre colère, mais j'ai encore soulevé contre moi toutes les créatures. C'est le péché qui appelle sur nous la guerre, la famine, la peste, la pauvreté, les calamités imprévues, les infirmités et les maladies : tout cela, c'est le châtiment du péché. Si vous ne m'en croyez pas, croyez en Dieu, du moins. Il nous dit dans les saintes écritures que si les peuples sont chassés de leur pays et arraché au sol qui les a vus naître, c'est au péché qu'ils le doivent: *La terre dont je visiterai les crimes est souillée, et elle vomira ses habitants.* C'est le péché qui détruit les récoltes, et amène si souvent la famine : *Si vous n'observez pas tous mes commandements, je vous punirai par la famine.* C'est le péché qui rend le ciel de bronze, qui fait geler les oliviers, et ne laisse pas un brin d'herbe sur la terre : *La terre sera dans la désolation, et l'herbe sèchera dans tout le pays à cause de la malice de ses habitants.* C'est le péché qui attire les maladies, les langueurs et les infirmités : *Mon corps a perdu la santé, et mes os la paix, à cause de mes péchés.* C'est le péché qui éperonne la mort, la sollicite et la presse, pour qu'elle arrive avant le temps : *L'aiguillon de la mort c'est le péché : il périra avant que ses jours soient pleins.* En un mot il n'est point de biens qui ne nous soient ôtés par le péché, c'est Dieu qui nous le dit : c'est donc une vérité incontestable. Si de nos jours tout est bouleversé, si tant de royaumes ont disparu, tant de gouvernements ont été renversés, tant de villes détruites, tant de familles dispersées, tant de maisons ruinées, tant de grands et de petits, de princes et de vassaux, de nobles et de roturiers, sont morts avant le temps, et meurent continuellement encore de mort subite, ou violente, ou infâme, c'est à cause du péché. *Sa fin viendra de son*

iniquité. Ils ont péri à cause de leur iniquité; car ceux qui font le mal seront exterminés.

VII. Je m'adresse à vous maintenant, qui rejetez la cause de toutes ces calamités sur quelqu'étoile malfaisante, sur les ministres des princes, sur l'ambition des grands, et qui ne voulez pas croire que toutes ces causes naturelles sont les ministres de la justice de Dieu, qui leur met à la main les armes contre vous; ne croirez-vous pas au moins à la parole d'un apôtre, d'un évangéliste et d'un prophète? Saint Jean, dans l'île de Patmos, voit des batailles sur terre, des batailles sur mer; il voit des fleuves de sang et des monceaux de cadavres; il voit les royaumes renversés et les princes abattus; il voit l'air assombri par d'effroyables tempêtes; il voit la lueur sinistre des éclairs percer à peine l'obscurité de la nuit; il entend gronder le tonnerre : il voit les îles s'enfuir, les montagnes disparaître, les volcans s'entr'ouvrir et engloutir des provinces entières au milieu d'horribles tremblements de terre, lesquels ébranlent les gonds qui soutiennent le monde et bouleversent l'univers entier. Saisi d'épouvante moi-même au seul souvenir de cette vision de l'apôtre, je puis à peine vous la redire. Or, je vous le demande, ce qui arme de lances les armées, ce qui ouvre les cataractes du ciel, ce qui déchaîne les vents et ébranle les montagnes, ce qui fait du monde entier une affreuse solitude, est-ce l'aspect des astres, la conjonction de quelques planètes, ou aucune de ces causes naturelles auxquelles vous attribuez toutes les calamités? Non, mes frères, non : ce sont les démons lâchés de l'abîme, les anges envoyés sur la terre; c'est en un mot la colère de Dieu, qui de sept urnes verse sur le monde la guerre, la famine, la peste et

les tremblements de terre, les incendies, les inondations, afin de frapper ceux qui portent le caractère de la bête, c'est-à-dire le péché. *J'ai entendu sortir du temple une grande voix qui disait aux sept anges : allez et versez les sept coupes de la colère de Dieu sur la terre; et les hommes qui avaient le caractère de la bête reçurent une blessure cruelle et très-dangereuse.* Cela ne suffit-il pas pour vous convaincre que le péché est un meurtrier qui n'est content qu'après avoir ravagé le monde?

VII. Si vous ne croyez, ni à mes paroles, ni à celles d'un apôtre, d'un prophète et d'un évangéliste, si vous ne croyez pas à Dieu, croyez du moins à vous-mêmes; je ne vous demande que cela. N'est-ce pas vous qui répétez sans cesse : en quel temps sommes-nous? on n'entend plus parler que de guerres, de famines, d'influences malignes, de tremblements de terre. Ici le chef de famille tombe malade; et à peine la fièvre l'a-t-elle quitté que sa femme est prise à son tour : pendant que la mère languit, on conduit son fils unique au cimetière : les procès se perdent, les revenus diminuent, les dettes augmentent, les créanciers sont réduits à la misère, les récoltes sont insuffisantes : ici c'est la grêle ou les inondations, là une sécheresse désastreuse; le sol est stérile, le commerce et l'industrie languissent; il n'y a plus, ni travail, ni profit; on ne peut plus vivre, et Dieu sait ce qu'il adviendra; on dirait que nous sommes à la fin du monde : que cela veut-il dire? — Ce que cela veut dire? C'est que la cognée est à la racine de l'arbre; et c'est nous qui par nos péchés en avons travaillé le manche, et l'avons mis aux mains de Dieu; en un mot c'est la justice de Dieu qui, par tous ces châtiments nous fait expier nos crimes. Oui, pécheurs, sachez-le bien,

ce n'est ni le destin, ni la fortune, ni les mauvaises influences des étoiles, mais c'est votre propre malice qui vous châtie : *Arguet te malitia tua, aversio tua increpabit te.* C'est Dieu qui à cause de vos péchés vous a fait perdre ce procès, vous a enlevé ce fils, a affligé votre maison de malheurs, de maladies, de dettes. Si donc vous êtes tourmentés par vos créanciers, de quoi vous plaignez-vous? la faute n'en est-elle pas à vos péchés? avez-vous oublié que votre maison a été pendant tant d'années ouverte aux amours, aux festins, aux bals, aux jeux, aux soirées les plus scandaleuses, aux conversations les plus libres, aux divertissements les plus licencieux? Et vous vous étonnez que dans une maison ouverte à tant de péchés, qui offensent Dieu, soient entrés tant de châtiments envoyés de Dieu? — Cette tempête, dites-vous, ce nuage, cet ouragan a enlevé toute ma récolte; cette sécheresse a détruit ma vendange, cette gelée a dévasté ma terre. — Dites plutôt : si je n'avais pas offensé Dieu, mes propriétés n'auraient pas été battues par la grêle, brûlées par le soleil, maudites par le ciel. La terre a été maudite; savez-vous pourquoi? Parce que celui qui la cultivait, ou le maître à qui elle appartenait, était maudit lui-même. *C'est le blasphème, le mensonge, le vol, l'adultère qui ont inondé la terre. C'est pour cela que la terre sera désolée, et dans les animaux des champs et dans les oiseaux du ciel.* N'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours? Oui ce sont des châtiments de Dieu que ces inondations, ces famines, ces banqueroutes, ces pertes de procès, ces années stériles. Mettez-vous bien cette vérité dans l'esprit, et soyez assurés qu'il en sera toujours ainsi. En chassant de chez vous la piété vous en chassez tous les biens;

en y laissant entrer le péché, vous y introduisez tous les maux; car cette parole de l'Esprit-Saint sera toujours vraie : *C'est la justice qui élève les nations, et c'est le péché qui rend les peuples malheureux.*

IX. Mais je vais plus loin encore; et, laissant là l'office de prédicateur, je veux faire aujourd'hui le prophète, et vous dire exactement dans combien de temps votre famille disparaîtra. Quand le tonnerre gronde, pour savoir à quelle distance de nous est la foudre, il faut, dit-on, au moment où part l'éclair, se tâter le pouls, et en compter les pulsations : car il bat trois fois entre l'éclair et le bruit du tonnerre, pour chaque mille de distance où l'on est du lieu où tombe la foudre, de sorte que si l'on compte trois pulsations seulement avant que le tonnerre gronde, c'est un signe que la foudre est tombée à un mille de là. Ah! mes frères, le ciel est obscurci au-dessus de nos têtes; Dieu est courroucé : voulez-vous savoir combien la foudre de sa colère est loin encore de votre famille? tâtez-vous le pouls, examinez votre conscience. Je m'adresse à vous, pères et mères : voyez s'il y a toujours dans cette maison de ces amours frivoles, de ces menées, de ces intrigues, de ces intimités dangereuses : voyez si l'on y trouve encore cette jeune effrontée, qui est un piége pour la jeunesse, ce fils libertin, qui entretient des liaisons mauvaises, et qui est devenu le chef et le modèle de tous les débauchés de son âge : voyez si l'on n'y trouve pas encore ces objets pris à un maître, à un voisin, et qui n'ont jamais été restitués, ce salaire retenu à un pauvre artisan; si l'impureté, le blasphème, la haine, la rancune contre le prochain, n'y règnent pas toujours. Faites, dès ce soir, cette recherche dans votre maison, et ce sera là tout le

fruit de ce sermon. Sachez que si l'on y entend la voix du péché qui crie à Dieu vengeance, on y entendra bientôt l'écho de la foudre de la justice divine. Vous faites dire des messes pour le gain de ce procès, pour vous délivrer de cette tribulation, pour obtenir cette faveur: c'est bien ; vous faites brûler des cierges à l'autel de la sainte Vierge, vous visitez les églises, vous faites des aumônes, vous récitez des rosaires: tout cela est bien encore ; mais si vous ne chassez pas de chez vous cette servante, si vous ne corrigez pas ce fils, si vous ne remettez pas cette fille dans le devoir, en un mot, si vous ne chassez pas le péché de votre maison, non-seulement Dieu ne vous exaucera pas, mais il vous châtira; parce qu'un seul péché mortel lui déplaît plus que ne lui plaisent toutes les bonnes œuvres que vous pouvez faire dans votre vie en état de péché mortel. Concluez donc qu'il faut, ou que vous laissiez le péché, ou que vous vous prépariez à des pertes irréparables dans votre fortune, dans votre honneur, dans votre vie, en toute sorte de biens en un mot; car il est certain qu'un seul péché mortel attire sur vous toutes les malédictions de Dieu, et par conséquent tous les malheurs. Et vous ne le croyez pas encore? Oh! aveuglement déplorable, obstination diabolique!

SECONDE PARTIE.

X. Un seul péché mortel attire sur nous la malédiction de Dieu, et avec elle tous les malheurs. Où se trouve cette menace si terrible? Au chapitre 28 du Deutéronome : mais le motif, c'est vous-mêmes qui me le faites connaître. Quand vous voyez un jeune homme maudit par son père ou sa mère, ne dites-vous pas aussitôt : il ne sera jamais heureux! Or, quel bien pourrait avoir celui qui porte avec soi la malédiction de Dieu? Voulez-vous entendre cette menace de la bouche même de l'Esprit-Saint? Voici ses paroles : *Si tu ne veux pas entendre la voix du Seigneur ton Dieu, toutes les malédictions fondront sur toi*. Pécheur, vous voulez vivre dans le péché? Eh bien! toutes les malédictions de Dieu fondront sur vous : vous serez maudit en tout temps, en tout lieu, à la ville et à la campagne : *maledictus in agro, maledictus in civitate*. Votre grain, votre blé, le pain que vous mangerez, toutes les choses de votre maison seront maudites : *maledictum horreum tuum* : votre femme, vos enfants, vos fruits, vos herbages, vos troupaux seront maudits : *maledictus fructus ventris tui et fructus terræ tuæ*. En un mot, toutes les malédictions de Dieu tomberont sur vous : *venient super te omnes maledictiones*. Ces malédictions, qui les envoie? C'est Dieu; et à qui les envoie-t-il? A ceux qui vivent dans le

péché comme vous. Et comment n'arriveraient-elles pas, puisqu'elles sont envoyées par une sagesse infinie? Hélas! à quel état se réduit un pauvre pécheur? Pour moi, je le vois enveloppé de tant de malédictions, que je crois avoir sous les yeux un condamné à mort par la justice divine, ayant déjà la corde au cou, et suivi toujours du démon, cet exécuteur des hautes œuvres de Dieu, qui demande continuellement à Dieu : Seigneur, quand faut-il que j'emporte son âme en enfer? Quand? à présent qu'il mange? pendant qu'il dort? pendant qu'il péche? pendant qu'il s'amuse, à cette société? quand, quand, Seigneur? Le père Recupito raconte qu'un jeune homme, au moment où il entrait dans une maison pour y offenser Dieu, rencontra sur le seuil de la porte un démon hideux, qui, lui ayant jeté une corde au cou, le pendit à une poutre de cette même maison, et emporta son âme en enfer. A quoi pensez-vous, mon frère, vous qui vivez dans cette habitude criminelle; vous qui couvez cette haine dans le cœur; vous qui depuis tant d'années vous confessez si mal? pouvez-vous attendre autre chose qu'une mort infâme, ignominieuse, une mort de réprouvé? Ne craignez-vous pas qu'une nuit, par un juste jugement de Dieu, le démon ne vous étouffe en ce même lieu où vous avez commis peut-être bien des crimes? Comment n'êtes-vous pas touché en ce moment? Comment ne courez-vous pas chercher aux pieds d'un confesseur le remède à un si grand mal? La foudre des malédictions divines est suspendue sur votre tête et prête à vous frapper. Ecoutez un exemple tout récent et bien capable de vous réveiller de votre léthargie.

XI. Un jeune libertin du nombre de ces pécheurs qui tournent en ridicule les sermons, les sacrements, et

tout ce qu'il y a de saint dans l'Eglise, abusant de la parole de Dieu que prêchait avec un zèle apostolique un célèbre missionnaire en Espagne, continuait de vivre en un temps si saint entre les mains du diable et entretenait un commerce criminel avec une de ses proches parentes. Dieu sembla vouloir tenter un dernier effort pour convertir cet obstiné; et avant de le frapper de la foudre de sa colère, il voulut faire briller à ses yeux l'éclair d'un tendre avertissement. Une jeune fille très-pieuse du même lieu, priant dans son oratoire, aperçut dans une vision le tribunal de Dieu, devant qui comparaissait ce jeune libertin : le souverain juge le maudit et le condamna à l'enfer, à cause de la vie honteuse qu'il avait menée; et au même instant il fut condamné à mourir subitement pour être précipité au plus profond de l'abîme. La mère des miséricordes, oh! combien de fois Marie n'a-t-elle pas retenu le bras de la colère de Dieu prêt à frapper de la foudre le pécheur, la mère des miséricordes obtint par ses supplications un rescrit favorable de Dieu, et trente jours furent laissés à ce pécheur pour faire pénitence. Puis, la sainte Vierge se tournant vers cette jeune fille, lui dit : Va trouver le missionnaire, dis-lui tout ce que tu as vu, avertis-le de ma part d'aller, par charité, trouver ce jeune homme, et de lui annoncer que, s'il ne se convertit pas avant trente jours, il n'y aura plus pour lui de miséricorde. Le jeune homme, averti par le prédicateur, fut touché de componction; il se tint éloigné pendant quelques jours de celle qui était pour lui une occasion prochaine de péché, se confessa et promit de se corriger. Mais bientôt, comme il ne fuyait point l'occasion, qui était si prochaine pour lui, il retomba dans

le péché, devint pire qu'auparavant, et lâchant la bride à ses désirs, ne se soucia plus ni de sermons, ni de prédicateurs. Le dernier jour assigné, comme terme de ses iniquités, comme il badinait avec ses amis, il commença à tourner les yeux et à crier : Hélas! hélas! je me meurs, j'ai le cœur frappé d'un coup de lance; et en disant ces mots, il tomba à terre et mourut. Eh bien! pécheur, l'avertissement est pour vous, la foudre de la malédiction divine est suspendue sur votre tête : il y a encore trente jours jusqu'à Pâques; qui sait si ce n'est pas là le temps que la justice de Dieu a marqué pour votre conversion? Qui sait si ce temps, une fois écoulé, sans que vous soyez converti, vous ne serez pas frappé par la colère divine? Qui sait si vous ne tomberez pas mort dans la rue? Que faites-vous donc? Que pensez-vous? A quoi vous décidez-vous?

XII. Pécheur, me voici à vos pieds, le zèle que j'ai de votre salut et du bien de ce peuple me pousse à un parti désespéré. Il faut ou que vous changiez de vie ou que vous quittiez ce pays. Oui, si vous n'avez pas le courage de vous convertir, sortez d'ici; allez en Turquie ou dans quelque autre contrée attirer sur vous les châtiments de Dieu. Faut-il qu'à cause de vous tout ce pauvre peuple ait à souffrir de la famine, de la guerre, de tremblements de terre, de morts imprévues, de mille malédictions? Voulez-vous vivre dans le péché et être maudit de Dieu? Eh bien! soyez-le éternellement. Mais pourquoi exposer votre maison à la ruine à cause de vos péchés? Pourquoi votre pauvre famille doit-elle souffrir, et tout le pays encourir la malédiction de Dieu à cause de vous? Mais pourquoi m'adresser à un pécheur seulement? C'est à vous tous que je parle, mes

frères : je vous conjure tous, les mains jointes et les genoux à terre, d'avoir pitié de votre âme, de votre corps, de votre maison, de votre famille. Pères et mères, je vous en supplie, les larmes aux yeux, si vous n'avez pas pitié de vous, ayez du moins pitié de vos enfants qui seront maudits de Dieu à cause de vos péchés, et que vous verrez errants dans les rues et les chemins. Et vous, jeunes gens, jeunes filles, si vous n'avez pas pitié de vous, ayez du moins pitié de votre pauvre père et de votre pauvre mère, qui, à cause de vos péchés, seront maudits de Dieu et auront une fin misérable. Si mes larmes ne touchent pas ce peuple, venez vous-même, ô mon Jésus ! et touchez les cœurs de ceux qui m'écoutent. Je veux, ivre d'un saint zèle, ce crucifix à la main, aller crier partout avec saint Paul : *Enlevez le mal d'entre vous* : oui, ôtez le péché de votre maison, si vous voulez vivre heureux ; autrement vous serez malheureux dans votre âme, malheureux dans votre corps, malheureux dans le temps, malheureux dans l'éternité. Venez tous, mes frères, aux pieds du bon Jésus, à ces sources sacrées de son sang précieux, regardez-le, crucifié pour vous, et dites-moi si le péché ne vous rend pas laids et difformes comme des démons. N'est-ce pas lui qui vous perce l'âme, et vous donne la mort ? N'est-ce pas lui qui vous dépouille de tous les mérites, de toutes les grâces ? N'est-ce pas lui qui ruine vos récoltes, vos propriétés, tous vos biens ? N'est-ce pas lui qui attire sur vos têtes la malédiction de Dieu ? N'est-ce pas lui enfin qui a donné la mort à Jésus-Christ dont vous voyez ici l'image ? Ne mérite-t-il donc pas toute votre haine et votre horreur ? Qui d'entre vous aurait le cœur assez dur pour ne pas pleurer aujourd'hui tous

ses péchés? Venez tous embrasser ces pieds sacrés, et en signe de componction frappez-vous la poitrine, et demandez à haute voix pardon à Jésus-Christ ; dites-lui du fond du cœur : pardon, ô mon Jésus; pardon, miséricorde, pitié pour tant de péchés. O mon Dieu ! attendrissez le cœur de tous ceux qui m'écoutent et convertissez-les. Et vous, mes frères, répétez avec larmes et soupirs : pardon, mon Dieu, pardon. Ah ! si en ce moment nous pouvions effacer tous nos péchés, quelle belle grâce ce serait ! Je veux, mes frères, faire ce que je puis pour que vous sortiez tous d'ici sanctifiés. Ne me refusez donc pas la grâce que je vais vous demander, car elle est toute pour votre bien. Donnez-moi vos péchés ; oui, jetez-les tous sur mes épaules, je les prendrai tous pour en faire pénitence. Je veux satisfaire pour vous à la justice divine, donnez-moi donc tous vos péchés. Saints anges gardiens, ôtez de la conscience de ce pécheur tous les crimes qu'il a commis, et jetez-les sur moi : je les pleurerai seul avec des larmes de sang, puisqu'il reste insensible. Laissez-moi donc, mes frères, laver vos péchés dans mon sang, je ne vous demande, à vous, que des soupirs et des larmes. Demandez pardon à Dieu de tout votre cœur, vous qui continuez à pécher, même pendant ces cinq jours de pénitence ; qui persévérez dans vos mauvaises habitudes, dans vos liaisons criminelles ; je vous demande un soupir, afin que Dieu vous convertisse. Mais il me faut aujourd'hui une conversion générale : faisons donc tous ensemble un acte de contrition sincère. Si vous le faites du fond du cœur, il suffit pour effacer tous vos péchés. Disons tous ensemble : Mon bon Jésus, mon Dieu, mon souverain bien, je me repens de tout mon cœur de vous avoir of-

fensé : pardon, mon Dieu, pitié, miséricorde, ô bonté infinie ! Vos larmes, mes frères, ont changé en autant de bénédictions les malédictions qu'avaient méritées vos péchés : *Si tu écoutes la voix de ton Dieu, tu seras béni à la campagne, béni à la ville.* Si vous êtes tous résolus à ne plus pécher, vous serez bénis dans votre âme, bénis dans votre corps, bénis dans vos enfants, bénis dans vos biens, bénis dans toutes vos affaires. Confirmez sur les plaies de ce crucifix votre ferme propos de ne plus jamais pécher : écrivez-le avec vos larmes, exprimez-le avec la voix, en disant tous : plus de péchés, plus jamais de péchés. Pendant que vous écrirez cette résolution avec les larmes de votre cœur, Jésus la souscrira avec le sang de ses plaies. *Si audieris vocem Dei tui, benedictus eris in agro, benedictus in civitate. Amen.*

SERMON POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DU PARADIS.

Son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs comme la neige, Seigneur il nous est bon d'être ici.
(Saint Mathieu, 17.)

I. Le peuple fit bien de rester sur le penchant de la montagne, et de laisser Pierre, Jacques et Jean accompagner seuls le Sauveur jusqu'au sommet. Tous ne peuvent pas fixer leurs regards sur le soleil sans être éblouis. L'objet de cette gloire que l'évangile de ce jour nous indique en Jésus transfiguré est trop grand ; et je dois vous dire, à mon grand déplaisir, mes frères, qu'aujourd'hui vos espérances seront trompées. Vous êtes venus ici pour nourrir votre piété du récit des merveilles de ce paradis, unique objet de votre amour et de vos désirs. Je m'étais appliqué, il est vrai, de mon côté, à décrire le mieux possible les magnificences de ce palais de notre grand Dieu, et à mettre en relief tout ce qu'on peut dire de plus beau, de plus saint et

de plus ravissant de ce séjour de gloire et de majesté. Mais lorsque j'ai voulu me mettre à l'œuvre, saint Paul m'a dit avec un regard rempli d'admiration : Que fais-tu? que prétends-tu? ne sais-tu pas que *ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a compris les choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment?* Puis, après m'avoir raconté en abrégé cette vision merveilleuse, dans laquelle, ravi jusqu'au troisième ciel, il entendit des secrets ineffables, il m'a fermé les lèvres et défendu de parler. En effet, s'il est une chose dont on dise d'autant moins qu'on en parle davantage, c'est le paradis; et quiconque en parle dit ce qu'il n'est pas ou diminue ce qu'il est. Le prophète royal le savait bien, lui qui, ravi en extase et admis à contempler le séjour des bienheureux, confessait, selon l'explication de plusieurs interprètes, que tous ceux qui ont parlé des merveilles du paradis se sont trompés : *J'ai dit dans mon extase : tout homme est menteur, ou selon une autre version : tout homme est en défaut. Omnis homo deficit.* Et ne voyez-vous pas que saint Pierre aussi s'est trompé sur ce sujet, lui qui, tout enveloppé de lumière, et plongé en extase, s'écria : *Il nous est bon d'être ici; faisons-y trois tentes,* réduisant ainsi à trois cabanes grossières tout le paradis? Aussi l'évangéliste attribue-t-il cette erreur à l'inadvertance : *il ne savait pas ce qu'il disait.* Or, si Pierre se trompe, et si Paul se tait, que pourrai-je donc dire? S'il en est ainsi, j'ai fini mon sermon avant de commencer. Mais saint Augustin m'encourage à parler : tout en accordant que le paradis est incompréhensible à la faiblesse de notre esprit, il n'en regarde pas la conquête comme impossible pour nos cœurs : il dépasse, nous dit-il, nos désirs et nos vœux

on peut l'acquérir, mais non l'apprécier. Pour vous en faciliter l'acquisition, je vous en dirai quelque chose aujourd'hui, bien persuadé toutefois que toute mon éloquence, tous mes efforts pour vous le représenter ne sont rien, et que vous devez toujours vous figurer, penser et désirer quelque chose de plus grand. Vous devez croire qu'au-delà de tout ce que vous imaginez, pensez et désirez, il y a une félicité, une gloire plus belle, plus haute et plus grande. Je vous montrerai donc que le paradis est un grand bien : ce sera le premier point, et qu'il s'acquiert avec la moindre chose que l'on fait pour lui : ce sera le second point ; en d'autres termes, le paradis est un trésor qui coûte peu.

II. Vous devez savoir d'abord que lorsqu'on parle du paradis, il faut faire comme un architecte, qui, voulant élever une voûte en l'air, en fait une autre de bois ; mais une fois que l'édifice est achevé, toutes les pièces qui formaient l'échafaudage disparaissent, et l'édifice s'élève majestueusement dans les airs, et déploie la variété des matériaux qui ont servi à sa construction. La maison, dit saint Augustin, existe dans l'esprit de l'architecte avant d'exister réellement : et l'on peut dire que la maison procède de la maison : si la maison tombe, l'art qui l'a construite reste. L'apôtre saint Paul nous dit que nous connaissons les choses invisibles de Dieu par la création. Nous nous conformerons donc à l'instruction qu'il nous donne ; et puisque nous ne pouvons comprendre les choses surnaturelles et invisibles que par le moyen des choses visibles et naturelles, nous chercherons en celles-ci des figures et des comparaisons qui puissent nous rendre sensibles, jusqu'à un certain point, les merveilles du paradis. Mais toutes ces

comparaisons ne seront que comme un échafaudage grossier pour soutenir notre esprit, lequel pose tout entier sur l'imagination. Nous les jetterons donc de côté, à mesure que nous les aurons employées, et il ne nous restera plus qu'une idée sublime du paradis, différente en tout point des images sensibles que nous aurons considérées. En un mot, pour comprendre en quelque manière ce qu'est le paradis, nous dirons ce qu'il n'est pas ; car il est tel, que nous ne pouvons le comprendre et l'apprécier qu'en le jugeant incompréhensible et inappréciable. Nous poserons d'abord comme fondement que le paradis n'est pas un lieu imaginaire et chimérique, inventé par les prédicateurs pour tromper la simplicité du vulgaire, mais que c'est un lieu réel et matériel, destiné à servir de séjour aux élus. Ah ! mes frères, si la foi pouvait nous persuader qu'il y a un autre monde en dehors de celui-ci ! *Mon royaume n'est pas de ce monde,* nous dit Notre-Seigneur. Nous n'avons pas été créés pour ce monde d'en bas, mais bien pour ce royaume d'en haut, dans lequel Dieu a voulu manifester à la fois sa toute-puissance, sa justice et sa miséricorde. *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre;* par ce mot *ciel,* on entend l'empirée, le paradis, selon l'explication que le pape saint Clément nous dit avoir reçue de l'apôtre saint Pierre, son maître. Parmi tous les cieux, c'est l'empirée qui a été créé le premier, comme étant le terme de tous les autres. Et le docteur angélique enseigne qu'il a été créé avec toute sa perfection, et qu'il réunit tout les genres de beauté : puis il ajoute qu'il a été créé plutôt pour les hommes que pour les anges, lesquels, étant de purs esprits, n'ont pas besoin de lieu. Il y a donc un paradis : c'est un article de foi,

mes frères, et non-seulement une opinion pieuse : il y a au-dessus de ce ciel étoilé que nous voyons un autre ciel plus élevé encore qui a été fait pour nous. Mais pour comprendre combien il est beau, vaste et délicieux, il nous faut employer des échafaudages sans nombre, à savoir des figures et des images qui puissent nous le rendre sensible.

III. La preuve la plus convaincante de la grandeur, de la beauté, de la majesté de l'empirée, c'est, à mon avis, ce monde où nous vivons, ce monde si beau, tout semé d'étoiles, qui est continuellement exposé à nos regards. Jetez les yeux autour de vous, et voyez quel beau monde est celui qui nous environne de toutes parts, dans quel palais somptueux nous logeons, en quel jardin de délices nous vivons. Grand Dieu, à la vue de ce monde si beau, de ces créatures qui plongent mon âme dans le ravissement, je sens le besoin de vous chanter des hymnes de louanges pour toutes les jouissances que mon esprit reçoit des œuvres de vos mains. *Delectasti me Domine in facturâ tuâ, et in operibus manuum tuarum exultabo.* Or, si ce monde, quelqu'admirable qu'il soit, n'est pourtant qu'une prison où nous sommes tous prisonniers; et si malgré cela nous nous y trouvons si heureux, que sera-ce du palais qui nous attend là haut? Si l'étable est si magnifique, que sera la maison! Si le champ de bataille est si merveilleux, que sera le théâtre de la victoire et la capitale de nos triomphes? Vous en voyez une légère esquisse dans le firmament, cette partie la plus noble de notre globe : et pour marcher avec précaution, entre les diverses opinions des mathématiciens, laissez le saint roi David vous crier : *Tout homme est menteur* ou plutôt *tout homme est en défaut.*

Puis levant les yeux, regardez ce beau ciel orné de tant d'étoiles, théâtre des magnificences divines ; et sachez que quelques-unes de ces étoiles sont si vastes, que leur grandeur dépasse de plus de cent fois celle de la terre ; et les plus petites sont dix-huit fois plus grandes que notre globe terrestre ; elles sont en si grand nombre qu'elles égalent le sable de la mer : *Enumerari non possunt stellæ cœli, et metiri arena maris.* Et si l'on pouvait mesurer la distance d'une étoile à l'autre, qui pourrait jamais comprendre l'immensité de l'espace ? Il y a, dit-on, entre chacune d'elles un espace égal à trente mille fois la surface de la terre ; et on peut le conjecturer par la hauteur où elles sont placées ; car le soleil est à plus de quatre millions de milles au-dessus de nous ; les étoiles fixes à plus de quatre-vingts millions, et la voûte du firmament à plus de cent soixante millions : n'est-il pas vrai d'après cela que notre terre, comparée au firmament, n'est qu'un point ? Et cependant, mes frères, le firmament lui-même, qui renferme en soi tant de sphères, tant de planètes, tant d'étoiles, toutes d'une grandeur incommensurable, n'est qu'un grain de mil comparé à l'empirée. Oui, l'immensité du firmament, comparée au paradis, n'est qu'un point imperceptible, un vil grain de mil. Quelle merveille ! *O Israel, que la maison de Dieu est grande, et que le lieu de sa possession est vaste ; sa grandeur n'a point de fin.* Je crois volontiers ce que disent certains auteurs, que que si Dieu voulait partager le ciel entre tous les bienheureux, chacun recevrait pour sa part autant d'espace que celui qu'occupe notre globe. *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur pesant?* Que faites-vous? vous qui suez sang et eau pour un petit coin de

terre? Pourquoi tant de procès, tant de guerres, tant de désordres? Ne voyez-vous donc pas que l'espace où s'agitent vos querelles, où vous placez votre gloire, n'est qu'un misérable point? *Punctum est, punctum est in quo navigatis, in quo bellatis, in quo regna disponitis.* Oui, ce n'est qu'un point, et pour ce point suspendu en l'air et si mal appuyé, si fragile, si misérable, vous vous exposez à perdre un royaume immense? Confessez du moins la vérité; dites que quand il s'agit du ciel, tout homme est en défaut, et qu'il ne peut pas même en comprendre l'étendue matérielle; car, en cela même, on sait bien plutôt ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. Répétons donc avec saint Augustin que l'on peut acquérir le ciel, mais qu'on ne saurait jamais l'estimer à sa juste valeur.

IV. Si la vaste étendue du firmament est trop étroite pour nous donner une idée de la grandeur de l'empirée, jetez un peu les yeux sur la terre, pour voir si vous n'y trouverez point quelque chose qui puisse vous représenter un peu ce palais de notre grand Dieu, et vous donner une image de sa beauté. Plus vous irez, plus vous comprendrez que tout homme ici est en défaut. Mettez ensemble tout ce qu'ont dit de cette gloire merveilleuse les prophètes, les évangélistes, les docteurs, les orateurs les plus éloquents, et vous verrez que tous disent en substance ce qu'elle n'est pas. Je voudrais que pour vous éclairer sur ce point, Dieu renouvelât le prodige de l'Apocalypse; que chacun de vous vît descendre le ciel, comme le vit saint Jean; et puisque vous ne pouvez pas monter jusqu'à lui, qu'il descendît vers vous sous l'image d'une magnifique cité, avec des murs d'or, un pavé de diamants, des portes de saphir

et d'émeraude, avec ses habitants opulents et majestueux comme des rois, avec une lumière que n'obscurcissent jamais les ténèbres, avec un éclat que ne diminue jamais aucune souillure, et ayant pour soleil l'agneau de Dieu lui-même que ne cache jamais aucune éclipse. Eh bien ! je vous dirais encore : ce n'est pas là le paradis, ce n'en est que l'image et non la réalité. Croyez-vous peut-être que l'on y trouve dans leur être matériel et physique les pierres précieuses, comme l'émeraude, la topaze et l'escarboucle? Ce serait une erreur, puisque l'apôtre saint Paul, qui a été témoin oculaire de cette gloire, dit que ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu ce qui se passe dans ce palais des bienheureux. L'évangéliste saint Mathieu lui-même est bien loin de la réalité, lorsque dans l'évangile de ce jour, il compare la gloire de Jésus transfiguré à la lumière du soleil et à la blancheur de la neige. De la neige, on en trouve dans toutes les vallées, et s'il n'y avait à admirer d'autre objet sur le sommet du Thabor que la lumière du soleil et la blancheur de la neige, saint Pierre n'avait pas besoin d'y monter, mais il pouvait rester avec la foule sur le penchant de la montagne. La comparaison de saint Mathieu n'est donc pas exacte, non par la faute de l'évangéliste, mais par l'excès de la gloire elle-même de Notre-Seigneur, qu'il ne pouvait expliquer autrement ; car c'est une condition inhérente à tous les objets qui surpassent la capacité de notre esprit, de n'avoir point de termes qui puissent les expliquer d'une manière exacte. Que dirai-je de ceux qui comparent le paradis à un torrent de voluptés, à un jardin délicieux, à un somptueux festin, à la joie des noces, à un royaume très-florissant, au bonheur des

moissonneurs après la récolte? Toutes ces comparaisons sont basses et avilissent plutôt qu'elles ne relèvent les délices de cette bienheureuse patrie : aussi faut-il prendre toutes ces figures dans un sens plutôt mystique que littéral. Pour moi, je me persuade que les prophètes et les évangélistes ont fait ici comme les mathématiciens, lesquels voyant notre ciel semé de tant d'étoiles, toutes différentes les unes des autres, dans leurs mouvements, leurs influences et leur grandeur, y ont imaginé une grande multitude de figures naturelles ou fabuleuses. Ils ont mis ici un taureau, là un lion, ici un scorpion, ailleurs une écrevisse ou un capricorne. Croyez-vous par hasard que toutes ces figures existent dans le ciel? Elles ne sont qu'un caprice des mathématiciens, qui ont inventé ces signes afin de mieux s'entendre. C'est ainsi que les prophètes et les évangélistes se servent de symboles grossiers, qu'ils nous parlent de jardins toujours odoriférants, d'automnes toujours féconds, de concerts harmonieux, d'or et de pierres précieuses, de saphirs et d'ambre, de sons et de festins, de fêtes et de théâtres. Tout cela nous représente un paradis agréable aux sens, au lieu du vrai ciel qui doit rassasier l'esprit. Ils ont recours à ces figures, parce qu'elles nous flattent davantage et que nous les entendons mieux; mais au fond, les torrents de félicité qui inondent de toutes parts la Jérusalem céleste sont, nous dit saint Paul, des secrets que l'homme ne peut exprimer. Or, je vous le demande, si tout ce qui a été dit et écrit, si tout ce que l'on peut dire de la gloire du paradis n'est qu'une pure hyperbole, où est la vérité? La voici : c'est le saint roi David qui l'a trouvée, lorsqu'après avoir vu cette gloire immense, ravi dans une

extase merveilleuse, il s'écrie : *J'ai dit dans mon ravissement : tout homme est menteur,* ou plutôt : *tout homme est impuissant,* faisant entendre par là que nous savons du ciel seulement ce qu'il n'est pas, et que l'on peut écrire sur ses portes en caractères de feu ces paroles de saint Augustin : *acquiri potest, æstimari non potest.*

V. S'il en est ainsi, que faut-il faire pour que nous puissions nous former une idée plus exacte que toutes ces figures? Voici le moyen, c'est le seul, et il ne peut y en avoir d'autres : il faut aller au ciel pour le voir. Deux jeunes gens désirant suivre Jésus lui demandèrent où il demeurait. Il leur répondit : *Venez et voyez.* Il n'eut point recours à de longs discours, nous dit le vénérable Bède, afin de leur manifester la gloire, les richesses et la beauté de son royaume; mais il se contenta de leur dire : *Venez et voyez,* parce qu'on peut voir la gloire du Christ, mais on ne peut jamais l'exprimer. Au ciel donc, chrétiens, au ciel! tous tant que vous êtes, prenez congé de ce monde, un monde plus beau vous attend. Adieu parents, amis, adieu terre. Prenez votre vol, afin d'accompagner l'âme bienheureuse qui, sortie de la prison de son corps, monte au paradis. Voyez-la au milieu d'une troupe de séraphins, qui lui disent avec des accents de joie : le temps des tribulations et des larmes est fini; réjouis-toi; il n'y aura plus pour toi, pendant toute l'éternité, ni peste, ni famine, ni guerre, mais tu jouiras d'une santé, d'une allégresse, d'une vie, d'une paix inaltérables. En lui parlant ainsi, ils ont déjà traversé avec elle dans leur vol sublime toutes les régions de l'air; déjà la terre, avec toutes ses misères, a disparu à ses regards. Elle traverse ainsi

la lune, Mercure, le soleil, s'instruit en passant des mouvements, des influences et de la grandeur de toutes ces planètes. Elle entre dans le firmament; là elle voit cet amas d'étoiles innombrables qui nous paraissent ici-bas si petites, et qui là haut sont si vastes, si brillantes et si belles. Elle monte plus haut encore; et foulant aux pieds tous ces astres, elle dépasse le firmament et entre dans le ciel cristallin. Elle monte encore et s'approche de l'empirée : elle aperçoit déjà une lumière, un jour, et respire un air et des parfums qui annoncent le voisinage du paradis. Voici le ciel; voici cette mer immense de lumière si nouvelle pour elle. C'est alors qu'elle commence à voir ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu. La voici sur le seuil; elle entre : grand Dieu! qui peut exprimer la jubilation de cette âme, à ce premier regard qu'elle jette sur le paradis? Ah! il me semble l'entendre dire : Dieu soit béni, les craintes, les angoisses, le danger de me perdre éternellement, tout cela est passé pour moi; après tant de tempêtes, me voici en sûreté dans le port; après tant de combats, je puis chanter l'hymne de la victoire : *Nous entrerons dans la maison de Dieu.* Oh! quel bonheur d'être sûr de mon salut éternel! *O certa securitas, ô secura æternitas.* Je sens déjà par anticipation toutes les joies du paradis. Je puis dire maintenant avec saint Pierre : *Il nous est bon d'être ici.* Voyez comme le ciel tout entier se réjouit à la vue de cette âme bienheureuse, comme tous les bienheureux se hâtent d'aller à sa rencontre Oh! quelle joie, quelle fête pour l'âme, lorsqu'elle reconnaît ses saints patrons, ceux surtout qui lui ont obtenu la grâce de bien mourir, ceux dont elle a porté le nom ou propagé le culte.

Avec quelle tendresse elle salue ces parents qu'elle a tant aimés. Voici mon père, dit-elle. Ah! père chéri, que de larmes j'ai versées à votre mort! mais les voici essuyées pour toujours. O ma mère, ma tendre mère, j'ai pensé mourir de douleur en vous perdant, vous qui étiez l'unique soutien de ma vie; mais que je vous trouve bien plus aimable et bien plus chère encore, maintenant que je vous vois en Dieu! Ah! laissez-moi embrasser tant d'amis qui m'ont consolé dans mes tristesses. Oh! mes amis, nous voici, grâce à Dieu, réunis pour ne plus jamais nous séparer. Quelle jubilation l'âme éprouve encore en voyant tous ceux qu'elle a tirés du purgatoire, ou qu'elle a mis sur la voie du salut, ou au salut desquels elle a contribué! Vous êtes peut-être étonnés que je vous dise qu'on se reconnaîtra là haut. Oui, dans le ciel, il y aura, et de tendres congratulations, et de doux entretiens, et de saints embrassements, et de pures affections, et de chastes liaisons, conformément à cette parole d'Isaïe : *In pulchritudine pacis, in tabernaculo fœderis et in requie sempiterna.* Elargissez vos cœurs; car tout ce que je viens de vous dire, ce ne sont pas des fictions et des fables, mais des choses très-véritables, qui vous feront comprendre toujours davantage que ce bien si grand n'est pas connu, et qu'on ne le peut connaître tel qu'il est : *Acquiri potest, æstimari non potest.*

VI. Ne perdons pas de vue cependant l'âme bienheureuse, environnée des élus qui lui font cortége : plus elle monte, plus elle voit croître la majesté, la pompe, la gloire de ce séjour de magnificence. Je me la représente comme une étrangère, à qui ses guides montrent et expliquent toutes les merveilles de cette bienheureuse

patrie. *Entre,* lui disent-ils, *et vois la splendeur et la grandeur de l'édifice autant que ton regard en est capable.* Regarde combien est vaste et magnifique le palais que Dieu réserve à ses élus. Sais-tu combien est loin de nous cette terre que tu viens de quitter? Nous en sommes si loin, que si un de ceux qui vivent là bas pouvait monter où nous sommes, en faisant chaque jour cent milles, il y arriverait à peine en quatre-vingts siècles. Que dis-tu de ce séjour si lumineux, si vaste, si beau, de cet air si pur et si tranquille, que n'altèrera plus jamais ni la chaleur, ni l'humidité, ni le froid? Ici on ne trouve plus ni mélange des éléments, ni vicissitudes des saisons, ni besoin de nourriture : et lorsque nous serons réunis à nos corps, nos sens seront pleinement satisfaits. Dieu a trouvé le moyen de rassasier dans le ciel tous nos désirs, sans y introduire ici la matérialité de tant d'objets délicieux, dont nous ne pouvons jouir sans fatigue et sans une profonde misère dans cette vallée des larmes. Voici, pour contenter l'œil, ce qu'il y a de plus beau, de plus ravissant dans les couleurs, tout cela comme dans un extrait qui en renferme la quintessence. Voici, pour contenter l'ouïe, l'harmonie des sons, des chants les plus tendres et les plus joyeux, réunis d'une manière éminente dans un suave concert. Voici pour l'odorat tout ce qu'il y a de plus doux dans les plus délicieux parfums; voici pour le goût tout ce qu'il y a de plus agréable dans les saveurs. Et lorsque nous serons réunis à nos corps, nous aurons sur les lèvres comme un certain nectar, une certaine humeur sapide qui flattera tellement le palais, qu'elle surpassera infiniment toutes les délices qu'a pu jamais inventer la sensualité des mortels. Et qui

pourra jamais vous dire la beauté et la symétrie de nos corps, lesquels, formés sur le modèle du corps sacré de notre divin époux, seront tous revêtus de lumière et d'éclat. Cette lumière pénétrera toutes leurs veines, elle s'étendra jusqu'à leurs extrémités, se répandra dans tous leurs membres, et les colorera d'une fleur de beauté si ravissante et si brillante à la fois que, si un de nous mettait la tête hors du paradis, et laissait voir au monde d'en bas, dans l'obscurité de la nuit la plus profonde, une seule tresse de sa chevelure lumineuse, un seul cheveu, il suffirait pour illuminer la terre plus que ne le fait le soleil en plein midi. Réjouis-toi donc, chrétien, du sort qui t'est réservé et de la société de tant d'âmes saintes et parfaites qui t'attendent dans le ciel. Regarde parmi les chœurs des dominations, des principautés, des vertus et des puissances, ces vierges radieuses, ces martyrs invincibles, ces heureux pénitents, ces confesseurs, ces fidèles, ces docteurs, ces prophètes, ces prélats, ces patriarches, ces princes, ces rois, chacun avec sa part de gloire, de pouvoir et de majesté. Que dis-tu de la sublimité des chérubins, de l'ardeur des séraphins, de la gloire des apôtres ? Se peut-il rien imaginer de plus beau? et saint Paul n'a-t-il pas eu raison de dire que ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu ces choses.

VII. Mais le paradis ne paraît pas encore assez beau pour l'âme, si elle ne voit Marie sa Mère qui à elle seule fait presque la moitié de cette béatitude : la voici qui apparaît. Oh! quelle jubilation ! le premier regard qu'elle jette sur cette vierge incomparable lui fait oublier tout ce qu'elle a vu du paradis. Qui pourra jamais redire la joie dont elle est inondée en voyant la reine

du ciel, si belle, si aimable, si tendre et si gracieuse, qui l'accueille avec un doux sourire, l'embrasse, la presse sur son cœur, en lui disant : Sois la bienvenue, te voici arrivée à la fin de tous les travaux, et en possession de tous les biens. Rends grâce à Dieu pour sa bonté : c'est moi qu'il a chargée de mener à bon terme la grande affaire de ton salut éternel : c'est moi qui t'ai portée à écouter avec attention ce sermon qui t'a convaincue, à faire cette confession générale qui a été pour toi le commencement d'une vie nouvelle : c'est moi qui t'ai envoyée tant de saintes inspirations pour régler ta vie, et qui t'ai assistée à la mort. Oh ! que je suis heureuse de te voir ici près de moi, pour toute l'éternité ! Sois donc éternellement bénie. A ces paroles, cette âme sainte éclate en actions de grâces, elle se prosterne aux pieds de la reine du ciel, et voit en elle le paradis du paradis. Dans le transport de sa joie et de son amour elle ne peut que lui dire : Me voici, ô mère admirable ; je suis à vous, je suis à vous : puis se jetant amoureusement entre ses bras, elle baise avec amour et respect cette main d'où lui sont venues tant de faveurs signalées. Marie la conduit au trône de Jésus, qui voyant en cette âme une glorieuse conquête de sa passion, lui ouvre son cœur et l'invite à y demeurer. C'est alors que l'âme, emportée par la violence de son amour, prend son vol vers le cœur de Jésus comme vers son centre, et s'écrie : O sainte plaie qui m'avez rachetée ! Quels rayons, quelles splendeurs partent de vous ! Elle s'unit cœur à cœur à Jésus-Christ : ce qui se passe entre elle et son divin époux, la langue ne peut l'exprimer ni la piété le deviner. Je veux seulement vous dire ce qu'il me semble que je ferais si ja-

mais ce bonheur m'arrive. Il me semble que m'unissant au cœur béni de mon Jésus, si la douleur pouvait trouver accès en cette bienheureuse patrie, je lui dirais en fondant en larmes: O doux Jésus ! comment un bonheur si grand pour un pécheur tel que moi ? Une félicité sans bornes pour celui qui a mérité mille fois l'enfer ? Tant de suavités pour quelques faibles pénitences? Un tel rassasiement pour quelques jeûnes? tant de bénédictions pour quelques gouttes de sueur que m'a coûté le salut des âmes ? Oh ! je reconnais bien maintenant que vous êtes infiniment bon, ou plutôt que vous êtes la bonté même, et je puis dire avec raison : *Il nous est bon d'être ici.*

VIII. Jésus et Marie prennent au milieu d'eux cette sainte âme, et la conduisent au trône de l'adorable trinité : là, elle s'abîme dans l'immense océan de la divinité. Je ne la vois plus, car elle est comme noyée tout entière dans ces quatorze abîmes des grandeurs de Dieu ; l'infinité, l'immensité, l'immutabilité, l'éternité, la toute puissance, la sagesse, la providence, la sainteté, la bénignité, le souverain domaine, la perfection, la miséricorde, la justice et la fin. Rejetez tout cet échafaudage de comparaisons et de figures dont nous nous sommes servis jusqu'ici pour parler du séjour des bienheureux. Mettez de côté tout ce qui est matériel, et oubliez tout ce que je vous ai dit, afin qu'il ne vous reste plus que l'idée sublime, pure et vraie du paradis. Voici maintenant le vrai paradis, c'est-à-dire la vue ineffable de Dieu. Que la théologie symbolique, mystique, scholastique vienne à mon secours, m'aide à dire comment on jouit de la beauté increéée : pour moi, sans regarder aux opinions des diverses

écoles, je dirai que, soit que l'on jouisse de Dieu avec l'intellect, en le contemplant, ou avec la volonté, en l'aimant, ou avec l'un et l'autre, en le voyant et l'aimant à la fois, c'est une chose certaine que Dieu nous prêtant en quelque sorte ses yeux, nous verrons Dieu avec Dieu, sans voile et sans nuage. La plénitude que nous attendons de Dieu, nous dit saint Bernard, nous remplira de Dieu lui-même. C'est une chose certaine que cette vue rendra les élus semblables à Dieu, impeccables, immortels, impassibles, libres, puissants, tranquilles, heureux, éternels comme Dieu. *Nous lui serons semblables,* c'est une proposition de foi : *Nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est.* O vue du paradis, qui est le paradis lui-même ! Nous verrons tout en Dieu : nous verrons un Dieu vivant sans âme, voyant sans yeux, grand sans dimension, beau sans parties, trine sans nombre, qui donne tout et ne rend rien, qui reçoit tout et n'acquiert rien, qui fait tout sans se fatiguer jamais. Nous verrons un être incompréhensible, qui est l'être de tous les êtres, l'acte de toutes les puissances, la puissance de tous les actes, principe sans fin, qui commence toujours, et fin sans principe, qui jamais ne finit. Nous verrons cette toute-puissance à laquelle rien ne résiste, qui donne à tout le mouvement en restant immobile, qui produit sans matière préexistante, qui ordonne tout sans avoir besoin du temps, qui travaille sans instrument, et soutient toute chose sans fatigue. Nous verrons cette sagesse incarnée, et au fond des mystères impénétrables qu'elle recèle, nous verrons le nombre infini des mondes possibles. O Dieu, quelle vue ! voir dans le lointain des océans plus vastes, des sphères plus sublimes, des pla-

nètes plus brillantes, en un mot, des mondes plus beaux, plus grands, plus parfaits que celui-ci, en comparaison desquels ce ciel serait comme la terre, ce soleil ne serait qu'une ombre, et tout cet univers un vil grain de poussière ! Nous verrons cette immensité interminable, qui remplit tous les lieux sans en occuper un seul, ce cercle infini, dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; cet être très-haut, très-profond, très-présent et très-éloigné à la fois, qui est au-dedans de toutes choses, sans être renfermé par aucune, en dehors de toutes sans en être exclu, uni à toutes sans y être mêlé. Nous verrons cet amour divin qui est comme l'essence, le cœur, l'âme, la vie, la substance même de la divinité : *deus charitas est*. Nous verrons ce cœur amoureux de Dieu, qui comme l'aimant attire tous les cœurs. A cette vue, le cœur de l'homme attendri et comme liquéfié, s'échappera en quelque sorte à soi-même, et se perdra en Dieu dans une sainte défaillance, comme une goutte dans la mer, comme une étincelle dans un immense incendie. Nous verrons Dieu en Dieu, Dieu en nous, Dieu, en toutes choses, et toutes choses en nous-mêmes en Dieu, en qui nous serons tellement abîmés et submergés qu'il sera notre vie, notre respiration, notre tout : et notre vouloir notre pouvoir, notre savoir, notre avoir, notre jouir, notre être ne sera plus, ou plutôt ne paraîtra plus distinct de Dieu lui-même, parce que nous le verrons tel qu'il est.

IX. Quel est parmi vous l'âme privilégiée qui aura le bonheur d'entrer la première dans ce beau ciel, pour y voir Dieu en Dieu, Dieu avec Dieu ? O âme bienheureuse où êtes-vous ? je vous porte une sainte envie.

Quand viendra ce jour, cette heure, ce moment fortuné où je verrai mon Dieu ? Ah ! je ne puis m'empêcher de m'écrier avec Saint Paul : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort* ? Liens importuns, quand vous briserez-vous ? Quand prendrai-je mon élan vers mon Dieu, comme le feu vers sa sphère, comme le trait vers son but ? O vie trop longue, ô mort trop lointaine, la mort c'est vivre pour moi, et la vie, ce serait pour moi mourir. Montagnes, vallées, plaines, forêts, jardins, créatures, dites-moi, dites-moi où est mon bien-aimé, où est mon bien, où est mon Dieu ? Toutes répondent unanimement : *Le royaume des cieux est au-dedans de vous.* Dieu est en vous et vous en Dieu ; Dieu est en moi et moi en Dieu. O Dieu, quelle suavité, quel amour, quel paradis, quelle douceur ! je ne puis souffrir plus longtemps une si douce violence : O Dieu, Dieu, mon Dieu ! Ah ! je sens que je me confonds, que je me perds ! Où suis-je ? Au ciel ou sur la terre ? Au dedans ou hors de moi. *Sive in corpore, sive extra corpus, nescio.* Ah ! il n'est que trop vrai que je suis sur la terre, encore exposé à perdre mon Dieu, mon bien, le paradis ! j'espère pourtant, ô mon Dieu, qu'il viendra un jour où vous contenterez pleinement mon cœur, et m'accorderez votre saint paradis. Nous savons seulement ce qu'il n'est pas ; mais cette impossibilité où nous sommes de le comprendre est précisément ce qui nous en donne l'idée la plus sublime, en nous le faisant connaître comme un bien ineffable, inestimable, incompréhensible : *acquirit potest, æstimari non potest.* Que celui qui veut la terre, garde la terre : pour moi je proteste que je veux le ciel, et que je le veux coûte que coûte. Oui, oui, je le veux, je le veux, je le veux. O paradis, paradis, paradis !

SECONDE PARTIE.

X. C'est un grand bien que le ciel ; mais pour y arriver que d'efforts ne faut-il pas ? — C'est tout le contraire. Et d'abord, la peine n'est jamais grande, quand la récompense est beaucoup plus grande encore : je veux dire que lors même que le ciel devrait nous coûter beaucoup, nos efforts pour y arriver seraient peu de chose. Mais il n'en est pas ainsi. Le paradis est un grand bien qui coûte peu : on ne peut l'estimer; et l'on ne connaît de lui que ce qu'il n'est pas, mais on peut l'acquérir, et la moindre chose suffit pour cela. Est-il rien de plus vil qu'un verre d'eau froide ? et pourtant notre Seigneur nous promet le ciel à ce prix. *Quiconque donnera un verre d'eau froide en mon nom, je vous dis en vérité, qu'il ne perdra pas sa récompense.* Oui, un verre d'eau froide donné à un pauvre pour l'amour de Dieu mérite le Ciel. O bonté de Dieu ! le ciel pour un verre d'eau froide ! Dieu ne demande pas même que nous nous donnions la peine de le faire chauffer. Voulez-vous le ciel à meilleur marché encore? Dieu vous l'offre pour un acte seul de votre volonté : *Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom.* Chrétiens, vous dit dans ces paroles l'apôtre Saint Jean, à vous qui croyez, Jésus-Christ a mis

en votre pouvoir de devenir enfants de Dieu, pour jouir ensuite dans le ciel de son héritage. En quoi consiste ce pouvoir ? Saint Augustin va vous le dire : Une chose est en notre pouvoir, lorsqu'il nous suffit de vouloir pour la faire, et de ne pas vouloir pour ne pas la faire. Si donc il est en notre pouvoir de devenir enfants de Dieu et ses héritiers, il nous suffit de vouloir pour l'être réellement. Oui, oui, le paradis est à qui le veut; il ne coûte qu'un acte de la volonté. Ah ! laissez-moi, moi, vous crier : Pauvres, pour avoir le ciel, il n'est point besoin d'argent : *Venite, emite absque argento.* Et vous, hommes du peuple, sachez que pour entrer dans le ciel il n'est point besoin de noblesse. Ignorants, pour avoir le ciel il n'est pas besoin de science ; malades, infirmes, pour avoir le ciel il n'est point besoin de santé ; malheureux, pour avoir le ciel, il n'est point besoin d'être heureux. Il ne faut qu'une chose : et quelle est-elle ? Une bonne volonté ; et cette bonne volonté personne ne peut vous l'ôter si ce n'est vous-mêmes : ni le ciel, ni la terre, ni l'enfer ne peuvent vous l'arracher, et avec elle le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Les tyrans ont voulu autrefois l'ôter aux martyrs, mais ils n'y ont pas réussi. Le démon a voulu l'ôter à Job, mais en vain. Pauvres, veuves, infirmes, malheureux, écoutez-moi bien : ce juge inique, ce père dénaturé, ce riche superbe, ce méchant peut vous ôter la fortune, l'honneur, la vie, mais le paradis, personne ne vous le peut enlever. S'il en est ainsi, qui parmi vous oserait dire qu'il ne veut pas le paradis ? Tous, dit Saint-Augustin, vous m'avez répondu unanimement, je le veux, je le veux. Vous le voulez ? Ecoutez donc notre Seigneur Jésus-Christ qui vous dit : *Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements.*

XI. Hélas ! beaucoup parmi vous baissent la tête, et murmurent au fond de leur cœur contre moi. Vous vous moquez de nous, me disent-ils, et vos paroles ne s'accordent pas avec celles de Jésus-Christ. Vous nous avez dit d'abord que pour avoir le paradis il suffit de le vouloir, et vous venez nous dire maintenant qu'il faut garder les commandements. — Ecoutez-moi, de grâce : je ne veux ni me moquer de vous, ni m'écarter en rien des paroles de Notre-Seigneur. Que faut-il pour observer la loi de Dieu ? une bonne volonté ; car sa grâce ne vous manque pas. Je suis donc d'accord avec Notre-Seigneur Jésus-Christ : je parle de la fin, qui est le ciel ; il parle du moyen, qui est l'observation de sa loi : ce moyen dépend de la volonté, donc pour avoir le ciel il suffit de le vouloir. Laissez-moi donc vous dire de nouveau : qui parmi vous veut le ciel ? Hélas ! dit Saint Augustin, combien qui tout à l'heure disaient: je le veux, disent maintenant je n'en veux pas. Je ne veux pas le ciel, dit cet usurpateur du bien d'autrui, qui le retient depuis plusieurs années, et ne veut pas le restituer. Je ne veux pas le paradis, dit cette langue médisante, qui refuse de réparer le tort qu'elle a fait au prochain. Je ne veux pas le paradis, dit ce voluptueux qui ne veut pas renoncer à ses sales plaisirs. Je ne veux pas le paradis, dit ce vindicatif qui refuse de pardonner et de se réconcilier. Ah ! combien disent : je ne veux pas, qui tout à l'heure disaient : Je veux. On voudrait bien le ciel, mais en restant dans le péché, et s'abandonnant à tous ses caprices. Insensés ! Comment pouvez-vous vous faire illusion ? Vous voyez que Notre-Seigneur, pour vous sauver, s'est fait une échelle de sa croix, et que tant de martyrs y sont montés après

lui, en souffrant toute sorte de supplices : et vous ne voulez pas même souffrir une légère incommodité ? Grand Dieu ! quand il faudrait monter au paradis par une échelle de glaives aigüs, ou par une fournaise aussi haute que le fut celle de Babylone, nous ne devrions pas reculer, dit saint Augustin, lors même qu'il ne s'agirait d'en jouir qu'un seul jour : et pour en jouir pendant toute l'éternité, nous ne voulons pas même soulever une paille ? Nous voulons y monter par une échelle de péchés et de désordres de toute sorte ? C'est impossible : *Les fornicateurs, les adultères, les voleurs, les avares, les ivrognes, les médisans, les hommes rapaces, ne posséderont point le royaume de Dieu.* Le décret est porté, que celui qui ne veut pas quitter le péché n'espère pas le paradis.

XII. Je vous ai dit que notre Seigneur vous promet le paradis pour un verre d'eau, et, pour moins encore, pour un acte de bonne volonté. Comment se fait-il donc, je vous le demande, que pour un verre d'eau, et pour moins encore, vous renonciez à un bien si grand ! On raconte que Lisimaque, tourmenté par la soif, afin d'avoir un verre d'eau fraîche, livra entre les mains de ses ennemis son armée, son royaume et sa propre personne. Puis, après cette courte satisfaction, regardant la coupe vide, il dit en soupirant : Grand Dieu ! pour un plaisir d'un instant j'ai perdu la souveraine félicité de l'âme ! Qu'ai-je fait? j'ai donné un royaume pour un verre d'eau, le bonheur de toute ma vie pour un léger rafraîchissement. Il se mit à pleurer, et remplit de larmes cette coupe qu'il avait vidée. Pécheurs, voilà votre histoire : ce plaisir, ce caprice, ce divertissement, c'est moins qu'un verre d'eau. Bien plus, auriez-vous passé

toute votre vie dans les délices : que vous paraîtra-t-elle au moment de la mort ? Un verre d'eau, et rien de plus. Quelle sera alors votre douleur et votre désespoir ! Vous direz aussi en gémissant comme Lisimaque : Pour un plaisir d'un instant j'ai perdu la souveraine félicité de l'âme, le plus grand de tous les biens, le paradis. A la vue de ce désordre, mes frères, que faut-il conclure ? Ou qu'on ne croit pas au paradis, ou qu'on ne l'estime pas. Le dernier article du symbole est celui-ci : Je crois à la vie éternelle. Croyez-vous cet article ? Oui, certainement, me répondrez-vous. Si une troupe de barbares assiégeait cette église, et nous menaçait de nous passer tous au fil de l'épée, à moins que nous ne consentissions à renier cet article de notre foi, que ferions-nous ? Nous donnerions tous notre vie, notre sang, et tout ce que nous avons pour notre foi. Je me me réjouis de voir en vous de telles dispositions. Mais expliquez-moi donc cette contradiction : pour croire au paradis, vous donneriez votre vie, et pour le gagner, vous ne voulez pas renoncer à une misérable satisfaction d'un instant ? Quelle extravagance ! Que faut-il conclure de là ? Qu'on n'a nulle estime pour le Paradis. Et, en effet, on lui préfère les biens les plus vils. S'il faut choisir entre le paradis et l'argent, on sacrifie le paradis : s'il faut choisir entre le paradis et cette liaison criminelle, on sacrifie le paradis : s'il faut choisir entre le paradis et l'honneur, on sacrifie le paradis. Pourvu qu'on sauve la fortune, l'honneur, les plaisirs, on se met peu en peine du paradis. Nous y penserons plus tard, se dit-on, nous nous confesserons, nous nous convertirons plus tard. Quelle aveuglement, quelle folie ! O paradis ! si négligé, foulé aux pieds par les hommes, qui comme de vils animaux

ont toujours les yeux inclinés vers la terre, ne pensent qu'à la terre, ne parlent que d'elle, et n'agissent que pour elle ! Voulons-nous donc être du nombre de ces insensés ? Non, non, jamais. Levez les yeux vers le ciel : voyez là haut cette belle patrie qui nous attend. Qui d'entre nous y montera ? Savez-vous qui ? Celui qui le voudra. Et qui de vous ne le veut pas ? Que chacun dise ici du fond de son âme : Je veux le paradis, je le veux, je le veux, je le veux à tout prix. Je dois confesser ce péché, je le confesserai ; je dois renoncer à cette liaison, j'y renoncerai ; je dois restituer ce bien, je le restituerai ; je dois me réconcilier avec cet ennemi, je me réconcilierai ; je dois faire une confession générale, je la ferai. Je suis disposé à tout faire, pourvu qu'un jour j'obtienne le paradis. S'il en est ainsi, mes frères, faisons un pacte ensemble : je vous promets le ciel, si vous me promettez de fuir le péché mortel. Le promettez-vous, le promettez-vous ? L'accord est fait : à revoir donc au paradis. Quelle consolation pour moi ce matin ? Laissez-moi épancher ma joie, en levant mes yeux et mon cœur vers le ciel. O vie vraiment vivante ; quand finira cette vie de mort ? quand viendra cette vie future, qui une fois arrivée ne finira plus jamais ? O vie véritable, vivante, royale, immortelle, bienheureuse et divine ! O vie de Dieu ! Vivre avec Dieu, vivre pour Dieu, vivre de Dieu, vivre en Dieu, vivre comme Dieu, oh, quelle belle vie ! quel beau ciel ! Attachons-y donc nos regards, consacrons-y tous nos vœux, tous nos soupirs, tous nos désirs ; unissons nos cœurs ; pensons toujours au ciel, parlons toujours du ciel, et désirons toujours le ciel. Que Dieu nous l'accorde. Amen, Amen, Amen, *nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.*

SERMON POUR LE LUNDI

APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'IMPÉNITENCE FINALE.

Je m'en vais ; vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.

(*Évangile selon saint Jean*, C. VIII.)

I. La mort et le péché, deux grands maux, deux traits puissants pour frapper le cœur d'un pécheur obstiné, et le remplir d'une salutaire épouvante. La mort, punition du péché, le péché, par qui la mort est entrée dans le monde. La mort, qui détruit l'homme dans l'ordre de la nature ; le péché, qui le ruine dans l'ordre de la grâce ; la mort, qui nous dépouille de tous les biens temporels, et réduit notre corps à une poignée de poussière ; le péché, qui nous prive de toutes les grâces et de tous les biens spirituels, et réduit l'âme à l'état le plus lamentable. La mort et le péché, ce sont deux grands maux, je le confesse ; mais pris séparément, ces maux ne sont pas extrêmes ; ils peuvent même quelquefois être très-avantageux, car la mort, sans le péché, peut

être sainte et précieuse aux yeux de Dieu, et le péché, sans la mort, peut devenir la matière d'une pénitence sincère qui rende l'homme agréable à Dieu. Mais le comble de tous les maux, c'est la mort et le péché unis ensemble, parce qu'alors la mort rend le péché irrémissible, et le péché rend la mort pour toujours criminelle. Avant d'expliquer ma pensée, laissez-moi demander à Jérémie, à Ezéchiel ses cendres, et aux prophètes les plus fervents leurs larmes, pour imiter au moins en partie le zèle dont ils étaient transportés, lorsque, chargés par Dieu de proclamer les maximes éternelles et d'intimer au peuple les menaces divines, ils paraissaient en public les vêtements déchirés, les cheveux en désordre, le visage sale, et l'air si triste, qu'avant même qu'ils ouvrissent la bouche tout en eux parlait, frappait de terreur et prêchait la pénitence. Ah! je voudrais aussi, moi, me couvrir la tête de cendres, et chargé de chaînes, tout baigné de larmes, entouré d'instruments propres à inspirer une sainte épouvante, vous parler en prophète. Mais je veux du moins, m'appropriant les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous crier : Pécheurs obstinés, quelle folie est la vôtre? Vous voulez vivre en impies pour mourir de la mort des justes? Eh bien! je viens vous dire au nom de Dieu dont je suis le ministre, que vous mourrez après l'avoir vainement cherché. Vous mourrez dans le péché, parce que vous ne voudrez pas vous convertir à la mort : premier point; parce qu'à la mort, si vous voulez vous convertir, vous ne le pourrez pas : second point; parce qu'à la mort, lors même que vous voudriez et pourriez vous convertir, vous ne le ferez pas, à cause que Dieu vous abandonnera : troisième point. Oh! quelle chose

effroyable ! Il ne s'agit pas ici de perdre la liberté ou quelqu'autre bien d'ici-bas ; il s'agit de quitter ce monde et de perdre Dieu; il s'agit de mourir pécheur et d'être damné, il s'agit du point le plus terrible de la morale chrétienne. Je dois vous avertir cependant que cette instruction sera utile à peu de personnes, car elle s'adresse à ceux qui n'ont pas coutume de venir au sermon et qui ont vécu jusqu'ici en pécheurs obstinés. Si pourtant il se trouvait quelque pécheur de ce genre parmi ceux qui m'écoutent, qu'il craigne et tremble ; et qu'après m'avoir entendu il sorte de l'église la tête basse, emportant dans son cœur, comme autant de blessures, ces trois vérités, à savoir que le pécheur endurci ne voudra pas se convertir à la mort, qu'il ne le pourra pas, quand même il le voudrait, et qu'en supposant qu'il le puisse et le veuille, il ne le fera pas, parce qu'il sera déjà abandonné de Dieu.

II. Maudite espérance, sur laquelle s'appuient tant de pécheurs, qui se promettent de mourir en saints, après avoir vécu en démons. Espérance injuste et trompeuse, je veux aujourd'hui te confondre avec la lumière des saintes Ecritures, l'autorité des Pères et la force des raisons les plus convaincantes, et montrer à chacun de ceux qui m'écoutent la voie du salut éternel. Vous dites, pécheurs obstinés, qu'il sera temps de vous convertir à la mort ; et moi je vous dis, ou plutôt c'est le Christ lui-même qui vous dit par ma bouche, que vous mourrez dans le péché. Qui dit vrai ? Si c'est vous, tous les saints se sont trompés, eux qui, pour se préparer à la mort, ont déchiré leur corps par la discipline, ou l'ont épuisé par les jeûnes, les larmes et les pénitences, et qui malgré cela, arrivés au moment de la mort, trem-

blaient à la vue des jugements de Dieu, et craignaient de manquer l'affaire de leur salut. Approchez du lit de mort de sainte Magdeleine de Pazzi, de cette femme angélique qui tout enfant fut fiancée à Dieu, qui non-seulement ne commit jamais aucun péché mortel, mais s'efforça de plaire à Dieu en toute chose, qui, favorisée de tant d'extases, de révélations et de miracles, fut pour ainsi dire canonisée avant de mourir. Se tournant vers le prêtre qui l'assistait à l'heure de la mort, elle lui dit, les larmes aux yeux et avec une profonde émotion : Mon père, croyez-vous que je serai sauvée? Son confesseur étonné lui ayant demandé pourquoi elle faisait cette question, elle lui répondit en sanglotant : Mon père, c'est une grande chose pour celui qui n'a jamais fait aucun bien en sa vie, d'avoir à se présenter devant la face de Dieu. Dites-moi donc si vous croyez que je serai sauvée? Que dites-vous, pécheurs, vous qui prétendez qu'au milieu du siècle, après une vie dissolue, on peut faire une sainte mort? Est-il possible que cet exemple ne vous trouble pas? une vierge qui a mené une vie innocente, toute embaumée du parfum des plus belles vertus, qui n'a fait pendant toute sa vie qu'apprendre à mourir, afin d'avoir le bonheur de faire une bonne mort, craint de mourir mal; et vous, qui depuis votre enfance jusqu'à la vieillesse, avez tout fait pour mériter de mourir mal, vous ne craignez pas? *Gens sans jugement et sans prudence,* nous dit l'Esprit-Saint, *que n'ont-ils la sagesse et l'intelligence afin de préparer leurs derniers moments!* Il n'en est que trop de ces sages aux yeux du monde, mais fous aux yeux de Dieu, qui s'imaginent qu'après avoir satisfait tous leurs désirs, et battu pendant de longues années le

chemin de l'enfer, ils pourront à la mort réparer le temps perdu et se remettre à courir dans la voie du ciel. Que ne comprennent-ils ce que c'est que la mort, et combien il en coûte pour bien mourir! *Utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent.*

III. Je veux donc aujourd'hui vous rendre plus claire que le jour cette vérité, qu'un pécheur obstiné ne voudra ni ne pourra se convertir à la mort. Et d'abord, remarquez bien que je ne parle point ici de ces cas imprévus et violents où la mort frappe souvent tout-à-coup le pécheur, et l'emporte comme elle le trouve, sans lui donner le temps de faire pénitence; mais je ne parle que de ces morts plus douces, qui laissent à l'homme l'usage de la raison, et lui donnent le temps de recevoir les sacrements. Je dis donc qu'un pécheur obstiné, pour s'assurer de bien mourir, a besoin à la mort d'une grâce toute spéciale de Dieu, et qu'il lui faut, de son côté à lui, une volonté plus prompte et plus résolue pour y correspondre. Or, ces deux choses lui manqueront en ce moment; donc il ne voudra ni ne pourra se convertir. Il ne le voudra pas, parce que sa volonté abattue par tant de soins et de troubles sera plus faible et plus languissante : il ne le pourra pas, parce que la grâce sera plus faible, et qu'étant abandonné de Dieu il ne se convertira pas. Et d'abord il ne le voudra pas, à cause de la faiblesse et de la langueur de sa volonté; et ceci peut être démontré jusqu'à l'évidence. En effet, l'opération de la volonté suit la représentation de l'intellect. Or, celui-ci, lorsqu'il est accoutumé à s'occuper de choses mauvaises, agissant par habitude, ne peut représenter à la volonté les objets spirituels, dont il a très-peu de notions, que par un effort

particulier de l'imagination, laquelle étant attachée aux organes du corps, ne peut de son côté fournir ces images opportunes sans une application toute particulière. Or, jugez vous-mêmes si un malade, qui est à peine en état d'obéir aux appétits du boire et du manger, est capable de cet effort. Même en bonne santé, lorsque nous avons beaucoup d'affaires, nous avons coutume de dire ; je ne sais où j'en suis, ni où donner de la tête. Comment voulez-vous donc que dans une telle confusion, ce pauvre malade fasse un acte contraire à une inclination fortifiée par une longue habitude ; qu'il ressente du déplaisir pour cet objet où il a pris tant de bonheur, de l'aversion pour cette personne qu'il a tant aimée, ou de l'amour pour cette autre qu'il a tant haïe? Il faut pour cela un travail de l'imagination, un effort de l'esprit, une énergie de volonté que n'a point au moment de la mort celui qui a mal vécu. Ce qu'on peut dire de plus favorable pour lui, c'est qu'il n'opère ni bien ni mal, qu'il n'agit que par habitude, si toutefois il agit : il pense aux choses auxquelles il pensait autrefois, il veut ce qu'il voulait, il aime ce qu'il aimait ; et s'il fait quelqu'acte bon en soi, cet acte est imparfait et insuffisant, et il meurt comme il a vécu. Vous voyez donc, mes frères, que cet homme ne voudra pas se convertir : non, non, il ne le voudra pas, et il scellera une vie criminelle par une mort désespérée.

IV. Si ce discours et ces façons de parler sont quelque chose de trop spéculatif pour vous, je m'y prendrai d'une autre manière. Voici un navire qui fait voile vers Tarse ; mais une furieuse tempête le pousse vers Ninive. Les matelots, après avoir épuisé leur art, entourent Jonas, et le trouvant plongé dans un profond

sommeil, ils lui crient : *Comment, tu dors? lève-toi et invoque ton Dieu. Hélas!* s'écrie Jonas tout tremblant, *c'est à cause de moi que cette tempête a fondu sur vous.* — Raison de plus, lui disent-ils, pour nous recommander à Dieu, *afin qu'il ait pitié de nous, et que nous ne périssions pas.* Non, dit Jonas, *prenez-moi et jetez-moi à la mer,* que la tempête déchaîne sa fureur contre moi, et que le naufrage d'un seul coupable assure le salut de tous les innocents. Que dites-vous, ô Jonas? Pourquoi ce désespoir? Pourquoi ne cherchez-vous pas plutôt à apaiser, par vos soupirs et vos larmes, la colère de Dieu irrité par votre désobéissance? Pourquoi ne dites-vous pas aux matelots qu'ils suivent l'impulsion du vent et aillent à Ninive, pour obéir à Dieu qui le veut! — Tout cela est bel et bien; mais la mer est agitée, la volonté, l'imagination, toutes les puissances de Jonas en un mot, sont agitées aussi, et toutes ses pensées en ce moment sont des pensées de désespoir. L'Esprit-Saint nous décrit au naturel l'image d'un pécheur obstiné, frappé par la dernière maladie : *Voici,* nous dit-il, *l'ouragan du Seigneur; sa fureur se déchaîne; la tempête se précipite et tombe sur la tête des impies.* Assailli par la maladie comme par un océan furieux, que fait le pécheur au commencement de la tempête? Il dort, espérant un mieux prochain; il se repose sur la vigilance des médecins, sur l'assistance de ses parents qui le flattent : les uns et les autres le trompent par de cruels mensonges, et le poussent ainsi dans le précipice. Ah! médecins sans pitié, parents cruels, c'est donc ainsi que vous trahissez un pauvre malade! Si vous étiez des tigres ou des panthères, seriez-vous plus cruels? Dans la crainte de l'affliger en lui annonçant sa mort prochaine,

vous le laissez tomber en enfer? Ah! ne vous fiez pas à vos parents dans ces circonstances : ce sont des traîtres; je parle surtout ici des riches et des grands; ne vous fiez pas à eux, car ils vous laisseront sortir de ce monde sans que vous le sachiez. Quand avertit-on ce malade de penser à son âme? Il est facile à effrayer, dit-on; on l'avertira, mais un peu tard. C'est-à-dire que vous attendrez qu'il soit déjà plus dans l'autre vie qu'en celle-ci : c'est alors qu'il lui faudra penser à son âme. *Leurs infirmités se sont multipliées, et ils se sont hâtés ensuite,* dit le Psalmiste. Oui, quand la marée aura monté et sera près d'engloutir le pauvre malade; quand la mort lui aura déjà mis sa faux à la gorge, c'est alors qu'on se presse, qu'on envoie vite chercher le confesseur. Celui-ci arrive tout essoufflé, et voyant dans le moribond tous les signes d'une mort prochaine, il cherche à le secouer en lui disant : Mon frère, le péril est grand, la mort approche, tout à l'heure vous allez tomber dans l'éternité : *levez-vous, invoquez votre Dieu.* A ces paroles terribles, quelles pensées monteront dans l'esprit de ce malheureux? Mille fantômes se présentent en foule à son cœur, sa femme, ses enfants, ses biens, ses affaires, ses dettes, ses créances, ses procès, les contrats qu'il a faits, les péchés qu'il a commis, le compte qu'il va rendre, le jugement sévère qu'il va subir, l'éternité et l'enfer en perspective : toutes les années de sa vie lui apparaissent dans une épouvantable confusion, et aucune des confessions qu'il a faites ne le rassure. Que de choses pour lesquelles il faudrait une tête de fer et une année d'application? Et il n'a plus ni tête ni temps; et le trouble où il est suffit à lui seul pour lui faire perdre le peu de jugement qui lui est

resté. Dans ce tumulte, quelle sera la pensée dominante qui fera taire toutes les autres? Sera-ce une pensée de confiance, de repentir, de salut? Non, pourquoi vous le cacher? Ce sera une pensée de désespoir. Ah! que de Jonas qui, au moment de la mort, pensent plus au naufrage qu'au rivage, qui pensent au péché commis, plutôt pour s'en troubler que pour s'en repentir; qui voient en Dieu plutôt un juge équitable qu'un père tendre, qui croient qu'il n'y a plus de remède pour eux et qui disent aussi : *jetez-moi à la mer* ; s'il faut que je sois damné, eh bien! que je le sois; et qui non-seulement ne veulent pas se convertir, mais qui n'y pensent même pas.

V. Vous croyez peut-être que ces choses arrivent rarement? Ecoutez ce que nous raconte saint Grégoire de Nysse. Je connais, dit-il, un jeune homme d'une illustre naissance, nommé Archias, idolâtre, lequel, pressé de se faire baptiser et de renoncer à l'idolâtrie, ne répondait aux instances qu'on lui faisait que par de vagues promesses. Il était néanmoins assez instruit pour comprendre l'état fâcheux où il se trouvait; mais il lui en coûtait de passer si vite d'une religion si commode à une autre si sévère; et lorsqu'on le sollicitait de se convertir, il disait : Je le ferai plus tard. Ah! maudit, *plus tard*, qui ne vient jamais et trompe tant de pécheurs! Comme il remettait ainsi de jour en jour sa conversion, il vint enfin pour lui un dernier jour, qui se termina par une nuit affreuse et éternelle. Pendant qu'il voyageait seul au milieu d'un bois, il fut assailli par ses ennemis, qui le frappèrent de plusieurs coups et le laissèrent à demi mort, baigné dans son sang. Eh bien! Archias, pauvre jeune homme, maintenant que vous allez mourir,

désirez au moins le baptême. Il est vrai qu'il n'y a point d'eau là près de vous; mais vous pouvez tirer de vos yeux l'eau salutaire du repentir. Un désir bien senti, une larme brûlante, c'en est assez pour vous sauver : courage donc, jeune homme, courage; ce moment qui vous reste, bien employé, suffit pour assurer votre salut. Esprits présomptueux, vous qui vous promettez à l'heure de la mort ces sentiments tendres de piété que vous avez méprisés pendant votre vie, venez écouter ce que dit Archias en ce moment suprême. Le malheureux, voyant la vie lui échapper par ses plaies, fait un dernier effort et s'écrie : Montagnes, forêts, baptisez-moi; rochers, faites-moi grâce. Mais bientôt la rage succède à la douleur, et le désespoir à la rage; après s'être adressé aux forêts et aux rochers, il s'adresse à soi-même. Meurs, misérable, se dit-il, meurs, la rage et le désespoir dans l'âme; meurs abandonné de Dieu; tu as jusqu'ici outragé sa bonté, éprouve maintenant sa justice; l'enfer nous attend, allons maudire Dieu pour toujours. En prononçant ces mots, il ferma les yeux pour ne plus jamais les ouvrir. Voilà ce que raconte saint Grégoire. Que de chrétiens, au rapport du vénérable Bède, après avoir vécu dans l'habitude du péché, de la haine, de la médisance, de la fraude ou du vol, arrivés à la mort, ont senti leur volonté obstinée dans le mal, et sont morts en criant : Je suis perdu, je suis perdu, il n'y a point de miséricorde pour moi. Savez-vous pourquoi? Parce qu'ils ont enlacé eux-mêmes leur volonté, et voici comment. L'acte fréquent du péché engendre la coutume; la coutume, une certaine nécessité morale; la nécessité, une impossibilité morale de faire autrement; l'impossibilité, le désespoir; le désespoir, la dam-

nation. En un mot, un pécheur obstiné, lors même qu'il ne meurt pas de mort violente ou imprévue, ce qui arrive souvent néanmoins, lors même qu'il a le temps de faire venir un prêtre et de recevoir les sacrements, abuse de cette dernière grâce par suite d'un désespoir diabolique, et refuse de se convertir, parce que sa volonté n'a plus ni force ni énergie pour le bien : il ne se convertira donc pas; et s'il a vécu en bête, il mourra en bête; s'il a vécu en Turc, il mourra comme il a vécu.

VI. La volonté est toujours libre, me direz-vous. Je sais qu'à la mort, si je le veux, je puis me convertir; et qui oserait nier que je le puisse, après qu'un concile de Cologne nous assure que Dieu ne refuse sa grâce à personne, pas même aux plus criminels? — La volonté est toujours libre, c'est vrai; mais un pécheur obstiné, en abusant de sa liberté, finira par affaiblir et énerver tellement sa volonté, qu'il ne voudra plus se convertir et qu'il ne le pourra plus lors même qu'il le voudrait. La grâce de Dieu ne manque jamais, dites-vous. Je distingue : la grâce suffisante, qui donne au pécheur obstiné le simple pouvoir de se convertir, mais qui ne le convertira pas, en effet, ne manque jamais, je vous l'accorde; mais cette grâce efficace et particulière, si nécessaire pour bien mourir à un pécheur qui a mal vécu jusque-là, ne manque jamais, je le nie. Savez-vous ce que c'est que la grâce d'une bonne mort? C'est la plus grande de toutes les grâces; c'est une grâce que les plus grands saints n'ont jamais eu la prétention de réclamer à titre de justice, comme prix de leur fidélité ; c'est une grâce si précieuse, qu'au dire des théologiens, Dieu aurait pu sans injustice la refuser à la sainte

Vierge elle-même, parce que c'est une grâce qui est au-dessus des mérites d'une pure créature. Et c'est une grâce de cette sorte que vous attendez? Vous espérez qu'à la mort Dieu vous enverra une troupe d'anges qui vous emporteront au ciel, après que vous aurez passé toute votre vie au pouvoir du démon? Et cette grâce si précieuse, de qui l'espérez-vous? De ce même Dieu que vous avez tant de fois foulé aux pieds et outragé? C'est espérer que Dieu récompensera par un miracle vos iniquités. Peut-on concevoir une témérité plus grande? D'autant plus que non-seulement vous espérez cette grâce, mais que vous prétendez encore y avoir un droit strict, puisque vous dites qu'elle ne manque jamais. La grâce de Dieu ne manque jamais? Si elle ne manque jamais, elle ne manque pas pendant la vie; c'est une conséquence legitime de votre proposition; or, si avec le concours de la grâce pendant la vie, vous vivez si mal, ne mourrez-vous pas mal tout en l'ayant à la mort? La grâce de Dieu ne manque jamais, elle ne vous manque donc pas en ce moment? Or, si tout en ayant la grâce à votre disposition dans un temps de pénitence, lorsque les prêtres vous attendent au confessional, lorsque Notre-Seigneur vous regarde d'un œil compatissant, vous ne vous convertissez pas et ne changez pas de vie, que ferez-vous au moment de la mort, lors même qu'elle ne vous manquerait pas? Les circonstances seront alors beaucoup moins favorables pour vous. Savez-vous ce que vous ferez? Vous vous damnerez, malheureux, vous vous damnerez. Garder l'espérance est toujours un bien; mais si votre espérance, à l'heure de la mort, est une espérance menteuse et contraire à votre foi, à quoi vous servira-t-elle? Les démons eux-

mêmes viendront, l'Ecriture à la main, pour vous faire entendre que Dieu d'ordinaire ne donne pas ses grâces spéciales à ceux qui attendent l'heure de la mort pour les lui demander; ils vous apporteront une multitude de textes des livres saints, tels que ceux-ci : *L'homme injuste sera surpris par les maux à l'heure de la mort. Ils se convertiront vers le soir et seront affamés comme des chiens : le cœur endurci se trouvera mal à l'extrémité. Je rirai à votre mort, et je me moquerai de vous.* Mais le texte le plus clair est encore celui de l'Evangile d'aujourd'hui : *Vous mourrez dans votre péché.* Que répondrez-vous alors, lorsque vous verrez que Dieu n'est pas pour vous, mais qu'il a la main levée pour vous briser la tête ? Toutes ces raisons, toutes ces autorités ne vous démontrent-elles pas qu'un pécheur endurci est dans l'impuissance morale de se convertir, et que dans cette extrémité, non-seulement il ne voudra pas, mais qu'il ne pourra pas revenir à Dieu ? Tout ce que je sais, me direz-vous, c'est que Dieu est bon, et qu'à l'article de la mort il suffit de se frapper la poitrine, et de serser la main d'un prêtre pour être absous de tous ses crimes : voilà tout ce que je sais, et tout ce que je veux savoir. Dieu ne m'a point créé pour me damner, et il ne veut point remplir de Turcs son paradis.

VII. C'est ici que je vous attendais, insensé. Dieu est bon : malheur à vous; s'il ne l'était pas, vous n'auriez plus de souffle pour proférer son saint nom. Mais sa bonté doit-elle servir d'encouragement à votre malice ? et malgré sa clémence, ne condamne-t-il pas à l'enfer un nombre immense d'infidèles et de pécheurs ? Avez-vous reçu de lui l'assurance qu'après avoir vécu dans Babylone en Sardanapale, enfoncé dans toute sorte de

vices, il vous ouvrira les cieux à la mort et viendra vous recevoir à bras ouverts ? Dieu ne vous a pas mis au monde pour vous damner, c'est vrai, mais il ne vous y a pas mis non plus pour que vous soyez un libertin, un avare, un vindicatif, un orgueilleux. Dieu ne veut pas remplir de Turcs son paradis : c'est vrai ; mais il ne veut pas non plus le remplir de scélérats. Une confession faite par signes suffit pour recevoir l'absolution de tous ses crimes. Si cela est vrai, je soutiens qu'il faut regarder comme des fous, et l'empereur Othon, qui, pour être absous d'un homicide, alla pieds nus au mont Gargan ; et cet évêque nommé Patanius qui, pour être absous d'un péché d'impureté, le confessa en plein concile ; et cette princesse romaine, Fabiole, qui, pour obtenir le pardon d'une grave désobeissance envers l'Eglise, la publia à haute voix aux portes de l'église de Latran. Ne pouvaient-ils donc pas attendre l'heure de la mort, et se sauver avec un *mea culpa* ? Si les choses sont comme vous le dites, allez donc au-devant de ces pauvres pèlerine qui viennent à Rome d'au-delà des monts pour s'y faire absoudre d'un péché réservé, et dites-leur : simples que vous êtes, où allez-vous ? A Rome ? Pourquoi prendre tant de peine ? Moi aussi je suis chargé de péchés sacriléges et de censures comme vous, mais je m'en inquiète peu : ne pouvez-vous pas à l'heure de la mort serrer la main d'un prêtre ? Et en faut-il davantage pour être sauvé ? Voilà comment certaines doctrines théologiques mal comprises conduisent au précipice. Il est vrai, qu'en cas de nécessité, il suffit de serrer la main d'un prêtre pour recevoir l'absolution, pourvu que cet acte soit accompagné d'une douleur sincère d'avoir offensé Dieu. Pour être vraiment repentant, mes frères,

l'apparence ne suffit pas ? il faut détester le péché sincèrement, souverainement, plus què la mort, plus que l'enfer, plus que tout autre mal, quelque grand qu'il soit ; il faut haïr la vie mauvaise qu'on a menée, et la haïr, non par intérêt propre, mais par des motifs surnaturels, parce qu'on a offensé Dieu, ou parce qu'on l'a perdu. S'il en est ainsi, comment un pécheur obstiné, qui a toujours eu pour règle de ses actions les sens, le monde, le caprice, l'intérêt, la vanité, qui a le cœur divisé en autant de parties qu'il aime de créatures d'un amour déréglé, pourra-t-il, dans ce tumulte de médecins, de chirurgiens, de notaires, de parents, de prêtres, avec un corps brisé, une âme plongée dans l'angoisse, comment pourra-t-il s'appliquer à concevoir cette douleur ? Comment en cet état, et en de telles circonstances, pourra-t-il changer subitement de vie, et après avoir outragé Dieu, pour se faire un Dieu de ses passions, détester ses passions par amour de Dieu ? Et vous croyez la chose possible on même facile ? Eh bien ! venons-en à la pratique.

VIII Voici un prêtre, le crucifix à la main, près du lit d'un mourant. C'est précisément un de ces pécheurs qui ont placé leurs espérances au moment de la mort. Voyez avec quel zèle il tache de lui inspirer de pieux sentiments. Allons, mon fils, lui dit-il, il est encore temps de vous ouvrir les portes du ciel : le moyen, c'est de faire un acte sincère de contrition : faites-le avec moi pour plus de sûreté. — Je le veux bien, mon père. — Dieu soit béni, il paraît bien disposé. — Eh bien ! dites donc à Notre-Seigneur : O mon souverain bien ! que j'ai de douleur de vous avoir offensé ! je me repens, mon Dieu, je me repens. — Grâce à Dieu, il s'est repenti ;

nous avions bien raison de dire qu'on peut se convertir à la mort. — On le peut sans doute : on peut vivre mal et mourir bien. Qui le nie ? Mais ce n'est pas tout de se repentir : si vous avez le bien d'autrui, il faut le restituer : si vous avez quelque liaison dangereuse, il faut la quitter : renoncez donc à tout aux pieds de Jésus-Christ, qui vous récompensera largement dans l'autre vie. Dites-lui que vous renoncez à cette amitié ; dites-lui : J'y renonce, Seigneur, j'y renonce. — Il parle vraiment comme un saint ; et son exemple nous prouve qu'après une vie joyeuse on peut faire une sainte mort. — Courage, reprend le prêtre, confirmez tous ces actes par un ferme propos de ne plus retomber dans vos péchés. Dites à Notre-Seigneur : Je ne veux plus jamais pécher, mon Dieu, jamais, jamais. — Qui aurait cru qu'un pécheur aussi obstiné put faire une aussi belle mort. — Malheureux, taisez-vous, de grâce taisez-vous : savez-vous ce que sont ces mots qu'il profère ? Ce sont des mots articulés par une pierre, et qui ne sont que l'écho de la voix du prêtre. Vous êtes-vous jamais trouvés près d'une grotte où se cache un écho ? Si vous criez d'une voix guerrière : aux armes, aux armes, l'écho répond de la même voix : aux armes, aux armes. Si vous parlez d'une voix languissante ou triste, l'écho vous répond d'une voix triste ou languissante aussi. En un mot l'écho répète toujours la voix qui le réveille. C'est ainsi que ces mots : je me repens, mon Dieu, je me repens, prononcés par ce bon prêtre, se sont répercutés en quelque sorte contre le cœur de pierre de ce moribond obstiné, et ont produit comme un écho ; de sorte que dans sa bouche ce ne sont pas des paroles de repentir, mais des paroles sans âme. C'est de cette

sorte de pécheurs que le Psalmiste dit : *Des voix s'échapperont au milieu des pierres.* Voyez-vous comment ce mourant parle avec son confesseur, reçoit l'absolution, mais sans savoir ce qu'il fait, sans savoir s'il est mort ou vivant, si ce sont des démons ou des hommes qui sont près de son lit, si c'est le feu de la fièvre ou celui de l'enfer qui le consume. Ah ! la sagesse éternelle ne peut se tromper quand elle dit : *La nuit est venue où personne ne peut plus agir :* c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, la mort arrive, et il n'est plus possible alors de faire aucun bien. Nuit affreuse, où l'on cesse d'agir ; non parce qu'on est en repos, mais parce qu'on est agité au contraire ; nuit dont l'horreur est accrue encore par les démons. Malheur au pécheur qui, pour penser à son âme, attend cette nuit lamentable ; car non-seulement il ne voudra pas, mais il ne pourra pas même se convertir ; il dormira d'un profond sommeil, et tout ce qu'on fera pour le réveiller pourra bien le troubler, mais non le convertir. *Ils mourront subitement,* dit Job, *et les peuples seront troublés au milieu de la nuit, et ils passeront. Au milieu de la nuit,* c'est-à-dire à la mort ; *les peuples seront troublés :* voilà les secours donnés aux moribonds ; *ils passeront :* voilà l'effet qu'ils produisent. Où est la pénitence ? Elle n'est pas même possible, parce que c'est l'heure où personne ne peut agir.

IX. Mais, me direz-vous, nous savons par expérience, que beaucoup d'hommes, après avoir mal vécu, sont morts en paix et pieux comme des anges. Ce sont-là, mes frères, des ruses du Diable, qui agit quelquefois avec ces pécheurs endurcis, comme un chasseur qui tend de la glu pour prendre des grives. Aussitôt qu'un

de ces oiseaux a donné dans le piége, il le prend et lui tord le cou, de peur que, par ses cris, il n'épouvante les autres qui volent dans l'air et sont sur le point de se laisser prendre. C'est ainsi que le démon laisse ces pécheurs obstinés mourir paisiblement, parce qu'il les a déjà en son pouvoir; voulant par là tromper les autres, en les faisant croire qu'on peut vivre mal et bien mourir. Je pourrais vous citer à ce propos des exemples sans nombre; mais un seul suffira. Jean Tauler rapporte que deux frères, dont l'un était impie comme Caïn, et l'autre innocent comme Abel, tombèrent dangereusement malades en même temps. Le prêtre qui les assistait présentait le crucifix tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le premier collait ses lèvres sur l'image du Sauveur, et la baisait avec amour : vous auriez dit Marie-Madeleine pénitente. L'autre qui avait vécu saintement crachait sur le crucifix, et se détournait pour ne pas le voir. Tous ceux qui assistaient à ce spectacle ne revenaient pas de leur étonnement. Dieu permit qu'ils revinssent tous les deux à la santé. Or, le premier, entendant parler de la tendre dévotion qu'il avait manifestée envers Jésus crucifié, répondit : Que me dites-vous là? Je n'ai pas même pensé à lui : je baisais le crucifix, parce que, comme il était de bronze il rafraîchissait un peu mes lèvres brûlées par les ardeurs de la fièvre. On demanda à l'autre pourquoi il avait craché sur le crucifix : Ce n'est pas sur lui que je crachais, répondit-il, mais sur le démon qui se plaçait entre moi et le crucifix, pour m'empêcher de le voir. Or, je vous le demande, si ces deux frères étaient morts, quel jugement faux n'aurait-on pas porté sur leur salut éternel? Détrompez-vous, mes frères, détrompez-vous, et ne

vous fiez point à certaines apparences de dévotion que les impies manifestent quelquefois à l'heure de la mort. Cet homme, qui pendant sa vie ne pouvait souffrir les religieux, demande à la mort de leur être agrégé : celui qui se moquait des dévotions populaires veut qu'on lui applique toutes les ceintures, les petits habits, les reliques et les scapulaires en usage dans le pays. Cet homme orgueilleux et prodigue, qui renvoyait les pauvres avec fierté et menaces, veut à la mort être revêtu du sac des pénitents. Oh ! que de belles apparences ! Mais Dieu sait ce qu'il y a de vrai et de sincère en tout cela. Oh ! qu'il disait vrai ce pauvre bourgeois, qui avait été dépouillé de tout son avoir par un cruel gouverneur en France. Voyant celui-ci porté au cimetière, revêtu de notre saint habit : Va, va, lui dit-il, quoique déguisé en moine, tu vas dans un pays où l'on t'ôtera ton masque, et tu seras reconnu pour ce que tu es, pour un cruel et un barbare. — Voilà l'expérience dont vous faites tant de bruit. Je ne lui trouve point de meilleure réponse que la formidable sentence de saint Jérôme, qui la laissa en mourant comme héritage à ses disciples : Ecoutez-la et tremblez : *Sur cent mille qui ont toujours mal vécu, il en est à peine un seul qui à la mort obtienne de Dieu le pardon.* N'est-ce pas assez pour vous convaincre qu'un pécheur endurci, non-seulement ne voudra pas se convertir, mais qu'il ne le pourra pas, quand même il le voudrait. Qu'arrivera-t-il donc ! C'est qu'abandonné de Dieu il mourra en réprouvé, comme il arriva à ce débauché, qui étant tombé gravement malade, vit, dès le premier jour de sa maladie, écrite en gros caractères sur les rideaux de son lit cette sentence d'Isaïe : *Cherchez le Seigneur, pendant*

qu'on peut le trouver. Cet éclair ne fit que l'aveugler davantage; et il ne songea point à faire appeler un prêtre. Le second jour, il vit écrites au même endroit ces paroles : *Vous me chercherez et ne me trouverez point*. Ayant fait le sourd à ce coup de tonnerre, il vit écrites le troisième jour ces autres paroles : *Et vous mourrez dans votre péché*. A ce coup de foudre il expira en désespéré, au milieu des hurlements et des blasphèmes les plus épouvantables.

SECONDE PARTIE.

X. Sachez, mon père, me dira quelqu'un, sachez que je suis théologien. Je m'en réjouis ; je ne voudrais pas cependant que vous fussiez du nombre de ces théologiens qui cherchent à élargir outre mesure la voie du paradis. — Tant de rigueur ne convient plus aujourd'hui, il faut de la charité. Dieu, nous dites-vous, ne peut avoir envers nous aucune obligation de justice à cause du domaine essentiel qu'il a sur nous ; mais il peut s'obliger à notre égard : et comme il est fidèle en toute chose, une fois qu'il nous a fait une promesse, il doit l'accomplir. Ceci étant supposé, j'admets volontiers qu'un pécheur endurci ne voudra pas se convertir à la mort, tant que sa volonté restera faible et énervée. Je vous accorderai même qu'il ne le pourra pas, pourvu qu'il ne s'agisse que d'une impuissance morale. Mais admettre que lors même qu'il le voudrait et le pourrait, il ne le fera pas, parce qu'il sera abandonné de Dieu, je ne le peux admettre en aucune façon ; autrement il faudrait effacer des livres saints la promesse que Dieu nous fait de recevoir le pécheur, toutes les fois qu'il recourt à lui : *In quacumque hora ingemuerit peccator salvus erit.* — Il n'est pas nécessaire d'effacer cette promesse, car elle ne se trouve pas dans la

sainte Ecriture. Feuilletez-la du commencement à la fin, Vous ne l'y trouverez point ; mais vous y trouverez au contraire une multitude inombrable de sentences formidables, lesquelles ont fait conclure à beaucoup de théologiens que, de même que la miséricorde divine confirme certaines âmes dans la grâce, de telle sorte qu'elles ne pèchent jamais, ainsi certains pécheurs abandonnés de Dieu sont en quelque façon confirmés dans le péché, de manière qu'ils ne se convertiront jamais. Ces théologiens enseignent que Dieu refuse à ces âmes abandonnées, non-seulement les secours extraordinaires, mais encore les grâces ordinaires, s'appuyant sur ce passage du prophète Osée : *Malheur, malheur à eux lorsque je me serai éloigné d'eux,* et sur l'interprétation qu'en donne l'abbé Rupert. Après que je me serai éloigné d'eux, dit-il, vient encore une autre malédiction, à savoir, le jugement de la damnation éternelle. — Je ne veux pas néanmoins suivre une théologie aussi rigoureuse, et j'admets que l'âme abandonnée de Dieu a toujours la grâce suffisante pour se convertir : mais il est certain qu'avec cette grâce seule elle ne se convertira pas, de sorte que lorsqu'un homme est arrivé à cet état, c'en est fait de lui pour toujours, et il ne lui reste plus que l'éternelle damnation. Hélas ! je frémis à cette pensée ; il me faudrait des larmes et non des paroles pour épancher ma douleur. Où es-tu pauvre âme, pour que je puisse exhaler sur toi mes sanglots ? Personne, j'en conviens, ne peut savoir quand une âme est abandonnée de Dieu ; lui seul le sait, et il a pitié de qui il veut. Mais il y a, dès cette vie, des signes qui permettent de le conjecturer avec une certaine probabilité. Voici le plus clair et le plus certain. On sait qu'un

corps est abandonné de l'âme, lorsqu'il a des yeux et ne voit point, des oreilles et n'entend point, une langue et ne parle point, des pieds et ne marche point, des mains et ne travaille point, un cœur et ne vit point. Il en est ainsi d'un pécheur abandonné de Dieu : car Dieu étant l'âme et la vie de l'âme, quand il l'abandonne, le pécheur reste aveugle et ne connaît plus les choses de l'autre vie : il n'y pense plus ; ou s'il y pense, elles lui paraissent des jeux de l'imagination, sans aucune réa lité ; et il s'en moque comme de vaines fables. Il devient sourd aux appels de Dieu : ni les prédications ni les exhortations ne le frappent plus. Il a un langage infernal qui souille quiconque l'entend. Il a un cœur de damné, mort à la grâce ; et quoique plein de haines, d'impuretés et de rapines, il se rit des prédicateurs, et ne se confesse que pour tromper le prêtre auquel il s'adresse. Laissez donc ce pécheur aller en enfer, il le mérite. Va malheureux, le Père éternel n'a plus de miséricorde pour toi ; le sang de son fils unique ne te sert plus de rien ; la grâce du Saint-Esprit n'a plus d'efficacité ; l'Eglise n'a plus de sacrements pour toi, les saints n'ont plus pitié de ton âme ; tu es devenu l'opprobre de toutes les créatures. Va, malheureux, va à l'enfer : venez, démons, venez enchaîner cet impie ; arrachez-lui de la poitrine ce cœur endurci, rongez-le déchirez-le, et qu'il soit pendant toute l'éternité l'objet de votre fureur, il le mérite, il le mérite.

XI. Il ne me reste plus, mes frères, qu'à vous adresser les paroles de saint Bernard au pape Eugène. Le Saint, après lui avoir fait la peinture d'un cœur endurci, dit au souverain pontife : « Voulez-vous savoir, très Saint Père, de qui est le cœur endurci dont je viens de

de vous parler ? Je vous le dirai, non avec l'intention d'offenser votre Sainteté, mais par le désir de vous découvrir la vérité. Le cœur dont j'ai parlé jusqu'ici, c'est le vôtre, si mes paroles ne vous ont pas fait trembler : *Tuum est si non expavisti.* » Le pape pâlit et trembla. Ah ! mes frères, laissez-moi vous parler aujourd'hui avec la même liberté que saint Bernard au pape Eugène. Prêtres vénérables, religieux, gentilshommes, dames, artisans, hommes, femmes, écoutez-moi tous : savez-vous ce que c'est que le cœur endurci dont je viens de vous parler ? Eh ! bien ! c'est le vôtre, si vous n'avez pas frémi depuis les pieds jusqu'à la tête en entendant ce dicours : c'est le vôtre, si vous ne sortez pas d'ici les yeux baissés, avec une sainte frayeur, dans la crainte que votre nom ne soit déjà inscrit parmi les âmes abandonnées de Dieu. C'est le vôtre, si vous n'allez tout de suite vous jeter aux pieds d'un prêtre, pour pleurer et détester cette vie indigne d'un vrai chrétien, dont vous avez souillé votre caractère sacré. Mais pourquoi perdre ici mon temps à essayer de ramener ces pécheurs endurcis, lorsque l'Evangile m'assure qu'ils sont tellement au pouvoir du diable, que quand même l'enfer tout entier apparaîtrait devant eux, ils ne se convertiraient pas : *Etiamsi mortui ressurrexerint, non credent.* Je vous plains, prêtres vénérables, lorsqu'il vous faut assister des moribonds de cette sorte. A quelles industries aurez-vous recours pour les convertir ? Leur montrerez-vous l'image ensanglantée de Notre-Seigneur crucifié ? Ce serait un objet trop effrayant pour eux. Le Christ, vu de jour, enflamme le cœur par sa beauté ; mais vu de nuit, lorsque la mort couvre déjà l'âme de ses voiles, il inspire l'épouvante et l'horreur. Les apôtres

suivaient Jésus avec amour pendant le jour : une seule fois il leur apparut la nuit, et ils se mirent à crier tout tremblants : *C'est un fantôme.* Quel horrible fantôme, en effet, qu'un Dieu crucifié, pour les pécheurs endurcis, au lit de la mort ! Nous le voyons par ce qui arriva à un gentilhomme en Espagne, pendant que saint François Borgia y prêchait. Le Saint étant allé le visiter sur son lit de mort, et voyant qu'il refusait obstinément les sacrements de l'Eglise, se mit à le conjurer avec un saint zèle de mettre à profit le temps que Dieu lui laissait encore pour assurer son salut. Mais, comme il ne recevait de lui que des réponses de désespéré, tirant un crucifix. Regardez au moins, lui dit-il, votre maître qui a donné sa vie pour vous. Le moribond, plus furieux et plus effrayé encore qu'auparavant, lui répondit : Mon Père, parlez-moi d'autre chose. Le Saint devint muet à la vue d'une obstination aussi diabolique : mais l'aimable Jésus prit lui-même la parole, et du crucifix que le saint tenait à la main, une voix se fit entendre et dit à cet obstiné : Mon fils, pourquoi méprises-tu les paroles de mon serviteur ? Vois, je suis prêt à te pardonner, pourvu que tu ne méprises pas ma grâce, et que tu te repentes. Ce sang que j'ai versé une fois pour tous sur le Calvaire, je le verse de nouveau pour toi seul sur cette croix. Et au même instant on vit sortir beaucoup de sang des mains et des pieds de cette image. Quel rocher ne se serait pas fendu à la vue de ce sang précieux, et à ces mots si tendres de notre divin Sauveur ? Et cependant ce scélérat, détournant la tête, répondit avec dédain : Qu'on me parle d'autre chose. Alors, raconte l'histoire, ce saint crucifix, détachant une de ses mains de la croix, et l'approchant du côté sacré, en tira du

sang : puis levant le bras : Va, scélérat, lui dit-il : que ce sang dont tu ne veux pas pour ton salut serve à ton éternelle damnation. En disant ces mots, il lui jeta le sang sur le visage : le malheureux se mit aussitôt à hurler et à blasphémer, et il expira ainsi entre les mains du diable.

XII. Tombez tous à genoux, mes frères, que l'on m'apporte un crucifix, non avec la tête en haut, comme pour faire miséricorde, car il n'y a plus de miséricorde pour les pécheurs obstinés, mais la tête en bas, formant de son corps sacré comme un arc pour frapper les cœurs endurcis, et de sa croix comme un trait pour les transpercer de part en part. Voici, pécheur impénitent, un Dieu crucifié, qui a changé en mépris sa compassion pour toi, et qui crie du haut de cette croix : je m'en vais, *Ego vado.* Est-il possible que tu ne te réveilles pas à ce coup de tonnerre ? Je m'en vais, répète-t-il, et tu restes dans ton obstination ? Eh bien ! pour en finir commande-moi d'écrire sur la croix la sentence de ton éternelle damnation. Hélas ! j'en frémis d'horreur. Moi donc, ministre du Très-Haut, en présence du ciel et de la terre, en présence de la sainte Trinité, du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, je remets et abandonne entièrement l'âme de ce pécheur endurci entre les mains du diable. Hélas! je me sens défaillir, et je n'ai pas le courage de proférer des paroles aussi épouvantables. Mon doux Jésus, je suis venu pour consoler ce peuple et non pour le décourager. Vous protestez que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Je puis donc espérer qu'il ne se trouvera parmi cet auditoire aucun de ces grands pécheurs, qui ne peuvent se convertir lors même qu'ils

le veulent. Et s'il y en avait un seul, je vous demande sa conversion. Ne me la refusez pas, ô mon doux Jésus et pour cela, jetez un regard d'amour sur le pécheur le plus obstiné, qui se trouve ici présent. Prenez-lui son cœur et convertissez-le. Et vous, pécheur, pendant que Jésus vous regarde ainsi tendrement, pleurez vos péchés, demandez-lui pardon, plein de confiance en sa miséricorde infinie. Voici Jésus tout rempli d'amour et de bénignité. Frappez-vous donc la poitrine, demandez tous pardon, pitié, miséricorde. Ah ! s'il y avait ici qnelqu'un qui fût rebelle à votre grâce, faites-le moi connaître Seigneur : car je veux descendre de cette chaire, l'embrasser, le presser contre mon sein, lui retirer ce cœur de pierre que rien ne peut briser, et le baigner de mes larmes ; je veux, à force de tendresse, l'amollir et lui inspirer la componction. Et si cela ne suffit pas, je veux le remettre entre les mains de la sainte Vierge, afin qu'elle le bénisse et le convertisse. Comment entre des mains si pures et si saintes pourrait-il résister, et ne pas se fondre de douleur ? Si malgré tout cela il est encore rebelle, je le porterai avec moi au saint autel ; et là, après la consécration, je le plongerai dans le sang précieux de Jésus-Christ. Ah ! ce cœur fût-il de pierre, il faudra bien que ce sang adorable le brise et le liquéfie. Mais quelque chose me dit que ce pécheur se rend et s'avoue vaincu ; je le vois pleurer, je vois Jésus prêt à l'embrasser. Venez, pauvre pécheur, venez baiser les pieds sacrés de votre Sauveur. Pleurez vos péchés, demandez-lui pardon. Ou plutôt, élevons tous la voix, et demandons à Dieu pardon pour le pécheur le plus obstiné qui se trouve ici. Pardon, ô mon Jésus, pardon. Mais ce pécheur savez-

vous qui il est, mes frères? Eh bien! c'est moi : oui c'est moi qui mérite d'être abandonné de Dieu. Si la pénitence est le seul remède contre un si grand mal, eh bien! je la ferai moi, aujourd'hui. Pénitence donc, pénitence! il faut assurer l'éternité : pénitence, mes frères, pénitence. Demandez tous pardon : faisons tous ensemble un acte de contrition, comme nous voudrions l'avoir fait à l'heure de la mort. Doux Jésus, nous ne méritons aucun pardon. Mais vos larmes, votre sang, vos plaies l'ont mérité pour nous : pardonnez-nous donc, ô Dieu, notre souverain bien! Dieu, mes frères, nous assure qu'au moment de la mort il ne nous écoutera pas : *Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il ne dit pas que nous ne le chercherons point : *Vous me chercherez* : mais en punition de nos délais et de notre négligence, nous ne le trouverons pas. *Si donc vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs.* Que chacun de vous aille, dès aujourd'hui, se jeter aux pieds d'un prêtre; qu'il pense dès aujourd'hui, à réformer sa vie; qu'arrivé à la maison, il baise les pieds de son crucifix, et proteste qu'il veut être tout à Dieu : qu'il fasse en sorte, après avoir vécu jusqu'ici en pécheur, de ne pas mourir en pécheur impénitent. Que Dieu nous préserve de ce malheur. Amen.

SERMON POUR LE MARDI

APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'EDUCATION DES ENFANTS.

N'appelez personne sur la terre du nom de père, car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux.

(Evangile selon saint Mathieu, C. 23.)

I. C'est une défense bien pénible pour un fils de ne pouvoir proférer le doux nom de père. *Patrem nolite vobis vocare super terram*. N'est-ce pas là ce nom chéri que nous apprenons à dire avant même de savoir vivre ? N'est-ce pas là en quelque sorte le premier lait que l'enfant reçoit sur le sein de sa nourrice, afin qu'en balbutiant ce nom il exprime sa reconnaissance envers les auteurs de ses jours ? L'animal le plus féroce ne manifeste-t-il pas par ses regards, ou par quelqu'autre signe qui lui est propre, son affection envers ceux qui lui ont donné la vie ? Comment donc Dieu peut-il nous défendre d'appeler qui que soit ici bas du nom de père ? N'est-ce pas là vouloir arracher du cœur des enfants l'a-

mour qu'ils doivent à leurs parents, et exposer ceux-ci à leurs insultes ? Malheureux parents, à quoi servent les sueurs que vous répandez tout le jour, parmi les tempêtes de la mer, ou dans le tumulte des combats, ou dans les ennuis des procès, ou parmi les tracas du négoce, ou parmi les efforts où se consument votre vie ? C'est l'amour de vos enfants, qui comme un doux tyran, vous condamne à une existence, laquelle ne mérite pas le nom de vie, tant elle est laborieuse et pénible. Or, voyez quelle belle récompense vous recevez de tant de fatigues et de sollicitudes. On défend à vos enfants de reconnaître vos bienfaits en vous appelant du doux nom de père. Mais non, c'est une erreur : notre Seigneur ne défend pas l'amour des enfants à l'égard de leurs parents, puisqu'il en a fait au contraire un précepte rigoureux dans le Décalogue ; mais c'est l'excès de cet amour qu'il interdit : il condamne ces tendresses trop délicates, qui peuvent affaiblir l'amour que nous devons à notre père céleste ; et c'est pour cela qu'il ajoute : *Car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux.* Je voudrais, qu'il me pardonne si j'exprime un tel vœu, je voudrais qu'il se fût élevé davantage contre l'amour déréglé des parents envers leurs enfants : car c'est lui, qui dégénérant tous les jours sous nos yeux en une haine pernicieuse, remplit de désordres les familles, et d'âmes l'enfer. Ah ! que de pauvres enfants, perdus par leurs parents, peuvent dire avec justice et vérité : Nous n'avons qu'un père qui est dans les cieux. Vous trouverez peu de maisons où il y ait un père qui agisse en père ; mais presque partout vous trouvez deux mères, l'une plus faible que l'autre. Ah ! pères et mères ! vous ne vous apercevez pas du tort considérable que vous

faites à vos enfants, à vous-mêmes et à la société, avec une éducation aussi molle et un amour aussi déréglé ; A quoi sert d'aimer beaucoup, si l'on aime mal ? Je veux donc aujourd'hui tâcher de réformer cet amour, et vous montrer que l'amour faux et déréglé des parents est une véritable haine, une source de ruine éternelle pour les enfants : ce sera le premier point ; que la ruine des enfants est à son tour une cause de damnation pour les parents : ce sera le second point. Ah ! si je pouvais graver cette vérité importante dans les cœurs de tous les chefs de famille, vous verriez bientôt, non-seulement les familles, mais encore les villes, les pays réformés, et par suite le monde entier sanctifié. C'est là ce que je désire, mais hélas ! mon espérance ne va pas si loin : car, aujourd'hui, l'éducation des enfants, d'où dépend tout l'espoir de la société, passe pour une affaire sans importance et pour une œuvre de surérogation. Réveillez-vous donc en ce moment, pères, mères, oncles, grands-pères, tuteurs, maîtres, et vous tous qui êtes compris en quelque manière sous le nom générique de parents, et apprenez une bonne fois le tort immense que vous faites à vos enfants, à vos neveux, etc., en les élevant si mal, et les calamités que vous vous préparez à vous-mêmes par une telle éducation. Je n'espère pas de cette instruction tout le fruit qu'elle peut donner ; mais il n'y en a pas moins obligation pour moi de chercher à l'obtenir, et pour vous d'écouter mes paroles.

II. Aimez vos enfants, personne ne vous le défend : mais ne les aimez pas d'un amour cruel, pire que la haine la plus maligne. Dieu en vous les donnant, vous a mis en main une cire molle, afin que vous puissiez

former d'eux à votre choix autant d'anges qui seront éternellement heureux un jour dans le ciel, ou autant de démons qui tomberont en enfer. Oui, c'est de la cire molle que ce pauvre petit enfant, en qui s'impriment si facilement les premiers caractères du vice et de la vertu. Ah ! si votre amour était bien réglé, quelles bonnes impressions vous formeriez dans ce petit cœur, impressions qui se conserveraient jusqu'à l'âge le plus avancé. Faites attention, dit saint Chrysostôme, au précieux dépôt que Dieu vous a confié, lorsqu'il vous a donné ce fils que vous avez si longtemps désiré. Sachez que vous avez reçu de lui un trésor, lequel bien gardé sera la lumière de vos yeux, la splendeur de votre famille, et un joyau capable de former une couronne pour Dieu lui-même qui l'a créé. Et pour que vous soyez bien persuadés qu'il est en votre pouvoir de faire un ange du paradis de cet enfant qui vous est si cher, apprenez que c'est une maxime infaillible que *l'adolescent suivra jusque dans la vieillesse la voie où il marche.* Et pour vous convaincre plus encore de cette vérité, ouvrez l'Ecriture, et vous trouverez que tous ceux qui dès l'enfance ont reçu une bonne éducation sont restés vertueux dans l'âge mûr, et se sont maintenus sans tache jusque dans l'extrême vieillesse. La répugnance obstinée de Jacob pour les habitudes sauvages d'Esaü commença dès le sein de sa mère, qui la développa ensuite par tous les moyens en son pouvoir. Joseph méprise les attraits de son impudique maîtresse : mais déjà dans la maison paternelle, sous la direction de son bon père, il a en horreur les vices de ses frères. Vous admirez Judith conservant intacte sa chasteté sous le pavillon d'Holopherne ; mais elle s'était fait admirer dès son enfance

par tout le peuple d'Israël. Suzanne rejette avec un courage héroïque les propositions insolentes de deux veieillards : mais pourquoi ? Lisez l'Ecriture : *Ses parents l'avaient élevée selon la loi de Moïse*. Elle eut le bonheur d'avoir un bon père et une bonne mère, qui dès ses plus tendres années lui inspirèrent la haine du péché, la crainte du déshonneur, la réserve, l'amour de la retraite et la piété. Tobie fut un modèle de pureté au milieu des égarements de son siècle ; mais ce fut grâce à la bonne éducation qu'il avait reçue de son père, lequel, matin et soir, se le faisait amener, et le nourrissait d'instructions solides, ayant toutes pour but d'enraciner dans son cœur la crainte de Dieu : et lui, observait avec docilité toutes ces prescriptions. Les histoires sacrées sont d'accord en ce point avec les Ecritures. Si Venceslas, duc de Bohême, fut un modèle de douceur, il faut l'attribuer à la piété ingénieuse de Ludmille sa grand'mère, sainte femme qui le dirigea dès ses premières années dans le chemin de la vertu. Si Clément d'Ancyre devint un martyr de Jésus-Christ, c'est grâce à sa mère, laquelle, lorsqu'il était encore tout petit enfants, l'encourageait au combat, en lui racontant les victoires remportées sur les tyrans par les plus illustres héros de l'Eglise. Si saint Edmond garda la virginité, ce fut par les soins de sa sainte mère, qui l'accoutuma dès l'enfance à déchirer son corps par la discipline et par le cilice. Voilà, pères et mères, comment vous pouvez faire de vos enfants de grands saints. Je comprends maintenant pourquoi Notre-Seigneur, voyant ses disciples écarter les enfants qui accouraient pour lui baiser les mains, leur dit : *Laissez les enfants venir à moi, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux*. Re-

marquez qu'il ne dit pas : le royaume des cieux sera à eux, mais bien qu'il est à eux; parce que celui qui avec l'aide d'un bon père, avec l'éducation d'une bonne mère, écoute le Christ, cherche le Christ, trouve le Christ dès son enfance, a déjà un pied dans le paradis.

III. Cette bonté précoce, qui fait aborder si heureusement les âmes aux rives de la bienheureuse patrie, qui la peut donner aux enfants, si ce n'est vous, pères et mères, avec qui Dieu a partagé, pour ainsi dire, sa toute-puissance, en vous associant à ses desseins, afin que par vous le ciel se peuple d'élus ? Je sais bien que si vos fils viennent à se perdre, Dieu demandera compte aussi de leurs âmes aux maîtres qui les auront instruits, aux confesseurs qui auront dirigé leur conscience, aux prédicateurs qui les auront exhortés à la piété, aux princes qui doivent, par de sages lois, pourvoir d'une manière toute spéciale au bien de la jeunesse, de même que les jardiniers donnent plus de soins aux plantes les plus tendres. Mais le devoir de tous ceux-ci est le résultat, ou de la politique, ou de quelques lois civiles ou ecclésiastiques. Pour vous, pères et mères, l'obligation que vous avez de veiller au salut de vos enfants n'est pas seulement une obligation positive, écrite et humaine, mais une loi naturelle, innée, divine, et par conséquent beaucoup plus rigoureuse. C'est pour cela que Dieu a mis dans le cœur de vos enfants ces sentiments de respect, de tendresse et de crainte, qui font que, s'ils vous voient le front sévère, ils pleurent et tremblent ; c'est pour cela qu'il vous a donné cet air d'autorité qui inspire le respect jusque dans l'impiété même Or, si avec tous les moyens qu'il vous a donnés pour bien élever vos enfants, qui sont bien plus encore les siens

que les vôtres, vous négligez une affaire aussi importante ; si vous vous souciez peu qu'ils soient élevés pour le paradis ou pour l'enfer, qui pourra suppléer votre négligence ? Qui pourra rendre vertueux vos pauvres enfants, abandonnés ainsi par vous ? Sera-ce le confesseur ? Mais que fera-t-il, si vous ne prenez pas même la peine de leur demander combien il y a de temps qu'ils sont éloignés des sacrements ; si vous ne savez pas même à qui ils ont confié la direction de leur âme ? Sera-ce le prédicateur ? Mais à quoi leur servira-t-il, si au lieu de les conduire au sermon ou à l'église, vous les laissez fréquenter les soirées, les maisons de plaisir ou de jeu ? Sera-ce le maître à qui vous n'avez pas seulement confié votre fils, afin qu'il l'instruise dans les beaux-arts et dans les belles manières, mais que vous avez encore chargé du soin bien plus délicat d'apprendre à lire et à écrire à votre fille déjà nubile ? Mais si cet homme trahit votre confiance ? car enfin pourquoi ne pas dire ici la vérité ? N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui on se donne toutes les peines du monde pour trouver un fermier parfaitement instruit dans son état, d'une bonne conduite, et qui sache tirer du sol tout ce qu'il peut produire ? Mais pour trouver un maître, qui à la vertu joigne la crainte de Dieu, et forme de bons élèves, que fait-on ? Des maîtres, on en trouve autant qu'on en veut : il n'y a point de village qui n'en fournisse, et les meilleurs sont ceux qui coûtent le moins. Ah ! cette pensée m'indigne, et je ne puis m'empêcher de crier avec Salvien : *C'est donc là l'amour que vous portez à vos enfants : si l'amour est si pernicieux, il n'est bon ni d'aimer ni d'être aimé.* Je ne m'étonne plus si l'on voit en ce pays courir dans les rues une jeunesse

oisive et corrompue, qui ne sait que badiner, babiller et infecter les autres de sa corruption : et le mal est bien plus grand encore, là où il ne se voit pas. J'ai demandé d'abord si tous ces enfants étaient des orphelins, sans père ni mère ; mais lorsque j'ai appris qu'il ont encore leurs parents, je n'ai pu contenir ma douleur, ni m'empêcher de crier : Ah ! pères et mères, vous faites pour vos enfants ce que fait l'autruche pour ses œufs : après les avoir pondus, elle les laisse au premier venu, sans s'en inquiéter, et sans chercher à les couver. Il en est ainsi de vous : après avoir mis vos enfants au monde, vous les laisser dans la rue, ce qui est pis encore peut-être, vous les confiez à des personnes que vous ne connaissez point, à des gens vicieux, qui perdront ces pauvres petites créatures ; et pendant ce temps-là vous vivez sans vous inquiéter de leur éducation. Ce n'est pas là de l'amour, c'est de la cruauté. *La fille de mon peuple est cruelle comme l'autruche au désert, laquelle laisse ses œufs dans la terre : elle est dure pour ses enfants, comme s'ils n'étaient pas à elle.*

IV. Mais, me direz-vous, il n'est pas vrai que j'abandonne mes enfants : ils sont au contraire pour moi comme la prunelle de mes yeux. Ah ! il n'est que trop vrai que vos enfants sont pour vous autant d'idoles. L'amour insensé qui enseigna l'idolâtrie aux payens, apprend encore aux chrétiens de nos jours à idolâtrer leurs propres enfants. Celui-ci est porté à la fraude, au vol. Il faudrait arracher ces inclinations maudites de ce cœur encore tendre, par les menaces, la rigueur et même les coups : mais cet enfant est l'idole de son père : on se tait, on dissimule, on adore. Cet autre pa-

raît en public poudré, parfumé, et mis avec un tel soin que l'on dirait un Adonis prêt à être mis sur les autels de Diane. Déjà l'on sent l'infection de ses dérèglements : il faudrait exiger de lui une mise plus simple et plus modeste : mais c'est l'idole de la mère ; on se tait, on dissimule, on adore. Un troisième laisse apercevoir déjà un caractère sauvage, cruel, porté aux querelles, aux rixes sanglantes. Il faudrait un frein puissant pour réprimer cette ardeur martiale ; mais cet enfant est l'idole de ses parents : on se tait, on dissimule, on adore ; et pour ménager ces petites idoles, on fausse le langage ; on donne aux vices le nom des vertus ; on appelle l'insolence vivacité, l'ambition magnanimité ; la vengeance est l'effet d'un grand courage. S'il pleure et refuse d'obéir, on essuie ses larmes avec un sourire ; s'il lui échappe quelques paroles inconvenantes, au lieu de lui fermer la bouche par un soufflet, on le récompense par un baiser. O pères, ô mères ! vous n'êtes pas des parents, s'écrie saint Cyprien, vous êtes des parricides. Passez tout à vos enfants, riez continuellement devant eux, ne tenez nul compte de leurs égarements : je vous avertis que vous serez les premiers à vous en repentir, et que vous serez un jour forcés de haïr contre nature ceux que vous avez aimés d'abord contre la raison. Qui pourrait lire sans horreur ce que raconte saint Augustin, comme étant arrivé de son temps, dans la famille d'un certain Cyrille d'Hyppone, personnage d'un grand mérite, et jouissant d'une grande considération? Il avait un fils unique qu'il aimait, dit le saint, d'un amour excessif, et au-dessus de Dieu lui-même. Il lui avait consacré toutes les tendresses, toutes les affections de son cœur : en un mot il s'en était fait une

idole, et il n'y avait chose qu'il ne fit pour lui plaire, le laissant faire tout ce qu'il voulait. Toujours il lui avait montré un visage serein, des lèvres souriantes et des regards flatteurs : il ne pouvait le voir pleurer, et il se serait bien donné de garde de le contrister par quelque reproche, ou de l'intimider par les menaces, bien plus encore de le frapper. O liberté trompeuse ! s'écrie saint Augustin, ô perdition des enfants ! ô amour homicide des parents ! Ce jeune homme devient bientôt un dissipateur, un débauché, un efféminé, et finit par devenir l'esclave des vices les plus énormes. Un jour qu'il revenait à la maison plus vite que de coutume, stimulé par le vin, la débauche et la colère, il renversa sa mère qui était enceinte, étrangla son père, attaqua l'honneur d'une de ses sœurs, en blessa à mort deux autres, laissant incertain qui des deux méritait davantage le nom de parricide, du fils qui avait tué son père, ou du père qui avait été tué. Voilà, pères et mères, où mène votre idolâtrie pour vos enfants. Aussi le philosophe Diogène, témoin des insolences d'un jeune homme, qui faisait le fier, au lieu de le corriger, donna un soufflet au père qui était présent. C'est qu'en vérité c'est à vous qu'il faut imputer les écarts de vos enfants. O pères inhumains, c'est dont là l'amour que vous portez à vos enfants ? Dites plutôt que c'est de la haine et de la cruauté : et si vous voulez absolument l'appeler amour, je dis que c'est un amour de singe. Ces animaux, dit Pline, aiment beaucoup leurs petits ; ils ne ne peuvent être sans eux, ils les portent dans leurs bras, les pressent contre leur sein, et les caressent de mille manières. Mais à force de les embrasser et de les presser sans attention, ils leur ôtent la respiration et

les tuent en les caressant. Oh ! que de singes on voit dans les parents trop indulgents ! Considérez le grand préjudice que vous faites à ces pauvres enfants par un amour si déréglé. Ah ! que de jeunes gens seraient sauvés, s'il avaient eu en partage un père un peu plus sévère, qui eut su joindre à la tendresse cette rigueur modérée que saint Augustin appelle le tempérament de la sévérité !

V. On emploie la rigueur, j'en conviens ; mais quand? Non quand il s'agit de l'affaire importante du salut, mais quand il s'agit de l'intérêt du corps. Combien de fois vous est-il arrivé, mon frère, pendant que vous étiez occupé à travailler dans votre boutique, ou à vendre dans votre magasin, ou assis à une table de jeu, ou attendant votre tour dans une antichambre ou dans un cercle de désœuvrés comme vous, qu'un ami s'est approché de vous et vous a averti à l'oreille que l'on voyait souvent votre fils dans certaines rues suspectes, ou à l'entrée de certaines maisons, ou que sa correspondance devenue publique avait fait connaître la passion qui égarait son cœur ; ou qu'ayant eu quelques différends avec un de ses compagnons, pour une bagatelle, il l'avait maltraité de paroles et de coups ! Qu'avez-vous répondu ? Vous avez excusé sa jeunesse en disant : Que voulez-vous? il est encore jeune : à son âge, je savais aussi briser une lance. Peut-être même avez-vous été jusqu'à louer son courage et sa bravoure. Lorsqu'il est rentré à la maison, vous l'avez accueilli avec le même air qu'auparavant, peut-être avec un visage plus bienveillant encore. Il s'est mis à table avec vous comme auparavant : vous lui avez gardé toute votre affection, parce que vos intérêts n'étaient nullement en-

gagés dans l'affaire. Peu de temps après, ce même ami est revenu vous dire d'une manière vague que votre fils avait perdu au jeu une somme considérable, et que ceux qui l'avaient gagnée menaçaient de recourir aux tribunaux pour être payés. Quelle n'a pas été votre fureur? Quel bruit, quel vacarme n'avez-vous pas fait? Que l'infâme ne paraisse plus devant moi, avez-vous dit; il ne mérite plus de demeurer chez moi, ce misérable qui veut ruiner son père. — Mais doucement, il faut être indulgent, il est jeune encore. — Jeune encore? Que dites-vous là? J'aurai donc dépensé mes années et mes sueurs pour me faire une honnête aisance, afin que ce malheureux puisse consommer en quelques heures tout ce que j'aurai amassé? Non, je ne veux plus le voir: vivant, je le châtierai en l'éloignant pour toujours de moi, et mort, je le punirai encore en le déshéritant; et je ne lui laisserai dans mon testament que la pauvreté. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent? Mais est-ce ainsi qu'elles devraient se passer? Parents insensés, comment vous vous montrez si sévères quand il s'agit des intérêts du temps, et vous n'avez nul souci des intérêts bien plus importants de l'âme? A quoi pensez-vous du matin au soir? A quoi tendent tous vos efforts, sinon à procurer à vos enfants un emploi ou un métier plus lucratif, ou un état plus convenable? N'est-il pas vrai que vous n'omettez rien pour qu'ils deviennent habiles dans les écoles, braves dans la milice, ou ingénieux dans les affaires, afin d'assurer par là leur fortune et de les mettre en état de faire figure dans le monde? Mais quand penserez-vous à mettre en sûreté leur salut? Ah! c'est là ce qui arrachait des larmes à saint Jean-Chrysostôme. Les uns,

dit-il, placent leurs enfants dans l'armée, les autres leur procurent des honneurs, ceux-ci dès dignités, ceux-là des richesses, et personne ne songe à leur procurer l'amitié de Dieu. Quel amour insensé ! Pourvoir ses enfants de tout, excepté de Dieu !

VI. Je veux donc, un crucifix à la main, parcourir vos rues et demander à tous ceux que je rencontrerai : Où allez-vous ? Chez un avocat, pour terminer ce procès ; dans ce bureau, pour stipuler ce contrat ; dans le cabinet du prince, pour obtenir cette faveur ; au marché, pour faire des emplettes ; dans ce cabinet, pour accommoder cette affaire? Très bien, mais pourquoi tant de peines ? — Nous avons des fils et des filles à marier, nous avons une famille nombreuse. — Mais où avez-vous laissé vos enfants ? Si c'est sous la garde d'une personne capable de les conduire dans la voie de Dieu, allez, allez, je n'ai rien à dire. Mais si vous les avez laissés avec de jeunes libertins, qui leur apprendront à être vicieux, ou à une table de jeu, maniant des cartes et des dés, ou dans quelque lieu suspect, retournez, pères inhumains, retournez chez vous : pensez d'abord à vos enfants, et vous songerez ensuite à la fortune. Insensés ! vous pensez aux biens qui doivent servir à vos enfants, et vous ne pensez pas à ces enfants auxquels ces biens doivent servir. Quand vous paraîtrez devant ce Christ que vous voyez ici, il ne vous demandera pas si vous avez laissé à vos enfants des revenus considérables, ou de grandes charges, ou si vous les avez bien mariés ; mais il vous demandera si vous les avez laissés riches de vertus. C'est là-dessus qu'il faudra répondre à ce tribunal redoutable. Mais que lui répondrez-vous, vous qui pour une misérable somme, ne

craignez pas de mettre en péril leur salut éternel? N'est-il pas vrai que si vous vouliez dépenser un peu plus, prendre un peu plus de peine, vous pourriez les pourvoir de bons maîtres, de serviteurs fidèles, de confesseurs accrédités, de sages enseignements, de conseils, d'encouragements, de freins qui les retiennent, et de tous les autres secours nécessaires pour vivre chrétiennement? Pourquoi ne le faites-vous donc pas? Le Saint-Esprit ne vous le recommande-t-il pas? *Vous avez des fils,* nous dit-il, *élevez-les bien.* Il ne dit pas: enrichissez-les, mais élevez-les bien, rendez-les bons, oui, oui, bons: ce doit être là votre soin principal: peu importe qu'ils soient riches, pourvu qu'ils sauvent leurs âmes. Que vos champs restent déserts, mais que les inclinaisons de vos enfants ne restent pas sauvages; que vos vignes soient incultes, mais non leurs affections. Ils seront assez riches, s'ils sont riches de vertus; et s'ils héritent de la bonté et des sages habitudes de leurs pères, ils seront plus riches que s'ils possédaient un monde.

VII. Mais que dis-je, héritiers de la bonté et des sages habitudes de leurs pères? Hélas! je me suis efforcé jusqu'ici de faire comprendre aux parents la nécessité de ne pas négliger l'éducation de leurs enfants: j'aurais dû bien plutôt leur prouver qu'ils ne doivent pas au moins en procurer la ruine. Oui, mes frères, en procurer la ruine! Ceci vous paraît peut-être un excès impossible. Ah! que n'ai-je une voix de tonnerre et un cœur de bronze, pour vous peindre ici, et pour déplorer la plus grande des iniquités que puisse commettre un père de famille, à savoir de perdre éternellement ses propres enfants par ses mauvais exemples et ses pernicieux

conseils. Ce n'est pas une règle universelle, je le sais, que les mauvais parents aient toujours des fils méchants comme eux : nous trouvons des exemples du contraire dans les écritures sacrées et profanes, où nous voyons que les parents les meilleurs ont donné quelquefois naissance à des enfants très-méchants. Esaü était fils d'Isaac, Cham le maudit de Noé le Juste, Roboam l'insensé du sage Salomon : comme au contraire Dieu a donné plus d'une fois des fils excellents à des parents très-mauvais. C'est ainsi que Saül rejeté de Dieu fut père de Jonathas, d'un caractère si doux ; l'incestueux Ammon eût pour fils Josias. Et dans les histoires profanes vous trouverez César Auguste tellement malheureux dans ses enfants, que Julie sa fille fut l'opprobre de Rome tout entière, et qu'il avait coutume de l'appeler sa plaie ; et les autres étaient tels qu'il les chassa tous de sa maison, et qu'on l'entendait souvent s'écrier avec douleur : Ah ! que ne suis-je resté célibataire ! Que ne suis-je mort sans enfants ! J'avoue donc que les vices ou les vertus des pères ne passent pas infailliblement aux enfants : mais quand un père donne de mauvais exemples à sa famille, et qu'au lieu d'être un pécheur prudent, il fait étalage de ses vices, et ne se cache point aux yeux de ses enfants, oh ! alors, regardez comme certaine la perte de ces pauvres créatures, qui non-seulement imiteront les mauvaises actions de leur père, mais deviendront encore pires que lui. C'est là cette plaie que déplorait Jérémie quand il disait : *Vos pères m'ont abandonné, dit le Seigneur ; mais vous avez fait pis que vos pères.* Le mauvais exemple des parents est tellement contagieux, qu'il ne manque presque jamais de communiquer, par

une étroite sympathie, son poison aux pauvres enfants. Le pontife Héli fut négligent dans le culte de Dieu, et ses fils furent non-seulement négligents comme lui, mais encore sacrilèges : *Pejus operati sunt.* David fut une fois adultère par fragilité : ses fils furent adultères et incestueux non par fragilité, mais par habitude : *Pejus operati sunt.* Salomon gouverna avec rigueur ; son sceptre devint un fouet dans les mains de ses fils : *Pejus operati sunt.* Il n'en faut pas douter : si le père est avare, le fils sera voleur ; si le père est colère, le fils sera homicide ; si le père est trop libre, le fils sera dissolu ; et presque toujours on voit se vérifier la parole de Jérémie : *Pejus operati sunt quam patres eorum.* Les péchés des parents ont quelque chose du péché originel ; comme lui ils se transmettent de génération en génération : et cette funeste propagation des péchés des pères aux fils, des fils aux petits-fils, des petits-fils aux arrières petits-fils ne s'observe que trop souvent dans les familles chrétiennes. On raconte qu'un voleur fameux, conduit au gibet pour ses méfaits, marchait le visage gai et d'un air assuré, comme à un triomphe. Dès qu'il aperçut le bois infâme, il se mit à genoux et dit : « Je te salue, dépôt précieux, c'est ici que finirent leurs jours mon père et mon grand'père : c'est là mon arbre généalogique, et je le laisse en héritage à mes enfants, afin qu'ils ne dégénèrent pas, mais qu'ils meurent tous sur le gibet de la main du bourreau. » Apprenez par là, pères et mères, oncles, grands-pères, tuteurs, maîtres, vous tous qui participez en quelque façon à l'office de père, apprenez par là combien il est important pour vous d'être vertueux, de craindre Dieu et de fuir le vice, si vous ne voulez pas

voir vos fils devenir, par vos exemples, querelleurs, étourdis, violents, menteurs, dissimulés, ennemis de tout bien, et tomber enfin dans un abîme d'iniquités. On entend quelquefois un père ou une mère dire : c'est Dieu qui a fait mes fils ainsi. Comment ! c'est Dieu ? Non, c'est vous-mêmes. Qui a appris à ce jeune homme à fouler aux pieds le nom du Christ dans la colère ? N'est-ce pas sa mère, qui pour la plus légère impatience, a ce nom sacré sur la langue ? Qui lui a appris à blasphémer le nom et le sang du Rédempteur ? N'est-ce pas son père, qui a coutume de se servir de ces mots sacrés pour inspirer la terreur ? Qui lui a enseigné ces paroles obscènes, avant même qu'il en comprenne le sens ? Ne sont-ce pas ses parents qui souillent si souvent par de sales paroles l'air de leur chambre ? Si l'ouïe fait des impressions si pernicieuses dans l'esprit des enfants, que sera-ce de la vue, qui est bien plus efficace encore ? Ah ! si je pouvais tout dire ici, vous frémiriez d'horreur, pères et mères, en pensant au dommage considérable que vous portez à vos enfants, dont la curiosité naturelle les porte à épier et à voir ce qu'il n'est pas permis de révéler en ce lieu ! S'il en est ainsi, et la chose n'est malheureusement que trop vraie, comment pouvez-vous dire que vous aimez vos enfants ? Je dis moi que vous les haïssez, et qu'un amour aussi déréglé et aussi insensé est une haine cruelle et pleine de malignité. Vous êtes au nombre de ces mauvais amis dont parle Sénèque, qui font du mal avec une bonne intention.

VIII. J'ai dit le mal que les parents font à leurs enfants en négligeant leur éducation ; j'ai dit le mal plus grand encore qu'ils leur font en leur donnant de mau-

vais exemples ; mais je n'ai pas dit ce qui est le comble du mal : je n'ai pas parlé de ceux qui, par leurs conseils pervers, par leurs doctrines pernicieuses, ou par leurs commandements injustes, achèvent de perdre leurs enfants. Que de pères, matin et soir, font l'école à leurs enfants, et s'asseyent, après dîner et après souper, autour d'une table ou au coin du feu, pour leur enseigner la voie de la perdition ! Tachez, mon fils, leur disent-ils, ce n'est pas moi qui vous fais ce reproche, c'est saint Jean-Chrysostôme, tâchez, mon fils, d'arriver un jour à ces postes si honorables que tant d'autres ont obtenus par leur éloquence. Regardez un tel : quel magnifique palais il a bâti par son industrie ; quelle belle parenté il s'est faite ; que de trésors il a accumulés en peu d'années ! Voilà celui qu'il faut imiter. Voyez comme il passe gaiement ses jours, quel beau cortége, quels honneurs, quel pouvoir, comme il est consulté, craint et respecté de tout le monde : quand saurez-vous en faire autant ? Or, le cœur tendre encore de ce jeune homme ne reçoit-il pas aussitôt l'impression de ces enseignements ? Il se sent enflammé de l'amour des richesses, de la pompe, de la gloire, et il apprend un évangile entièrement contraire à l'évangile du Christ. Qu'est-ce que tout cela, conclut saint Chrysostôme, sinon pousser ses enfants de toutes ses forces aux choses les plus opposées au salut ? Mais ce n'est pas tout encore : que de pères qui font à l'égard de leurs enfants ce que les démons eux-mêmes n'osent faire, qui approuvent leurs débauches et leurs rapines, en louant leur habileté et leur industrie. Si ce jeune homme se vante d'avoir eu une rencontre avec un de ses compagnons, et de lui avoir fait une balafre

au visage : C'est bien, reprend le père, c'est bien ; si quelqu'un te menace, ne sois jamais lè second à frapper. Quand j'étais jeune comme toi, jamais personne ne m'a touché impunément ; je n'ai jamais reculé devant qui que ce soit ; sois fils de ton père ; garde-toi bien de tels ou tels ; je ne veux pas que tu aies rien de commun avec eux, ni que tu leur parles, ni que tu leur pardonnes jamais ; sinon, je ne te reconnais pas pour mon fils. Ah ! pères inhumains et barbares, indignes du nom de père ! C'est donc là l'amour que vous portez à vos enfants ! C'est là les élever pour le gibet ; c'est leur procurer des misères, des tourments, des calamités de toutes sortes en cette vie, et la damnation éternelle dans l'autre. Quel amour monstrueux ! s'écrie saint Augustin ; ils disent aimer leurs enfants, et ils les assassinent ; ils disent les aimer et ils leur préparent la potence ! Pauvres enfants, ah ! qu'il eût été bien mieux pour vous, si votre mère, au lieu de vous envelopper dans des langes, vous eût étranglés : elle aurait séparé votre âme du corps, il est vrai, mais elle ne l'aurait pas séparée de Dieu. Et si vous vous damnez par suite de la mauvaise éducation que vous avez reçue, que serez-vous pendant toute l'éternité ?

IX. Avant de terminer, il me faut encore vous découvrir un excès plus horrible. Combien de pauvres enfants se mettent à genoux devant leur père, pour en obtenir la permission de se retirer dans un cloître, afin d'y mettre en sûreté leur salut ! Et leur père, non-seulement leur refuse ce qu'ils demandent, mais il s'efforce de toutes manières, par les plaisanteries et les reproches, de les priver d'un si grand bien. Père cruel, si l'un de vous se trouvait dans une chambre menacée

par un incendie, avec un de ses enfants à côté de lui, et que celui-ci lui demandât en pleurant de le laisser sortir pour échapper à la mort, serait-il assez inhumain pour l'en empêcher, et pour aimer mieux le voir brûler vif au milieu des flammes? Or, ce monde n'est-il pas un volcan, dont nous voyons tomber les flammes partout, et dans les marchés et sur les places publiques, et dans les magasins, et dans les théâtres, et dans les villas, et dans les tribunaux? Il faudrait être comme la salamandre pour ne pas brûler au milieu des flammes de tant de concupiscences coupables. Or, que font ces parents qui empêchent leurs enfants de fuir en quelque monastère? Saint Bernard se charge de vous le dire. *Ils aiment mieux qu'ils périssent avec eux que de les voir régner sans eux.* Que fait d'autre part cette mère qui, trouvant sa fille moins agréable, la force à entrer au couvent, sans craindre ni l'excommunication de l'Eglise, ni les malédictions de Dieu? La pauvre jeune fille, une fois renfermée, a beau maudire son sort, qu'importe? Il ne faut pas qu'elle diminue la dot de sa sœur que l'on préfère, pour laquelle on dépense tant d'heures dans la journée, afin qu'elle paraisse dans le monde, grâcieuse et séduisante, et à qui l'on ne craint pas d'enseigner l'iniquité en lui disant qu'il faut montrer à tous un air joyeux et ne pas faire ainsi la fière, parce qu'autrement elle ne trouverait personne qui lui fît la cour. Faut-il dire que cette mère aime sa fille? Et si elle en venait jusqu'à vendre l'honneur de celle-ci, ou pour lui procurer une mise plus belle, ou pour la placer plus avantageusement? Ah! c'est là quelque chose de si monstrueux que je n'ai pas le courage d'en parler ici. Je dirai seulement

que Notre-Seigneur a déclaré que pour celui qui scandalise une de ces créatures innocentes, il vaudrait mieux qu'il fût jeté à la mer avec une meule au cou. Qu'aurait-il dit de ces parents qui scandalisent leurs propres enfants, et qui les arrachant des bras de Dieu, les précipitent en enfer ? Je dis qu'ils méritent d'être jetés à la mer, non avec une meule, mais avec une montagne au cou, afin qu'ils apprennent à leurs dépens que la damnation des enfants est une cause de ruine éternelle pour leurs parents : ce sera l'objet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

X. Le gardien d'un troupeau est pris et mis au secret. Dans sa prison il fait son examen. Ils m'ont pris pour un autre, se dit-il : quel mal ai-je fait? Tous les jours je disais le chapelet ; est-ce mal? Je jouais de la musette, je chantais la chansonnette du pays, je tissais des corbeilles de jonc et de genêt, et vers midi je prenais un peu de repos à l'ombre d'un peuplier ; quel mal y a-t-il à tout cela? Et pourtant on m'a mis en prison ; justice, où es-tu, que fais-tu ? La voici qui entre. Viens, dit-elle. Il est conduit au tribunal et condamné. — Mais vous me prenez sans doute pour un autre, dit-il, j'ai été calomnié. — Calomnié ? N'es-tu pas le gardien de tel troupeau? Ne t'appelles-tu pas de tel ou tel nom? — C'est vrai. — Eh bien ! tu es condamné aux galères. — Mais pourquoi, M. le juge? — Le voici : pendant que tu t'amusais à jouer et à chanter, ou que tu étais endormi, tes chèvres ont rompu leur clôture, sont entrés dans tel ou tel jardin et y ont fait de grands dégâts. Comme ce sont des bêtes, elles ne sont pas responsables, c'était à toi de les garder ; tu paieras la peine du mal qu'elles ont fait. Insensé, pendant que tu disais ton chapelet, des bêtes ont sauté le fossé, sont entrées dans cette vigne et l'ont ravagée. C'étaient des

bêtes sans cervelle ; c'était à toi de veiller, de crier et de jouer du bâton : il te faut maintenant payer la peine du mal qu'elles ont fait. Pères et mères, cette allégorie vous regarde. Vous comparaîtrez un jour au tribunal de Dieu, et vous serez condamnés sans comprendre pourquoi. — Mais la raison, Seigneur ? La voici, père et mère, pendant que tu allais à cette soirée, à cette conversation, pendant que tu dormais et que tu fermais les yeux, tes enfants, tes apprentis, oubliant les préceptes divins, sont entrés dans ce jardin d'innocence, et en ont effeuillé les lis de pureté qui l'ornaient : c'étaient des têtes sans cervelle ; c'était à toi de les surveiller. Pendant que tu t'amusais à ce festin, à cette comédie, tes garçons ont sauté le fossé, et l'on ne peut calculer le mal qu'ils ont fait. Il en est résulté un grand scandale pour tout le pays. C'était à toi, père ou mère, ou maître, de jouer du bâton et de les tenir en bonne garde : paie maintenant la peine du mal qu'ils ont fait. Cela vous étonne ? Comment ? la justice humaine condamne avec raison ce berger pour le dégât que font dans les champs les bêtes de son troupeau, et la justice divine ne condamnerait pas les parents pour le mal que font dans leur maison leurs propres enfants ? Il faut que ce pauvre villageois rende compte du mal qu'a fait ce veau ou cette chèvre dans le jardin de son voisin, et vous n'auriez pas à rendre compte du mal qu'ont fait, et chez vous, et hors de chez vous, ce fils, cette fille immodeste, ce garçon, cette servante corrompue, ce serviteur débauché ? J'ai un fils, une fille qui me fait damner, dites-vous quelquefois. Oh ! vous dites bien plus vrai que vous ne croyez ; car je suis convaincu qu'un nombre considé-

rable de parents, qui vivent bien du reste, seront condamnés à cause de leurs enfants qui ont mal vécu par leur faute. Par votre amour déréglé pour vos enfants, vous êtes la cause de leur ruine éternelle, et la ruine de vos enfants sera à son tour la cause de la vôtre. Il vous arrivera comme à cette femme en France, laquelle, au rapport d'Orose, attacha dans son désespoir deux cordes au cou de ses enfants tous petits encore : puis ayant lié ces cordes à l'extrémité de ses pieds, elle se laissa tomber d'une autre corde qu'elle avait attachée elle-même à une poutre, devenant ainsi tout à la fois le bourreau et la potence de ses propres enfants. Cruauté inouïe, et qu'on ne peut comprendre dans le cœur d'une femme. Mais ne voyons-nous pas de nos jours une multitude de parents, plus cruels encore, perdre leurs enfants et se précipiter en les perdant dans l'abîme éternel ?

XI. Si vous ne m'en croyez pas, écoutez l'Apôtre, lequel lance contre les parents qui négligent l'éducation de leurs enfants des excommunications plus terribles que contre les payens, les juifs et les athées. *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle.* Oui, pire qu'un infidèle : celui-ci, s'il induit son fils en erreur, a une excuse dans son propre aveuglement. Mais un père chrétien perd son fils avec la conscience du mal qu'il fait, et il le pousse au précipice. *Pire qu'un infidèle,* parce que celui-ci perd son fils qui était déjà fils de perdition ; mais un père chrétien perd une âme qui a reçu le don précieux de la foi et de la grâce, et qui a été élevée pour la gloire. *Pire qu'un infidèle,* parce que celui-ci n'enlève point à Dieu une

victime qui lui ait déjà été offerte ; tandis qu'un père chrétien lui enlève par un vol sacrilége un cœur qui lui avait été consacré dans le baptême. *Pire qu'un infidèle,* parce que celui-ci n'a d'autre fin que d'élever son fils pour les délices, les pompes et les honneurs de ce monde ; tandis qu'un père chrétien connaît très-bien le tort considérable qu'il fait à son fils en l'élevant mal ; il sait qu'il l'élève pour l'enfer : il connaît le grand préjudice qu'il porte à la société, parce qu'il suffit quelquefois d'un homme mal élevé pour infecter toute une commune de sa contagion. Il connaît la grandeur de l'outrage qu'il fait à Dieu, en lui arrachant une âme qu'il a rachetée de son sang : de sorte qu'un père chrétien qui n'élève pas bien sa famille est un traître à l'égard de la société, un traître à l'égard de Dieu ; et c'est avec raison que l'Apôtre l'anathématise comme rebelle à la nature, rebelle à la gloire, rebelle à la foi. Oui, oui, mille fois oui, *pire qu'un infidèle.* Réveillez-vous donc aujourd'hui, pères et mères, tuteurs et maîtres, et réfléchissez au désordre incalculable que vous introduisez dans le monde par la mauvaise éducation des enfants qui vous sont confiés. Vous mettez en deuil le ciel et la terre, et la Sainte-Trinité toute entière vous accuse. Le Père éternel se plaint de vous, parce que vous tournez à la ruine des âmes le titre de père qu'il vous a communiqué. Le Fils se plaint de vous, parce que vous ayant pris pour coopérateurs du salut de vos enfants, il voit que vous en devenez les destructeurs. Le Saint-Esprit se plaint de vous, parce que vous ayant choisis pour que vous serviez comme de canaux aux inspirations et aux grâces qu'il ménageait pour vos enfants, il ne trouve en vous que des obstacles à ses des-

seins miséricordieux. La Sainte Vierge se plaint de vous, parce que vous rendez inutile le désir qu'elle a de voir le ciel se peupler par votre moyen, et qu'au lieu de cela, c'est par vous que se peuple l'enfer. Les anges gardiens se plaignent de vous, parce que vous rendez vaine l'assistance qu'ils prêtent nuit et jour à ces chères petites créatures. Les villes, les communautés, les peuples se plaignent de vous, parce que la mauvaise éducation que vous donnez à vos enfants trahit leurs espérances, et est cause que les lois sont foulées aux pieds, et que le monde entier est bouleversé. Mais ce sont surtout vos enfants eux-mêmes qui se plaignent de vous, selon cette parole de l'Esprit-Saint : *Les enfants se plaignent d'un père impie, parce qu'ils tombent dans l'opprobre à cause de lui :* et cet opprobre est éternel. Malheureux parents ! vos enfants vous attendent en enfer pour assouvir sur vous leur rage. C'est pour vous avoir vus, pour vous avoir imités que je brûle parmi ces flammes, vous dira ce pauvre fils qui s'est damné par votre faute. Père maudit, je t'ai vu dans cette chambre, dans ce cabaret, dans cette maison de jeu, et c'est pour cela que je me suis damné. Mère maudite, je t'ai vue devant le miroir, à la fenêtre, au théâtre, dans les festins : et lorsque je t'ai vue à l'église, Dieu sait comment tu t'y tenais ; et c'est pour t'avoir vue que je suis ici. Ah ! maudit le sein qui m'a conçu, maudit le sein qui m'a allaité, maudit le jour où je suis né ! Hélas ! quel enfer pour un père, de voir brûler son fils sous ses yeux, et de savoir que c'est par sa faute ! Quel enfer pour une mère, de voir que cette fille qu'elle a portée dans son sein n'est plus qu'un tison enflammé, et que ces cheveux qu'elle a tant de fois ajustés sur le front, pour la rendre plus belle, ne

sont plus qu'un faisceau d'horribles serpents ! Ah ! pères et mères, vos propres péchés ne vous suffisent donc pas ; il faut encore que vous vous damniez pour ceux de vos enfants ! Malheureux ! si vous tombez en enfer, les démons les plus cruels pour vous, ce seront vos enfants, oui, vos enfants : car pour les diables, ils auront plutôt à vous remercier, en voyant damnés, par ce seul péché de la mauvaise éducation, le père, la mère, les fils, les petits-fils, des familles entières, en un mot.

XII. Pères et mères, je me prosterne à vos pieds ; je voudrais vous aider à échapper à de tels périls. Aimez vos enfants, oui, aimez-les ; mais que ce soit d'un amour saint et réglé, et pour cela veillez bien sur leur conduite. C'est à vous d'épier toutes leurs paroles, de régler tous leurs gestes, de connaître tous leurs mouvements. Il ne suffit pas que vous leur donniez en général la direction qui leur convient, mais il faut encore en venir à la pratique, et cela partout, au dedans et au dehors, en public et en secret, en commun et en particulier. Vous devez observer où ils vont, qui ils voient, de quoi ils parlent, pour quoi ils ont du goût. Vous devez leur donner des maîtres craignant Dieu, des confesseurs zélés, des emplois convenables ; vous devez régler leurs études, leurs travaux et surtout leurs dévotions ; vous devez chercher à savoir comment ils fréquentent les églises et les sacrements, et c'est là le fruit que vous devez retirer de cette instruction. Rassemblez, dès ce soir, vos enfants autour de vous, donnez-leur vos ordres, usez de l'autorité que vous avez reçue de Dieu, commandez-leur d'être rendus à la maison de bonne heure, le soir, de ne pas sortir la nuit, de ne

point aller avec tels ou tels, d'être respectueux envers tout le monde, et à la maison, et à l'église, et en tout lieu. Et pour que vous voyiez que je parle du fond du cœur, j'embrasse ce saint crucifix ; je pose mes lèvres sur ses plaies sacrées ; et abreuvant ma langue du sang de Jésus-Christ, je finis cette instruction avec les paroles du grand Chrysostôme : « Ce n'est pas de peu qu'il s'agit ici, et ce n'est pas non plus peu de chose que je vous demande : il s'agit de l'âme de vos enfants et du danger qu'elle court. » Chrétiens, mes frères, si jusqu'ici je m'étais efforcé de vous persuader des choses sans valeur, il importerait peu que vous fissiez pour cette instruction comme pour toutes les autres, c'est-à-dire que vous continuassiez à vivre dans le désordre malgré mes exhortations. Mais s'il s'agit de ceux qui sont la partie la meilleure de votre être ; s'il s'agit de faire des anges ou des démons de ces créatures que vous aimez avec tant de tendresse, comment ne profiteriez-vous pas des leçons que je vous ai données ? Souvenez-vous que vos fils seront tels que vous le voudrez, bons si vous les voulez bons, méchants si vous les voulez méchants, souvenez-vous que vous devez, en élevant bien vos enfants, donner à la société des ministres intègres, à l'atelier des artisans désintéressés, aux tribunaux des juges équitables, à l'Eglise des prêtres exemplaires, à la religion des ouvriers zélés, au paradis des citoyens, des élus, des saints. Si vous le faites, quelle joie, quelle récompense pour vous ! Mais si vous ne le faites pas, quels remords, quels supplices ! Vous verrez alors que l'amour déréglé des parents est une haine véritable et une cause de ruine éternelle pour les

enfants, et que la ruine des enfants est à son tour une cause de damnation éternelle pour les parents : que Dieu nous préserve de ce malheur. Amen:

SERMON POUR LE MERCREDI

APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DU SCANDALE.

Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? Ils lui disent : nous le pouvons.

(Evangile selon saint Mathieu, C.20.)

I. Ce fut assurément une invention bien barbare que celle des gladiateurs. Voir un homme se battre contre un autre, se faire un jeu des massacres les plus horribles, repaître ses yeux de la vue des plaies les plus cruelles et du spectacle de la mort, c'est, il faut en convenir, quelque chose de bien inexplicable : et l'on serait tenté de croire qu'en ces temps malheureux, les astres envoyaient à la terre des influences plus malignes, ou que les hommes, pétris en quelque sorte de cruauté, étaient pires qu'aujourd'hui. Grâce à Dieu, ces carnages n'ont plus lieu de nos jours : nous vivons en

un siècle plus poli, où l'humanité est en progrès, où l'on a en horreur tout ce qui sent la barbarie. Ceci est vrai, reprend saint Augustin, si l'on parle du corps ; mais hélas ! la barbarie n'a pas cessé, elle n'a fait que changer d'objet. L'homme ne se bat plus en champ clos contre l'homme ; mais le pécheur scandaleux a ouvert d'autres théâtres où le chrétien, devenant le persécuteur du chrétien, le perce sans arme, et le tue par le mauvais exemple dans la partie la meilleure de son être, dans son âme. Le Sauveur a beau crier : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ?* Il trouvera bien peu de disciples qui, attirés par son exemple, se décident à boire ce calice amer, et répondent généreusement : oui, *nous le pouvons.* Mais pour le pécheur scandaleux, il n'a qu'à approcher ses lèvres du calice de Babylone ; et par ses mauvais exemples, il entraîne aussitôt après lui un nombreux cortége, et trouve partout des imitateurs, lesquels voyant le vice porté en triomphe, dévorent tous les affronts, se condamnent à toutes les peines, pourvu qu'ils contentent leurs passions. Ils crient gaiement : oui, nous le pouvons, nous le pouvons, et boivent ainsi la mort d'un seul trait. Que les démons se tiennent tranquilles au fond de l'abîme, les pécheurs scandaleux ne travaillent que trop bien pour leur compte. Car partout on voit une foule d'hommes et de femmes, de nobles et de plébéiens, de petits et de grands s'efforcer d'entraîner avec eux des âmes en enfer. Arrêtez-vous, scandaleux, arrêtez-vous ; et si vous n'avez pas le courage de boire le calice amer que vous présente Notre-Seigneur, n'en détournez pas du moins les autres. Si vous voulez pécher, péchez seuls du moins ; si vous voulez vous damner, damnez-vous

seuls, et que votre perte vous suffise, vous crie saint Grégoire. Pour vous faire comprendre l'énormité du péché de scandale, je veux aujourd'hui vous mettre sous les yeux le tort que vous faites à Dieu, ce sera le premier point; celui que vous faites au prochain, ce sera le second point; les châtiments terribles que vous attirez sur vous, ce sera le troisième point. C'est là comme trois lances, avec lesquelles j'essaierai de vous percer le cœur, et de tuer en vous cette disposition criminelle qui fut propre au scandaleux Absalon, à savoir de vouloir aller en enfer accompagné d'une suite nombreuse.

II. Je parle ici du scandale actif, c'est-à-dire du péché de celui qui le donne, et non pas du scandale passif de celui qui le reçoit. Le scandale actif est défini par l'école, après le docteur angélique saint Thomas, une parole ou une action manquant de rectitude, et qui est, pour un autre, une occasion de ruine spirituelle. Scandaliser quelqu'un, dit plus brièvement Origène, c'est lui donner occasion de pécher. Sans nous embarrasser des subtilités de l'école, je dis simplement qu'on peut être occasion de péché pour un autre en deux manières, directement ou indirectement : directement, quand on a pour but de le porter au mal; indirectement, lorsque, sans avoir ce but, on prévoit qu'un autre prendra occasion d'une action ou d'une parole mauvaise que nous nous permettons, pour commettre lui-même le péché. Or, ce péché qui consiste à faire péché un autre est si contagieux que, semblable au scorpion, il a comme deux griffes, avec lesquelles il donne la mort à l'âme : je veux dire qu'il porte avec soi une double malice, l'une particulière, selon la matière où l'on pèche, l'autre

commune à tout scandale, mais très-grave en soi, parce qu'elle blesse la charité qui est la reine de toutes les vertus. Hélas ! ce monstre infecte tout de son venin, et l'on ne peut faire un pas aujourd'hui sans rencontrer un piége. Si vous entrez dans une église, vous y trouvez des gens qui rient, qui regardent, qui causent, qui ricanent, ou qui font pis encore. Si vous passez par une place, vous entendez des disputes, des murmures, des médisances ou des blasphèmes. Si vous entrez dans cette maison, qu'y voyez-vous, qu'y entendez-vous ? Des danses, des festins, des plaisanteries, des chants obscènes ; ce ne sont là que les plus petits scandales. Hélas ! le monde entier est tout plein des filets et des piéges du démon. Avant d'aller plus loin, je veux dépeindre au vif un pécheur scandaleux, afin que vous puissiez comprendre combien il outrage Dieu, combien il est pernicieux pour le prochain et préjudiciable à soi-même. Représentez-vous un jeune homme dont toute la personne, dont les regards eux-mêmes empoisonnent les âmes. S'il parle, il infecte l'air autour de lui ; s'il entre dans une église, il y trouble la piété de ceux qui prient. S'il vient à une soirée, il y apporte le diable avec lui, et le communique aux autres ; s'il voit une bonne œuvre, il s'en moque et cherche à l'empêcher ; s'il trouve au contraire sur ses pas quelque œuvre mauvaise, il la soutient et l'encourage ; s'il rencontre quelque compagnon modeste, il s'efforce de le rendre semblable à lui ; s'il remarque quelque jeune fille chaste et ingénue, il s'attache aussitôt à la perdre. Malheureux ! s'écrie saint Augustin, malheureux, chez qui abonde l'iniquité du diable, on voit bien que tu ne comprends pas l'injure que fait à Dieu le péché de scandale. Ce péché est si

grand, que parmi tous les autres il n'est pas facile d'en trouver un que Dieu ait plus en horreur.

III. Pour bien comprendre cette vérité, prenez en mains l'Ecriture, et vous verrez que les hommes les plus saints ont fui jusqu'à l'ombre du scandale. Jean prêche dans le désert : le peuple l'applaudit, la foule le suit et le regarde comme un Dieu. Mais lui, s'apercevant du tort que faisait au Messie ce grand crédit dont il jouit, afin d'ôter matière à tout scandale, s'humilie, s'anéantit, et proteste publiquement qu'il n'est pas même digne de dénouer les cordons de ses souliers. Paul, quoique ses infirmités continuelles l'autorisent à manger de la chair, s'impose une abstinence continuelle, s'il apprend qu'un autre peut prendre en mauvaise part cette action : *Si esca scandalizat fratrem, non comedam carnem in æternum*. La première pensée du fils de Dieu lui-même, en entrant dans le monde, fut de prévenir toute ombre de scandale qui pouvait résulter de sa naissance d'une vierge ; et c'est pour cela qu'il voulut que sa mère épousât saint Joseph, afin de couper court de cette manière à tous les soupçons. Cette circonspection vous étonne peut-être ; savez-vous pourquoi ? parce que vous ne comprenez pas l'injure que fait à Dieu le péché de scandale, péché si grand, qu'il a pour but de contrarier tous les desseins de Dieu. Il semble en effet prendre à tâche de lui arracher les âmes qu'il a rachetées ; et de même que le fils de Dieu, en mourant sur la croix, a voulu attirer à lui toutes les âmes et se donner tout entier à elles, ainsi le péché de scandale s'efforce d'enlever Dieu aux âmes et les âmes à Dieu. Scandaleux, vous qui estimez si peu le prix d'une âme, avant de la ruiner, pesez la bien, mais

pesez la à la balance de la croix, et vous trouverez qu'elle pèse autant que la vie d'un Dieu. Lorsque vous aurez vu un Dieu descendre du ciel en terre pour elle, pour elle naître pauvre dans une étable, pour elle passer de longues années dans un atelier, pour elle se condamner à tant de démarches, à tant de prédications, de jeûnes, de sueurs et de fatigues, jusqu'à mourir enfin sur une croix, aurez-vous encore le cœur de lui arracher une âme si précieuse, pour laquelle tant de serviteurs ont, à l'exemple de leur maître, versé tout leur sang et enduré d'immenses fatigues, afin de lui gagner le ciel? Pierre Gonzalez, de l'ordre de saint Dominique, tombait presque en défaillance, par suite de ses travaux pour le salut des âmes. Interrogé pourquoi il se donnait tant de peines : « Il me semble, répondit-il, aller par les rues en ramassant goutte à goutte le sang que Jésus-Christ y a versé, et le réunir sur sa croix. » Pierre Lefèvre, digne compagnon de saint Ignace, prêchait avec un tel zèle, qu'il semblait que chaque sermon allait être le dernier. Comme on lui demandait pourquoi : « Ah ! disait-il, c'est qu'il me semble entendre toujours mon sauveur me dire d'un ton suppliant : Pierre, donne-moi ton âme. » Et vous, scandaleux, suppôts de l'Antechrist, vous donnez facilement la mort à des âmes qui pèsent tant, qui coûtent tant à Jésus-Christ ? Vous osez combattre à front découvert les desseins miséricordieux de Dieu ? Il veut nous sauver, et vous voulez nous perdre ? Il veut nous exalter dans le ciel, et vous voulez nous précipiter dans l'enfer ? Vous ne savez donc pas, traîtres, le tort que vous faites à Dieu, aux âmes et à tout le paradis ?

IV. Je voudrais monter sur le haut de quelque tour,

et là, crier avec saint Grégoire, de manière à être entendu de tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Je leur dirais : prêtres, séculiers, princes, prélats, curés, gouverneurs, magistrats, pères et mères, maîtres; vous tous en un mot qui êtes placés au-dessus des autres, écoutez-moi bien : si le salut de votre âme vous est cher, avertissez tous ceux qui vous sont soumis; et si les avertissements ne suffisent pas, venez-en aux menaces, et même aux châtiments : avertissez-les d'arracher de leurs âmes tous les vices; et si vous ne pouvez l'obtenir, exigez au moins qu'ils ne les communiquent pas aux autres ; s'ils veulent se perdre eux-mêmes, qu'ils ne perdent pas du moins les autres : s'ils n'ont plus la crainte de Dieu, qu'ils gardent du moins celle des hommes. Pour parler plus clairement, ôtez les scandales, sinon vous rendrez compte de tant d'âmes qui se perdent. « Il faut les avertir, dit saint Grégoire, que s'ils ne craignent pas d'être méchants, ils rougissent au moins de paraître ce qu'ils sont. » Faites bien comprendre à ceux dont vous êtes chargés que scandaliser quelqu'un, en le faisant tomber dans le péché, c'est un des plus grands crimes que l'on puisse commettre, et qu'un pécheur scandaleux fait plus d'injure à Dieu que ceux qui ont mis notre Seigneur en croix. La chose est évidente. Mettez en présence, d'un côté un de ces juifs qui ont versé le sang du Christ, et de l'autre un pécheur scandaleux qui a fait tomber dans le péché une âme rachetée de ce sang. Qui a péché davantage, qui a fait plus d'injure à Dieu, du juif qui a versé ce sang précieux, ou du scandaleux qui a perdu une âme rachetée du sang de Jésus-Christ ? Que vous en semble ? Vous vous taisez ? Eh bien ! saint Bernard

va vous le dire : « Si le Christ a répandu son sang pour le salut des âmes, n'est-ce pas un péché plus grand de détourner de lui les âmes qu'il a rachetées, que de répandre son sang ? » Vous l'avez entendu, pécheurs scandaleux ; vous êtes pires que les juifs, oui, pires que les juifs.

V. Mais ce n'est pas encore assez : s'il est vrai, comme l'affirme saint Denis l'Aréopagite, que ce qu'il y a de plus divin dans les choses divines, c'est de coopérer au salut des âmes, il faut dire que de contribuer à leur perte est un péché diabolique. Bien plus, je dis que le scandaleux, qui, par ses mauvais exemples, par ses promesses, ses insultes, ses conseils, soit en tournant le bien en dérision, soit en rendant le mal agréable, arrache une âme du cœur de Jésus-Christ, non-seulement fait une action diabolique, mais qu'il fait encore l'office du diable lui-même ; c'est un véritable démon. Et ne croyez pas que ce soit là une exagération ; je ne fais que répéter ce qu'a dit l'Evangile, et loin de me repentir de l'avoir dit, je le dis de nouveau : oui, le scandaleux est un vrai démon. Si cette proposition vous blesse, vous devez être aussi blessés de ce que le Sauveur dit à saint Pierre, lorsque celui-ci voulut le dissuader de boire le calice amer de sa passion, ne pouvant souffrir que son cher maître s'humiliât jusqu'aux opprobres de la croix. Quelle fut la réponse du Sauveur ? Il se tourna vers son apôtre d'un air sévère et irrité, et l'appela du nom infâme de Satan : *Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale*. Comment, Seigneur, n'est-ce pas là ce Pierre à qui auparavant vous donniez le titre de bienheureux ? *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas.* Comment pouvez-vous donc l'appeler maintenant Satan ?

c'est qu'une ombre seule de scandale suffit pour faire un démon d'un bienheureux. Mais enfin l'action de Pierre ne fut pas un vrai scandale : ce qu'il disait lui était inspiré par l'amour qu'il portait à son cher maître. Peu importe ; il cherchait à le détourner d'un bien plus grand, voilà l'ombre d'un scandale : or c'en fut assez pour que le Sauveur le chassât de sa présence, dans les mêmes termes qu'il avait chassé Satan dans le désert, lorsqu'il lui dit : *Retire-toi, Satan.* Comment appellerons-nous donc ces pécheurs scandaleux, qui n'ont d'autre désir que d'envoyer des âmes en enfer, qui étudient nuit et jour les moyens de les perdre, non-seulement en les détournant du bien, mais encore en leur enseignant le mal, en le leur insinuant, en le leur représentant sous de belles couleurs, en leur disant, par exemple, que ce n'est pas un péché, qu'il suffira plus tard de s'en confesser, que l'homme est fragile, et qu'il ne peut toujours éviter le péché ; comment les appellerons-nous ? Des démons : c'est peu encore, car ils sont pires que les démons : *ils composent la synagogue de Satan* ; c'est par eux que se perpétue cette école qui, sans eux, disparaîtrait bientôt ici-bas. En effet, il n'est personne ici qui puisse dire que le diable lui ait apparu et lui ait enseigné le mal ; mais combien peuvent dire avec vérité : tel compagnon m'a appris à pécher ! Les pécheurs insinuent donc le mal plus efficacement que les démons eux-mêmes : savez-vous pourquoi ? Parce que ce sont des diables travestis. Si un loup pouvait se déguiser en chien, il serait aimé du troupeau, caressé par le berger, et bien vu de tous : il ne faut donc pas s'étonner si ce démon déguisé en homme est si bien accueilli quand il va dans cette mai-

son ; si cette jeune fille va joyeuse au devant de lui, et lui prend la main ; si la mère se plaint de la rareté de ses visites ; si le père l'invite à table comme un ami : c'est un démon, il est vrai, mais un démon déguisé en jeune homme ; on ne le connaît point ; et si on savait ce qu'il est, on le chasserait à coups de pierres. Comprenez-vous maintenant, scandaleux, le tort que vous faites à Dieu, en lui arrachant ces âmes qui lui sont plus chères que la prunelle de ses yeux ? *Qui vous touche, touche la prunelle de mon œil*, nous dit-il, par le prophète Zacharie. Non-seulement vous lui volez ses âmes, mais vous les lui enlevez pour les donner à Satan. Bien plus, vous fournissez des armes au prince des ténèbres, afin qu'il puisse ravager à son gré les épouses du Christ, et les réduire en captivité. N'est-ce pas là ce que vous faites, lorsque par des discours équivoques, des regards impurs, des signes et par mille autres choses, vous entraînez au péché cette jeune fille innocente ? Ne prêtez-vous pas de cette manière au démon votre langue, vos yeux, vos mains, afin qu'ils lui servent d'instrument pour damner les autres ? Les démons, nous dit Origène, cherchent des organes par les moyens desquels ils puissent produire des scandales. Lors donc que vous vous permettez dans les églises ces regards immodestes, vous portez le diable dans les yeux pour donner la mort aux âmes de Jésus-Christ. Mais que vous a-t-il fait ce Jésus, en quoi vous a-t-il offensé, pour que vous vous déclariez si ouvertement contre lui ? Si vous étiez idolâtres ou athées, pourriez-vous faire pis que vous ne faites ? Ah ! pécheurs, indignes du nom que vous portez, indignes du sang qui vous a rachetés, indignes du caractère sacré que vous avez reçu au bap-

tême, comment n'êtes-vous pas saisis d'horreur, en considérant l'injure que vous faites à Dieu, puisque vous allez jusqu'à vous faire les membres du démon, afin de perdre les âmes qui lui sont si chères. Quelle fureur, quelle frénésie ! Les saints n'ont-ils pas raison de vous appeler mandataires, ministres, bourreaux, enfants de Satan. *Vous avez le diable pour père, et vous voulez accomplir les désirs de votre père.*

VI. Le tort que vous faites à Dieu est bien grand sans doute ; mais celui que vous faites aux âmes en les lui arrachant est bien plus grand encore : et je ne puis trouver de paroles pour exprimer un tel excès ; de même que David ne pouvait trouver parmi les bêtes féroces aucun nom, aucune qualité pour vous désigner : aussi vous appelle-t-il, non comme les autres pécheurs, des vipères, des tigres ou des lions, mais des bêtes d'une espèce singulière, et des monstres sans égal : *une bête singulière l'a ravagée.* Comment ? vous savez que par votre mauvais exemple cette pauvre âme encourt la disgrâce de Dieu, et que par là elle tombe dans un abîme de maux, et vous continuez à pécher avec tant de publicité, et en portant à votre prochain un tel préjudice ? Vous l'invitez par des paroles, vous le provoquez par des présents, vous le contraignez même par les menaces et la violence à mal faire ? Vous ne croyez pas peut-être que le scandale soit si préjudiciable au prochain ? Eh bien ! l'expérience va vous le montrer, Voyez cette jeune fille, qui était autrefois un modèle de vertu, tant elle était modeste et portée à la piété, obéissante envers sa mère, attentive au travail, retirée et dévote à l'église : comment est-elle devenue la scandaleuse de tout le voisinage ? Qui en a été la cause ?

La langue empoisonnée de cette amie scandaleuse, qui, après l'avoir invitée au mal, l'a conduite aux bals, aux soirées, aux festins, et là lui a appris à se laisser courtiser, lui servant ainsi de maîtresse dans l'école du péché ; de sorte que cette malheureuse n'a plus de la jeune fille que le nom, et est devenue en réalité une furie de l'enfer. Ce jeune homme, qui semblait un ange, comment est-il devenu par ses égarements une cause de chagrin pour toute sa famille ? demandez-le à ce scandaleux qui l'a perverti. Que ne lui a-t-il pas dit, que ne lui a-t-il pas fait pour le mettre dans la voie de la perdition ? Pourquoi tant de confessions, tant de communions lui disait-il à chaque instant ? Ce n'est bon qu'à donner des scrupules. Voilà les machines infernales avec lesquelles il a renversé ce cœur innocent, qui est aujourd'hui livré à tous les vices. Essayez maintenant de réparer tant de maux. Les vieillards ont bien raison de dire avec larmes qu'autrefois on ne vivait pas ainsi, qu'on ne voyait pas tant de mauvaises gens, de fêtes et de soirées, tant de correspondances, de liaisons, de familiarités dangereuses : ils ne savent à quoi attribuer ce changement. Ce sont les pécheurs scandaleux qui sont la cause de tous ces désordres ; ce sont eux qui ont infecté le pays de leurs mauvais exemples. Si de nos jours on entend tant de murmures, de paroles impudentes et d'horribles blasphèmes, qui en est la cause ? Ce sont les scandaleux, qui les ont apportés des pays étrangers dans nos contrées. S'il se commet tant d'injustices, si tant de pauvres sont rebutés et condamnés à des larmes inutiles, qui a perverti les juges et les avocats ? Les scandaleux, qui tiennent dans les tribunaux école ouverte d'injustice.

Si l'on voit tant de vanités, tant de modes, de coutumes maudites ; si l'on voit lès femmes mises d'une manière si indécente, non-seulement chez elle et dans les rues, mais encore à l'église et jusqu'au confessionnal et à la sainte table, comme si elles allaient au théâtre, ces abus, qui les a introduits parmi nous, si ce n'est les pécheurs scandaleux, qui sont allés les chercher au-delà des monts parmi les hérétiques? Si de nos jours les mœurs sont si corrompues ; s'il n'y a plus ni pitié chez les époux, ni respect chez les jeunes gens, ni gravité chez les vieillards, ni révérence dans les églises, ni fidélité dans les contrats ; si tout s'en va en ruine et de mal en pis ; si le monde est *tout entier posé dans le mal ;* si la vie se passe tout entière en cabales, en ruses, en détours et en injustices, ces désordres, à qui les devons-nous? Aux scandaleux. Pourquoi? Parce que nous vivons tous d'exemples. Comme les singes, nous faisons ce que nous voyons faire aux autres, surtout lorsque ce qu'ils font est conforme à nos mauvaises inclinations, qui tendent toujours en bas. Et voilà pourquoi il suffit quelquefois d'un homme scandaleux, pour infecter non-seulement une ville, non-seulement une province, mais tout un pays; de même qu'un morceau de drap, que l'on garde par avarice ou par négligence, suffit pour répandre la peste en des royaumes entiers. C'est pour cela que le diable s'efforce de rendre publics tous nos crimes, et d'ajouter la malice du scandale à celle du péché, sachant bien que le péché, tant qu'il est secret, nuit seulement à celui qui l'a commis; tandis qu'une fois devenu public par le scandale, il nuit encore aux innocents, en leur ôtant la honte de mal faire, laquelle était peut-être

l'unique frein qui les maintenait dans l'innocence. Hélas ! à la vue de tant de dommages je ne puis m'empêcher de gémir avec notre divin Sauveur, et de m'écrier avec lui en pleurant : *Malheur au monde à cause des scandales ! Malheur au monde à cause des scandales !*

VII. Où est donc ce grand mal dont vous parlez ? répond le scandaleux. Si mon péché a produit tous ces effets, ça été contre mon intention. J'ai cherché, il est vrai, à me satisfaire par le moyen de telle ou telle personne : quel grand mal y a-t-il donc à cela ? — Caïn aussi, quand il tua Abel, n'eut d'autre intention que de tuer son frère : et cependant, voyez comme l'Ecriture parle de son crime . *La voix des sangs de ton frère crie vers moi,* et demande à mon tribunal vengeance contre toi. Quelle est cette façon de parler? Il n'y avait que le sang d'Abel de répandu : pourquoi donc Dieu dit-il que plusieurs sangs crient vengeance contre Caïn ? *Vox sanguinum.* Le texte chaldaïque nous explique ce mystère : *La voix des sangs, c'est-à-dire la voix des générations qui devaient naître de ton frère, crie vers moi.* Si Caïn n'avait pas tué Abel, celui-ci aurait donné naissance à autant de générations qu'il en naquit d'Adam : et les sangs de tous ceux qui devaient naître d'Abel demandent vengeance à Dieu contre Caïn : de sorte que l'homicide commis par celui-ci, quoiqu'il fût seul, à la première vue, fut, à le bien considérer, comme un carnage exercé sur la moitié du genre humain ; puisque la mort d'Abel priva de la vie tous ceux qui devaient naître de lui jusqu'à ce jour. Pécheur scandaleux, toi qui vas disant : quel grand mal ai-je donc fait ? en séduisant cette pauvre jeune fille, en entraînant au mal ce pauvre jeune homme, tu crois n'avoir commis qu'un

seul péché, et n'avoir perverti qu'une seule âme? Mais sache que dans cette âme tu as étouffé tout le bien qu'elle aurait fait, et celui qu'elle aurait fait faire. Tu as semé en elle tout le mal qu'elle fera, et celui dont elle sera la cause. Cette âme que tu as séduite en séduira d'autres à son tour : détournée de la bonne voie, elle en détournera d'autres ; perdue par toi, elle perdra les autres ; induite au péché, elle fera pécher une multitude d'autres âmes. En un mot, tu sembles n'avoir commis qu'un seul péché ; mais les conséquences de ce péché sont une source de péchés presqu'infinis : car ils se multiplieront dans une foule d'autres personnes, se continueront à travers les siècles, et se propageront peut-être jusqu'à la fin du monde dans une suite innombrable de générations. Qui peut comprendre les dommages immenses dont le pécheur scandaleux est la cause, puisqu'il nuit, non-seulement aux vivants, mais encore à ceux qui ne sont pas nés? Il vit encore après sa mort, pour continuer à pécher. Qu'en dites-vous, mes frères? Que peut-on dire dire davantage de la perversité des scandaleux? Réjouissez-vous, malheureux, vous qui faites avec tant de zèle les affaires du démon pendant votre vie : vous les ferez encore après la mort. Vous pourrirez dans la terre, vous serez impeccables en enfer : mais vous continuerez de pécher dans ceux que vous aurez entraînés au mal, et leurs fautes seront aussi les vôtres, puisque c'est vous qui en aurez été la cause. Vous serez morts, mais vos scandales ne mourront pas ; ils vivront de siècle en siècle ; et tous ceux qui pécheront à cause de vous paieront en quelque sorte l'intérêt de leurs péchés. Réjouissez-vous, vous dis-je, et comprenez bien

que le scandale est un péché qui ne meurt jamais. « Les péchés ne vieillissent et ne meurent jamais, dit saint Cyprien ; et quand on a cessé de les commettre, ils restent comme exemples pernicieux. » Vous serez avec les démons, vous brûlerez en enfer et vous continuerez à y entraîner les âmes. Oh ! quelle sera leur fureur quand elles vous y rencontreront ! quel bruit, quel tumulte feront autour de vous tant d'âmes que vous aurez perdues !

VIII. Mais vous n'avez pas besoin d'attendre si longtemps. Ecoutez dès ici-bas, les cris de tant d'innocents qui demandent vengeance contre vous au tribunal de Dieu. *Les âmes de ceux qui ont été tués crient : Vengez Seigneur, vengez le sang qui a été répandu.* Combien de pauvres jeunes gens crient vers Dieu : Seigneur, vous le savez, j'étais innocent : c'est celui-ci qui m'a perdu : sans lui je n'aurais pas péché. Et lorsqu'après avoir péché j'allais me relever et me confesser, touché par tel ou tel sermon, cet autre est venu tourner en ridicule devant moi le sermon et le prédicateur, et m'a rendu plus mauvais encore. Oh ! vengeance, Seigneur, vengeance ! J'étais une pauvre jeune fille, orpheline, abandonnée de tout le monde. Ce misérable est venu m'offrir de l'argent, des habits, en me promettant qu'il ne m'abandonnerait jamais, et j'ai fini par croire à ses paroles trompeuses ; vengeance, Seigneur, vengeance. — Vengeance ! crie cette pauvre servante que sa maîtresse a trompée. Vengeance ! crie ce fils, cette fille qui ont appris de vous ces blasphèmes, ces paroles ou ces actions impures, qui ont été comme les premiers germes de leur malice. Vengeance ! crient ces contrats usuraires que vous avez conseillés ou ménagés, et qui

ont ruiné cette maison. Vengeance ! crient ces faux rapports semés par vous et qui divisent ces familles. Vengeance ! crient ces romans, ces livres impurs que vous avez prêtés à cette pauvre jeune fille, et qui ont empoisonné son âme. Dieu seul sait le mal que vous lui avez fait et que vous lui ferez encore. Vengeance ! crient ces chansons obscènes que vous avez chantées de nuit et de jour dans les rues, dans les maisons, dans vos réunions, dans vos sérénades. Vengeance ! crient ces peintures indécentes, toutes ces Vénus peintes avec les charbons de Lucifer, et que vous exposez dans ce salon, dans cette villa, ces peintures qui méritent d'être jetés au feu avec les peintres qui les ont faites et les maîtres qui les gardent, tant est grand le nombre des âmes qu'elles ont infectées du poison de leurs impures couleurs. Vengeance ! crient ces veillées, ces danses, ces liaisons, ces comédies, ces conversations si libres, qui ressemblent plutôt à une prostitution qu'à un divertissement raisonnable, où tant d'âmes trouvent leur perte, où Dieu est tant offensé. Vengeance enfin ! crient ces propos d'athée... A quoi bon l'enfer et l'éternité ? A quoi bon tant de sermons? Ah ! ces paroles ne tombent pas à terre : c'est à cause de vous, scandaleux, que le pays est bouleversé ! c'est à cause de vous qu'on néglige les sacrements, qu'on profane les églises, qu'on méprise les prêtres, et que la piété disparaît. Vengez, Seigneur, vengez le sang qui a été répandu, crient tous ces excès. Que dites-vous, mes frères? Croyez-vous que ces voix terribles ne seront pas entendues au tribunal de Dieu ? Croyez-vous que ces pécheurs indignes trouveront miséricorde auprès de lui, qu'ils trouveront des intercesseurs et des avocats ? Non, mes frères, non : pour ces

traîtres qui ont perdu les autres, qui ont livré le sang de Jésus-Christ, il ne se trouvera pas un seul saint qui ouvre la bouche en leur faveur au tribunal de Dieu. Je dirai donc, les larmes aux yeux, avec saint Chrysostôme. « Il eût mieux valu pour eux, pour vous et pour les autres qu'ils ne fussent jamais nés. »

IX. Que dirai-je de plus? cessons nos imprécations, car je sens que mon zèle m'emporte trop loin. Dieu vous supporte encore, pécheurs scandaleux; et je voudrais votre perte? Non, mes bien aimés, non : c'est la ruine de vos scandales, et non celle de vos âmes que je désire. Je me prosterne à vos pieds, et je vous supplie, je vous conjure, plus encore avec mes larmes qu'avec la voix, de rentrer en vous-mêmes. Ah! pourquoi mon zèle ne met-il pas aujourd'hui des paroles de feu sur mes lèvres, pour vous porter tous à prendre une généreuse résolution? Je m'adresse à vous d'abord, jeunes gens, vous qui venez à l'église plutôt pour y surprendre les âmes, et y offrir des victimes au démon, que pour assister au divin sacrifice; vous qui dictez à vos compagnons des leçons infernales. Quel mal vous a donc fait mon Sauveur crucifié, pour que vous leviez, avec tant de violence, l'étendard de la révolte contre lui? Souvenez-vous donc que vous êtes chrétiens, et ne déshonorez pas plus longtemps un si beau nom par une vie d'athée. Laissez là ces habitudes criminelles, mettez un frein à votre langue, source de tant de scandales. Et vous, femmes, ah! si vous saviez le danger auquel vous exposez tant de pauvres âmes avec ces parures, ces gazes qui vous couvrent et vous montrent à la fois, comme les nuages couvrent le soleil, afin, qu'on le regarde plus facilement... si vous le saviez, je suis certain que vous éprou-

veriez au fond du cœur plus de remords de toutes ces vanités criminelles. Vous prétendez avoir en cela une bonne intention. Mais comment cela est-il possible, sachant le mal que vous faites en vous parant de telle sorte, qu'on ne peut vous regarder sans être tenté ? Vous ne craignez donc pas la colère de Dieu ? Ne venez pas me dire que vous n'avez aucune mauvaise intention et que pour ce qui vous concerne, vous n'avez rien à vous reprocher. Un père qui voit son fils blessé mortellement n'est pas seulement enflammé de colère contre l'assassin : mais prenant l'épée qui a percé son fils, et la regardant avec indignation, il la brise en plusieurs morceaux : et pourtant elle est innocente. Eh bien ! vous êtes autant d'épées qui transpercent les âmes, selon cette parole de Tertullien : « Il a péri, et tu as été le glaive qui l'a frappé. » Vous ne craignez donc pas que Dieu vous extermine, à la vue de ses enfans que vous avez perdus ? Vous ne craignez pas, en vous faisant adorer comme autant d'idoles, d'attirer sur vous son éternelle malédiction ? « Maudite l'idole fragile, à qui on donne le nom de Dieu ! » Couvrez ces nudités scandaleuses, modérez cette vanité, ce faste inconvenant, si vous voulez échapper à ces châtiments terribles. Pères et mères, maîtres, chefs de maison, c'est à vous de donner le bon exemple à tous ceux qui vous sont soumis. Qu'arriverait-il, si au lieu de les corriger et de veiller sur eux, vous étiez une pierre d'achoppement pour ces pauvres âmes que Dieu vous a confiées ? Réfléchissez au fardeau dont il vous a chargé, et commencez dès aujourd'hui à mettre la réforme dans vos maisons et dans vos familles. Si mes paroles ne font aucune impression sur vous, pécheurs scandaleux, accordez-moi du moins cette dernière chose : si vous vou-

lez plaire au démon et l'obliger, faites-le : mais pourquoi ne pas vous contenter de lui donner votre âme ? Pourquoi tant travailler à multiplier le nombre de ses partisans? Si vous voulez vous damner, damnez-vous, mais damnez-vous seuls. Pourquoi entraîner tant d'autres avec vous? Pourquoi voulez-vous aller en enfer avec tant de pompe et une suite si nombreuse? Si vous voulez pécher, péchez; mais du moins péchez seuls. N'est-ce pas assez pour vous de pécher pendant votre vie? Et vous voulez continuer encore de pécher après votre mort? N'avez-vous pas à cœur l'injure que vous faites à Dieu, et le grand tort que vous faites au prochain? Vous voulez donc le châtiment. Eh bien ! vous l'aurez.

SECONDE PARTIE.

X. Lorsque sainte Françoise de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, était âgée de cinq ans, un hérétique lui offrit des bonbons : elle les prit et courut aussitôt les jeter au feu : puis les montrant à celui qui les lui avait donnés, d'un air courroucé et charmant à la fois : C'est ainsi, lui dit-elle, que les hérétiques seront jetés dans les feux éternels. Ames innocentes, où êtes-vous? Je voudrais voir en vous une indignation semblable, lorsqu'un pécheur scandaleux s'approche de vous pour vous caresser, et essaie, sous prétexte de courtoisie, de vous ravir votre innocence. Adressez-vous à lui avec une sainte colère, et montrez-lui le feu éternel qui l'attend en enfer. Mais l'enfer n'a pas de supplices assez grands pour le péché de scandale. Si quelque misérable laisse tomber par malice une étincelle dans une poudrière, et livre ainsi aux flammes la moitié d'une ville, il est, de l'avis de tous, responsable de tout le dommage qui est résulté de son crime, des maisons brûlées, des meubles dévastés, des marchandises consumées, de la mort de tant d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont péri dans les flammes ou qui ont été écrasés sous les ruines. Comment donc ce malheureux pourra-t-il satisfaire à une justice si rigoureuse? Penses-tu, scandaleux, que la justice de Dieu soit moins sévère que celle des hommes?

Cette parole que tu as laissé échapper dans cette conversation joyeuse, dans cette veillée, cette parole a été une étincelle, une flamme ardente qui a embrasé le cœur de cette pauvre jeune fille, qui était déjà tentée, mais qui, avec l'aide de la grâce, se faisait violence et résistait. En t'entendant dire que nous sommes faibles, et qu'il y a certains péchés dont personne n'est exempt, elle s'est sentie vaincue, et Dieu sait tout le mal qu'elle a fait, qu'elle fait encore, qu'elle fera plus tard, et qu'elle fera faire : Dieu sait combien d'âmes elle perdra : car partout où elle passe, elle met le feu, et elle a allumé dans tout le pays un tel incendie, qu'on ne peut calculer le nombre d'âmes qu'elle a perdues et qu'elle perdra encore. Quel châtiment mérite donc un si grand péché, si injurieux à Dieu, si préjudiciable au prochain? Quel châtiment mériterait, dites-moi, celui qui mettrait le feu à une église, et la réduirait en cendres? Saint Paul nous le dit : « *Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra.* » Il mériterait d'être brûlé vif. Eh bien! n'est-il pas vrai qu'une âme baptisée est le temple vivant de Dieu? « *Ne savez-vous pas*, dit saint Paul, *que vous êtes le temple de Dieu?* » Quel châtiment mérite donc celui qui a ruiné autant de temples vivants du Seigneur qu'il a perdu d'âmes? Ce qu'il mérite, c'est le feu, non le feu d'ici-bas, mais le feu de l'enfer. C'est encore trop peu : il y aura dans l'enfer un feu particulier pour les scandaleux, et ils y souffriront autant d'enfers qu'ils ont perdu d'âmes.

XI. Cette proposition vous étonne peut-être; mais c'est à tort. Souvenez-vous que le péché du scandaleux est un péché qui ne meurt jamais, et qui est la source d'une infinité d'autres : il mérite donc un châtiment fécond en châtiments infinis. C'est une maxime en théolo-

gie, et prouvée par les Ecritures, que celui qui par ses bons ou mauvais exemples est la cause de quelqu'œuvre bonne ou mauvaise, en ressent les effets même après la mort, par une augmentation de gloire ou de peine accidentelle. C'est ce qu'éprouvent aujourd'hui Luther, Calvin, Henri VIII, qui paient à la justice divine tous les crimes, toutes les révoltes contre l'Eglise qui se commettent journellement à cause d'eux en Allemagne, en Angleterre et dans les autres royaumes. Quels châtiments pleuvent sans cesse sur eux, et continueront à pleuvoir, en ajoutant toujours davantage aux supplices qu'ils souffrent déjà, tant que les peuples qu'ils ont perdus continueront à marcher dans les voies où ils les ont engagés ! S'il en est ainsi, je vous attends au tribunal de Dieu, pécheurs scandaleux : vous y trouverez tous les péchés que vous avez commis, tous ceux que vous avez fait commettre, tous ceux qui se feront à cause de vous après votre mort. La justice divine vous les mettra tous sous les yeux; il faudra que vous lui en rendiez compte, et que vous souffriez, à cause d'eux, des châtiments horribles, qui augmenteront toujours davantage, tant qu'il y aura encore dans le monde des restes et des effets de vos péchés. Hélas! que d'enfers pour vous dans un seul enfer ! « Les damnés, dit saint Augustin, souffriront éternellement pour tous ceux qu'ils auront portés au mal par leurs mauvais exemples. » Que faut-il donc faire de ces pécheurs si pernicieux au public et si odieux au Seigneur? Il faut obéir au saint Evangile, qui n'attend pas à les condamner après leur mort, mais qui fulmine dès cette vie contre eux une sentence terrible. Que dit donc l'Evangile? « *Celui qui aura scandalisé un de ces petits qui croit en moi, il est bon pour lui qu'on lui attache au cou une meule de*

moulin, et qu'on le jette au fond de la mer. » Oh ! que cette sentence est juste ! Pourquoi n'a-t-il pas été plongé au fond de la mer, ce père criminel, avant d'avoir perdu tant de pauvres enfants que ses mauvais exemples ont rendus libertins, blasphémateurs, joueurs, impies ? Pourquoi n'a-t-elle pas été plongée au fond de la mer, cette mère coupable, avant de ruiner tant de pauvres filles par l'exemple contagieux de sa vanité, de son luxe, de ses médisances ? Pourquoi n'ont-ils pas été jetés au fond de la mer, ces poètes licencieux, ces peintres obscènes, ces acteurs dissolus, ces cantatrices immodestes, ces profanateurs publics des bonnes mœurs, qui mettant de côté toute pudeur ont ravagé tant de belles âmes, et de ces étoiles du ciel ont fait des tisons d'enfer ? Ah ! ç'aurait été bien avantageux pour eux, car ils souffriraient moins en enfer, et ces pauvres créatures béniraient Dieu dans le ciel Mais que faire ? Le mal est fait : quel remède ? Le remède, le voici. Pénitence, mes frères, pénitence, pénitence ? Et encore, toute pénitence ne suffit pas : mais si le péché a été public, la pénitence doit l'être aussi, et vous devez édifier par vos bons exemples tout ce que vous avez détruit par vos scandales. Pour vos péchés particuliers c'est assez des larmes d'un cœur contrit, des jeûnes et des cilices : mais pour les péchés publics, il faut une pénitence publique, une rétractation publique. Pourquoi tant de respect humain ? Pourquoi chercher les églises les plus retirées et les lieux les plus solitaires ? Laissez-les aux innocents ; mais pour vous, scandaleux, qui n'avez pas eu honte de mal faire, vous ne devez pas avoir honte de faire le bien. Vous avez volé à Dieu par vos péchés publics les âmes qui lui appartenaient ; il faut que vous les lui rendiez par un repentir public aussi. Ce remède est

difficile, je le sais, et il s'emploie rarement; et voilà pourquoi je crains tant pour votrè salut.

XII. Mais à l'article de la mort, lorsqu'on n'a plus le temps de réparer, par le bon exemple, les scandales qu'on a donnés, ne suffira-t-il pas du moins de les rétracter en les regrettant? Je ne vous dis pas de vous décourager, mais je vous dis de craindre. Craignez, mes frères, craignez ; et si vous voulez voir de quelle terreur est assailli, au moment de la mort, le pécheur scandaleux, venez avec moi au lit de l'archidiacre Béranger, qui avait été, non-seulement hérétique, mais encore hérésiarque et chef des Sacramentaires, et qui est devenu un modèle de pénitence, après avoir abjuré ses erreurs. Il va rendre le dernier soupir, déjà il tient à la main le cierge des agonisants. Encouragé par le prêtre qui l'assistait à se confier en la miséricorde divine : « Hélas! répondit-il en soupirant, avec le peu de voix qui lui restait; j'ai confiance, mais je crains en même temps. » Puis, il explique avec larmes la cause de ses terreurs. « Je vais paraître tout à l'heure devant le tribunal de Dieu : j'espère qu'il me pardonnera les péchés que j'ai commis ; mais je crains qu'il ne me pardonne pas ceux que j'ai fait commettre aux autres; je crains d'être damné, parce que je ne sais comment les réparer. » Remarquez bien ces paroles; je crains d'être damné parce que je ne sais comment les réparer. Béranger craignait pour lui, et moi je crains pour vous, pécheurs scandaleux. Comment réparer tant de dommages causés à tant de pauvres âmes que vous avez perdues? Craignez, mes frères, craignez que ces âmes séduites par vous ne vous attendent en enfer pour se venger contre vous, comme elles le firent contre un malheureux prêtre, à qui le caractère sacré

dont il était revêtu n'avait servi qu'à le rendre plus sacrilége. Frappé par la mort dans l'état de péché mortel, le voici aux portes de l'abîme : les âmes qu'il avait perdues sortent de cette caverne ténébreuse, des pierres embrasées à la main, et les lançant contre lui : « Viens maudit, lui crient-elles transportées de fureur, viens payer par des supplices éternels les châtiments que nous souffrons à cause de toi. Toi qui devais nous diriger dans les voies du salut, tu nous as entraînées par tes mauvais exemples dans cette prison éternelle. Sois maudit pour ne nous avoir pas averties et instruites comme tu le devais. Sois maudit pour nous avoir séduites. Viens, viens, le temps est venu de nous venger. » Le malheureux essaie d'échapper aux pierres qu'on lui jette : mais ces âmes s'acharnent à sa poursuite, et le contraignent de se précipiter dans un puits profond, non d'eau mais de feu, pour y être éternellement enseveli. Craignez, craignez, vous dis-je, qu'il ne vous arrive la même chose. — Il ne vous reste donc plus, me direz-vous, qu'à nous jeter dans un abîme de désespoir. Non, mes frères, non ; je veux la ruine de vos scandales et non celle de vos âmes : je veux que vous craigniez, mais non que vous désespériez ; et poûr animer votre confiance, venez tous aux pieds de ce crucifix. Heureux, mille fois heureux celui qui n'a jamais scandalisé son prochain ni en paroles ni en actions ! Mais que celui qui a scandalisé ses frères ne verse pas seulement des larmes amères ; qu'il prenne encore une résolution généreuse : et pour le faire avec toute la ferveur possible, jetons les yeux sur Salomon, le plus sage de tous les rois. Son salut est bien douteux : pour moi je sais que la miséricorde de Dieu est infinie ; je sais que saint Jérôme, saint Isidore,

saint Cyrille, saint Epiphane et beaucoup d'autres croient qu'il est sauvé, parce que s'il scandalisa son peuple par ses crimes, il répara par une pénitence publique les scandales qu'il avait donnés. Mais quelle pénitence! Le voyez-vous déposant le sceptre, la couronne et le manteau royal, sortir de son palais, nu jusqu'à la ceinture, comme les malfaiteurs qu'on conduit au supplice. Toute la cour le suit, désolée et fondant en larmes : tous les habitants de Jérusalem pleurent à ce spectacle si attendrissant. Salomon, les yeux baissés, le visage pâle, se fait conduire cinq fois à pas lents par la ville, avec cinq verges à la main, après quoi il se rend au temple. Là, remettant quatre de ces verges à quatre docteurs de la loi, il leur ordonne de le frapper des pieds à la tête. « Frappez, leur dit-il, frappez, sans respect pour un prince qui n'a pas respecté Dieu. Que mes sujets voient leur roi puni après avoir péché; et si je les ai scandalisés par mes crimes, je veux les édifier par mes châtiments. » Mais comme ces docteurs, arrêtés par le respect pour la majesté royale, n'osaient ensanglanter leurs mains du sang de leur souverain, Salomon, transporté d'une sainte colère contre soi-même, se flagelle et se met le corps en sang, pendant que la cour et tous les assistants fondaient en larmes à ce lamentable spectacle. Puis, abdiquant l'empire, il continue à vivre en pénitent, cessant en même temps d'être roi, pécheur et scandaleux. Qui parmi nous sera le premier à imiter un si bel exemple? Savez-vous qui? C'est moi; car je suis le pécheur le plus scandaleux de tous ceux qui sont ici. Laissez-moi donc me mettre cette chaîne au cou, me dépouiller les épaules, et vous supplier d'exercer envers moi cet acte de charité. Vous vous serez aperçus que ces jours der-

niers je me suis donné la discipline avec trop de délicatesse. Qu'un de vous vienne me la donner lui-même ce matin ; la voici, prenez-la, frappez-moi sans miséricorde. Ne respectez plus un pécheur qui n'a pas respecté Dieu, venez, venez. Eh quoi ! personne ne se présente. Ah ! je le comprends : aucun de vous ne veut se souiller les mains avec le sang d'un pécheur aussi criminel que moi : je prierai donc notre Seigneur de m'envoyer un démon de l'enfer, afin qu'il déchire ma chair avec une discipline de feu. Si je ne mérite pas qu'il m'accorde cette faveur, je veux, du moins, avec ce peu de vie qui me reste, satisfaire à la justice divine pour tant de scandales que j'ai commis : et si j'ai versé le sang de Jésus-Christ en perdant tant d'âmes, ne m'empêchez pas de donner sang pour sang. Pécheurs scandaleux, où êtes-vous? Si vous n'avez pas le courage de donner du sang, donnez du moins des larmes : des larmes, jeunes gens, pour tant de propos obscènes et de paroles indignes ; des larmes, femmes vaines et frivoles, pour ces nudités scandaleuses ; des larmes pour avoir empoisonné tant d'innocents ; des larmes, pères, mères, maîtres et maîtresses, des larmes, pour avoir ruiné tant d'âmes qui vous étaient confiées ; des larmes, prêtres du Seigneur pour n'avoir pas averti, corrigé les peuples dont vous étiez chargés ; des larmes, mes frères, des larmes d'un vrai repentir : mais ce n'est pas assez de vos larmes, il faut que vous ayez le courage d'imiter Salomon, et de vous flageller en présence de tout le peuple. Vous devriez tous vous mettre une corde au cou, et vous demander pardon mutuellement de tant de scandales que vous vous êtes donnés. Frappez-vous du moins la poitrine, et vous tournant les uns vers les autres, demandez-vous pardon en disant : pardon, mes

frères, pardon, mes sœurs. Oui, puisque vos péchés ont été publics, votre pénitence doit l'être aussi. Que ces membres qui ont servi au démon pour perdre votre prochain servent à l'édifier ; les yeux en pleurant, les mains en vous frappant la poitrine à la vue de tous, et la voix en demandant pardon à Jésus-Christ. Elevez donc tous la voix et dites : pardon, mon Jésus, pardon. Mais pour que tout le fruit de ce sermon ne consiste pas en quelques larmes seulement, essuyez vos pleurs, et considérez le vrai modèle de la pénitence, que je veux présenter ici à tous ceux qui ont été une pierre d'achoppement pour leur prochain, afin que l'effet de cette instruction soit durable. Voici comment fut convertie sainte Pélagie au milieu de sa vie criminelle. Un jeune homme tomba mort sous ses yeux, au moment où il entrait chez elle afin de pécher. Frappée à cette vue, et consternée par cet événement, elle éclate en sanglots, confesse avec douleur tous les scandales qu'elle a donnés ; puis, par une inspiration divine, elle coupe un bras à ce jeune homme mort en sa présence, l'emporte avec elle dans un désert, le suspend à une petite cellule qu'elle s'était faite, et le regarde tous les jours avec larmes en se disant : Pélagie, une âme brûle à cause de toi en enfer. Se frappant alors la poitrine, elle demandait pardon à Dieu, et continua ainsi tout le reste de sa vie à faire pénitence. Voilà, pécheurs scandaleux, un vrai modèle de pénitence : pleurez d'abord, car votre péché est énorme. Vous avez commencé à pleurer aujourd'hui ; mais vos pleurs ne devraient jamais finir, parce que votre péché est un péché qui ne mourra jamais. Il ne suffit pas de pleurer, il faut encore confesser les péchés de scandale. Vous en êtes-vous jamais accusés? Vous vous êtes bien accu-

sés des péchés que vous avez commis vous-mêmes ; mais ceux que vous avez fait commettre aux autres, y avez-vous même pensé ? Allez donc vous jeter promptement aux pieds d'un confesseur instruit qui vous aide à faire une bonne confession générale, et qui délivre votre âme des liens du péché. Mais cela ne suffit pas encore. Ce n'est pas assez pour celui qui a volé de se confesser; il faut encore qu'il restitue. Vous avez volé des âmes à Dieu, il faut les lui rendre. Celui qui a scandalisé son prochain par ses mauvais conseils, ses mauvais exemples, par des paroles indignes, doit chercher à l'édifier par de saints discours, de bons exemples et de pieux conseils. Voilà tout le fruit du carême. C'est de là que dépend le bien public et particulier de ce peuple. Faisons donc pour cela une sainte ligue, prêtres du Seigneur, magistrats, pères, mères, maîtres, chefs de maison : engageons-nous d'abord à ne jamais scandaliser ceux qui nous sont soumis, et de plus à surveiller, à corriger, et à avertir quiconque, non content de damner son âme, veut encore damner celles des autres. Veillez, mes frères, corrigez, châtiez : vous réparerez ainsi l'injure que vous avez faite à Dieu, et le préjudice que vous avez porté au prochain, et vous échapperez au châtiment terrible que mérite un si grand péché.

SERMON POUR LE JEUDI

APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'AVARICE.

Le riche mourut et fut enseveli en enfer.
(Evangile selon saint Luc, C. 16. V. 22.)

I. L'Evangile nous présente aujourd'hui deux spectacles aussi opposés que dignes d'admiration : d'un côté un pauvre couvert de plaies, accablé de fatigues et de misères, qui est glorifié dans le ciel : *Or il arriva qu'un mendiant mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.* D'un autre côté un riche, qui, vêtu avec luxe, servi avec faste, altier et gonflé d'orgueil, et enseveli dans l'enfer : *Mais le riche mourut et fut enseveli dans l'enfer.* Un pauvre qui, après avoir beaucoup pleuré, est inondé de joie et emporté dans le ciel par les anges : un riche qui, chargé de chaînes et couvert d'ignominie, est entraîné en enfer par les démons ; un pauvre joyeux qui entre dans le séjour de la béatitude, un riche en proie au désespoir tombant

dans un abîme de flammes. Que les pauvres cependant ne s'enorgueillissent pas à cette vue. et que les riches ne désespèrent pas, comme si tous les riches étaient réprouvés et tous les pauvres sauvés. Oh non ! il y a aussi un paradis pour les riches, comme il y a un enfer pour les pauvres. Le riche qui est condamné par l'Evangile ne s'est pas damné précisément parce qu'il était riche : car s'il était vêtu de soie et d'écarlate, il le pouvait faire sans pécher, puisque sa condition l'exigeait ; s'il a donné des repas somptueux, il n'y a point encore là de péché : son état le lui permettait ; s'il a eu un grand nombre de serviteurs, les convenances le demandaient. Pourquoi s'est-il donc damné ? Regardez à la porte de son palais, et vous y verrez le pauvre Lazare, infirme, couvert de plaies, et demandant les miettes de pain qui tombaient de sa table. Le riche le sait, et son cœur n'est pas ému. Ses serviteurs entendent les plaintes du pauvre, mais il leur est défendu de lui donner : *Et nemo illi dabat.* Voilà pourquoi il s'est damné : c'est parce qu'il a été un riche avare, parce qu'il a été dur, tenace et cruel à l'égard des pauvres. C'est pour cela qu'il a été enseveli en enfer. Maudite avarice ! qui remplit le monde de péchés, le cœur d'angoisses et l'enfer de damnés, de sorte que nous pouvons dire avec vérité qu'elle est un enfer composé de trois enfers ; et c'est ce que je veux vous montrer aujourd'hui, pour exciter en vos cœurs une horreur salutaire contre un vice si odieux. L'avarice porte avec soi un enfer de péchés et de sollicitudes pendant la vie, un enfer de remords et d'angoisses à la mort, un enfer de peines et de supplices pendant toute l'éternité ! tels sont les trois points de ce discours que je recom-

mande à votre attention. Et quoiqu'il n'y ait point de rédemption en enfer, je compte cependant vous enseigner dans ma seconde partie un moyen facile d'échapper à ce triple enfer.

II. Un riche avare étant mort à Padoue, on chercha quelqu'un qui voulût bien se charger de faire son oraison funèbre, et beaucoup ayant refusé cette tâche, notre glorieux saint Antoine de Padoue l'accepta. Le cadavre était placé sur un superbe catafalque ; les murs de l'église étaient tendus de noir : partout brûlaient des lumières qui, à mesure qu'elles s'éteignaient, semblaient pleurer la mort du défunt ; les amis de celui-ci entouraient le corps, et tout le peuple attendait avec une curieuse anxiété le discours. Le saint monte en chaire, le visage pâle : il jette autour de lui un regard d'épouvante : puis arrêtant les yeux sur le corps du défunt, soit qu'il parlât en apôtre, soit qu'il parlât en prophète, éclairé par une lumière supérieure, il s'écria d'une voix terrible : *Le riche mourut et il fut enseveli en enfer*. L'assemblée crut que c'était là le texte du discours ; mais ce fut le discours tout entier : car le Saint ayant fait une inclination profonde descendit de la chaire sans rien dire de plus. Je voudrais en faire autant aujourd'hui, pour vous faire comprendre les fureurs qui agitent le cœur d'un riche avare pendant la vie, les remords qui le déchirent à la mort, et les supplices éternels qui l'attendent en enfer. Il me suffirait de crier ici avec un zèle apostolique : *Le riche mourut et il fut enseveli en enfer*. Ceci devrait suffire pour vous faire comprendre que l'avarice porte avec soi plusieurs enfers. Trouverez-vous un avare qui ait la conscience tranquille, qui ne soit agité par des scrupules, des inquié-

études, des amertumes et des fureurs qui lui font souffrir un enfer anticipé? Il n'est pas seulement injuste, selon cette parole de saint Jérôme : « Tout riche est injuste ou héritier d'un homme injuste ; » mais il est plongé dans un abîme d'iniquités. C'est un oracle de l'Esprit-Saint, vérifié par l'expérience de tous les siècles, que tout homme qui se donne à l'avarice, qui veut s'enrichir, devenir grand et se faire une place dans le monde, tombera dans les pièges du démon, et dans les filets de mille désirs non-seulement inutiles mais encore pernicieux, qui le précipiteront dans la damnation éternelle : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum.*

III. Pour bien comprendre qu'un riche avare éprouve pendant la vie un enfer de sollicitudes, de dégoûts et d'angoisses, qui le plongent dans un abîme de fautes, il suffit que chacun de vous prête l'oreille à cet oracle de l'Esprit-Saint dans l'ecclésiastique : *Il n'y a rien de plus criminel que l'avare.* Cette parole vous étonne ? Que l'avarice soit un grand péché, dites-vous, c'est vrai ; mais que ce soit le plus grand de tous les péchés, c'est là une exagération. — Attendez, mes frères, si vous ne croyez pas à la vérité de cette parole, permettez-moi de faire le procès de l'avarice, vous jugerez ensuite vous-mêmes. Avarice, qui es-tu ? comment et quand as-tu paru dans le monde? Avec quel artifice y as-tu pénétré, pour l'infecter tout entier? — J'ai pris naissance, répond-elle, vingt cinq ans environ après Adam. Lorsque Caïn devait offrir à Dieu les fruits de la terre, je lui resserrai le cœur, et fit en sorte qu'il présentât à son créateur ce qu'il avait de moins bon, en gardant

pour lui le meilleur : je n'ai rien fait autre chose. — Tu n'as rien fait autre chose ? Et le refus que Dieu fit de recevoir cette offrande sordide ? Et l'envie qui naquit dans le cœur de Caïn ? Et la dissimulation avec laquelle il conduisit dans la campagne l'innocent Abel son frère? Et la fureur avec laquelle il le tua ? Et le désespoir auquel il se livra, outrageant la miséricorde de Dieu ? Ne fut-ce-pas là autant de rejetons de ta racine impure ? Malheureuse, c'est à toi que nous devons le premier homicide et la première apparition de la mort sur cette terre. Le premier traître qui viola les liens du sang, la piété, la fidélité ; le premier homme qui se livra au désespoir, s'enfonçant dans les bois comme une bête féroce; le premier né de tous les damnés, qui commença à peupler l'enfer fut un disciple formé à ton école. Ah ! si l'Apôtre eût vécu alors, il aurait marqué ton front de ce signe d'ignominie, et aurait dit déjà de toi : *La cupiditéest laracine de tous les maux*. Regardez cette mère de tous les vices, cette racine maudite de tous les malheurs, de toutes les inquiétudes, de toutes les calamités. La voyez-vous, les mains serrés, les yeux ouverts, jetant un regard d'envie sur le bien d'autrui, le front pensif, méditant quelque fraude ou quelque ruse, la bouche ouverte pour mordre là où elle peut, avec une volonté insatiable d'augmenter par tous les moyens ses richesses ? Si elle a commis tous ces crimes lorsqu'elle ne faisait encore que de naître, que n'a-t-elle pas fait plus tard, et que ne fait-elle pas encore tous les jours ? Nous allons le voir, afin que vous n'ayez aucune peine à croire que l'avare est le plus grand de tous les pécheurs, du moins en ce sens qu'il commet, ou qu'il est

disposé à commettre toute sorte d'iniquités. Considérons-le dans tous les états.

IV. Entrons d'abord dans une maison particulière ; et pour vous convaincre que l'avarice, d'un petit paradis qu'elle était auparavant, en a fait un enfer, interrogez tous les gens de la maison. — Comment règne la paix et la charité parmi vous ? — Ah ! mon père, me répondent-ils, cette maison était autrefois comme une île fortunée : tant on y respirait la joie, tant on y avait de bienveillance et d'affection les uns pour les autres. C'était une sérénité d'âme et de visage que jamais aucun nuage ne venait obscurcir ; en un mot c'était un petit paradis sur terre. Mais les choses sont bien changées. — Et comment cela s'est-il fait ? — Depuis que cette jeune écervelée a épousé notre oncle, vieillard contrefait, simple mais riche, avec l'intention de nous priver de son héritage, elle nous a enlevé le repos, dont nous jouissions. Depuis ce temps ce n'est que révoltes et animosités, divisions, procès, prétentions de parts et d'autres. Oh quel enfer ! — Mais au milieu de tout cela comment vit-on ? Dort-on, se repose-t-on ? — Y pensez-vous ? la haine nous échauffe tellement la tête que nous ne pouvons goûter le sommeil. — Ne mangez-vous pas ensemble ? — Oui, mais la présence de cette femme est comme une absinthe qui répand l'amertume sur tout ce que nous mangeons. — Vous ne vous parlez donc point ? — Si, mais en nous tenant toujours en garde les uns contre les autres à la manière des Spartiates ? — Et dans le jour que faites-vous donc ? — Chacun se tient à l'écart le plus qu'il peut, grinçant des dents de fureur et de rage. — N'est-ce pas là véritablement l'enfer ? Remarquez que l'Evangile, en nous le

décrivant, se sert de cette phrase si expressive : *Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.* Pourquoi ne dit-il pas qu'il y aura des douleurs de dents ? Quiconque les a éprouvées sait combien elles sont atroces, et dignes d'être comptées parmi les supplices de l'enfer. Mais c'est avec bien plus de raison que l'Evangile nous parle de grincements de dents. Là en effet où se trouvent l'envie et la haine, une certaine fureur que ne soulagent point les larmes et les grincements de dents, là est l'enfer. Et qui a donc fait naître cet enfer dans cette maison si ce n'est l'avarice, et le maudit intérêt, qui a été le lien de ce mariage ? — N'est-il donc pas permis à une jeune fille d'épouser un vieillard ? — Je ne vous dis pas que cela n'est pas permis : mais l'expérience ne prouve que trop combien c'est peu convenable. Mais c'est là un des maux de notre temps, que l'argent fait passer par-dessus toutes les considérations, et représente comme avantageux tous les partis, faisant perdre de vue les jalousies, les adultères, les troubles, les scandales qui résulteront de tel ou tel mariage. L'avarice n'allume pas seulement le feu de l'enfer entre les époux ; mais elle suscite encore des inimitiés terribles entre les pères et les enfants. Ce père, qui est tout absorbé par les intérêts de cette vie, abandonne, pour vaquer à ses affaires, le soin de sa famille, et lâche la bride à ses enfants. Il pourrait, en les mariant, corriger leurs mœurs et les ramener à la vertu ; mais il ne le veut pas faire parce qu'il ne consulte que l'intérêt, et qu'il a pour principe qu'il n'est pas avantageux à une maison de se partager en tant de familles. Si ses enfants se damnent, que lui importe ? Il résulte de là que les enfants, tourmentés par leur père,

se révoltent contre lui. Quand ce vieillard ne sera-t-il donc plus de ce monde ? se disent-ils ; il a pourtant bien assez vécu. Et dans le désir d'être enfin leurs maîtres, ils lui souhaitent la mort. Tous ces mots viennent de l'avarice, laquelle veut toujours avoir davantage, convoite toujours de nouveaux héritages, sans aucune considération pour la parenté ni pour le sang. Ah ! maudite magicienne ! ta puissance va jusqu'à changer en tigres les fils contre leurs pères, les frères contre leurs sœurs. Dans combien de maisons en effet, ne voyons-nous pas les frères divisés par les intérêts et par leurs mutuelles prétentions ! Si l'une des deux parties était moins avide, et l'autre un peu plus disposée à relâcher quelque chose, l'accord serait bientôt fait. Mais l'avarice ouvre la bouche aux uns, et ferme aux autres la main : de là tous ces procès, ces troubles, ces chagrins, ces murmures, ces haines scandaleuses, malignes et implacables que l'intérêt fomente. Oh ! quel enfer la maudite avarice porte avec elle dans les maisons chrétiennes !

V. Ce n'est pas tout encore, et l'avarice va bien plus loin. Allez sur les places publiques, entrez dans les tribunaux, dans les magasins, et remarquez quelle abondante moisson de péchés cette maudite racine de l'avarice y prépare au démon. Voyez cette pauvre veuve qui pleure, se désole et se désespère, allant de ce juge chez cet avocat, chez ce procureur. Pourquoi ces plaintes ? La pauvre femme a un procès ; mais la partie adverse, à force de présents, de menées, de recommandations, arrête la décision et traîne l'affaire en longueur. Cette malheureuse, épuisée par la faim, toutes les fois qu'elle rencontre cet homme, l'accable

de malédictions, et lui tourne le dos avec mépris. Elle élève dans ces sentiments sa famille, laquelle, à l'exemple de la mère, nourrit dans son cœur des projets de vengeance, ne peut plus regarder cet oppresseur, ni parler d'autre chose depuis le matin jusqu'au soir que des torts qu'elle en reçoit. N'est-il pas vrai que le cœur de cette pauvre veuve si opprimée est un enfer ? Mais n'est-il pas vrai également que Dieu punira des injustices aussi criantes ? Les larmes de la veuve ne descendent-elles pas sur ses joues ? *Je vois*, dit le Seigneur, *je vois ces larmes qui coulent sur les joues de cette pauvre veuve, et j'entends ses plaintes sur celui qui les fait couler.* Ses plaintes tomberont sur celui qui la fait pleurer en lui retenant son bien. *Les larmes qui tombent de ses joues montent jusqu'au ciel.* Vous croyez que les pleurs de tant de pauvres que vous opprimez tombent à terre et se perdent ? Non, non, elles montent jusqu'au ciel, et Dieu les entend ; car *il ne méprisera pas les prières de l'orphelin.* Ces orphelins que vous poursuivez de vos procès, vous les forcez à passer les nuits entières dans le trouble et les jours dans les soupirs, les dégoûts et pointilleries de la chicane. Que d'impatiences, parce que l'avocat n'étudie pas l'affaire ! Que de malédictions, parce que le procureur l'a négligée ! Que de blasphèmes parce que le ministre ne donne plus audience ! C'est, dit-on, un homme cupide et d'une avarice insatiable. Combien d'orphelins dépouillés, de familles ruinées, combien de fripons protégés par lui, parce qu'ils ont acheté l'impunité ! Que de lamentations, que de blasphèmes, que d'imprécations, contre cet oppresseur des pauvres ! Le désordre, la confusion règnent à cause de lui dans le pays. Eh bien ! mes frères, je vous le de-

mande, n'est-ce pas là un enfer, où *il n'y a nul ordre, mais où habite une éternelle horreur?* Mais, vous, procureur, vous ministre, qui faites souffrir aux pauvres gens cet enfer anticipé, que deviendrez-vous au tribunal de Dieu, qui a toujours eu une compassion particulière pour les pauvres, et surtout pour les pauvres opprimés? C'est là que je vous attends, car certainement *Dieu ne méprisera pas les prières de l'orphelin.*

VI. Si l'avarice paraît si féconde à produire dans les tribunaux des germes aussi pernicieux, que ne fera-t-elle pas dans les magasins et chez les marchands, où elle se vante d'exercer une juridiction qui lui est propre ? Regardez-la dans cette maison de jeu, enflammant ces langues criminelles, et les disposant à vomir les plus horribles parjures et les plus effroyables blasphèmes contre Dieu et contre les saints, blasphèmes qui ont plus d'une fois attiré sur-le champ la vengeance du ciel ; blasphèmes que l'on n'entend même pas sortir de la bouche des démons; blasphèmes qui ont plus d'une fois ouvert le sein de la terre, pour engloutir les malheureux qui les proféraient. Qui a introduit dans le monde un langage aussi abominable, sinon l'amour du gain, ou la fureur d'avoir perdu, chez ce joueur obsédé du démon qui, transporté par l'avarice, ne craint pas de lancer contre l'image du Christ lui-même les dés et les cartes, pire en cela que les scribes et les pharisiens, qui menaçaient seulement de le lapider. Entrez un peu dans ce magasin, et remarquez quelle abondante moisson de péchés l'avarice y produit à chaque instant de la journée. Que de mensonges, de serments, de marchandises falsifiées, de faux poids, de fausses balances! C'est à qui fera le plus d'affaires : on ne

craint pas pour cela de discréditer la réputation et les marchandises du voisin, de vanter outre mesure les siennes propres, de vendre aux plus pauvres à des prix exorbitants, de tirer des intérêts énormes quand on vend à crédit. Vous en trouverez plus d'un qui, travaillant en société avec d'autres, met de côté en secret tout ce qu'il peut cacher à ses associés, violant ainsi les lois de la justice et de l'équité. Osez blâmer maintenant cette parole de l'Esprit-saint, qu'*il n'y a rien de plus criminel que l'avare,* lorsque l'avarice remplit tout le monde d'iniquités surtout chez les marchands. Il suffit de lire ces paroles du prophète Ezéchiel, qui faisant l'anatomie du cœur des marchands , le trouva chargé de péché. *In multitudine negotiationis tuæ repleta sunt interiora tua iniquitate.* Ils sont depuis le matin jusqu'au soir occupés à vendre, à acheter, et dans tous ces contrats, entre la vente et l'achat, vient s'interposer le péché comme un pieu qui unit un mur à un autre : *Sicut in medio compaginis lapidem palus figitur,* dit le sage, *sic ei enter medium venditionis et emptionis augustiatibur peccatem :* comme si l'injustice était tellement serrée entre ces deux termes, qu'elle ne pût sortir, tenue fortement d'un côté par l'acheteur, et de l'autre par le vendeur, de sorte qu'elle y est fixée, comme un pieu dans un mur. L'acheteur cherche un avantage illicite, ou dans la médiocrité du prix qu'il offre, ou dans l'infériorité de la monnaie qu'il donne : le vendeur cherche à cacher les défauts de sa marchandise, choisissant pour cela des boutiques privées de lumière, et préparées d'une certaine manière artificieuse, des magasins obscurs, des lieux ténébreux, où le péché ne paraît point ; mais s'il est caché aux yeux des

hommes, il ne l'est pas à ceux de Dieu. Un marchand envoya un jour comme aumône au saint abbé Launomar quarante pièces d'argent. Le saint les ayant placées sur l'autel, et les ayant touchées une à une, les renvoya aussitôt, à l'exception d'une seule qu'il garda, disant que c'était la seule qui eût été bien acquise, et que toutes les autres étaient de la marchandise du diable. Oh ! si ce bon saint descendait du ciel, et touchait ces pièces d'or, ces marchandises, ces acquisitions si nombreuses, faites en si peu de temps par ce négociant, et s'il devait séparer ce qui lui appartient selon l'équité, Dieu sait si sur cent choses il en trouverait une légitimement acquise. Vous vous étonnez peut-être ? C'est ce que vous ne connaissez pas l'avidité de l'avarice qui fait marchandise de tout. Oh ! si vous aviez les yeux bien purs, vous la verriez entourée de médecins, de chirurgiens, faisant marché pour ainsi dire de fièvres, de douleurs, en prolongeant les maladies, afin de vivre de recettes, de médecines et d'emplâtres. Vous la verriez entrer dans le saint des saints, et faire marcher des choses les plus saintes, par la simonie patente, palliée ou confidentielle, mettre en vente les bénéfices ecclésiastiques, les bénédictions, les reliques, les sacrements eux-mêmes, et tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'Eglise. Bien plus, vous la verriez monter jusqu'au ciel, pour faire marché du Saint-Esprit lui-même, poussant Simon le magicien à offrir de l'argent à saint Pierre, pour qu'il le lui vende : et si l'avarice ne réussit pas à acheter la troisième personne de la Sainte Trinité, elle réussit du moins à faire vendre la seconde pour trente deniers par l'infâme Judas, ce porte-étendard de tous les avares, lequel ne pouvant plus supporter cet enfer qu'il portait

dans son cœur, finit par se pendre, exhalant son âme impure et maudite par ses entraillès dispersées, exemple éternel des châtiments réservés à l'avare.

VII. Si l'avarice cause tant de maux dans le monde, qui voudra jamais se souiller de ce vice, et encourir la note d'une telle ignominie? Qui ? tous, oui tous. *A minori usque ad majorem,* dit le prophète Jérémie *omnes avaritiæ student.* Mais, saint prophète, cette proposition est trop générale. Comment ! tous sont infectés, de ce vice ? Oui tous. Mais ces enfants innocents qui n'ont pas encore l'usage de la raison ? Tous. Mais les femmes, qui pour la plupart sont étrangères aux affaires et au commerce? Tous. Mais les prêtres, qui sont occupés au culte divin? Tous. Mais les seigneurs et les princes? Tous, tous. *Depuis le plus petit jusqu'au plus grand tous pratiquent l'avarice.* Pour vous convaincre que cette proposition est vraie, moralement parlant, remarquez d'abord les enfans de deux ou trois ans : quoiqu'ils ne puissent encore pécher, on remarque déjà en eux à cet âge d'innocence une certaine avidité, et il semble qu'ils aient appris l'avarice au berceau. Présentez à un enfant un fruit, un morceau de cristal, une pièce d'argent sortant de la monnaie et ayant encore tout son éclat : vous le verrez accompagner aussitôt des yeux ces objets, tendre ses petites mains pour les avoir, et s'agiter dans ses langes comme pour aller vers eux. Quoiqu'il ne puisse encore parler, il fait comprendre qu'il est désireux de les avoir : et si on les lui donne, il les presse de ses mains encore tendres, et mord celui qui veut les lui ôter ; que s'il ne peut les obtenir, il pousse des cris, seul moyen pour les enfants de se venger, il sanglotte, il se désespère : n'est-ce pas là un

signe évident que l'on suce avec le lait l'amour des biens de la terre, et qu'avant de savoir vivre on étudie déjà à l'école de l'avarice ? Pour les femmes, qui ne sait qu'elles sont très-portées à ce vice ; et les familles où règne la parcimonie la plus sordide sont précisément celles où la femme a le gouvernement des affaires. Que si avec cela elle a un mari vieux ou infirme, et qu'elle ait l'espoir de lui survivre, elle commence de bonne heure à faire des réserves, et les met en sûreté hors de la maison, s'il le faut. Comment peut-elle se permettre en conscience ces détournements, si elle l'ignore en cette vie, elle l'apprendra du moins dans l'autre. Je dirai la même chose de ces veuves, qui, au préjudice de leurs enfans, craignant que la terre ne manque sous leurs pieds, mettent chaque jour de côté quelque chose, et ont certaines cachettes où le soleil lui-même ne pénètre jamais. Je dirai la même chose de celles qui, ayant des parents pauvres, leur donnent sans discrétion à l'insu de leur mari. On voit par là qu'il est vrai que *tous pratiquent l'avarice.* Mais le sanctuaire lui-même n'est pas exempt de ce péché. Peut-on se rappeler sans frémir ces paroles célèbres des saints Canons : qu'autrefois des prêtres d'or consacraient dans des calices de bois, tandis qu'aujourd'hui des prêtres de bois consacrent dans des calices d'or ? Pourquoi cela ? Parce que l'avarice, en faisant du moyen la fin et de la fin le moyen, change en poison cet argent qui a été donné aux églises pour propager le culte divin. Cette économie si minitieuse dans leur propre maison, jointe à cette négligence coupable à l'égard du troupeau qui leur a été confié, à cette dureté envers les pauvres, attire sur leur tête la colère de Dieu dès cette vie, et bien plus encore

dans l'autre. Pouvez-vous nier après cela que *tous pratiquent l'avarice?* Ce n'est pas tout encore ; ce vice attaque les souverains eux-mêmes sur leur trône, et leur met un enfer dans le cœur. Voyez Achab, lequel fut assis sur le trône de David, le plus majestueux que vit jamais le soleil : et cependant voyez-le écumant de rage et frémissant comme un lion blessé. Quelle est la cause de cette fureur? Ecoutez, et vous en serez étonnés vous-mêmes. Il convoite une petite vigne dont il a besoin pour étendre son jardin ; et comme celui à qui elle appartient refuse de la lui céder, parce que c'est un ancien patrimoine de ses aïeux, le roi frémit, devient furieux, et sent son cœur percé d'une douleur aiguë. Mais n'est-ce pas un monarque? Oui, mais c'est en même temps un esclave de l'avarice ; et c'est pour cela qu'il s'abaisse jusqu'à demander à un pauvre homme un morceau de terre : *Da mihi vineam tuam :* et comme il ne peut l'obtenir, il se débat, se désespère comme un damné ; il éprouve un enfer anticipé, et vit malheureux pour mourir en désespéré. S'il est vrai que tous pratiquent l'avarice, si le monde entier se laisse entraîner par cette maudite Circé d'enfer, faut-il s'étonner qu'il soit si mauvais? C'est l'avarice qui inonde l'Eglise de péchés, selon cette parole si véritable de saint Valérien, qu'il n'y a point de mal qui ne soit conçu ou enfanté ou nourri par la cupidité. En un mot, si les chrétiens aujourd'hui ne sont pas ou ne paraissent pas chrétiens, la cause en est dans leur avarice. S'il sont si éloignés de l'esprit de l'Evangile, si négligents à prier, à écouter la parole de Dieu, à approcher des sacrements, à assister au saint sacrifice de la messe : s'ils vivent sans union avec leur prochain, sans paix

avec eux-mêmes, la cause est dans l'avarice, qui après avoir fait de leur vie un enfer, leur prépare à la mort un enfer bien plus cruel encore.

VIII. Je n'ai pas besoin de beaucoup de preuves pour démontrer une vérité si claire : et comme il me reste peu de temps, je vous les exposerai en peu de paroles, et réduisant à une seule raison toutes les autres, je dirai que l'avarice n'est pas un péché dont on puisse se dépouiller quand on le veut ; mais que, lorsqu'elle a pris possession d'un cœur, elle est comme un polype attaché à son rocher, et qu'on ne peut en détacher qu'en le brisant en morceaux. La volupté s'émousse souvent avec l'âge, mais la vieillesse ne fait que fortifier l'avarice. Plus l'avare vieillit plus il est dominé par la cupidité. Remarquez que tous les vices nous quittent ordinairement au moins à l'article de la mort. Le vindicatif pardonne alors à son ennemi ; le voluptueux renonce à ses mauvaises habitudes ; l'orgueilleux s'humilie, tandis que l'avare s'attache plus fortement encore à ses biens et à son argent. C'est pour cela qu'un grand nombre d'avares ne parlent, au moment de la mort, que de leurs intérêts. Ils veulent avoir sous leur oreiller les clefs de leur cassette au lieu du crucifix : ils veulent avoir sur leur lit des sacs pleins d'argent afin d'en repaître au moins leurs yeux, et de pouvoir les toucher et les manier : ils ne pensent ni à restituer, ni à remplir les legs pieux dont ils sont chargés. Si cette passion maudite leur fait souffrir un tel enfer pendant leur vie, quel sera donc celui qu'elle leur prépare à l'article de la mort ? Vous pouvez le voir par l'exemple de ce marchand de Metz dont parle Césaire. C'était un homme qui faisait un commerce considérable et sur terre et sur

mer. On ne dit point qu'il ait commis aucune injustice; mais il était tellement absorbé par les affaires qu'il n'y avait pour lui ni fêtes, ni dimanchés : son cœur était toujours à son comptoir ; toujours il avait la plume ou la balance à la main, pour calculer, pour écrire ou pour peser, ou bien il avait la tête penchée sur ses livres pour repasser ses comptes. Le malheureux ! malgré toute son habileté, il fit mal ses comptes pour l'autre vie. Ecoutez ce qui lui arriva au moment de la mort : ne trouvant alors de consolation, ni en Dieu, qu'il avait oublié, ni dans la sainte Vierge, à laquelle il n'avait jamais rendu aucun honneur, ni en ses bonnes œuvres qui se réduisaient à zéro, éprouvant dans ses angoisses un enfer anticipé : « Hélas ! dit-il, puisque ni Dieu, ni la sainte Vierge, ni les saints ne peuvent me consoler, apportez-moi une bourse pleine d'écus. » On le fit : « Mettez-la, ajouta-t-il sur mon cœur accablé d'ennuis. » On le fit encore. « Sentez-vous quelqu'adoucissement? lui demanda-t-on. — De l'adoucissement ! O Dieu ! comme ces pièces de monnaie me tourmentent et me brûlent, quand je pense que tout cela va rester après moi, et que je ne pourrai rien en emporter après cette vie ! Mais, non, il n'en sera pas ainsi : je veux que l'on me mette cette bourse sur le cœur, quand je serai mort, et que l'on l'enterre avec moi. On fit ce qu'il avait ordonné, et on le mit en terre avec ce signe manifeste de son insatiable avarice. Quelques jours après, un fossoyeur sachant ce qui était arrivé, alla de nuit avec une petite lumière pour prendre cet argent. Ayant ouvert le cercueil, il vit un horrible crapaud qui tirait de la bourse les pièces d'argent qu'elle renfermait, et les changeant en poignards, les faisait entrer avec la pointe

dans le cœur de l'avare, de sorte qu'il était tout transpercé par ces pièces qu'il avait tant aimées pendant sa vie. Si Dieu a permis que ce cœur parût ainsi blessé par les pièces d'argent auxquelles il s'était attaché, quel supplice n'aura pas éprouvé cette âme au moment de la mort, lorsqu'il lui aura fallu se séparer de tous ses biens? Oh quel enfer! Oh! quel enfer est réservé au riche avare dans ce dernier moment!

IX. Mais parmi les supplices qui composent cet enfer, quel est le plus cruel? Job vous le dira : *Il vomira les richesses qu'il a dévorées, et Dieu les lui arrachera du ventre.* Cette parole *il a dévoré* renfemer un profond mystère. Elle signifie que l'avare ne mâche point ce qu'il prend, qu'il n'en retire ni nourriture, ni profit; mais il l'engloutit comme un homme gourmand et vorace; et plus il mange, plus il maigrit et s'affaiblit. Mais ce n'est pas tout encore : *il vomira*; c'est-à-dire que se sentant la conscience chargée, il vomira, s'il veut se sauver, les trésors qu'il a accumulés, en restituant le bien acquis injustement Ah! qu'il en coûte alors à l'avare de rendre ce qu'il a amassé avec tant d'efforts! Et si dans son obstination il refuse de rejeter le bien mal acquis? Dans ce cas *Dieu le lui arrachera du ventre.* Dieu permettra que sous ses yeux un de ses enfans plus dissolu que les autres, dépense en un jour tout ce qu'il a accumulé en plusieurs années. Il permettra qu'il perde ce procès d'où dépendait toute sa fortune : il permettra qu'il soit persécuté, calomnié, ou qu'il devienne suspect à quelque grand personnage; il permettra un incendie, une imposture, une faillite : car, par un châtiment ordinaire de la Providence, les avares meurent non-seulement désespérés, furieux et abandonnés de

Dieu, mais de plus, déshonorés, endettés, ruinés et pauvres de ces biens qu'ils ont tant recherchés. Oh! n'est-ce pas là un véritable enfer pour un riche avare, de se voir, sur la fin de sa vie, réduit à l'indigence, sans savoir où se retourner? Voyez-le tourmenté dans son lit, appeler le notaire pour faire son testament, et représentez-vous que vous lui servez de témoins. Je laisse, dit-il, mon héritage principal à ceux qui me tiennent de plus près par le sang. — Notaire, arrêtez, car ces termes sont équivoques : il faut voir quels sont ceux qui lui tiennent de plus près par le sang; si ce sont ses enfans, ou bien les pauvres dont il a, en quelque sorte, tiré le sang par les misères qu'il leur a fait subir : je dis donc qu'il ne peut laisser son héritage à ses enfans et qu'il doit, non-seulement restituer à ceux qu'il a ruinés, ce qu'il leur a injustement ôté, mais encore réparer tous les dommages qui sont résultés du tort qu'il leur a fait : c'est le sentiment de tous les théologiens, et c'est ainsi que fit Zachée : *Si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant.* Si le bien que possède cet avare a été injustement acquis, et si pour réparer les dommages qu'il a causés, il doit rendre le quadruple, que lui reste-t-il, et qu'a-t-il besoin de faire un testament? Il ne peut rien laisser à ses enfans. « Je laisse, continue-t-il, une messe quotidienne à la perpétuité pour le repos de mon âme. » Notaire, n'écrivez pas : cette disposition est nulle, car le sang du Christ ne peut servir de rien à une âme qui s'est abreuvée du sang des pauvres : « Je laisse mon âme à Dieu. » A Dieu une âme qui fut idolâtre de l'or? Non : Dieu ne la reconnait pas pour sienne, les anges la repoussent, et le ciel l'a en horreur. A qui la laissera-

t-il donc? A qui? au démon pour toute l'éternité. Ecrivez donc notaire : car l'avare n'a de testament à faire à la mort que pour laisser son âme au démon, après l'avoir ravie à Dieu par tant d'injustices. Et vous tous qui êtes ici présents, servez-lui de témoins; signez ce testament abominable, et faites foi qu'un avare, après avoir souffert un enfer pendant la vie, souffre un enfer à la mort, et souffrira un enfer bien plus terrible encore pendant toute l'éternité, comme nous allons le voir.

SECONDE PARTIE.

X. Un enfer pendant la vie, un enfer à la mort, voilà tout le profit d'un riche avare. Que vous en semble ? Qu'il souffre pendant la vie, personne ne saurait le nier. Qu'il soit à la mort plongé dans une grande tribulation, tout le monde en convient : mais qui sait si cette tribulation qu'il souffre, et pendant la vie et à la mort, ne lui servira pas d'expiation et de moyen pour échapper à l'enfer après cette vie ? Ah ! que dites-vous ? Ces peines sont précisément comme les arrhes et le gage de son éternelle damnation. L'avare souffre, il n'est que trop vrai, mais il souffre pour se préparer des supplices éternels. La sainte Ecriture et les saints Pères s'accordent pour donner comme moralement assurée la damnation des avares, et leurs paroles sont si terribles que je crois devoir les passer sous silence, dans la crainte de les décourager au lieu de les corriger. Avares, usuriers, publicains, hommes intéressés, accapareurs, ce n'est pas moi qui parle : mais avant de partir, écoutez le glorieux saint Cyrille prononçant ces paroles épouvantables : « Parmi les pécheurs, j'en ai trouvé beaucoup qui ont obtenu leur pardon, mais parmi les avares, pas un seul. » L'apôtre saint Paul est plus terrible encore : *Aucun avare n'a de part à l'héritage du Christ*

et de Dieu, car l'avarice est une idolâtrie. Il dit ailleurs des autres pécheurs qu'*ils ne possèderont pas le royaume de Dieu :* il parle au futur, et leur laisse ainsi la faculté d'acquérir le royaume des cieux, disant seulement que la possession leur en sera refusée en son temps : mais cette faculté même il la refuse aux avares. Il déclare les autres pécheurs incapables dans l'avenir de posséder le ciel, mais il affirme que les avares en sont incapables même ici-bas. Le Fils de Dieu est bien plus terrible encore ; car il nous dit clairement et sans hésiter qu'il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. C'est Dieu qui parle ici, je me tairai donc ; et au lieu de multiplier les terreurs, appliquons-nous à trouver quelque remède efficace pour échapper à ce triple enfer.

XI. Les écoles distinguent deux sortes d'avares, les uns injustes, usurpant le bien d'autrui par des usures ou des rapines continuelles ; les autres trop tenaces, et retenant avec une parcimonie sordide ce qui leur appartient ; les premiers péchant contre la justice, les seconds contre la libéralité. Il faut donc appliquer aux uns et aux autres un remède convenable. Pour les premiers, je n'en connais qu'un, restituer. Mais ce remède est trop amer : je restituerais bien, mais j'ai une femme et des enfants ; faut-il que je les laisse après moi dans l'indigence, que je les condamne à aller mendier leur pain dans les rues ? Je n'en ai pas la force, et la pensée seule d'une telle extrémité me fait frémir. Ce remède est trop amer, dites-vous. Ah ! mon doux Sauveur ! que vous avez eu raison de soupirer sur le sort des riches avares ! *Oh ! qu'il est difficile que celui qui*

a mis sa confiance en l'argent entre dans le royaume de Dieu ! Malheureux avares, vous voici réduits à cette terrible alternative : si vous ne rendez pas le bien d'autrui, vous êtes damnés ; si vous le rendez, vous êtes réduits à la mendicité, vous et vos enfants. Ces deux extrémités sont affreuses, je le confesse ; mais laquelle des deux vous tient le plus au cœur ? Si vous vous damnez, qu'arrivera-t-il de vous ? Vos enfants vous tireront-ils de cet abîme éternel ? Réfléchissez-y bien, et décidez-vous ensuite.

XII. Pour les avares de la seconde sorte, il faut employer le même remède qu'avec les jeunes gens qui ont trop de sang. Les médecins ont pour ce mal une recette ; c'est de leur tirer du sang. C'est là aussi la recette proposée par l'Esprit-Saint lui-même pour les avares trop épris de l'amour des biens de la terre. Du sang, du sang ; le sang de la bourse, c'est-à-dire des aumônes, des aumônes aux pauvres. *Vendez ce que vous avez, et faites-en l'aumône.* Que l'avarice qui viole la justice ferme l'entrée du royaume des cieux, on le croit volontiers ; mais que l'avarice opposée à la libéralité porte à l'âme un si grand préjudice, très-peu en conviennent ; on se persuade que l'aumône est une œuvre de surérogation, comme serait, par exemple, de dire un pater. Il n'en est pas ainsi, mes frères : l'aumône est un précepte positif de Dieu pour ceux qui peuvent la faire ; et ce précepte est si grave, qu'au jour du jugement le souverain juge, laissant de côté tous les autres péchés même les plus énormes, ne reprochera que celui-là à la multitude des réprouvés ; signe manifeste que la violation de ce précepte est un péché très-grave, et à moins de nier l'Evangile, nous devons confesser

qu'un très-grand nombre d'hommes se damneront pour avoir manqué à la charité envers les pauvres, et pour n'avoir pas fait l'aumône. Combien devez-vous donner, à qui, et en quel temps le devez-vous faire, ce n'est pas le moment de vous l'expliquer en détail : c'est l'affaire d'un confesseur instruit et zélé ; c'est lui qui vous dira ce que vous devez faire pour remplir un précepte d'une si haute importance. Je vous dirai seulement que la raison principale de la funeste sentence fulminée contre le mauvais riche, c'est qu'il avait vécu dans les délices, et qu'il avait été dur envers les pauvres. Si donc l'Evangile n'est pas une invention humaine, mais l'œuvre du Saint-Esprit, malheur à vous riches, si vous ne faites pas l'aumône aux pauvres autant que votre état vous le permet! Je ne voudrais pas que vos aumônes vous fussent comme arrachées par la crainte seule de violer un commandement ; mais je voudrais plutôt que la charité vous donnât tant de compassion pour les pauvres, qu'on vous vît aller même au-delà des limites du précepte : je voudrais vous voir donner aux pauvres, avec une telle profusion, que vous puissiez être comptés parmi ces riches heureux, auxquels Dieu promet toute sorte de biens dans la sainte Ecriture. Comment pourriez-vous écouter de si grandes promesses, et ne pas chercher à vous enrichir par l'aumône? Dieu promet d'abord des biens temporels : *Celui qui donne aux pauvres ne sera pas dans le besoin.* Il promet les biens spirituels : *Celui qui pratique la miséricorde trouvera la vie.* Il promet le pardon des péchés : *L'aumône délivre de tout péché.* Il promet la persévérance dans le bien, laquelle est la plus précieuse de toutes les faveurs : *L'aumône conservera la*

grâce de l'homme comme la prunelle de l'œil. Il promet enfin la vie éternelle dans le paradis : *C'est l'aumône qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle.* Voyez donc la folie des riches avares, qui, pouvant à si peu de frais se procurer toutes sortes de biens temporels et éternels, aiment mieux être cruels envers eux-mêmes, en refusant de secourir les pauvres. Ils cherchent à s'excuser en disant qu'ils font des réserves pour les besoins à venir ; mais est-il un besoin plus grand que celui de se délivrer de tous les maux de ce monde et de l'autre, et de gagner la couronne éternelle après cette vie ! Un noble chevalier ayant prêté une maison à sainte Thérèse, pour qu'elle y fondât un monastère, mourut deux mois après sans pouvoir se confesser ; mais Dieu, pour le récompenser du service qu'il avai rendu à la sainte, lui donna une contrition miraculeuse en quelque sorte, relativement à la vie criminelle qu'il avait menée, et il eut le bonheur de se sauver. Un soldat pour avoir fait l'aumône à notre père saint François, reçut en récompense l'avertissement salutaire de se confesser promptement, et de mettre ordre à sa conscience, parce qu'il devait mourir bientôt subitement, comme la chose arriva en effet. Ces deux hommes pouvaient-ils, je vous le demande, faire un meilleur usage de leurs biens ? Il est certain que par l'aumône ils donnèrent du prix à une chose qui n'avait nulle valeur, et qu'ils changèrent en trésors éternels dans le ciel ces biens fragiles que la mort devait leur enlever dans peu de jours. Si, pour vous, l'autre vie est une terre inconnue, si les biens éternels vous paraissent des biens purement métaphysiques et de nul prix ; et bien ! regardez un peu autour de vous, voyez quelles

sont les familles les plus heureuses de votre pays, celles sur qui pleuvent d'ordinaire tous les biens, et vous trouverez que ce sont celles qui font le plus d'aumônes. C'est un principe infaillible que là où l'on fait de grandes aumônes, il y a aussi de grandes fortunes. Saint Grégoire-le-Grand, avant de devenir pape, fut abbé d'un monastère de Rome ; et il lui arriva un jour de donner par trois fois en aumônes douze écus d'or en un jour à un pauvre qui l'importunait. Lorsqu'il fut élu Souverain-Pontife, il ordonna à son majordome de faire asseoir chaque matin douze pauvres à sa table. Un jour, en ayant aperçu treize, il les accueillit tous avec une grande tendresse ; mais le repas étant fini, il demanda avec bonté au treizième comment il était venu s'asseoir à la table du pape sans y être invité. Je suis, répondit-il, celui à qui étant abbé vous fîtes donner douze écus d'or. Sachez donc que je suis votre ange gardien, et que c'est Dieu qui m'a chargé d'éprouver ainsi votre libéralité. Sachez aussi que c'est pour récompenser vos aumônes que Dieu vous a élevé au Souverain-Pontificat, et cet honneur n'est rien en comparaison de ceux qu'il vous réserve dans le ciel pour le même motif. — Savez-vous si ce pauvre qui vous demande l'aumône n'est pas votre ange gardien, ou notre divin Sauveur lui-même, qui plus d'une fois, pour accréditer l'aumône, a bien voulu paraître sous l'extérieur d'un mendiant? Apprenez donc à respecter les pauvres comme autant d'images du Fils de Dieu fait homme, et devenu mendiant pour vous : considérez que d'une aumône faite pour l'amour de Dieu peut dépendre votre bonheur temporel et éternel. S'il en est ainsi, élargissez vos mains, mes frères, et faites l'aumône ; car à la fin, en faisant bien

vos comptes, vous trouverez que vous vous appropriez véritablement ce que vous donnèz en aumônes aux pauvres. *Hœc habeo quœcumque dedi.* Tout le reste que vous laisserez entre les mains de vos parents sera perdu pour vous dans le ciel. Mais vous ne réussirez point dans ce généreux dessein, si vous n'extirpez de votre cœur la racine maudite de l'avarice : gravez-y pour cela ces paroles de l'Esprit-Saint : *Il vaut mieux avoir peu, avec la crainte du Seigneur, que de grands trésors, et d'être insatiable.* N'oubliez jamais ces trois paroles ; *Peu, avec la crainte du Seigneur* ; peu, avec la grâce de Dieu ; peu, avec la justice ; peu, avec la paix du cœur : car ce peu, joint à la crainte de Dieu vous paiera de tout, vous laissera la conscience en repos, vous délivrera de ce triple enfer que l'avarice porte avec elle : de sorte que, vous contentant d'une vie modeste et honorable, vous trouverez un paradis sur la terre, un paradis à la mort, un paradis pendant toute l'éternité que je vous souhaite. Amen.

SERMON POUR LE VENDREDI

APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'ENFER.

Il traitera mal les méchants.
((Évang. selon saint Mathieu, C. 21.)

I. Il y a un enfer, et un enfer qui ne finira jamais : d'un autre côté, il y a des péchés dans le monde, et le monde a banni la pénitence. Il y a un enfer, et un enfer qui ne finira jamais, et il y a des chrétiens qui courent joyeusement à l'enfer. Grand Dieu ! quelle extravagance ! Vous avez fait l'enfer pour retirer l'homme du pêché : cet enfer, on y croit, on sait qu'il existe, et malgré cela il se remplit tous les jours de pécheurs. Ainsi une éternité de peines ne suffit pas pour nous empêcher de nous précipiter, les yeux ouverts, dans cet abîme sans fond ! Ah ! si parmi ceux qui m'écoutent, il est quelque insensé qui se soit engagé dans la voie qui mène à l'enfer, qu'il s'arrête, de grâce : qu'il s'ar-

rète : qu'il considère, le malheureux qui ne sait pas ce que c'est qu'une si horrible damnation. Je voudrais, pour le détromper, que l'enfer s'entr'ouvrant laissât pénétrer ici une étincelle de ces flammes éternelles : je voudrais que de cet abîme il me fût donné une langue de feu, à la place de la mienne glacée d'horreur : *Lingua mea adhæsit faucibus meis.* Rien que pour avoir consenti à une mauvaise pensée, je puis être aussi, moi, compté parmi ces vignerons ingrats que leur maître irrité punit d'un enfer éternel : *Malos male perdet.* Quand je considère qu'un enfer a été préparé pour quiconque se révolte contre le souverain maître, je ne puis m'empêcher de trembler, et pour moi-même et pour vous. Combien parmi ceux qui m'écoutent seraient déjà en enfer, si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait pas regardé ses plaies plutôt que leurs fautes ! Combien qui vivent maintenant dans le siècle vivront bientôt peut-être dans l'éternité, et dans l'éternité de l'enfer ! Comment se fait-il donc que ni le péril immense que nous avons couru, ni le risque que nous pouvons courir ne suffisent pour nous effrayer? Pourquoi comprenons-nous si peu ce que c'est que l'enfer? Assistez-moi, Seigneur, de votre grâce, afin que je puisse tracer aujourd'hui une esquisse vive et fidèle de ce lieu d'horreur. Vous avez en votre pouvoir les clefs de l'abîme : prêtez-les-moi pour quelques instants, afin que j'ouvre devant ceux qui m'écoutent les portes de cette obscure prison, non pour leur faire comprendre tous les supplices épouvantables des malheureux qui y gémissent, car cela est impossible ; mais pour que, voyant les peines atroces qui rongent en enfer le cœur d'un misérable damné, ils se les gravent tellement dans

l'esprit qu'elles leur servent de règle et pour bien vivre et pour bien mourir. Ecoutez-moi avec attention, je vous en supplie ; car ce que j'ai à vous dire aujourd'hui est tout à la fois terrible, intéressant et utile : terrible, car il ne se peut rien concevoir de plus horrible que l'enfer ; intéressant, car tout ce sermon doit être consacré à rechercher parmi les tourments des damnés quel est le plus pénible ; utile, parce qu'il y a lieu d'espérer que si nous descendons vivants dans l'enfer, nous n'y tomberons pas après la mort : *Descendamus in infernum viventes, ne descendamus morientes.*

II. Celui qui veut descendre en enfer n'a pas besoin de beaucoup de temps, car il ne faut qu'un moment pour arriver à l'autre vie, à ce terme vers lequel nous courons continuellement. Courage ! donc, mes frères : je veux aujourd'hui, pour vous donner une esquisse de l'enfer, vous mener tous au passage qui y conduit ; et après que nous aurons tous visité ce cachot ténébreux où habite une éternelle horreur, vous ramener sur la terre, mais tout autres que vous n'étiez en la quittant. Que si vous me demandez d'abord où est situé ce théâtre de la justice divine, où Dieu fait sentir son courroux, et punit ceux qui se sont révoltés contre sa majesté souveraine, ce séjour, appelé par antonomase, le lieu des tourments, le lieu des supplices et des maux purs, sans mélange d'aucun bien ; je vous répondrai qu'il se trouve précisement sous vos pieds, au centre de cette terre. Si vous êtes curieux de savoir à quelle distance de nous il est situé, les mathématiciens les plus habiles vous diront, qu'en mesurant le cercle de la terre, il est facile de trouver la distance du centre ; et, laissant de côté les

diverses opinions sur la profondeur de cet abîme, ils enseignent que de la surface de la terre, au centre où est situé l'enfer, il y a environ quatre mille milles. Puisque nous connaissons la position et la distance de l'enfer, descendons en pensée dans les entrailles de la terre ; et pour marcher avec sûreté, prenons pour guide le saint roi Ezéchias qui, à la fleur de l'âge, entreprit aussi, lui, cet utile voyage : *J'ai dit, au milieu de mes jours, j'irai aux portes de l'enfer.* Prenez à la main, pour vous guider, la sainte lumière de la foi, laquelle est *une lampe qui luit dans un lieu ténébreux* ; et descendez sans crainte. Apercevez-vous parmi ces ténèbres épaisses, je ne sais quelle lumière ? Ne serait-ce point là la porte de l'enfer? Non, c'est la prison terrible du purgatoire. Descendez plus bas encore : voyez-vous en bas cet abîme ténébreux et sans fond? C'est là qu'est l'enfer. Arrêtez-vous ici, et regardez à la lumière de la foi : vous ne voyez autour de vous que des montres, des horloges, et les autres instruments qui servent à mesurer le temps, brisés en morceaux en présence de l'éternité. Regardez au-dessus de la porte, n'y voyez-vous pas un énorme serpent, respirant le feu et les flammes, faisant un cercle de son corps, et jetant une horrible lumière par ses deux yeux de feu : vous pouvez, à l'aide de cette lumière, lire ces deux paroles : enfer, éternité. Ne vous contentez pas de les lire, mais gravez-les profondément dans votre cœur. C'est là, la première leçon que vous devez apprendre dans cette école de l'enfer : ceci veut dire que quiconque entre dans cet abîme n'en sort jamais. Ah ! combien d'hommes ont été guéris par ces deux mots des caprices de leur esprit et des bizarreries de leur cœur ! Combien de jeunes gentilshommes ont

été arrachés à la cour, et poussés dans les couvents les plus austères ! Combien de pécheurs ont été tirés des mains du démon et remis entre les mains de Dieu ! Combien de saints ont pris pour fondement de leur sainteté ces deux mots : enfer, éternité, et en éprouvent maintenant au ciel une joie ineffable ! Pour bien comprendre ces deux mots, frappez aux portes de l'abîme, afin que les démons vous mettent sous les yeux l'horrible calice de tous les tourments qu'on souffre dans cet enfer qui ne finit jamais.

III. Ou plutôt arrêtez-vous ici, et avant de repaître vos yeux de cette masse de supplices réunis, ensemble, dont la vue pourrait accabler votre cœur, préparez peu à peu votre imagination à ces terreurs, et cherchez à vous représenter vous-mêmes ce que peut être cet enfer. Donnez-lui libre carrière : représentez-vous une immense salle de feu, dont le pavé soit de feu, où tout soit feu au dedans et au dehors : puis, figurez-vous qu'un ange prend, par l'ordre de Dieu, un pécheur, le jette corps et âme dans cette fournaise, et lui déclare qu'en punition de ses crimes il doit brûler dans ce feu pendant trois jours consécutifs, et avoir pendant tout ce temps le feu pour séjour, le feu pour toit, le feu pour lit, le feu pour vêtement, le feu pour nourriture, le feu pour atmosphère, et qu'au bout de ces trois jours la justice de Dieu sera satisfaite. Ah ! quels hurlements ne pousserait pas ce malheureux ! Comment souffrir, dirait-il, de si grands supplices ? Brûler trois jours vivant dans ce feu ; et sans pouvoir mourir, éprouver tous les tourments de la mort la plus cruelle? Hélas ! la pensée seule m'en fait défaillir. Mais si l'ange, au bout de ces trois jours, venait lui dire que c'est la volonté de Dieu qu'il brûle un mois entier dans

ces flammes : un mois entier? dirait-il, hélas! c'est impossible. Si ensuite, ce mois écoulé, l'ange venait lui dire : misérable, rappelle-toi les crimes énormes que tu as commis : pour les expier la justice divine te condamne à rester un an dans ce feu. Un an? Que dites-vous là, ange saint? L'année n'est-elle pas composée de 365 jours, de 8760 heures? Comment rester tant de jours, tant d'heures dans ces flammes? Que serait-ce donc, mes frères, si l'ange lui intimait l'ordre de rester, non pas un an, mais cent, mais mille années dans ce feu? Quel serait le désespoir de ce malheureux? Arrêtez, mon père, que dites-vous? n'allez pas plus loin, car notre cœur est saisi d'horreur : vous venez de nous donner une image vive et fidèle de l'enfer! Erreur, une petite chambre de feu, vous appelez cela une image fidèle de l'enfer? Vous m'étonnez. Donnez carrière à votre imagination, et représentez-vous tout ce qu'il est possible de se figurer d'horreurs, de douleurs, de fureurs, de cris, de hurlements, de plaintes ; les déchirements de nerfs, et de chair ; les convulsions d'entrailles, les glaives, les roues, les flèches, les chevalets, les croix, les ongles et les peignes de fer, les menottes, les chaînes et les cachots : représentez-vous des cavernes obscures, tout ce qu'il y a de plus dégoûtant et de plus difforme, des torrents de soufre brûlant, des breuvages de plomb fondu, des bêtes féroces qui vous rongent, des lacs de feu, en un mot, réunissez par la pensée les supplices et les tourments de toute sorte, de tout temps, de tout lieu, et tous les genres de mort que vous avez vus, lus ou entendus. Croyez-vous que tout cela vous donnera une image vive et fidèle de l'enfer? Ce serait tout au plus un enfer fantastique, inventé par la barbarie des hommes ;

tandis que les tourments de l'enfer sont une invention de la justice et de la colère d'un Dieu. Qu'est-ce donc que cet enfer? C'est pour cela que je vous ai fait descendre dans ces abîmes, afin que vous le conceviez tel qu'il est, autant que cela est possible. Vous voici à la porte, frappez, et vous le saurez : ou plutôt, je le ferai pour vous.

IV. Esprits réprouvés, ministres du Tout-Puissant, ouvrez ces portes infernales : Dieu veut que vous nous laissiez considérer quelques instants cet abîme d'horreur. Nous y voici : hélas ! quelle vue épouvantable ! Quel chaos, quelle confusion de supplices, quel océan de feu, quelles grottes obscures, quelle fumée, quelles ténèbres, quels monstres horribles, quels cris, quels hurlements, quels blasphèmes, quelles malédictions, quelles ordures, quelle puanteur ! L'imagination se trouble, la mémoire se confond et le cœur se sent défaillir. Ecoutez saint Augustin : c'est lui qui va vous dire ce que renferme l'enfer : dans les cachots du diable abondent tous les maux sans mélange d'aucun bien. Quel horrible séjour, quel affreux exil ! Là, un air pestilentiel, des ténèbres palpables, des flammes de soufre, une puanteur intolérable et continuelle, des vers hideux qui vous rongent, des bourreaux impitoyables, des bêtes féroces, des instruments de supplice, des objets désagréables, des poisons amers, des maladies incurables de toute sorte, la faim, la soif, la pauvreté, l'ignominie, la tristesse et le désespoir. Puisque nous sommes en un lieu *où il n'y a nul ordre, mais où habite une éternelle horreur,* cédons à la curiosité ; et sans garder aucun ordre, cherchons parmi tous ces maux quel est le plus cruel, afin que de retour sur la terre il nous serve de règle pour bien vivre et pour bien mourir.

Quel est-il donc? Est-ce la peine du sens, le feu, la fumée, les ténèbres, ou la peine du dam, la perte de Dieu et de tout bien, ou l'éternité, le désespoir? Je ne veux rien vous dire ; cherchez vous-mêmes, parcourez tous les coins de cet affreux séjour, interrogez ces esclaves enchaînés par la justice divine, demandez-leur quel est le tourment le plus horrible pour eux dans cet abîme de désespoir.

V. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi à l'horrible supplice qu'éprouve celui qui est enseveli vivant. L'empereur Zénon l'éprouva : s'étant enivré dans une orgie, il tomba dans un état tel qu'on le crut mort, et qu'on le mit en terre. S'étant réveillé au bout de quelque temps, son ivresse passée, il se voit enseveli dans ces ténèbres. Il tourne autour de lui ses regards et ses mains, et il ne rencontre que la nuit et la pierre du tombeau. Hélas ! dut-il s'écrier alors, suis-je endormi ou éveillé? Il n'est que trop vrai que ce que j'éprouve n'est pas un songe. Où est mon palais, où est Constantinople? qui m'a ôté la lumière et l'empire? Venez à mon secours, vous tous mes courtisans, c'est votre empereur qui vous appelle. Mais personne ne répond. Arianne, ma femme, à mon secours, c'est votre Zénon qui est enseveli vivant. Point de réponse. Il frémit, il rugit, il hurle, il se déchire les chairs avec les dents, il frappe la tombe de sa tête, il crie au secours, mais personne ne répond. Ce malheur est affreux, mes frères, et cependant ce n'est qu'une image bien imparfaite de ce qui arrive à un damné à son entrée en enfer. Il quitte le monde où il vivait au milieu des plaisirs, et d'un lit bien mou, il est précipité dans ce gouffre, où les démons se jettent sur lui, respirant le feu, la rage et la colère, comme des serpents venimeux : l'un

lui dévore les yeux, l'autre lui déchire les entrailles. celui-ci lui ronge le cœur, celui-là le foule aux pieds, lui faisant souffrir mille morts à chaque coup. Le pauvre damné se réveille au milieu de ces supplices, comme d'un profond sommeil; il ouvre les yeux, et se voyant submergé par cette affreuse tempête de maux, il pousse des plaintes amères et des gémissements lamentables. Où suis-je? s'écrie-t-il, où est le monde? où est le ciel? où est la lumière? Amis fidèles, parents bien-aimés, serviteurs dévoués, où êtes-vous? Venez à mon secours, ayez pitié de moi. Mais personne ne répond. Ah! quel feu, quelle fumée, quelles ténèbres, quels démons, quels supplices! Venez à mon secours, ayez pitié de moi. Ne recevant point de réponse à ses plaintes, semblable à une vipère que l'on a partagée par le milieu du corps, et qui ne laisse pas de vomir son venin, il retourne sa fureur contre ses complices maudits qui furent la cause de sa ruine éternelle. Dans sa fureur il parcourt ces cavernes ténébreuses, cherchant ceux qui l'ont induit au péché. Et lorsqu'il les a trouvés : Maudits, leur dit-il, maudits : c'est à cause de vous que je me trouve en cet état et dans ce feu. Ils se maudissent, se mordent et se déchirent avec un horrible acharnement. Hélas! hélas! qui pourra dire quelle mêlée et quelle confusion résulte de ces rencontres en enfer! Avez-vous jamais remarqué un groupe de vipères, d'aspics et de crapauds, renfermés dans un lieu étroit, et tourmentés par le feu? Avez-vous vu comment ils se déchirent mutuellement, et jettent tous leur venin? C'est là ce que font les damnés en enfer : ils se tournent les uns contre les autres, les pères contre les fils, les fils contre les pères, les frères contre les frères, les amants contre les femmes qu'ils ont aimées : tous de-

viennent les uns à l'égard des autres autant de démons et de bourreaux. Bien plus, le damné lui-même, chose horrible à penser, devient ennemi de soi-même, le corps ennemi de l'âme, et l'âme ennemie du corps. Ce n'est pas assez, dans le même corps les membres deviennent ennemis les uns des autres, et dans la même âme il y a une lutte terrible entre les passions, les affections et les désirs, de sorte qu'un damné, à peine tombé en enfer, devient en quelque sorte un composé de dépit, de rage et de venin. Sachant que c'est lui qui a été l'artisan de sa propre ruine, il entre en fureur contre soi-même, et de ses propres dents il se déchire la langue dont il blasphème : *Ils ont mangé leur langue de douleur.* Tel est l'accueil que reçoivent les damnés en enfer. Vous croyez peut-être que c'est là le plus grand de tous leurs supplices? vous vous trompez : ce n'en est que le moindre. Ecoutez.

VI. Le grand saint Patrice, prêchant l'Evangile aux Irlandais infidèles, et ne pouvant réussir à toucher leurs cœurs, ordonna, par cette vertu miraculeuse que Dieu avait mise en lui, à la terre de s'entrouvrir à l'endroit même où il prêchait. Il s'y creusa à l'instant même un profond abîme, d'où l'on vit vit sortir des flammes horribles; l'air se remplit de figures monstrueuses; on entendit des hurlements, des lamentations et des blasphèmes, et l'on sentit une puanteur insupportable. Aussitôt, tout ce peuple criant et gémissant, demanda le baptême, embrassa le christianisme, et s'adonna à la piété avec une telle ferveur, que pendant plusieurs siècles, cette île fut appelée l'*Ile des Saints*. Grand Dieu! quel sûr moyen ce serait là pour convertir tout ce peuple qui m'écoute : il ne serait pas nécessaire pour cela d'ouvrir un abîme au milieu de cette église ; ce serait assez

d'une petite fente qui, communiquant avec l'enfer, laisserait monter ici une seule flamme de ce feu ténébreux. Vous tomberiez tous à l'instant la face contre terre, et vous frappant la poitrine, vous iriez vous jeter aux pieds d'un prêtre pour pleurer vos fautes. Mais où est donc votre foi? N'est-ce pas la foi qui nous a conduits dans ces régions souterraines? Contemplez donc avec les yeux de la foi cet immense océan de feu : car de même que tous les fleuves entrent dans la mer, de même aussi toutes les douleurs, tous les supplices, tous les tourments du monde entrent comme des fleuves dans l'océan de l'enfer, pour y affliger dans leurs sens les pauvres damnés; et c'est pour cela qu'on l'appelle un lieu de tourments. S'il en est ainsi, parcourez l'enfer à la lumière de la foi, et vous y verrez accourir de partout des fleuves de peines et de tourments, qui forment comme une mer immense. C'est déjà un supplice atroce que cette fumée et ces ténèbres palpables qui étouffent les pauvres damnés. Un mort, ressuscité par les mérites de saint Nicolas de Bari, et qui avait senti ces ténèbres, rapporta qu'elles lui avaient paru plus douloureuses que le feu lui-même. Mais ce n'est encore là que le moindre des fleuves qui débouchent dans cet océan. Un tourment plus affreux, c'est la vue des diables : puisque sainte Françoise Romaine, à la vue d'un seul démon, fut tellement épouvantée, qu'elle pria Dieu de la précipiter toute vive dans une fournaise de soufre ardent, plutôt que de lui laisser voir une créature aussi abominable. Que sera-ce donc de la vue de ces millions de diables, qui, sous les formes les plus monstrueuses, tourmenteront les damnés? *Vadent et venient super eum horribiles.* Mais ce n'est encore là qu'un petit fleuve de ce

grand océan. Quel supplice pour les damnés que les hurlements, les cris de cette foule plongée dans la douleur, et cette puanteur qui s'exhale de l'abîme infernal! Cette puanteur est telle, qu'au rapport de saint Bonaventure, si Dieu, pour effrayer les vivants, faisait sortir de l'enfer un seul damné, le monde entier en serait infecté. Nous en avons une preuve dans ce religieux à qui un damné apparut. L'ayant prié de donner quelque signe des tourments qu'il souffrait en enfer, le damné ouvrit la bouche, et le souffle qu'il exhala était tellement empesté, qu'il tua non-seulement ce religieux, mais tous les autres moines, et rendit le monastère à jamais inhabitable : et cependant cette puanteur et ces cris étourdissants ne sont rien en comparaison du supplice de la faim et de la soif qu'éprouvent les damnés. Le saint roi David nous dit qu'ils seront affamés comme des chiens. La faim est un tourment si affreux, qu'on l'a vue porter des mères à manger leurs enfants tout vivants : que sera-ce donc de celle des damnés, qui, au rapport d'Isaïe, en sont réduits à manger leur propre chair? *Unusquisque carnem brachii sui vorabit.* Mais ils souffriront bien davantage encore de la soif. Voyez le mauvais riche vêtu de pourpre et de feu : que demande-t-il? Seulement une goutte d'eau. Depuis combien de temps la demande-t-il? Depuis dix-huit siècles. L'a-t-il obtenue déjà? Non, et il ne l'aura jamais, nous dit saint Cyprien : « Le riche, vêtu de pourpre, brûlera, et il ne trouvera personne qui veuille lui donner une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue brûlante. » O enfer, ô enfer, où l'on refuse jusqu'à une goutte d'eau! O enfer, ô enfer, où l'on ne peut se procurer un morceau de pain! Et cependant ce ne sont pas là les plus grands supplices des damnés. Arrêtons-nous

ici un instant, mes frères, et faisons quelques réflexions. N'est-il pas vrai que vous êtes si délicats et si tendres que l'ombre même du mal vous fait frémir? N'est-il pas vrai que les cris d'un enfant, les aboiements d'un chien qui troublent votre sommeil, l'odeur d'une lampe mal éteinte par ceux qui vous servent, un pli au drap de votre lit suffisent pour vous arracher des cris, des malédictions? N'est-il pas vrai que vous ne pensez qu'à vivre dans les délices et la bonne chair, que vous ne parlez que de festins, de divertissements souvent ignobles? Que deviendrez-vous donc, si vous avez le malheur de tomber un jour dans cet océan de supplices? Ne l'avez-vous pas mérité plus d'une fois? Direz-vous que ce malheur est encore loin de vous? Faut-il renouveler pour vous le miracle de saint Patrice, ouvrir la terre sous vos pieds, et vous précipiter dans ce gouffre? Une seule mort imprévue n'est-elle pas un avertissement suffisant pour vous? Et ces accidents, vous savez combien ils sont fréquents. Ne suffit-il pas d'un signe de la justice divine? Comment ne craignez-vous donc pas de vous exposer à un si grand péril? Comment ne prenez-vous pas la résolution de faire une sérieuse pénitence? Vous ne connaissez donc pas les tempêtes qui agitent cet océan? renouvelez ici votre attention.

VII. Tous les supplices dont je vous ai parlé jusqu'ici, et qui affligent dans leurs sens les damnés, ne sont que les fleuves de cette mer, mais ils ne sont pas la mer elle-même. L'océan de l'enfer est une mer de soufre et de feu, et quel feu? Un feu en comparaison duquel le notre n'est qu'une ombre. Comparons, je vous prie, ce feu au nôtre; et en considérant qu'une seule brûlure de celui-ci nous cause de si vives souffrances, appliquons-nous à

fuir ce feu bien plus horrible, qui, loin de s'affaiblir, devient toujours plus ardent, et ne détruit jamais la matière à laquelle il s'attache. Notre feu, il est vrai, est cruel, mais il est en même temps bienfaisant : tandis que le feu de l'enfer est tout entier pénible et douloureux. Notre feu a été créé de Dieu pour l'utilité du genre humain, tandis que le feu de l'enfer a été créé pour être le supplice des réprouvés. Notre feu est beau, il est utile pour beaucoup de nos besoins ; le feu de l'enfer est horrible et sert uniquement d'instrument à la colère divine. Vous pouvez maintenant comprendre cette parole du Psaume : *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* La flamme ne peut se diviser, parceque, selon Aristote, il ne peut y avoir de division là où il n'y a pas de résistance. Essayez de diviser une flamme, et vous la verrez se contourner, s'agiter et fuir, parce qu'elle ne reçoit aucune impression : il n'y a que Dieu qui puisse diviser la flamme. Comment cela? La flamme brûle et brille en même temps : si on la divise, elle continue de brûler, mais elle n'éclaire plus. Le contact de la flamme est pénible, mais elle est belle en même temps : qu'on la divise, elle n'est plus belle, mais elle est toujours douloureuse. La flamme brûle, mais elle brille en même temps ; qu'on la divise, elle continue de brûler, mais elle perd sa lumière. Ah! cruelle division, qui fait que ce feu de l'enfer, non-seulement tourmente comme tout autre feu, mais renferme en soi tous les tourments. Ainsi divisé par la main de Dieu, il coupe comme un rasoir, il broie comme une roue, il tire comme une chaîne, il meurtrit comme un marteau, il déchire comme les ongles de fer : il a pour les nerfs les supplices de la goutte, pour le cœur il est comme une défaillance, et cause d'affreuses convulsions dans les entrailles. En un

mot, il est l'abrégé de toutes les douleurs, de tous les supplices imaginables. « Le feu de l'enfer, dit saint Jérôme, fait sentir au pécheur tous les supplices à la fois. » Les pauvres damnés nagent dans cet océan de feu, poussés çà et là par ces ondes de flammes dont ils sont non-seulement enveloppés au dehors, mais encore pénétrés au dedans. Voyez comme ils sont ensevelis dans le feu. Feu à gauche, feu à droite, feu au-dessus, feu au-dessous d'eux, feu dans les yeux, feu dans les oreilles, feu dans les entrailles, feu partout. Ainsi dévorés par le feu, ils sont tantôt lancés en haut, tantôt précipités au plus profond de l'abîme, et brûlent ainsi continuellement dans cet océan de flammes : car chaque damné porte en soi le feu qui le dévore. Sa chair brûle sous la peau, mais sans être consumée; son sang bout dans les veines; la moelle lui bout dans les os, la cervelle sous le crâne, et le cœur dans la poitrine. Quel supplice! Les damnés ne demandent qu'un remède à tant de maux, ce remède c'est la mort. La mort seule pourrait adoucir leurs tourments. O mort! s'écrient-ils, ne se trouvera-t-il donc pas un démon assez compatissant pour me la donner? O mort si ardemment désirée, où es-tu? Mais ils la cherchent en vain, ils ne la trouveront jamais, nous dit l'apôtre saint Jean. *Quœrent mortem et non invenient.* Voluptueux, vindicatifs, pécheurs de toute sorte, Isaïe vous attend ici et vous crie : *Qui de vous pourra demeurer avec un feu dévorant?* Esprit-Saint, frappez le cœur de ce pécheur endurci qui m'écoute, comme vous fîtes pour celui de sainte Thérèse. Elle fut ravie un jour en esprit, et conduite en enfer. Là elle vit un siége de feu entouré de serpents et de démons, prêts à dévorer quiconque eût voulu s'y asseoir. A cette vue la

sainte fut saisie d'horreur. Sais-tu, lui dit Dieu, pour qui est ce siége? Il est pour toi, si tu ne renonces pas à l'amitié de ce jeune homme : voilà le précipice où il t'entraînera, voilà le supplice que je t'avais déjà préparé en enfer; et cela dit, la vision disparut. Si, pour des péchés que sainte Thérèse n'a jamais commis, mais qu'elle aurait faits dans le cas où elle n'aurait pas renoncé à cette amitié d'ailleurs innocente, un supplice aussi horrible lui était préparé, quels feux doivent brûler en enfer pour tant de péchés que vous avez commis? Et que faites-vous? Ce que vous faites? vous continuez à couper du bois pour augmenter le feu qui doit vous brûler. Oui, vos adultères, ô impudiques! sont du bois pour l'enfer; vindicatifs, vos haines sont du bois pour l'enfer; impies, vos sacriléges sont du bois pour l'enfer. Et quand finirez-vous, pécheurs? Si vous vous convertissez maintenant, une seule larme suffit pour éteindre tout le feu que vous vous êtes préparé jusqu'ici en enfer : mais si vous y tombez une fois, un océan de pleurs ne suffirait pas pour en éteindre une seule flamme. A quoi vous décidez-vous donc? Esprit-Saint, touchez le cœur de ce pécheur qui m'écoute. — Ah! mon père! je suis saisie d'horreur; consolez-moi, cette peine est sans doute la plus grande de l'enfer, n'est-il pas vrai? Non, le feu et le soufre qui dévorent les damnés ne sont, au dire du Psalmiste, qu'une partie de leurs souffrances : *Ignis et sulphur et spiritus procellarum pars calicis eorum.*

VIII. La mer est formée, non-seulement par les fleuves de la terre, mais encore par la plus grande partie des eaux qui tombent du ciel : de même aussi l'océan de supplices où sont plongés les damnés dans l'enfer se compose non-seulement des peines du sens, lesquelles sont les

moindres de toutes, mais encore de la peine du dam, laquelle est de beaucoup la plus considérable. *Il tombera sur eux des charbons,* dit le Psalmiste, *vous les jetterez dans le feu.* Quels sont ces charbons? Le feu de l'enfer est-il donc si faible, qu'il faille encore que pour l'augmenter, il pleuve du ciel des charbons? Ces charbons, dit saint Augustin, sont tels, qu'ils ne brûlent pas, mais ils tourmentent les damnés par la lumière qu'ils répandent, et en leur découvrant les bienheureux dans la gloire. *Cadent super eos carbones, scilicet sancti qui ex mortuis resurgent, quia invident eis.* Voir dans la gloire ceux qui m'ont servi, et me voir en enfer! voir dans le ciel celui qui a été mon rival sur la terre, et me voir en enfer! Voir dans les délices celui que j'ai poursuivi avec tant d'acharnement pendant ma vie, et me voir en enfer! Quels charbons, quels supplices! Mais ce qui les rend plus terribles encore, c'est que, comme l'enseigne l'école, d'après saint Thomas, Dieu, au moment où il réprouve les damnés, leur fait voir quelques traits de son infinie beauté, et en laisse gravée dans leur esprit une certaine connaissance, abstraite, il est vrai, mais très-vive, laquelle produit en eux un irremédiable désespoir : de sorte qu'il leur reste je ne sais quel rayon de lumière, terrible pour eux, qui leur fait voir le Dieu qu'ils ont perdu. Mais hélas! cette vue, loin de les consoler, les tourmente au contraire : si bien qu'Isaïe, parlant d'eux, dit tantôt, qu'ils ne verront point, et tantôt, qu'ils verront. *Il a fait le mal dans la terre des saints, il ne verra point la terre du Seigneur*. Et ailleurs, au contraire : *Les yeux des aveugles verront au milieu des ténèbres de l'obscurité.* Quelle contradiction! Ils verront, et ils ne verront pas! comment cela est-il possible? Le voici, dit Origène :

« Ils voient, afin, d'être confondus, ils ne voient pas pour être consolés. Or, de ces deux choses contradictoires dans l'esprit des damnés résultent deux appétits contraires dans leur volonté, à savoir : le désir de voir ce qu'ils ne posséderont jamais, et le désespoir de posséder ce lieu qu'ils ne pourront jamais voir. Et de même que le désir et l'espérance forment le purgatoire ; ainsi le désir et le désespoir, forment proprement l'enfer ; car ces deux mouvements contraires, à savoir : le désir de voir Dieu comme leur bien naturel, désir qui est propre à toutes les âmes séparées, et le désespoir de ne jamais le voir, sont comme deux bêtes féroces qui déchirent le cœur du damné, et toutes les autres peines ne sont rien à côté de celle-là. Si je me damne, ô mon bon Jésus ! je ne vous verrai donc jamais? Je ne contemplerai donc jamais un seul instant votre visage, je n'aurai jamais la consolation de converser avec vous, je serai privé de vous pendant toute l'éternité. Mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est que non-seulement mes peines n'exciteront point votre compassion, mais vous vous en réjouirez avec tous les élus, vous rirez de mes supplices, et mes fureurs vous feront tressaillir d'allégresse. Oh ! cette peine est si atroce qu'elle fait de l'enfer, non-seulement un réceptacle de tous les maux, mais un pur mal, sans mélange d'aucun bien. Et pourtant ce n'est pas là encore le plus grand de tous les supplices des damnés.

IX. *Il est horrible,* dit l'apôtre, *de tomber entre les mains du Dieu vivant.* Il ne dit pas : entre les mains d'un Dieu irrité ; car un Dieu irrité pourrait s'apaiser. Il ne dit pas : entre les mains d'un Dieu juge équitable ; car un juge peut se laisser toucher par les prières ; mais il dit : entre les mains du Dieu vivant : c'est-à-dire, que

tant que Dieu sera Dieu, le damné sera damné : et comme Dieu sera vivant pendant toute l'éternité, le damné souffrira pendant toute l'éternité aussi. O éternité ! ô éternité ! qui peut te comprendre ? Brûler est un grand supplice, mais brûler pendant toute l'éternité, c'est bien autre chose encore. Perdre Dieu est un grand malheur, mais le perdre pour toujours, quelle perte ! Quel tourment de rester ainsi toujours au milieu des flammes, sans jamais éprouver aucun soulagement ! Mes frères, interrogez quelques-uns de ces malheureux qui souffrent dans l'enfer, et demandez-leur quand finiront leur supplice. Caïn, depuis combien de temps brûles-tu en enfer ? Depuis six mille ans. Et quand en sortiras-tu ? Jamais, jamais. Saül, depuis combien de temps souffres-tu en enfer ? Depuis deux mille ans. Et quand en sortiras-tu ? Jamais, jamais. Simon le magicien, depuis combien de temps brûles-tu en enfer ? Depuis dix-huit siècles. Et quand en sortiras-tu ? Jamais, jamais. Voluptueux, vindicatifs, blasphémateurs, depuis combien de temps brûlez-vous en enfer ? Depuis mille ans, depuis cent ans, depuis cinquante ans. Et quand en sortirez-vous ? Jamais, jamais. Ce mot : jamais a fait trembler les colonnes de la sainte Eglise ; il a fait frémir d'horreur les plus grands saints du paradis ; et il n'ébranlera pas le pécheur qui m'écoute ici ? Béni soit Dieu qui m'a tiré du siècle ; je baise ce saint habit qui me donne le loisir de penser souvent à l'enfer. Mais vous qui naviguez encore sur cette mer orageuse du monde, comment ne craignez-vous pas de vous perdre ? Ah ! si vous aimez votre âme, je vous le demande en grâce pensez de temps en temps à l'éternité de l'enfer, et changez de cette manière en remède ce que Dieu a établi pour punir les damnés. Cette éternité des peines n'est pas

encore toutefois leur plus cruel tourment. Quel est-il donc? Nous allons le voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

X. Le mauvais riche souffrait dans l'enfer, et de l'horreur de ces lieux: *Sepultus in inferno;* et des flammes dont il était environné: *Crucior in hac flamma.* Mais ce supplice n'était pas le plus grand pour lui: et pour en tempérer les ardeurs, il se serait contenté d'une goutte d'eau au bout d'un doigt: *Envoyez Lazare pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau.* Quelle était donc sa peine la plus grande? Une pensée qui lui rendait l'enfer intolérable, et qui fait de ce séjour pour tous les damnés un véritable enfer. Quelle est donc cette pensée? Avant de vous la découvrir, laissez-moi tomber à genoux, et supplier le Dieu tout-puissant de vous l'imprimer tellement dans le cœur qu'elle n'en sorte plus jamais, et qu'elle vous serve de règle pour bien vivre et pour bien mourir. Cette pensée, qui constitue proprement l'enfer, et qui comme un ver rongeur dévore éternellement le cœur du damné, la voici: Je pouvais me sauver, et je me suis damné pour une bagatelle. C'est là ce qu'Abraham rappelait au mauvais riche: *Souviens-toi, mon fils, que tu as reçu des biens pendant ta vie.* Oh quelle affreuse pensée! j'ai eu tant de biens avec lesquels je pouvais si facilement me sauver, et je me suis damné pour un rien: j'ai eu tant

d'inspirations, tant de remords, tant de grâces, et j'en ai abusé pour un rien. Qu'était-ce, en effet, que ce sale plaisir, ce poste, cette charge, après lesquels j'ai tant soupiré, cette passion que j'ai voulu satisfaire, ces bals, ces jeux, ces plaisirs, ces conversations? Un rien, un pur néant. Et c'est pour ce rien que je suis tombé en enfer: ah! quel horrible désespoir! De tous les tourments de l'enfer, c'est là le plus grand, et voici pourquoi. C'est que le damné, en considérant d'un côté ce qu'il souffre, ce pourquoi il souffre, et de l'autre, combien il lui aurait été facile d'échapper à ces supplices, en ressent davantage toute l'horreur. Cette pensée est comme la quintessence de tous les tourments de l'enfer; c'est elle qui arrache aux damnés ces cris de rage, ces grincements de dents, et ces blasphèmes épouvantables. Ecoutez-les, et vous serez saisis d'horreur. Ce n'est pas moi qui parle, c'est un damné qui blasphème, et qui crie avec le mauvais riche: *Crucior in hac flamma.*

XI. Ah malheur à moi! je pouvais si facilement me sauver, et je me suis damné par ma faute! Ah! si tel jour j'avais été décharger ma conscience aux pieds de ce bon prêtre: si j'avais bien confessé ce péché, je serais sauvé aujourd'hui, et je suis damné pour l'avoir caché: *Crucior in hac flamma.* Ah! prédicateurs, dont je me suis moqué, je vous crois maintenant, mais il est trop tard. Si j'avais cru les vérités éternelles que vous me prêchiez, je me serais converti; et pour avoir fui vos sermons, pour les avoir critiqués je suis damné, et je crierai éternellement au milieu de ces flammes: *Crucior in hac flamma.* Amis perfides, voilà où m'ont conduit vos conseils: mais non, c'est moi qui suis l'auteur

de ma ruine. Je savais qu'il y avait un enfer. Je savais ce qu'il fallait faire pour l'éviter. Dieu au-dessus de moi; ma conscience au dedans, mes parents, mes amis, mes confesseurs autour de moi m'ont exhorté bien des fois à changer de vie : ah! pourquoi n'ai-je pas fait ce qu'ils me disaient? qui m'a retenu? Si j'ai été fragile en péchant, pourquoi n'ai-je pas fait pénitence? Ah! si je m'étais confessé un jour plus tôt, je serais maintenant dans le ciel, et pour ne l'avoir pas fait je brûle en enfer: *Crucior in hac flamma.* Malheureux! J'étais catholique, j'étais libre, j'étais raisonnable, j'étais homme enfin : qui m'a donc aveuglé, séduit, enchanté? Si parmi tant d'années que j'ai vécu sur la terre, j'avais bien employé un seul moment, c'en était assez pour me faire asseoir éternellement sur un trône de gloire. Et pour un misérable plaisir, pour un caprice, pour un rien, je suis plongé dans cette mer de feu. Criminel, maudit que j'étais, je me suis jeté les yeux ouverts dans ces flammes. *Crucior in hac flamma.* Ah! vie passée! trop courte et trop longue à la fois, mais trop triste pour mes souvenirs! Pour combien peu de chose j'ai renoncé à mon bonheur éternel! Avec combien peu je pouvais gagner le paradis! Beaux jours, belles heures, précieux moments de ma vie, vous ne reviendrez donc plus? Ah! que je vous ai follement dépensés! qui m'aurait dit alors qu'il arriverait un jour où je vous regretterais si amèrement, mais inutilement et éternellement au milieu de ces flammes : *Crucior in hac flamma.* Venez, démons, déchirez ces entrailles, rongez ce cœur, tout est à vous. Oui je mérite tout ce que je souffre : je mérite la faim, parce que j'ai été dur envers les pauvres; je mérite le feu, parce que je me suis nourri de fumée.

Dieu ne m'écoute pas, parce que je ne l'ai point écouté ; je ne trouve point miséricorde, parce que j'ai méprisé la miséricorde; hélas ! hélas ! il n'y a donc plus d'espérance pour moi ! Ah ! maudit soit le jour où je suis né, maudit le père qui m'a engendré, maudite la mère qui m'a enfanté, maudit le prêtre qui m'a baptisé, maudit l'ange qui m'a gardé, maudites les chaînes qui me retiennent ici. Mais qui m'a précipité dans cet abîme de feu ? Quelle est donc cette justice de Dieu ? N'est-ce pas lui qui m'a créé? Comment s'acharne-t-il donc ainsi contre une chose qui est à lui ? Puisqu'il ne veut plus me reconnaître pour sien, puisqu'il ne se souvient plus de moi, qu'il soit donc maudit aussi lui. Que toute créaure l'ait en horreur, et que l'univers entier devienne un enfer plein de démons pour le blasphémer. Et que fait son fils, qui a été pendant tant d'années mon avocat ? N'est-ce pas lui qui a répandu tout son sang pour moi ? Pourquoi donc me tourne-t-il maintenant le dos? Maudit soit donc le Christ ; périsse son sang, sang inique,plaies perfides, rédemption malfaisante. Et Marie, que j'ai invoquée tant de fois, pourquoi ne vient-elle pas à mon secours ? Elle m'a donc abandonné aussi elle ? Eh bien ! qu'elle soit........ Ah ! je n'ai pas le courage d'achever, ni d'entendre blasphémer la sainte Vierge Marie. Et vous, mes frères, que faites-vous ? Comment pouvez-vous entendre ce misérable blasphémer ainsi ? Retournons donc sur la terre. Et vous, réprouvés, fermez la bouche, afin qu'il ne nous arrive rien de ces horribles imprécations. Eh bien ! mes frères, que pensez-vous maintenant de l'enfer ? Hélas ! je suis saisi d'horreur : laissez-moi sortir d'ici, et m'en aller au désert pour faire pénitence de mes crimes.

XII. Si cette faveur m'est refusée, laissez-moi du moins embrasser ce crucifix, et, tout baigné de larmes, pleurer du fond du cœur mes péchés. Doux Sauveur de mon âme, si mon cœur s'est jamais attendri, c'est surtout en ce moment ! si je vous ai jamais demandé pardon, c'est surtout aujourd'hui. Pardon, mon doux Jésus, mille fois pardon : je vous le demande, non par la crainte du feu que vous m'avez préparé en enfer, mais pour n'avoir pas à blasphémer contre vous pendant toute l'éternité. Grand Dieu ! si je me damne jamais, je vous maudirai donc ? Cette langue qui vous bénit maintenant blasphémera donc contre vous ? Non, non, mon Dieu. Otez-moi plutôt la langue ; réduisez-moi plutôt en cendres : je veux, mon Dieu, je veux vous bénir pendant toute l'éternité. Mes frères, s'il en est un parmi vous assez pervers pour vouloir blasphémer Dieu avec les démons, et pour refuser de se convertir, qu'il sorte d'ici, et qu'il ne regarde pas ce crucifix. Mais si vous êtes tous touchés et repentants, embrassez-le tous ; pleurez vos péchés ; demandez pardon. Ah ! pour éteindre le feu de l'enfer, il faut des larmes aujourd'hui : des larmes donc, mes frères, des larmes de repentir. Que celui qui veut éviter l'enfer chasse le péché de son âme par une véritable douleur, qu'il se frappe la poitrine et demande pardon. Mais quelques larmes ne suffisent pas. Hélas ! les âmes tombent par foules en enfer, comme les flocons de neige sur la terre en hiver. S'il en est ainsi, qui de nous échappera à ce malheur ? Qui? Celui qui fera sincèrement pénitence. Pénitence donc, mes frères. Je veux commencer aujourd'hui une pénitence terrible, pour ne la finir jamais, et cette discipline à la main, demander à mon Jésus une seule grâce, c'est qu'aucun

de vous n'aille en enfer. Oh! mon Jésus! je vous la demande, les larmes aux yeux, cette grâce. Que voulez-vous de ceux qui m'écoutent? des larmes, le repentir et la douleur? Ils sont tous contrits, tous baignés de larmes. Que voulez-vous de plus? Des pénitences, du sang? Je le donnerai pour eux, je le répandrai s'il le faut jusqu'à la dernière goutte, pourvu que vous leur pardonniez à tous. Du sang donc, du sang: joignez vos larmes à mon sang, ou plutôt à celui de Jésus-Christ, à ce sang précieux et d'une valeur infinie. C'est ce sang qui éteint le feu de l'enfer: offrez-le au père éternel, offrez-le avec vos larmes, en vous frappant la poitrine et en demandant tous pardon à Dieu. Vous, mon frère, qui vivez obstiné dans le péché, et qui même pendant ce carême continuez à préparer du bois pour l'enfer, dites à Dieu avec componction: pardon, mon Dieu, pardon; et pour éviter tous l'enfer, faisons ainsi: je demanderai pardon pour vous, et vous le demanderez pour moi. Demandons-le tous ensemble à haute voix avec larmes et gémissements. Pardon, ô mon Jésus! pardon. Que Dieu soit béni pour avoir touché votre cœur. J'espère maintenant qu'aucun de vous ne tombera en enfer. Pour cela faisons deux choses: j'en ferai une, et vous ferez l'autre: je prierai Notre-Seigneur que pour empêcher qu'aucun de vous ne tombe en enfer, il me place au dessus de ce gouffre: je consens à y brûler, pourvu que par là je vous empêche d'y tomber. Pour vous, ce que vous avez à faire, c'est une bonne confession générale, c'est de bien confesser ce péché que vous cachez depuis tant d'années, c'est de renoncer à ce commerce criminel, c'est de vous réconcilier avec cette personne, c'est de rendre ce bien mal

acquis, en un mot c'est de quitter le péché. Combien d'autres ont pleuré comme vous en entendant prêcher sur l'enfer, et qui malgré cela y sont tombés, parce qu'ils ne se sont point confessés et corrigés : ils y brûlent maintenant, ils y blasphèment contre Dieu, et le sermon qu'ils ont entendu ne sert qu'à aggraver leur condamnation. Pour qu'un pareil malheur ne vous arrive pas, pour que tout le fruit de cette instruction ne consiste pas seulement en quelques larmes, je vous demande une heure de méditation ce soir avant votre sommeil. Retirez-vous dans votre chambre, et repassez au pied de votre crucifix tous les points de ce sermon, en considérant surtout quel tourment ce serait pour vous, si pouvant vous sauver avec autant de facilité, vous alliez vous damner pour un rien. Dites-vous dans le silence de votre cœur : si la miséricorde de Dieu à mon égard n'avait été aussi grande, où serais-je maintenant ? En enfer. Et qu'y deviendrais-je ? Pour le savoir, approchez le bout du doigt de la flamme d'une bougie, et tenez-la ainsi pendant la moitié d'un Ave Maria : si vous n'avez pas le courage de supporter aussi longtemps cette douleur, comment pourrez-vous supporter le feu de l'enfer ? Allez, pensez-y, et décidez-vous en conséquence.

SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE

DE CARÊME.

DE LA CONFESSION

Lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla et la foule fut dans l'admiration.

(Evangile selon saint Luc, Ch 11, V. 24.)

1. Un muet qui parle, un démon qui fuit, ce sont là deux grands miracles qui plongèrent dans l'étonnement la foule qui suivait le Sauveur. Mais lequel de ces deux miracles fut le plus grand? Faire parler un muet ne peut être que l'effet de la toute-puissance divine, qui délie la langue, afin qu'elle puisse se mouvoir et former des sons articulés : et d'un autre côté, mettre en fuite le démon ne peut être que l'effet de la grâce divine, qui, des rayons de sa lumière, chasse le prince des ténèbres : de sorte qu'il semble que ces deux miracles étaient également capables d'exciter l'étonnement de la foule, et qu'elle ne pouvait, sans injustice,

admirer l'un plutôt que l'autre. Si ces deux miracles ne nous représentaient le mystère de la confession, je rechercherais aussi moi lequel des deux l'emporte sur l'autre. Mais je suis frappé davantage d'un miracle bien plus grand encore, qui arrive tous les jours dans le tribunal de la pénitence : c'est que les muets parlent, et que le démon ne s'en va pas ; bien plus, que pendant même que les muets parlent, le démon entre plus avant encore dans leur cœur. Oh ! c'est là un miracle qui mérite tout notre étonnement. Hélas ! en voyant d'un côté les sacrements fréquentés, et de l'autre une si grande multitude de péchés, je crains que tous les muets ne parlent pas bien, et que pour cela le démon ne se soit pas en allé. Parlons clairement afin que tous comprennent. Je crains que beaucoup de confessions ne soient inutiles, nulles ou même sacriléges, et qu'au lieu de chasser le démon du cœur, elles ne l'y fassent entrer davantage, qu'elles ne l'y établissent plus solidement, et n'accroissent sa tyrannie ; parce que ces muets volontaires, s'ils parlent en se confessant, ne parlent pas bien. Et pourquoi ne parlent-ils pas bien ? Pour deux raisons que je développerai dans cette instruction : la première, c'est qu'ils s'estiment moins coupables qu'ils ne sont, ce sera le premier point. Ils se croient pénitents, et ils ne le sont pas, en effet, ce sera le second point. Parlons plus clairement encore, car la matière est trop importante : ceux qui approchent du sacrement de pénitence, sans s'être suffisamment examinés, manquent de sincérité dans l'aveu de leurs fautes ; et ceux qui en approchent sans un ferme propos de se corriger péchent par défaut de repentir : ils se confessent bien, et malgré cela ils ne chassent pas le démon de leur âme. Voilà

un miracle bien plus étonnant que celui qu'admirait la foule : c'est qu'un muet parle, et que le diable ne se retire pas ; c'est qu'un pécheur se confesse, et qu'il reste plus que jamais au pouvoir du démon. Mon intention, mes frères, n'est pas d'exciter aujourd'hui vos scrupules, et de vous porter au découragement : j'ai trop à cœur la paix de votre âme ; mais je vous dois la vérité : et c'est un malheur de notre époque que les vérités évangéliques soient traitées de vains scrupules. Ecoutez bien, je vous en prie, cette instruction ; car c'est une des plus nécessaires ; et, pour bien être compris de vous tous, je me servirai de termes clairs et familiers ; aussi je suis convaincu qu'après m'avoir entendu, vous prendrez la résolution de vous confesser avec plus de soin que vous n'avez fait jusqu'ici, et que vous rendrez ainsi le miracle complet, en agissant de telle sorte que le muet parle, et que le démon se retire.

II. *Le muet parla.* S'il parla, comment peut-on dire qu'il était muet ? Parce qu'il en est beaucoup qui parlent dans la confession, mais qui ne parlent pas comme il faut ; ils restent muets, même après avoir parlé. Ils parlent, à cause des choses qu'ils disent, ils sont muets, à cause des choses qu'ils taisent : ils parlent, à cause de ce qu'ils découvrent ; ils sont muets, à cause de ce qu'ils nient et tiennent caché. Mais pourquoi ne parlent-ils pas comme il faut ? Parce que, vivant esclaves de l'ambition, de l'avarice, de la vanité et de l'amour du plaisir, ils s'estiment malgré cela innocents. Voici comment ils se confessent : ils se mettent à genoux ; et après avoir fait le signe de la croix, et récité leur *Confiteor*, ils commencent ainsi : Mon père, je m'accuse de n'avoir pas aimé Dieu comme je le de-

vais ; d'avoir manqué de charité envers mon prochain, de m'être impatienté souvent, d'avoir été négligent, j'en demande pardon à Dieu, et à vous, mon père, la pénitence qui m'est due. Comment, mon frère, vous n'avez pas autre chose? Vivant dans le monde comme vous faites, votre conscience ne vous reproche rien de plus? Je vois que vous vous imaginez que pour être chrétien il suffit d'en avoir le nom ; je vois que vous êtes un muet qui parle, mais qui ne parle pas comme il faut. Dites-moi, avez-vous bien examiné votre conscience avant de vous confesser ? Non. Eh bien! en voilà assez, surtout s'il y a longtemps que vous ne vous êtes confessé, pour rendre votre confession nulle et invalide, quand bien même vous réussiriez par hasard à découvrir tous vos péchés dans la confession. Et la raison en est claire, disent les moralistes : c'est qu'en vous rendant coupable d'une aussi grave négligence, vous êtes exposé au danger certain de manquer à l'intégrité de la confession. Que sera-ce donc de celui qui, après avoir pendant cinq ou six mois, une année peut-être, compté plus de péchés que de jours, vient se confesser la veille de quelque fête solennelle, afin de faire comme les autres ? Comment est-il possible qu'il puisse, en un quart-d'heure de temps, découvrir le nombre exorbitant de ses péchés, en distinguer l'espèce et les circonstances ? Saint Jacques a bien raison de comparer un pécheur qui s'examine ainsi à la légère à un homme qui, se regardant un instant dans un miroir, oublie aussitôt ce qu'il a vu. Ainsi ce pécheur prend tous ses péchés ensemble, et avec cette masse informe il vient aux pieds du prêtre. Et c'est là ce que vous appelez un examen de conscience? et après un examen de cette sorte, vous vous croyez innocents? étrange illusion.

III. Mon intention n'est pas de faire aujourd'hui un catalogue de tous les péchés que peut commettre un grand pécheur, afin de vous donner règle facile pour bien examiner votre conscience : non, ce que je veux, c'est de vous offrir en abrégé le modèle d'un véritable examen, afin qu'il vous serve de méthode facile pour toutes vos confessions. Dès la veille au soir, retirez-vous en quelque lieu secret ; et là, aux pieds d'un crucifix, mettez-vous devant les yeux tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, parcourez-les un à un, examinez en quoi vous vous y avez manqué par paroles, par pensées, par œuvres ou par omissions : repassez ensuite les affaires que vous avez entreprises, les personnes avec lesquelles vous avez traité, les lieux où vous avez demeuré, les obligations de votre état, les goûts, les affections et les inclinations secrètes de votre cœur, et vous verrez ce que deviendra votre in-innocence prétendue, à la vue de tant de désordres dont vous vous êtes rendus coupables. Ce sera bien autre chose encore, si, aux péchés que vous avez commis, vous joignez ceux que vous avez fait commettre aux autres, ceux que vous avez commis sans aller jusqu'au bout. Je veux entrer dans un plus grand détail, afin de mieux vous découvrir les plaies de votre conscience. Et pour commencer par les pensées, combien de fois voyons-nous dans le tribunal de la pénitence un jeune homme, qui, après avoir, dans une soirée, donné carrière à ses yeux et à son imagination, et consenti à tous les mauvais désirs qui se sont présentés à lui, reste muet aux pieds du confesseur, et se croit innocent. Ah ! ces maudits péchés de pensée peuplent l'enfer de damnés ! Cette jeune personne qui se laisse faire la cour par ce jeune homme, s'est-elle jamais confessée

des péchés dont elle a été la cause pour lui? Cette homme a présenté un poison à son ennemi; mais le poison ayant manqué son effet, il néglige, pendant de longues années, de s'accuser de ce crime. Ce jeune homme, après avoir eu une altercation avec son rival, le guette une, deux ou trois nuits pour l'insulter, peut-être même pour le tuer: mais parce que la divine Providence ne lui a pas permis d'exécuter son criminel dessein, il n'en dit rien à confesse. Cet autre va frapper à la porte de cette maison, avec une mauvaise intention; mais n'ayant point trouvé celle qu'il cherchait, il se croit innocent. Cette mère met dans son lit son enfant avant l'âge d'un an, avec un danger manifeste de l'étouffer; mais comme ce malheur n'est point arrivé, sa conscience ne lui reproche rien. Combien de fois se présente-t-on au tribunal de la pénitence, et fait-on en deux ou trois paroles sa confession? Mon père, j'ai péché avec telle personne une fois seulement. — Une fois seulement, reprend le confesseur; mais pendant combien de temps avez-vous cherché à l'entraîner au péché? combien de fois êtes-vous sorti de chez vous pour la porter au mal? Combien de mauvais discours lui avez-vous tenus dans cette intention? Combien de piéges lui avez-vous tendus? Combien de moyens avez-vous employés pour arriver à votre but? En faisant le compte des actes moralement interrompus que vous avez posés, il se trouve qu'il y a plus de vingt péchés mortels dont vous ne parlez point. Qu'on ne prétexte point l'ignorance; car elle n'excuse point quand elle est affectée, bien moins encore, lorsqu'en s'examinant on cherche ses péchés avec le désir de ne point les découvrir, et de laisser en repos les plus sales passions. Voilà les muets qui ne parlent pas comme il faut, et

dont le diable, à cause de cela, ne se retire pas : voilà ceux qui ont coutume de proclamer leur innocence, en terminant leur confession par cette belle parole : Mon père, je ne me souviens pas d'autre chose.

IV. Vous ne vous souvenez pas d'autre chose? N'accusez pas votre mémoire de cet oubli si coupable, mais votre mauvaise volonté, qui, par une négligence crasse des choses du salut, ne veut pas se donner la peine de creuser jusqu'au plus profond du cœur ! Eh bien ! Je le ferai moi, si vous voulez m'écouter. La confession est une chose pénible pour vous, et c'est pour cela que vous cherchez à vous en débarrasser en quatre paroles. — Mon père, j'ai volé, dit du mal de mon prochain. Je me suis permis quelques plaisirs illicites. — Mais doucement, mon frère, vous ne confessez ni l'espèce ni le nombre de vos péchés; c'est à peine si vous en confessez le genre. Prenons-les l'un après l'autre. Vous avez volé. Pourquoi ne dites-vous pas combien de fois, en quelle quantité, en quel lieu, comme c'est quelquefois nécessaire; car si vous avez volé l'Eglise, votre vol devient un sacrilége. Puis combien de manières y a-t-il de voler? Vous, marchands, vous savez bien qu'il y a dans vos livres certains comptes qui ne sont pas justes à vos yeux, et bien moins encore aux yeux de Dieu : il y a longtemps que vous vous confessez tous les mois, et ces comptes dorment dans vos cartons au préjudice des pauvres; et vous croyez vous être confessés suffisamment en disant : J'ai volé. Et cependant la loi de Dieu vous défend non-seulement de prendre, mais encore de retenir le bien d'autrui : et comme ce précepte est négatif, vous péchez toutes les fois que vous omettez de restituer, ayant la facilité de le faire. Vous fermiers, qui vous appropriez le bien de votre maître, vous artisans, qui enflez outre mesure vos

comptes, sachez que pouvant restituer, sinon avec de l'argent, du moins avec votre travail, et ne le faisant pas, vous commettez un péché continuel. Vous êtes-vous jamais accusés de ne pas restituer lorsque vous pouviez le faire? Vous gentilhomme, vous êtes accablé de dettes, vous ruinez vos pauvres créanciers, et vous ne vous apercevez pas que vous êtes autant de fois voleur que vous avez ou pouvez avoir la facilité de payer vos dettes, et que vous ne le faites pas? Cette pauvre famille pleure; avez-vous jamais pensé aux maux qui résultent pour elle du retard que vous mettez à la payer? Oh! quelle masse de péchés! Et pourtant vous n'en dites rien à confesse. Vous avez les mains souillées du sang des pauvres, et vous vous croyez innocent?

Vous avez dit du mal de votre prochain : mais avez-vous dit le vrai ou le faux? Le fait était-il public ou secret? Combien de fois cela vous est-il arrivé, devant combien de personnes? Vous savez qu'il faut déclarer toutes ces choses. — Vous vous êtes permis quelques plaisirs illicites : mais quels sont ces plaisirs? Est-ce la gourmandise, la vanité, l'impureté? Dans ce dernier cas, vous devez vous expliquer en termes modestes, il est vrai, mais cependant de manière à faire connaître à votre confesseur l'état de votre conscience. Avez-vous péché seul ou avec d'autres? Celle avec qui vous avez péché était-elle mariée, ou libre, ou votre parente, ou consacrée à Dieu par le vœu de chasteté? Votre liaison avec elle dure-t-elle encore? Depuis combien de temps l'entretenez-vous? Si vous ne déclarez pas toutes ces choses, votre confession sera un piége pour votre âme, au lieu de vous absoudre de vos péchés. Grand Dieu! que de désordres se découvrent aujourd'hui au tribunal de la pénitence! Et cependant on dira : Je n'ai, grâce à Dieu, aucune passion, et je

puis vivre tranquille sans avoir besoin de tant m'examiner. Vous n'avez point de passions! Et d'où viennent donc ces malédictions, ces imprécations horribles que vous vomissez tout le jour contre votre femme, votre belle-mère, votre bru, vos parents, vos voisins? C'est inévitable, dites-vous, et il suffit que le cœur soit bon. Il suffit que le cœur soit bon? Pourquoi donc, quand il arrive un malheur à votre voisin, vous en réjouissez-vous, et vous attristez-vous au contraire des succès de votre rival? Pourquoi ne pouvez-vous, sans éprouver de la peine, entendre raconter les louanges de celui-ci? Est-ce là le signe d'un bon cœur? N'est-ce pas plutôt la marque d'une lâche jalousie, d'une naine profonde, d'une passion invétérée? Ces plaies secrètes de votre cœur, les avez-vous jamais révélées au tribunal de la penitence? Oh! que de muets qui ne parlent pas comme il faut! Et c'est pour cela que le diable entre plus avant dans le cœur; et plus ils veulent paraître innocents, plus ils deviennent pécheurs.

V. Mais dites-vous, plus je cherche, moins je trouve, et je ne sais jamais ce que je dois dire. — Vous ne trouverez rien? Oh! c'est ici que je ne puis m'empêcher de m'écrier avec Pierre de Celle : « C'est le grand nombre de leurs péchés qui cause l'embarras de ces hommes : *Tales inopes copia fecit*. Vous ne trouvez point de péchés, savez-vous pourquoi? parce que vous vous examinez superficiellement sur les commandements de Dieu en général, sans vous appliquer à rechercher les obligations de votre état. Je m'adrese à vous prêtres, pères et mères de famille, chefs de maison ou d'ateliers, maîtres d'école : examinez un peu vos obligations, et dites ensuite si vous êtes pauvres de péchés. Vous êtes-vous jamais confessés des désordres que commettent

ceux dont Dieu vous a chargés, par suite de la mauvaise éducation que vous leur avez donnée, ou de votre peu de vigilance ? N'y a-t-il pas des scandales dans cette paroisse ? On les voit et l'on garde le silence. Ceux qui pourraient et qui doivent les empêcher se tiennent tranquilles. Ce jeune homme reste jusqu'à minuit hors de la maison, tenant de mauvais propos, blasphémant : le père le sait et il en rit : que voulez-vous, dit-il, ce sont des jeunes gens ; et il se confesse de tout autre chose, sans rien dire de cette dissimulation coupable. Cette mère voit sa fille caquetter tout le jour à la fenêtre ; elle la laisse seule avec le jeune homme qui la recherche, elle lui permet d'aller avec lui à tel pélerinage, à la campagne : cette fatale liberté qu'elle accorde à sa fille, s'en est-elle jamais accusée ? Cette femme mariée, qui depuis plusieurs années est tourmentée par des inquiétudes de conscience, pourquoi ne s'informe-t-elle pas auprès d'un bon confesseur des obligations de son état ? Ce maître connaît la vie criminelle que mène son serviteur, ses intrigues coupables avec cette servante : s'est-il jamais accusé d'avoir manqué de le corriger comme il le devait ? Ce juge a beaucoup d'affaires à expédier, et elles dorment toutes sur sa table, ensevelies dans la poussière, au préjudice d'un tiers qui soupire après une prompte décision. S'est-il jamais reproché sa négligence ? Venez me dire après cela que vous ne trouvez point de péchés. L'Empereur Charles-Quint étant en voyage, et n'ayant point avec lui son confesseur ordinaire, s'adressa à l'un de ces prêtres qui n'ont d'égard, au tribunal de la pénitence, ni au rang ni à la condition. Après que l'Empereur eut fini sa confession, le prêtre lui dit avec courage et respect à la fois : Sire, vous avez confessé jusqu'ici les péchés de Charles, con-

fessez maintenant ceux de l'empereur. Comment les provinces sont-elles gouvernées ? Comment accueillez-vous ceux qui recourent à vous ? Donnez-vous audience au temps marqué ? Comment récompensez-vous le mérite ? Comment exercez-vous la justice ? Comment veillez-vous sur vos ministres ? Le prince agréa la liberté apostolique de ce bon prêtre. C'est aujourd'hui seulement, dit-il à ses courtisans, que j'ai appris à me confesser. Ah ! mes frères ! si vous examiniez bien les obligations de votre état, je suis certain que vous trouveriez en vous plus de péchés que vous n'avez de cheveux sur la tête et que vous diriez avec le roi prophète : *Mes iniquités se sont plus multipliées que les cheveux de ma tête.* Car il est très-vrai que Dieu vous demandera compte, non-seulement du mal que vous avez fait, mais encore de celui que vous n'avez pas empêché, y étant obligés. Vous avez donné un bal dans votre villa, et vous y avez attiré ces pauvres jeunes filles. Dieu sait le mal qui s'y est commis : c'était à vous, chef de maison, d'empêcher cette réunion ; mais vous avez suivi cette abominable maxime : qui ne sait pas feindre, ne sait pas vivre. Dieu sait combien sont sortis de votre maison souillés et pervertis, c'était à vous à corriger l'auteur de tous ces désordres. C'est de votre magasin que sont sortis ces bruits préjudiciables à cette pauvre famille, et qui y ont détruit la paix, peut-être pour toujours : c'est à vous d'éteindre les premières étincelles de ce feu, car c'est un devoir de votre état. Mes frères, ou je n'entends rien à notre Seigneur Jésus-Christ ni à son évangile, ou vous êtes dans une grave erreur, vous qui, tout en vivant esclaves de l'ambition, de la vanité, de l'intérêt et du plaisir, êtes malgré cela muets aux pieds du confesseur, ne trouvez rien à lui dire, et vous

croyez innocents. Est-il étonnant après cela que le diable, loin de s'enfuir, prenne davantage encore possession de votre cœur?.. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'après une confession de cette sorte, vous voulez encore qu'on vous regarde comme de vrais pénitents. Ah! quel lamentable aveuglement!

VI. Et pourtant ce n'est pas là l'écueil le plus dangereux contre lequel tant de pénitents viennent faire naufrage. Il n'est que trop vrai que la plupart examinent avec scrupule leur conscience : vous en trouverez beaucoup, qui, après s'être confessés, tournent et retournent plusieurs fois aux pieds du prêtre, parce qu'ils ont oublié quelque péché ; mais vous en trouverez très-peu qui y retournent dans la crainte de n'avoir pas eu une douleur véritable. Et pourtant, mes frères, à quoi vous servira de confesser exactement vos fautes, si votre cœur n'est transpercé d'une douleur vive et sincère? « Celui dont le cœur n'est pas converti, nous dit saint Grégoire, que lui sert de confesser ses péchés? » Comme ce point est de la plus haute importance, écoutez bien ce que j'ai à vous dire, et imprimez-le fortement dans votre cœur. Dieu, depuis qu'il a créé le monde, n'a jamais pardonné à aucun pécheur, à moins qu'il ne se soit repenti de son péché : il ne vous pardonnera donc point non plus, si après avoir péché, vous n'en avez une douleur sincère. Je ne veux point vous expliquer ici en quoi elle consiste : on vous dira dans les instructions qui vous seront données qu'elle est de deux sortes, l'une parfaite, l'autre imparfaite, qui est l'attrition. Celui qui a la contrition pleure ses péchés parce qu'ils ont offensé Dieu, le souverain bien ; celui qui n'a que l'attrition les déteste par la crainte de l'enfer, et parce qu'ils lui font perdre le ciel. Ce que je veux vous faire

bien comprendre en ce moment, c'est que cette douleur, qu'elle soit parfaite ou imparfaite doit, selon le saint concile de Trente, avoir au moins deux conditions : elle doit être surnaturelle et souveraine : et si elle manque de l'une ou de l'autre de ces conditions, elle est insuffisante pour le sacrement de pénitence : ce n'est plus une douleur comme celle de Saül, d'Antiochus, et de Judas, une douleur des lèvres, et non du cœur. Cette douleur doit d'abord être surnaturelle ; c'est-à-dire produite par la grâce, par l'impulsion du Saint-Esprit, et avoir pour motif un mal qui nous soit découcouvert par la foi, comme serait par exemple l'injure que le péché fait à Dieu, le souverain bien, ou les peines éternelles qu'il nous attire. Elle doit en second lieu être souveraine, au moins appréciativement : c'est-à-dire qu'elle doit être plus grande dans notre estime que la douleur d'une mère pour la mort de son fils, que la douleur d'un marchand ruiné par un naufrage, que la douleur d'un ami pour la perte de son ami. Sans cette véritable douleur, qui estime plus la perte de la grâce que celle des biens les plus précieux de cette vie, parce qu'elle tient le péché pour un plus grand mal que tous les autres maux, et qu'elle le déteste plus que tous les autres maux ensemble ; sans cette douleur véritable, souveraine et surnaturelle, vous ne vous confesserez jamais comme il faut. Oh ! quand je me confesse, c'est toujours avec l'intention de me bien confesser. La persuasion où vous êtes que vous vous confessez bien sert à vous épargner un sacrilége ; mais elle ne vous sert point à vous réconcilier avec Dieu, si vous n'avez point devant Dieu cette douleur souveraine et surnaturelle de vos péchés ; et sans elle, malgré toutes vos confessions, vous vous damnerez. Cette vérité vous épouvante : mais

je ne fais que vous communiquer ici les terreurs qui m'agitent moi-même depuis longtemps. N'entendez-vous pas Dieu lui-même qui vous dit : *Il n'est personne qui fasse pénitence de son péché?* Comment, mon Dieu, vous dites qu'il n'y a personne qui fasse pénitence? Personne. Mais les confessionnaux ne sont-ils pas assiégés d'une foule de pénitents? C'est vrai : mais la plupart de ceux qui se confessent n'ont pas une douleur véritable. Les uns le font par habitude, les autres pour sauver leur réputation, très-peu avec un vrai repentir. N'entendez-vous pas tous les pères vous dire que cette douleur doit en quelque sorte briser le cœur, et que c'est pour cela qu'elle s'appelle contrition, attrition. Or, qui sont ceux qui éprouvent en eux ces effets? Examinez-vous vous-mêmes, et cherchez à vous rendre compte de votre douleur. Croyez-vous que celle que vous avez ressentie dans vos confessions passées ait été de cette sorte? Avez-vous éprouvé ces déchirements de cœur, ces défaillances intérieures, cette haine profonde du péché? Et si vous ne les avez pas éprouvés, comment pouvez-vous vous flatter d'avoir eu cette douleur véritable? Vous n'êtes que des pénitents de théâtre. Thérèse, élevez la voix, et faites comprendre à ces pécheurs trompés qu'une grande partie des chrétiens se damnent, parce qu'ils ne se confessent pas bien, parce que leurs confessions ne sont pas accompagnées d'une véritable douleur.

VII. Mais comment connaîtrons-nous cette douleur? Prenez un clou, dit saint Ambroise, enfoncez-le dans un arbre, de façon qu'il arrive jusqu'à la moelle. Vous verrez bientôt les feuilles et les fruits tomber à terre, l'arbre lui-même se flétrir, se dessécher et périr, montrant par là combien a été pénétrante la blessure qu'il

a reçue. Lorsqu'une douleur véritable pénètre le cœur d'un pécheur pénitent, il n'y a plus pour lui ni pompes, ni divertissements, ni festins, ni réjouissances : il ne fait plus que pleurer ses fautes ; il se tourne et se retourne avec amertume vers les objets qui ont été pour lui une occasion de péché, vers cette maison, cette amitié qui, après avoir été pour lui une cause de joies coupables, est maintenant une cause de regrets et de douleur. Hélas! s'écrie-t-il, où est mon innocence? Avec quelle ingratitude j'ai rejeté la grâce de mon Dieu! Il va se jeter aux pieds du confesseur, il lui dit et redit ses fautes; il n'est jamais pleinement satisfait, parce que son âme est blessée par la douleur. Or, qui d'entre vous a jamais parlé un tel langage? Qui d'entre vous a éprouvé cette désolation intérieure? Hélas ! que votre conduite est opposée à celle-ci ! Comment voulez-vous que je croie à la sincérité de la douleur de cette femme, qui vient à confesse vêtue comme pour aller à un festin ou à une soirée, au lieu d'être couverte d'un voile, comme il serait convenable ? Elle porte au tribunal de la pénitence ses parfums, ses ajustements, et son air évaporé : elle ne donne pas un soupir, pas une larme : loin de pâlir d'horreur à cause de ses péchés, elle les récite comme une histoire ou comme un roman. Quelle douleur peut avoir celui qui, la veille du jour où il se confesse, augmente le nombre de ses péchés? puis lorsqu'il est aux pieds du prêtre il pallie ses fautes : on ne peut dire qu'il est muet, car il parle, il se confesse, mais entre les dents et à demi-voix, excusant, palliant ses péchés, les couvrant, les diminuant, s'en prenant à l'occasion au hasard, à son tempérament, confessant plus quelquefois ceux des autres que les siens propres, et voulant être pénitent sans paraître

pécheur. Excuse maudite, que le saint roi David avait en horreur, lorsqu'il s'écriait : *Ne laissez point mon cœur s'échapper en des paroles de malheur, pour chercher des excuses à mes péchés.* Ah ! je comprends maintenant pourquoi quelques-uns de vous attendent pour se confesser le soir du samedi saint, et vont chercher bien loin un confesseur à leur guise, qui ne sache que lever le bras pour absoudre, et ouvrir la bouche pour donner la pénitence. Ces gens-là n'ont point de vraie douleur. Ou vous vous trompez, mes frères, ou les saints se sont trompés. Je vois qu'ils cherchaient les confesseurs les plus savants et les plus zélés, et se présentaient à eux avec un saint respect, une sainte frayeur, et après une exacte préparation. Saint Charles Borromée faisait tous les ans une confession générale, et il s'y disposait par des exercices spirituels pendant plusieurs semaines. Le jour où il se confessait, il passait huit heures à faire des actes de contrition, pour s'assurer que parmi eux il y en avait au moins un de bien fait. Et vous, que faites-vous pour exciter en vous une véritable douleur ? Ah ! ne me reprochez pas de craindre trop pour la sincérité de votre douleur : je crains, c'est vrai, parce que j'aime : j'aime ardemment votre salut éternel, et je donnerais volontiers mon sang et ma vie pour l'âme de chacun de vous : et c'est parce que je vous aime et crains en même temps pour vous, que je ne puis me persuader que votre douleur soit sincère, lorsqu'après avoir passé la moitié de la matinée en des pensées et des conversations frivoles, sans aucun signe de douleur, vous récitez vos péchés avec tant de légèreté. Non, mes frères, je ne puis croire qu'une douleur de cette sorte ait la vertu de forcer le ciel, de faire descendre l'Esprit-Saint, de chasser le

démon, d'éteindre les flammes de l'enfer, de désarmer la colère du Tout-Puissant. Non, mes frères, je ne puis me le persuader, et je suis certain que vous n'êtes pas rassurés vous-mêmes, et qu'après une confession de cette sorte, vous sentez au dedans de vous un certain remords qui vous dit secrètement : je ne me suis pas bien confessé.

VIII. Et comment ne pas en douter, lorsque l'expérience, laquelle est la maîtresse de toute vérité, nous le prouve avec tant d'évidence? La douleur n'est pas véritable, si elle n'est jointe à un ferme propos d'éviter tous les péchés mortels. Et remarquez bien à ce sujet que lorsque vous accusez un péché à confesse, vous devez avoir la résolution ferme de ne plus jamais le commettre de nouveau, sans quoi votre confession n'est pas bonne, Hélas! je ne puis m'empêcher de frémir. Oh! combien de pauvres âmes se damnent, parce qu'elles pèchent en ce point important! Soyez-en témoins vous-mêmes : n'est-il pas vrai qu'il y a dix, vingt, trente ans peut-être, que celui-ci médit journellement de son ennemi? Il y dix, vingt, trente ans peut-être qu'il se souille le cœur de ces pensées impures, qu'il entretient cette liaison criminelle, qu'il maudit, qu'il blasphème, qu'il n'observe point le carême, en un mot, qu'il vit comme un athée. Et cependant, il se confesse dix ou douze fois l'an, promettant à chaque fois de se corriger, et ne se corrigeant jamais. Qu'est-ce que cela veut dire? L'Esprit-Saint vous l'apprend : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi.* La langue promet de laisser le péché, mais le cœur est résolu à continuer de vivre dans le péché. Le ferme propos ne se voit pas, car il gît au fond du cœur; mais il se connaît, nous dit saint Thomas, par les actes. Lors donc qu'on n'aperçoit

aucun acte, aucune amélioration, que faut-il dire ? Ce que dit Tertullien, dont les paroles sont rapportées par les saints Canons : « Lorsqu'il n'y a point d'amélioration, la confession est vaine. » On ne veut pas dire cependant, remarquez-le bien, que la rechûte dans les mêmes péchés, après la confession, soit toujours une preuve évidente que celle-ci ait été mauvaise ; mais on veut dire seulement que lorsqu'après tant de résolutions, tant de confessions, on n'aperçoit aucun amendement, c'est un motif très-probable de soupçonner que le propos de ne plus pécher n'a pas été sincère, et que par conséquent la confession n'a pas été bonne. Lorsqu'après avoir pris une médecine, vous n'en voyez résulter aucun effet, mais que la fièvre continue avec la même violence, les mêmes symptômes, les mêmes accidents, vous dites aussitôt : Cette médecine ne m'a rien fait, c'est comme si je ne l'avais pas prise. Mais pourquoi cela ? Parce qu'elle n'a pas chassé, ou du moins qu'elle n'a pas diminué les humeurs malignes, cause de la maladie. On doit dire la même chose de votre confession, lorsqu'elle n'est suivie d'aucun amendement : c'est un signe que vous n'avez pas reçu la grâce du sacrement, laquelle a pour effet non-seulement de détruire les péchés passés, mais encore de préserver des péchés à venir, ou du moins de nous fortifier de manière à en diminuer le nombre, et à rendre la rechûte plus difficile.

IX. Mais que devons-nous faire pour nous assurer que notre propos de ne plus pécher est sincère ? Le voici : Prenez en vos mains votre cœur, tournez-le, retournez-le, c'est-à-dire ayez en horreur tout ce qui déplaît à Dieu, et que vous avez recherché jusqu'ici avec tant d'amour. Déracinez cette affection mauvaise, et vous

verrez aussitôt se dessécher toutes les branches qui poussent de cette racine. Pour parler plus clairement, retranchez toutes les occasions prochaines de péché ; c'est le moyen de vous assurer que votre propos est sincère, et votre confession bonne. *Si vous revenez au Seigneur de tout votre cœur,* dit Samuel aux Hébreux, *enlevez d'au milieu de vous les dieux étrangers* Chassez de votre cœur toutes ces idoles, ces attaches criminelles, renoncez à ce commerce trop familier, à cette correspondance, à cette charge qui expose votre salut; brûlez ces lettres que vous gardez si précieusement, et que vous lisez si souvent et avec tant de tendresse ; enlevez ce portrait, source pour vous de tant de pensées coupables; renvoyez ces présents, ces gages d'amour : en un mot, fuyez cette personne, ne la regardez plus, ne la saluez plus, ne mettez plus les pieds dans cette maison. Que cette servante qui a été jusqu'aujourd'hui une pierre d'achoppement pour son maître cherche une autre place. Ce jeune homme, qui est continuellement obligé de travailler les dimanches et les fêtes, de porter des billets et des messages infâmes, pourquoi ne cherche-t-il pas un autre service ? Pourquoi ne renonce-t-il pas à la compagnie de ce mauvais ami qui le conduit journellement dans des lieux où son innocence est exposée ? Pourquoi ne brûle-t-il pas ces cartes ? Pourquoi ne jette-t-il pas ces dés ? C'est là le moyen de vous assurer que votre propos est sincère, et que votre confession est bonne. Si vous n'avez pas le courage de tailler ainsi dans le vif, il n'est plus seulement probable, mais il est évident que, ne voulant pas quitter l'occasion prochaine du péché, vous ne pouvez vous confesser comme il faut. C'est ici le point capital de cette instruction : ou il faut que vous renonciez à l'occasion prochaine de

péché, ou vos confessions sont mauvaises. Il ne suffit pas de dire au prêtre : mon père je promets de ne plus pécher : il faut encore quitter l'occasion; autrement vous serez muets même après avoir parlé ; et le démon, loin de se retirer de vous, possèdera davantage encore votre cœur, parce que votre confession sera nulle, invalide, sacrilége ; ce ne sera pas une véritable confession, mais une confession fausse et apparente ; et vous pourrez dire avec le saint roi David : *Parce que je me suis tu, mes os se sont envieillis, pendant que je criais tout le jour.* Il dit qu'il s'est tu pendant qu'il criait : comment cela peut-il se faire? Peut-on crier et se taire en même temps? Oui, répond saint Augustin : celui qui ne crie point comme il doit, se tait et est muet tout en criant. Oh! que de muets qui ne parlent pas bien dans leurs confessions, et qui sont muets en criant! Etes-vous de ce nombre? Pensez-y bien.

X. C'est sans doute un grand mal que les muets ne parlent pas bien, mais c'en est un plus grand encore, lorsqu'ils ne parlent pas du tout. Quels sont donc ces muets qui le sont tout-à-fait? Ce sont certaines âmes timides, et retenues par la honte, qui regrettent de tout leur cœur le mal qu'elles ont fait, mais qui, n'osant pas l'avouer, se condamnent à des remords et à des troubles continuels : *Parce que je me suis tu, mes os se sont envieillis.* Le diable, après les avoir portés à commettre ce péché honteux, ou dans un moment de passion, ou dans une occasion qui s'est rencontrée par hasard, ou dans un âge encore tendre, à sept ou huit ans par exemple, leur en inspire ensuite une telle honte, qu'elles n'osent plus l'avouer. Elles l'ont essayé plus d'une fois; ce fatal secret est venu plus d'une fois jusque sur leurs lèvres ; mais toujours la honte l'a refoulé au fond du cœur ; et il

y est encore ; et Dieu sait de quelles souffrances il est la cause pour elles. Hélas ! se disent ces pauvres âmes, j'ai commis un péché si abominable ! mon confesseur ne voudra pas m'absoudre, et le voulût-il, il ne pourrait le faire après tant de communions indignes que j'ai faites. Il m'accablera de reproches, il se scandalisera. — Mes frères, le démon est un grand imposteur. Quelque grave que soit votre péché, le prêtre auquel vous vous adresserez peut vous absoudre : et dans le cas où il n'aurait pas les pouvoirs nécessaires pour cela, il peut les demander. Otez-vous donc de l'esprit cette fausse opinion, que vous avez besoin d'attendre quelque jubilé, ou d'aller en pèlerinage à Rome. Dites votre péché au prêtre ; c'est à lui de savoir s'il a l'autorité nécessaire pour vous absoudre, ou de la demander s'il ne l'a pas. — Mais il m'accablera de reproches ! — Dites-moi : si l'une de ces pauvres âmes venait à vous, et vous racontait les tourments de sa conscience, serait-ce ainsi que agiriez à son égard : Pourquoi vous faites-vous une idée si fausse des ministres de Dieu, qui sont obligés d'être miséricordieux comme lui au tribunal de la pénitence. C'est pour cela qu'il en a confié la dispensation aux hommes et non aux anges, afin que les premiers puissent compatir à votre faiblesse : car ces péchés que vous accusez, ils les ont faits eux-mêmes, ou ils pouvaient les faire. Il n'est aucun péché commis par un homme, qu'un autre homme ne puisse commettre, si Dieu, qui l'a fait homme, ne l'assiste. — Mais, dites-vous, mon confesseur se scandalisera. — Ce que vous dites là m'étonne : quelque hideux que soient vos péchés, l'acte que vous faites en les confessant est si beau, qu'il ravit d'amour, et Dieu qui le voit, et le confesseur qui vous entend. Le prêtre, au confessionnal, n'éprouve que des

sentiments de charité, de tendresse et de compassion. Je veux vous citer à ce sujet un fait, lequel m'est arrivé à moi-même, qui suis le plus pauvre et le plus inexpérimenté de tous les confesseurs. Vous pourrez juger par là de quelle manière les autres confesseurs, bien plus dignes que moi de ce caractère, agiront à votre égard.

XI. Dans un lieu que je ne puis nommer, après avoir prêché ce même sermon que je vous prêche en ce moment, comme je retournais au couvent, je fus accosté par un homme de cinquante ans environ. Nous nous mîmes à causer ensemble : je m'aperçus, aux soupirs qu'il poussait de temps en temps, qu'il avait le cœur mal à l'aise, et je l'engageai à décharger sa conscience. Ah ! mon père, me dit-il, je vous ai joint précisément pour vous ouvrir mon âme : la bonté que vous avez montrée envers les pécheurs dans votre sermon m'a touché le cœur. Arrivés au couvent, je le fis entrer dans une chambre ; et là il se jeta à mes pieds, fondant en larmes et sanglotant. Mon père, me dit-il en pleurant, vous avez à vos pieds le plus grand pécheur que la terre ait porté. Et vous, mon fils, lui répondis-je, vous avez devant vous le père le plus tendre que vous puissiez jamais désirer : prenez courage, ne craignez rien. — Ah ! mon père, je suis un grand pécheur : il y a quarante-deux ans que je me suis confessé ; et pendant tout ce temps, il n'est sorte de péchés dont je n'aie souillé mon âme. J'ai commis plusieurs homicides, je me suis plongé en toutes sortes d'impuretés, j'ai assassiné, j'ai volé, j'ai même entretenu un commerce infâme avec le démon, j'ai pratiqué la magie : et il tira alors de sa poche une feuille de sorcellerie, qui, jetée au feu, ne pouvait brûler. Ah ! mon père, j'ai encore un autre péché, mais je n'ose vous le dire. — Dites, mon fils, dites, n'ayez

pas peur. — Oh ! Dieu, quel crime ! J'ai volé le Saint-Sacrement avec le ciboire qui le renfermait, et les sanglots étouffèrent alors sa voix, de sorte qu'il lui fut impossible de proférer une seule parole. Je m'attendris aussi moi ; et voyant ce pauvre pécheur fondre en larmes à mes pieds, je me mis à pleurer avec lui de compassion ; puis, le tenant étroitement embrassé : ayez bon courage, mon fils, lui dis-je, je veux vous ouvrir les portes du ciel. Je demandai les facultés nécessaires pour l'absoudre de tant de crimes, après quoi je lui donnai l'absolution avec une grande charité. Oh ! c'est alors qu'il aurait fallu le voir verser des larmes de consolation. Ah ! mon père, me disait-il, soyez béni ! vous êtes le père de mon âme. Oh ! si vous saviez quelle consolation j'éprouve maintenant que je vous ai tout avoué ; il me semble que je suis ressuscité et que je suis dans le paradis. Oh ! c'est maintenant que je voudrais mourir ; jamais, non jamais, je n'oublierai ce jour : que Dieu vous récompense mille et mille fois pour votre charité ; et il me permit de raconter cet exemple pour encourager les autres pécheurs. Eh bien ! mon frère, eh bien ! ma sœur, c'est votre ange gardien qui vous a amené ce matin au sermon ; il a été tout entier pour vous. Voyez-vous maintenant combien il est faux que les confesseurs soient durs et cruels à l'égard de leurs pénitents : prenez courage, mon fils, prenez courage, ma fille. Oh ! quelle consolation vous goûterez, quand vous aurez avoué toutes vos fautes, et surtout ce vieux péché qui vous pèse tant ! Il vous semblera alors qu'on vous ôte une montagne de dessus les épaules. Oh ! quelle jubilation, quel paradis ! Ah ! mon père, c'est un péché si hideux ; je ne sais comment le dire. Eh bien ! venez trouver un de nous, et

dites-lui : Mon père, j'ai entendu l'instruction de ce matin, aidez-moi. Et si cela vous coûte encore trop à dire, dites-lui tout simplement : Mon père, j'ai besoin de vous, et puis jetez un soupir. Hélas ! mon père, je ne sais comment faire, ni par où commencer. — Mon fils, vous répondra-t-il, je m'aperçois que le diable qui vous tient le cœur fermé et la langue liée, est un de ces démons qui ne se chassent que par la pénitence et la prière. Je prierai Dieu pour vous, et je ferai ce qu'il m'inspirera...... Dieu me l'a inspiré, et je veux le faire.

XII. Oui, mes frères, pour vous encourager, je veux faire ici ma confession publique devant vous. Pourquoi rougir et avoir tant de honte ? Ne saurez-vous pas tous mes péchés au jugement dernier ? Il vaut donc mieux que vous les sachiez maintenant d'une manière méritoire pour moi, que de les savoir alors sans aucun mérite de ma part. Et qui sera mon confesseur ? Ce sera mon Sauveur Jésus crucifié. « Mon doux Sauveur, prosterné en ce moment à vos pieds sacrés, la corde au cou, je confesse en présence de tout ce peuple que je suis le plus grand pécheur de la terre. Hélas ! je n'ai point tenu compte de vos saints commandements, j'ai lâché la bride à tous les vices, je me suis souillé de toute sorte de péchés, en pensées, en paroles et en œuvres : j'ai vécu comme s'il n'y avait pour moi ni paradis ni enfer. Que de fois, ô doux Jésus ! vous m'avez appelé par vos saintes inspirations, et je vous ai tourné le dos ! Que de fois vous avez usé de patience envers moi, et je suis resté toujours plus endurci dans le mal ! Dès ma jeunesse vous m'avez touché le cœur ; vous m'avez fait prendre ce saint habit : mais avant d'obéir à votre voix, combien longtemps j'ai marché

dans les sentiers du mal. Ce qui me brise le cœur, c'est que non-seulement j'ai commis toute sorte de péchés, mais que j'ai péché avec une extrême malice, et c'est pour cela que je mérite d'être couvert publiquement de honte et de confusion. Pour accroître l'une et l'autre, si je savais que ce fût votre volonté, je confesserais en détail mes crimes les plus énormes. Que s'il ne vous plaît pas que je me fasse connaître davantage, ne me refusez pas du moins le pardon que je vous demande. Ouvrez-moi les entrailles de votre immense miséricorde, et pardonnez à ce pécheur : pardon, mon doux Jésus, pardon. » Mes frères, priez tous pour ce grand pécheur ; si vous ne voulez pas pleurer vos péchés, pleurez du moins les miens, et demandez tous pardon pour moi. J'ai confiance en vos larmes, et j'espère qu'en votre faveur, Jésus me pardonnera, à moi qui suis si méchant. Je me sens tout consolé maintenant. Oh ! quel fruit on retire d'un peu de honte et de confusion ! Et vous, mes frères, n'êtes-vous pas décidés encore à vaincre cette mauvaise honte qui vous retient ? Tombez tous au pied de cette croix. Je ne demande pas que vous confessiez publiquement vos péchés ; mais seulement que, pour vous disposer à faire une bonne confession, vous les détestiez publiquement ici. Faites comme ce fameux voleur appelé Jonathas qui, tenant embrassée la colonne sur laquelle saint Siméon faisait pénitence, pleurait publiquement ses péchés. Le saint lui ayant demandé s'il les pleurait du fond du cœur : oui, mon père, lui répondit-il, du fond du cœur. Et en disant ces mots son âme se brisa de douleur, il tomba mort au pied de la colonne, et son âme s'envola droit au paradis. Quel est parmi vous l'heureux pécheux qui tenant embrassés aujourd'hui les

pieds de ce crucifix, pleurera du fond du cœur ses péchés ? Venez, mes frères, venez, je veux pleurer avec vous : des larmes, mes bien-aimés, des larmes en satisfaction de vos péchés. N'ayez pas honte de demander tous publiquement pardon à Jésus. Ah ! si notre cœur à tous allait se briser ici de regret ! Si nous allions tous tomber morts de douleur au pied de ce crucifix, quel bonheur ce serait pour nous ! quelle belle confession ! quelle bénédiction pour vos âmes ! Si nous ne sommes pas dignes d'une si grande grâce, frappons-nous du moins la poitrine, montrons par quelque signe que nous sommes sincèrement repentants d'avoir tant offensé Notre-Seigneur Jésus-Christ. Doux Jésus, accordez-moi une goutte de votre sang précieux, pour attendrir ce cœur plus endurci que les autres, tirez-en des larmes de componction. Demandez pardon aussi vous, mon frère : mais ne croyez pas qu'avec quelques larmes seulement vous puissiez vous disposer à recevoir un aussi grand bienfait que le pardon de vos péchés. Savez-vous combien a coûté à Notre-Seigneur cette absolution que vous donne le prêtre ? Elle lui a coûté une mer de sang. Ah ! que de fois nous l'avons profané ce sang dans le sacrement de pénitence ! Que de fois, au lieu d'une confession véritable, nous avons fait un sacrilége trahissant ainsi notre Dieu. Pour réparer ces péchés, il faut des larmes et une douleur sincère. Pour nous assurer que notre confession sera bonne, faisons tous auparavant un acte de contrition avec un cœur brisé de douleur et disons tous ensemble : Doux Jésus, je me repens du fond de mon cœur de vous avoir offensé, vous le souverain bien, et je suis prêt à mourir mille fois plutôt que de vous offenser de nouveau. Maintenant, mes frères, faites silence, levez les yeux, regar-

dez Jésus, et repassez ensuite toutes vos confessions. Combien en avez-vous faites sans examen, en oubliant plus de la moitié de vos péchés ? Combien sans douleur ? avec un cœur plus dur qu'un rocher ? Combien sans ferme propos, en retombant, dès le jour même ou le lendemain, dans les mêmes péchés ? Combien sans quitter l'occasion du péché ? Combien en cachant par honte certains péchés, ou en les disant à mi-voix, de manière à n'être pas entendus par le confesseur ? Croyez-vous maintenant avoir besoin d'une bonne confession générale pour réparer tant de confessions mal faites ? Cherchez donc vite un bon confesseur, commencez, dès aujourd'hui, à préparer votre confession, et ne croyez pas perdu le temps qu'il vous faudra passer pendant ces jours auprès du confessionnal pour attendre votre tour. Je m'adresse à vous maintenant, prêtres vénérables : ah ! assistez ces pauvres âmes ; c'est Jésus qui les amène à vos pieds : elles sont ses ennemies, qu'elles reviennent à lui ses épouses. Aidez-les par des questions discrètes dans leur examen de conscience ; excitez en eux le repentir ; brisez la dureté de leur cœur, encouragez-les ; car si nous prenons à part leur salut éternel, aidés par nous, et assistés de la grâce, ils parleront bien ; le démon se retirera d'eux, Dieu sera glorifié, et nous nous assurerons ainsi qu'à elles le salut éternel.

SERMON POUR LE LUNDI

APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'ÉTERNITÉ.

Jésus passa au milieu d'eux.
(Saint Luc, C. 4.)

I. Eternité, éternité, éternité ! Oh ! quelle grande pensée, mes frères ! Qu'elle est bien propre à vaincre l'obstination d'un cœur rebelle à la grâce ! Qui me donnera aujourd'hui le zèle et l'ardeur d'un séraphin, pour faire pénétrer cette pensée salutaire dans les cœurs des pécheurs ? Sortez de votre tombeau, ô grand maître de la vie spirituelle, fervent apôtre de l'Espagne, Jean d'Avila. Rencontrant une pécheresse publique, vous brisâtes son cœur, rien qu'en lui adressant ces deux paroles : Ma sœur, l'enfer, l'éternité, et d'une pécheresse vous en fîtes une sainte. Donnez-moi aujourd'hui pour quelques instants ce zèle et cet esprit apostolique qui animait votre grand cœur, afin que je fasse retentir d'une manière efficace à l'oreille, et plus encore au cœur de cet obstiné qui m'écoute, cette seule parole : Mon frère, l'éternité, l'éternité, l'éternité ! Et si cela ne suffit pas pour le faire changer de vie, revenez en ce

monde, et apportez-nous des nouvelles de celui où vous êtes, car bientôt une nouvelle victime descendra en enfer, et le nombre des damnés s'augmentera de ce pécheur endurci, que la grande pensée de l'éternité ne peut émouvoir. Non, mes frères, il n'en sera pas ainsi; il n'est pas possible qu'il règne parmi vous une aussi monstrueuse obstination. Pour moi, je vous proteste que, parmi tous les désordres dont je suis témoin, je n'en vois point d'aussi déplorable que la témérité avec laquelle on risque son salut éternel. Nous voulons tous nous sauver, nous savons tous que, pour nous sauver, il est nécessaire de bien ménager le temps si court que Dieu nous accorde dans cette misérable vie; nous croyons tous que ce temps est passager, comme nous l'exprime si bien en figure l'Evangile dans ces paroles : *Il passa au milieu d'eux.* Et cependant, qu'il y en a peu qui sachent profiter de ce temps ! Savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'ils ne tiennent point leurs regards fixés vers l'éternité. Ce n'est pas ainsi que fit le saint roi David, qui pleurait nuit et jour ses péchés. Demandez-lui pourquoi il était si appliqué à bien employer le temps que Dieu lui avait donné, il vous répondra : *J'ai pensé aux jours anciens, et j'ai repassé dans mon esprit les années éternelles.* Venez avec moi dans les déserts de l'Egypte, de la Thébaïde et de la Palestine; pénétrez au fond de ces solitudes horribles, voyez renfermé dans cette caverne un Hilarion, dans cette autre un Macaire, plus loin un Pacôme, un Paul, un Jérôme, un Arsène. Traversez ces montagnes, et voyez enfoncé dans cet antre une Marie Egyptienne, dans cet autre une Thaïs, une Pélagie, une Théodora. Demandez à ces pénitentes, à ces saints anachorètes qui les a conduits dans ces déserts, ensevelis dans ces cavernes, revêtus de cilices,

ce qui les a fait vivre plutôt comme des anges que comme des hommes, ce qui leur a appris à si bien employer le temps ; ils vous répondront tous : *J'ai repassé dans mon esprit les années éternelles.* O éternité ! toi qui as la force d'ensevelir les vivants, n'auras-tu pas aujourd'hui celle de réveiller les morts, ceux qui sont morts à la grâce par le péché mortel ? Oh ! oui, j'espère que tous, tant que vous êtes, vous sortirez d'ici remplis d'une sainte terreur, et avec la ferme volonté de bien employer le temps de cette vie, pour vous assurer la vie éternelle : je ne demande de vous qu'un regard fixé sur l'éternité. Grand Dieu ! vous qui, avec le trésor de votre précieux sang, avez racheté des peines éternelles ces âmes qui nous sont si chères à vous et à moi, enflammez aujourd'hui mon zèle, illuminez mon esprit, fortifiez ma voix, afin que j'imprime en ces âmes si précieuses, en ces âmes immortelles, en ces âmes que j'aime comme la mienne dans les entrailles de votre charité, une pensée vive de l'éternité; et qu'à la vue de l'éternité, chacune d'elles pleure le temps passé, se décide à bien employer le temps à venir, et par le bon usage de cette misérable vie s'assure la vie éternelle.

II. C'est aujourd'hui qu'il me faudrait une de ces trompettes dont les terribles échos retentiront au dernier jour, afin de pouvoir me faire entendre de l'univers entier. *Peuples, écoutez ces choses, prêtez attention, vous tous qui habitez la terre.* Prêtres et laïques, nobles et plébéiens, riches et pauvres, savants et ignorants, justes et pécheurs, écoutez tous l'importante question que Dieu vous fait par la bouche de Job : *Lorsque l'homme est mort, dépouillé de tout, et réduit en poudre, où est-il ? Je vous le demande.* Salomon, ce roi des

sages, illuminé par l'Esprit-Saint, va répondre pour vous : *L'homme ira dans la maison de son éternité.* C'est là le pays où l'homme entre dès qu'il sort de ce monde, il entre dans la région de l'éternité : éternité de gloire pour celui qui a pratiqué la vertu, éternité de peines pour quiconque a eu le malheur de mourir dans le péché. Vous le savez, mes frères, c'est un article de foi que toutes les âmes raisonnables, qui ont été créées depuis cinq ou six mille ans, vivent présentement, et qu'elles sont immortelles : c'est pareillement un article de foi que vous et moi nous existerons encore dans cent ans, dans mille ans. Et où serons-nous ? Dans la maison de notre éternité. Tout cela est article de foi, et celui qui en douterait un seul instant serait pire qu'un hérétique, et même que la plupart des infidèles, qui admettent du moins l'immortalité de l'âme, et qui croient qu'après cette vie il y a l'éternité. Nous devons devons donc le croire bien plus fermement encore, nous pour qui cette vérité est un article certain de notre foi : *Ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle.* Ce point étant établi, et ce fondement posé, laissez-moi m'écrier ici : il y a une éternité. Et vous, en présence de l'éternité, vous riez, vous badinez, vous vivez sans aucune pensée sérieuse ? Il y a une éternité, et vous passez votre vie dans les jeux, les soirées, dans des liaisons criminelles, dans les plaisirs ? Il y a une éternité. Et vous, en présence de l'éternité, vous blasphémez, vous entretenez des haines dans votre cœur, vous nourrissez des attachements criminels, vous vous souillez de pensées impures, vous vivez en ennemis de Dieu ? Ou vous ne croyez pas à l'éternité, ou vous ne la comprenez pas. Si quelqu'un d'entre vous n'y croit pas, qu'il sorte de cette église, ce sermon n'est

pas pour lui. Si vous ne la comprenez pas, écoutez-moi ; car je veux aujourd'hui plus que jamais donner libre carrière à mon zèle. Pour rendre cette instruction vraiment utile, laissons de côté les fleurs et les figures, et parlons simplement, mais solidement. Le sujet que j'ai à traiter en ce moment convient plutôt à un oratoire qu'à une chaire, plutôt pour la méditation que pour un sermon. Pour bien comprendre, au moins en partie, ce que c'est que l'éternité, il faut donc que pendant que je parlerai, vous cherchiez à approfondir le sens de mes paroles par une méditation sérieuse ; de sorte que vous et moi nous agissions ensemble, et pesions sérieusement devant Dieu ces deux pensées, un *jamais* qui commence toujours, un *toujours* qui ne finit jamais.

III. Mais avant de commencer à vous décrire l'éternité, je me rappelle cet avertissement de saint Augustin : que plus on parle de cette matière, et moins on dit de choses : *quidquid dicis, minus dicis.* Cependant, pour nous en faire une idée, et pour briser l'opiniâtreté de notre cœur, qui fait peu de cas d'une éternité de supplices, mettons-nous devant les yeux ce *jamais* qui commence toujours. Oh ! quel *jamais !* Il surpasse en étendue toutes les mesures, toutes les durées. Le cercle de la terre est bien vaste, l'orbite des cieux est immense, la hauteur des planètes, la grandeur des étoiles, l'immensité du firmament déconcertent notre esprit ; et pourtant les mathématiciens et les astronomes mesurent toutes ces choses. Les abîmes de la mer sont bien profonds ; et cependant les navigateurs en peuvent sonder la profondeur. Représentez-vous une ligne aussi longue que vous voulez, elle a toujours un terme, et peut toujours être mesurée. Regardez maintenant l'éternité.

Toutes les mesures s'effacent, aucune ne suffit pour la mesurer. Otez quelques portions d'une quantité créée, elle devient moindre ; ajoutez-y quelques parties, au contraire, elle devient plus grande. Mais ôtez à l'éternité cent mille ans, elle n'en est pas plus courte pour cela ; ajoutez-y cent mille siècles, elle n'en est pas plus longue, car elle est immobile, incommensurable, incapable de plus ou de moins ; elle n'a ni terme, ni limites, ni mesure, parce que son *jamais* est un *jamais* qui commence toujours. O *jamais* infiniment vaste, infiniment haut, infiniment profond, en comparaison duquel toutes les mesures des cieux les plus amples, des mondes les plus vastes, des mers les plus profondes ne sont rien ! « Si vous comparez, dit saint Augustin, la durée déterminée des siècles à l'éternité qui n'a point de terme ; non-seulement ils sont peu de chose, mais ils ne sont absolument rien. » Bien plus, reprend saint Bernard : Non-seulement l'éternité dépasse toute mesure, mais elle dépasse encore toute durée ; car elle embrasse tous les temps passés, présents et futurs. Elle ne se mesure pas par le cours du soleil, de la lune et des étoiles, mais par la vie immortelle de Dieu lui-même ; de sorte que tant que Dieu sera Dieu, les saints seront bienheureux dans le ciel et les damnés malheureux en enfer. C'est pour cela que l'Esprit-Saint compare l'éternité de l'enfer à un étang de feu et de soufre. *Missus est in stagnum ignis et sulphuris.* Pourquoi dit-il un étang ? Est-ce que la colère de Dieu n'est pas comparée à un torrent ? C'est vrai, quand il fulmine la sentence contre un pécheur ; mais quand ce torrent de la fureur divine est arrivé en enfer, il s'arrête, devient immobile comme l'eau d'un étang, et ne se renouvelle jamais. Hélas ! quel affreux malheur que de res-

ter ainsi dans un étang de feu, des jours, des semaines, des mois, des années, des siècles, des millions et des milliards de siècles, sans que ce feu s'éteigne jamais. Méditez, mes frères, ce mot *jamais*, et tâchez d'en approfondir bien le sens. Regardez attentivement ce cerbère à trois gueules, ce dragon à trois têtes, qui toujours mange et jamais ne digère, ce glaive à trois pointes, qui toujours frappe à mort, et jamais ne tue. Hélas ! un pauvre damné brûle dans cet horrible étang de flammes, et il y brûlera toujours, sans éprouver jamais aucun soulagement. Mille et mille fois le soleil paraîtra et disparaîtra sur l'horizon ; mille et mille fois la lune croîtra et décroîtra au firmament ; mille et mille fois la terre se couvrira et se dépouillera de sa verdure ; les cieux se troubleront et s'éclairciront de nouveau ; les saisons passeront et viendront ; mille et mille fois les empires et les gouvernements changeront ; mille et mille fois la terre accomplira sa révolution et se remplira de nouvelles générations ; les vivants survivront aux morts ; et après tout cela le monde finira : mais le damné ! il brûle encore, et il brûlera toujours dans cet étang de flammes, sans jamais éprouver aucun soulagement, parce que l'éternité n'a ni fin, ni limites. Qu'est-ce donc que l'enfer où l'on souffre toujours un supplice qui ne finit jamais, un *jamais* qui recommence toujours ? Oh ! éternité, éternité qui peut te comprendre ?

IV. Changez de discours, nous dit l'Aréopagite, autrement vous n'arriverez jamais à comprendre ce que c'est que l'éternité. On connaît mieux Dieu en disant ce qu'il n'est pas qu'en affirmant ce qu'il est. Il en est ainsi de l'éternité : on la comprend mieux en cher-

chant ce qu'elle n'est pas qu'en disant ce qu'elle est. Voyons donc ce qu'elle n'est pas. L'éternité, dit Lactance, est ce qui n'a point de fin. Elle n'est, dit Grégoire de Naziance, ni le temps, ni aucune partie du temps. Vous pouvez déjà vous faire une certaine idée de l'éternité. Direz-vous qu'elle se compose d'autant d'années qu'il y a d'étoiles au firmament, d'atômes dans l'air, de gouttes d'eau dans la mer, de grains de sable sur le rivage, de feuilles dans les bois, de fleurs dans les champs, de lettres dans tous les livres qui ont été écrits depuis le commencement du monde ? Ah ! que dites-vous ? Quand il se sera écoulé autant d'années qu'il y a de lettres, de fleurs, de feuilles, de grains de sable, de gouttes d'eau, d'atômes et d'étoiles, l'éternité sera encore entière, elle ne sera pas même commencée, car l'éternité ne finira jamais. Représentez-vous par l'imagination, au milieu de cette église, une grande cloche de bronze massif ; supposez ensuite qu'un petit oiseau passe dessus une fois tous les cent ans, en la touchant légèrement de son aile : quand il y aura passé tant et tant de fois, que le frottement de son aile aura fini par détruire entièrement cette masse énorme, l'éternité sera-t-elle alors finie ? Comment finie ? Elle n'est pas même commencée, car l'éternité ne finira jamais. Supposez, dit saint Bonaventure, qu'après chaque million de siècles, un damné laisse couler une larme : quand il en aura répandu assez pour former une mer grande comme le déluge universel, et pour couvrir les plus hautes montagnes, l'éternité sera-t-elle terminée ? Non, car elle ne finira jamais. Et cependant, calculez combien il faudrait de millions de siècles pour remplir de larmes un petit vase; combien

par conséquent pour remplir toute la terre. O *jamais !* qui peut te comprendre ? Pesez, mes frères, pesez cette grande vérité. N'est-il pas vrai que toute chose finit ? Nous avons vu la fin de tous les papes qui jusqu'ici se sont succédé sur le siége de saint Pierre : mais l'éternité ne finit pas et ne finira jamais. Les misères de Job, la cécité de Tobie, les persécutions de David, la prison de Joseph, les afflictions de la sainte Eglise, toutes ces choses ont eu une fin. Combien de guerres, de pestes, de disettes, de tremblements de terre, de calamités, de révolutions et de bouleversements le monde a-t-il vu finir ? mais l'éternité ne finit pas, et ne finira jamais. O éternité, ô *toujours !* ô *jamais !* O labyrinthe qui n'a point d'issue ! ô tourment qui toujours se renouvelle ! ô *jamais* qui commence toujours ! Pauvres damnés, livrez-vous au désespoir, car jamais vos supplices ne finiront : jamais plus pour vous un ami qui vous console, un parent qui vous témoigne de la compassion, un ange qui vous fortifie, un saint qui vous protége, un Dieu qui vous pardonne. O désespoir terrible ! Pécheurs, comment cette pensée n'ébranle-t-elle pas votre cœur, et ne vous fait-elle pas rentrer en vous-mêmes ! Quelle idée pouvez-vous avoir de tout ce qui est temporel, quand vous le comparez à cette épouvantable éternité ? Si vous avez le malheur de vous perdre, quand vous aurez brûlé en enfer cent mille millions d'années, quand tous vos parents, vos fils, vos petits-fils seront morts ; vos arrières petits-fils seront morts ; après mille générations, quand votre famille sera éteinte, vos palais renversés, le monde entier réduit en cendres, que vous paraîtra alors tout le passé ? Une grande ville, aperçue de loin, paraît un village, et plus on s'éloigne, plus elle s'efface, si bien qu'à la fin elle disparaît tout-à-fait. Que

sont pour vous maintenant les actions de votre enfance et de votre adolescence ? n'est-il pas vrai qu'elles vous paraissent des songes ? Que vous paraîtra donc, après des millions d'années, une heure de plaisir, un frivole point d'honneur, pour lequel vous aurez déjà souffert des millions de tourments : et pourtant vous ne ferez encore que commencer. Qui vous aveugle donc à ce point ? Comment pour un instant de plaisir se jeter dans une éternité de supplices ? Quelle folie est la vôtre ? Pour un moment de liberté vous condamner à une prison éternelle ? Pour un moment d'entretien coupable, se condamner à vivre éternellement dans la société des démons ? Ah ! vous ne comprenez pas ce *jamais* qui commence toujours, et cette épouvantable éternité.

V. Pour achever de la comprendre, aiguisez votre esprit, dit saint Isidore, et représentez-vous que Dieu envoie aux portes de l'enfer un ange dire à ces infortunés : Dieu a enfin résolu d'user de miséricorde à votre égard, de briser les chaînes des siècles éternels, et d'éteindre les feux de ces fournaises. Mais auparavant, on remplira de sable très-fin l'église la plus vaste du monde, et tous les mille ans on en ôtera un grain : lorsque l'église sera vide, vos tourments seront finis. O mes frères ! si cette voix retentissait en enfer, ce ne serait plus un enfer ; il n'y aurait plus en ce lieu ni blasphèmes, ni désespoir, ni rage : ce ne serait qu'allégresse, que fêtes, que bénédictions, que cantiques ; et l'amour de ces infortunés ne le cèderait en rien à celui des séraphins. Si cette promesse leur avait été faite dès le commencement du monde, combien y aurait-il déjà de grains d'ôtés de cet amas de sables ? sept, pas d'avantage ; car il y a à peine sept mille ans

que le monde a été créé, et les damnés se livreraient à tous les transports de la joie, en attendant que tous les grains fussent ôtés. Oui, car à la fin il viendrait un jour où cette église et l'enfer seraient vides. Mais hélas ! ces beaux noms de liberté, de paix, de trêve, de réconciliation, de grâce ne retentiront jamais aux oreilles des damnés, parce que l'éternité ne finira jamais. O éternité ! éternité ! non, je ne puis comprendre ni ce que tu es ni ce que tu n'es pas. Que les prophètes se créent une langue pour te donner un nom, qu'ils t'appellent les années éternelles, les siècles des siècles, les éternités perpétuelles, qu'est-ce que cela pour expliquer ton infinie durée ? La sagesse incarnée seule, parlant d'un damné, t'a exprimé au vif en deux paroles : *Il le jettera au feu, et il brûle.* Il ne dit pas que le pécheur qui tombe en enfer brûlera, comme il semblait devoir lui dire ; mais qu'il brûle. Il brûle au présent ; et dans ce temps toujours présent il exprime en abrégé l'éternité des supplices de l'enfer. Voici donc ce que c'est que l'éternité : c'est un *jamais* qui dure toujours, un *jamais* qui toujours est présent. Si vous me demandez ce que fait un damné au moment où il entre en enfer : il brûle ; et dix ans après ? Il brûle. Et après cent ans ? Il brûle. Et après un million d'années ? Il brûle. Ne poussez pas plus loin vos questions : car si vous continuiez pendant toute l'éternité à m'interroger, je vous répondrais pendant toute l'éternité : il brûle, il brûle ; et il brûlera tant que Dieu sera Dieu, parce que l'éternité ne finira jamais. Pécheurs, fixez donc une bonne fois dans votre esprit cette pensée si importante ; et pour en retirer du fruit, dites-vous à vous-mêmes, mais sérieusement : Si je continue à vivre de cette manière,

je me prépare infailliblement des supplices et un désespoir éternels en enfer. Toujours je brûlerai, toujours je pousserai des hurlements de rage, toujours je serai un objet de haine pour Dieu et de dérision pour les élus. O *jamais* qui toujours commence et jamais ne finit ! Esprit-Saint, gravez-le bien avant dans le cœur de celui-ci, de celle-là, et que ce *jamais* soit pour eux comme un clou qui les attache aux pieds de mon Jésus crucifié. Que s'ils ne sont pas touchés par un *jamais* qui commence toujours, ils le seront peut-être par un *toujours* qui ne finit jamais.

VI. Je suppose que vous avez tous une foi vive en cette éternité de supplices que Dieu destine à quiconque meurt en péché mortel, et je ne prétends point disputer ici avec ces gens qui se disent : qu'est-ce qu'une telle sévérité ? Où est la justice de Dieu ? Quelle proportion y a-t-il entre un plaisir transitoire et un châtiment éternel, entre un moment de satisfaction et un supplice qui ne finira jamais, entre une créature tirée du néant et la majesté infinie de Dieu qu'elle a offensée ? Doit-on mesurer la grandeur du châtiment dû au péché par le temps que l'on a mis à le commettre, ou bien par la grandeur de l'injure que l'on fait au créateur ? Et si cette injure a été infinie, n'est-il pas juste que le châtiment soit en quelque manière infini ? Et comme il ne peut être infini en intensité, ne doit-il pas l'être au moins par sa durée ? N'est-il pas juste d'ailleurs que celui qui a osé se révolter contre l'Éternel soit puni d'un châtiment éternel ? que l'on ne pardonne jamais à celui qui jamais ne se repentira ? Le damné, dès qu'il entre en enfer, est tellement endurci dans le mal, que jamais il ne pourra se repentir ; toujours sa

volonté sera opposée à celle de Dieu. Il est donc très-juste que Dieu châtie pendant toute l'éternité une volonté tellement pervertie ! Le pécheur, d'ailleurs, n'a-t-il pas désiré vivre éternellement pour pouvoir pécher éternellement ? Mais je ne veux point discuter avec cette sorte de gens qui sont plus athées que catholiques. C'est à vous que je m'adresse, mes frères, à vous qui êtes tous convaincus par la foi et par la raison qu'il est très-juste et très-convenable que nos péchés soient punis de châtiments éternels. S'il en est ainsi, dites-moi de grâce, pourquoi péchez-vous ? Pourquoi vivez-vous dans l'habitude diabolique du péché ? Ce que vous cherchez en péchant, c'est de goûter un plaisir ou d'éviter une peine. Or, la foi ne vous dit-elle pas qu'il y a des plaisirs et des peines éternels ? Que vous conseille donc la prudence ? N'est-il pas vrai que tout homme raisonnable embrasse un moindre mal pour échapper à un mal plus grand ? Vous êtes donc bien insensés, lorsque pour une satisfaction brutale, qui, à peine goûtée, disparaît aussitôt sans laisser de trace, pour un vil intérêt, pour céder à l'entraînement d'une passion, pour un point d'honneur, pour une fumée, pour un mot, vous perdez une gloire éternelle ? Lorsque, pour vous épargner quelqu'incommodité passagère, comme par exemple, de jeûner, d'entendre la messe, de restituer le bien mal acquis, de surmonter cette tentation, vous vous précipitez dans un abîme de misères éternelles, sans espoir d'en sortir jamais ? Où est votre jugement, votre raison, votre foi ? N'est-il pas vrai que croire à l'éternité, et pécher, c'est se déclarer atteint de folie.

VII. Mais je veux aujourd'hui moins toucher votre

cœur qu'éclairer et convaincre votre esprit ; je veux que vous sortiez d'ici avec une impression vive de l'éternité, et de cette vérité : que ce *toujours* qui ne finit jamais renferme en soi comme en abrégé tous les tourments des pauvres damnés. Considérez pour cela que s'il nous fallait garder pendant toute cette vie, si courte pourtant, la peine la plus légère, elle nous deviendrait insupportable. S'il nous fallait, par exemple, souffrir toujours la morsure d'un cousin à l'extrémité de l'oreille, ou le mouvement d'un moucheron dans le nez, ou la présence d'un petit grain de sable dans l'œil, et cela nuit et jour, quel tourment ce serait pour nous? Que doit-ce donc être pour les damnés, qui souffrent tous les supplices les plus cruels, non pendant le temps si court de cette vie, mais pendant l'éternité toute entière? Ah ! si cette vérité pouvait entrer dans l'esprit de ce pécheur ! Bien plus, ces plaisirs mêmes que vous recherchez avec tant d'ardeur, s'ils duraient toute la vie sans discontinuer, vous deviendraient un supplice intolérable. Je m'explique : c'est un plaisir de manger, de boire, de dormir, de causer, de se promener : mais s'il fallait toujours se promener, toujours causer, toujours manger, toujours boire, ces choses, qui entretiennent ou réjouissent notre vie, ne deviendraient-elles pas pour nous de véritables tourments? « Marche toujours, dit saint Augustin, sans te reposer, tu mourras : dors toujours sans t'éveiller, tu mourras. » Si donc les plaisirs eux-mêmes deviennent par leur durée des peines et des fatigues ; si au théâtre, où tout captive votre attention, lorsque la pièce est plus longue que de coutume, ou qu'elle vous déplaît, vous attendez avec impatience le moment de sortir, jusqu'au point quelquefois d'en avoir des sueurs et des défail-

lances, que doit-ce donc être en enfer, où l'on se sent défaillir, non plus au milieu des plaisirs mais des peines, non plus pendant le temps si court d'une vie mortelle, mais pendant toute l'éternité, sans avoir même la consolation de varier ses tourments! Vous craignez le nom seul de la mort, laquelle pourtant n'est autre chose que l'ombre de la mort. La mort véritable, c'est celle que souffrent les pauvres damnés, parce que c'est une mort vivante, qui jamais ne mourra, et qui consiste dans un *toujours*, lequel ne finit jamais.

VIII. Je voudrais pouvoir faire aujourd'hui ce que fit la glorieuse et sainte Liduine, laquelle, avec ce *toujours* qui ne finit jamais, amena à résipiscence un grand pécheur qui se moquait des maximes éternelles. Si vous pouvez, lui dit-elle, rester immobile pendant une nuit seulement dans un lit de plume bien mou, couvert de fleurs, et parfumé des senteurs les plus délicieuses, sans jamais changer de posture, non-seulement je ne vous inquièterai plus dans vos passions criminelles, mais je vous récompenserai. Le jeune homme accepta en riant la proposition : mais au bout de trois ou quatre heures, il commença à éprouver une telle fatigue qu'il lui semblait qu'on l'avait mis à la torture. Il se fit néanmoins violence une heure encore : mais après ce temps l'immobilité à laquelle il s'était condamné lui devint un tel supplice, qu'il se sentait mourir. Il rentra alors en lui-même. Oh! malheureux que je suis! se dit-il, si en vivant comme je fais, je vais en enfer, que sera-ce donc? Comment pourrai-je rester couché dans ce lit de feu, non pendant le court espace d'une nuit, mais pendant toute l'éternité? Comment pourrai-je souffrir cette masse de supplices qui forment comme un cercle éternel, le-

quel a pour centre un *jamais* qui commence toujours et jamais ne finit. Cette pensée lui toucha le cœur, il se confessa et se convertit. Pécheurs, faites un essai de ce genre. Dès ce soir asseyez-vous dans un siége commode, et essayez d'y rester sans bouger pendant une seule nuit. Vous n'en auriez pas le courage. Que faites-vous donc? A quoi pensez-vous? Ecoutez ce que vous dit l'Esprit-Saint : *Si le bois tombe au nord ou au midi, il y restera.* Après mille ans, après cent mille ans, après cent millions d'années, il y sera encore. Si vous tombez dans cet abîme de flammes, il n'y aura plus pour vous d'espérance d'en sortir jamais, vous resterez cloués sur ces lames ardentes, sans éprouver jamais aucun soulagement. La scène de ce monde changera, et vous, vous serez toujours dans le feu : *Ibi eris*. Hélas! si l'on pouvait interrompre pour un instant seulement les peines de l'enfer ! Le laboureur courbé sur sa charrue dans les champs, le forçat attaché à sa chaîne, interrompt de temps en temps son travail. Les fièvres les plus aiguës ont leur déclin, et l'on ne refuse pas aux animaux eux-mêmes quelques moments de repos. Mais en enfer il n'y a ni pause, ni déclin, ni repos, ni changement ; toujours la nuit et jamais le jour ; toujours le feu et jamais de soulagement ; toujours une soif ardente et jamais une goutte d'eau ; toujours une faim dévorante et jamais rien pour l'apaiser ; toujours le désespoir et jamais de paix : un *toujours* qui ne finira jamais vous tiendra cloués sur ce lit de feu, pécheurs, comme un chien à la chaîne. Que faites-vous donc, mon frère, en ce moment, et à quoi pensez-vous ? Malheureux, vous poursuivez les biens ou les plaisirs de la terre, et vous ne pouvez apaiser la faim qui vous les fait chercher ; parce qu'ils

sont mêlés d'épines, d'ennuis et de dégoûts sans nombre, qui vous font éprouver, dès ici-bas, un enfer anticipé. Qu'est-ce que cela en comparaison de ce qui vous attend après une telle vie ? Ce qui vous attend, c'est une éternité de supplices ; si cette vérité ne vous touche pas, je crains que votre état ne soit sans remède.

IX. Plusieurs théologiens, considérant le sens de ces paroles de l'Evangile : *Ceux-ci iront au supplice éternel*, enseignent que les damnés souffrent, à chaque instant, avec une perception véritable et réelle, tous les tourments qu'ils devront souffrir pendant toute l'éternité, et ils comparent l'éternité des peines à une grosse boule de bronze, qui fait sentir tout son poids à la surface où elle est posée, quoiqu'elle ne la touche que par un point. C'est ainsi que l'éternité tout entière des peines qu'il doit souffrir pèse sur le damné, quoiqu'elles ne le touchent que par le moment présent ; car en ce moment il souffre réellement tout ce qu'il doit souffrir toujours. Je ne prétends point ici défendre cette opinion, et j'en abandonne la discussion aux écoles. Mais je soutiens qu'un damné souffre à chaque instant de l'éternité, sinon réellement, du moins spirituellement et par appréhension tous les tourments qu'il devra souffrir ; et en voici la raison. Craindre un mal, c'est, au sentiment de saint Grégoire de Naziance, la même chose que de le souffrir. Que doit-ce donc être, lorsque non-seulement on craint ce mal, mais lorsqu'on l'attend, avec une certitude qui exclut toute espérance de pouvoir y échapper? Ainsi, dans ce moment où je vous parle, le pauvre damné voit toute l'éternité de supplices qui lui est réservée; il l'attend, il la craint, et par conséquent il la souffre déjà par appréhension. Il voit, le malheureux, que la

prison où il est renfermé est éternelle, que le feu qui le brûle, le ver qui le ronge, les démons qui le tourmentent, le décret de Dieu qui le réprouve sont éternels. Tous ces tourments éternels il les ramasse dans le moment présent, par l'appréhension qu'il en a, et il les souffre tous comme s'il les endurait réellement. Il voit qu'il souffrira une faim, une soif, une fureur, et un désespoir éternels : et réunissant ainsi par la pensée l'éternité de chaque supplice en particulier avec celle des autres tourments, il souffre à chaque instant toutes ces éternités réunies ; et il souffre d'autant plus qu'il voit bien qu'il lui faudra endurer dans tous les moments de son accablante éternité des éternités infinies d'éternités. S'il en est ainsi, enfonçons-nous donc tous dans une caverne, ensevelissons-nous vivants dans un sépulcre, pour flageller avec la discipline cette chair, et pour pleurer le malheur que nous avons eu de risquer tant de fois l'éternité. Car enfin que durerait notre pénitence, dites-le moi ? Vingt, trente, quarante ans : et qu'est-ce que cela en comparaison de l'éternité ? Je m'aperçois que beaucoup d'entre vous sont saisis d'effroi. Confessez donc qu'un seul regard jeté sur l'éternité suffit pour plonger votre cœur dans l'épouvante. Comment la crainte d'avoir à souffrir cette éternité ne vous rend-elle pas sages ? Vous dites que vous n'avez pas même la force de penser à l'éternité de l'enfer, et vous ne voulez pas quitter cette voie qui vous y mène tout droit ? Vous m'accusez d'être cruel à votre égard, en vous représentant trop au vif cette terrible vérité, et cependant elle ne fait pas plus d'impression sur vous que si je parlais à des statues de marbre. Ne devrais-je donc pas appeler aujourd'hui à mon secours le langage des Apôtres et des Prophètes

les plus énergiques, pour crier : O folie, ô illusion, ô aveuglement, ô dureté, ô perversité des enfants d'Adam ! Ceux qui ne sont pas émus en entendant ces vérités terribles, ne sont-ils pas des enfants de perdition, et ne portent-ils pas déjà sur le front le caractère des réprouvés ? — Ah ! mon père, finissez, de grâce, ce sermon nous fatigue et nous ennuie. — Ce sermon vous fatigue et vous ennuie ? Vous en dites plus avec ces seules paroles que je n'en ai dit moi-même dans toute cette instruction. Comment ? vous ne pouvez m'entendre davantage ? Et cependant il n'y a pas encore une heure que je vous parle de l'enfer. Je vous en ai parlé avec des figures variées, en mêlant à mes réflexions et à mes avis des histoires, qui en même temps qu'elles effraient vous faisaient plaisir et captivaient votre attention. Que doit-ce donc être des malheureux réprouvés qui n'entendent pas seulement parler de l'enfer, mais qui en ressentent les horreurs, et qui ont continuellement sous les yeux un *toujours* qui ne finit jamais ! Eh bien ! pour ne pas vous ennuyer davantage, je ne parlerai plus : mais vous, pour ne pas vous damner, considérez que l'importance de vous assurer une éternité bienheureuse mérite toutes vos réflexions.

SECONDE PARTIE.

X. Ferdinand III, roi de Castille, vécut parmi les délices de la cour sans en être jamais souillé, et en menant une vie innocente et exemplaire. Savez-vous pourquoi ? On trouva écrites dans son cabinet en caractères d'or ces paroles. *Annos æternos in mente habui.* Etait-il assis sur le trône, il voyait assis à côté de lui un fantôme, qui lui disait : Ferdinand, souviens-toi de l'éternité. Au milieu des combats, au son de la trompette guerrière, il entendait un écho qui lui répétait : Ferdinand, souviens-toi de l'éternité. Au milieu des délassements où il se reposait des fatigues de la royauté, une pensée saintement importune lui disait au dedans du cœur : Ferdinand, souviens-toi de l'éternité. Au théâtre, dans les festins, dans les conseils, dans les tribunaux, dans les jeux, dans toutes ses actions, en un mot, une voix intérieure lui disait : Ferdinand, souviens-toi de l'éternité ; et ayant toujours ainsi l'éternité sous les yeux, il vécut innocent, et mourut, comme on le croit, en prédestiné. Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, graver profondément dans vos cœurs cette sainte pensée de l'éternité! Je voudrais me tenir toujours à vos côtés, vous suivre partout, et vous crier à chaque pas : mon frère, souvenez-vous de l'éternité. Je serais sûr alors de votre salut?

Mais hélas ! cette pensée, la plus importante de toutes, est comme effacée chez un grand nombre de chrétiens. La sollicitude du présent, le soin que l'on prend pour assurer une existence heureuse en ce monde, pour y faire figure, pour y jouir autant qu'on peut, offusque notre esprit, occupe notre cœur, et n'y laisse plus de place pour la pensée de l'éternité. Croyez-vous qu'il pense à l'éternité, celui qui, pour vil gain, vend son âme au démon, et charge sa conscience de tant d'injustices. Croyez-vous qu'il pense à l'éternité, cet autre qui pour une honte, puérile, cache depuis tant d'années un péché à confesse ? Croyez-vous qu'elle pense à l'éternité, cette femme vaine qui, non contente d'aller en enfer, y entraîne tant d'autres avec elle, par les liaisons criminelles qu'elle entretient, et devient, pour tout le monde comme une tentation vivante ? Croyez-vous que tous ceux-là pensent à l'éternité ? Non certainement. Ah ! pour les réveiller, je ne trouve point de meilleur moyen que de faire ce que fit le prophète Jérémie, lequel, allant par l'ordre de Dieu prêcher le peuple juif, se mit une chaîne de bois au cou, d'après le commandement exprès du Seigneur, et parcourut ainsi les places et les rues, le menaçant avec une sainte ferveur de la sévérité des jugements divins, et lui mettant sous les yeux les terreurs de la mort, et l'éternité des tourments de l'enfer, mais sans fruit ; car ces insolents riaient de ses paroles et de ses avertissements. Bien plus, il se trouva un homme assez téméraire pour lui arracher la chaîne de bois qu'il portait au cou, et la briser sous ses yeux. Le prophète s'en retourna chez lui profondément affligé. A peine y fut-il arrivé que Dieu lui parla et lui dit : *Va leur dire : Voici ce que dit le Seigneur : Vous avez brisé des chaînes*

de bois, je ferai pour vous des chaînes de fer. Il me semble que Dieu m'adresse aujourd'hui le même ordre, et que, pour bien vous imprimer dans le cœur la grande pensée de l'éternité, il me commande de vous prêcher, non plus avec une chaîne de bois, comme Jérémie, mais avec une chaîne de fer au cou, et de vous dire : O ! mon peuple chéri, vous avez brisé la chaîne de bois, c'est-à-dire le joug si suave de la sainte loi de Dieu ; mais si vous ne faites une sincère pénitence, il vous réserve des chaînes de fer pendant toute l'éternité.

XI. Pécheurs, Dieu veut que je parle haut et clair aujourd'hui. Ou la pénitence, ou l'enfer, il n'y a pas de milieu. *Aut pœnitendum aut ardendum.* Oui, la pénitence ou le feu de l'enfer, des larmes ou les flammes de l'enfer. A quoi vous décidez-vous ? Ah ! tombons tous au pied de ce crucifix, et laissez-moi dire à l'oreille et plus encore au cœur de chacun de vous : Mon frère, pensez aux jours anciens, et repassez dans votre esprit les années éternelles. Pensez-y au pied de ce crucifix, et que se soit là la conclusion de toute cette méditation. Pensez, impudique, s'il vaut la peine d'acheter un sale plaisir au prix d'un désespoir éternel. Pensez, avare, si un gain illicite vaut une misère éternelle. Pensez, vindicatif, s'il vaut la peine d'acheter le plaisir de se venger au prix d'une douleur éternelle. Pensez, chef de maison, lequel est le plus avantageux pour vous, ou de veiller sur votre famille et sur la conduite de vos enfants, ou de vivre enchaîné pendant toute l'éternité en enfer. Pensez jeune homme, pensez jeune fille, lequel est le mieux pour vous, ou de renoncer à ces liaisons coupables, ou de gémir éternellement dans des chaînes de feu. Pensez enfin, pécheurs, à ces deux

choses épouvantables : d'un côté des douleurs immenses, de l'autre une durée éternelle. Ah ! comment n'êtes-vous pas ébranlés ? Comment est-il possible que vous ayez le courage de vous exposer à maudire éternellement Dieu, la sainte Vierge, à vous maudire éternellement vous-même, à manger éternellement votre propre chair comme un chien enragé. Hélas ! si une fois vous mettez le pied dans cet abîme, vous pleurerez avec des larmes de feu votre malheur, et de cette même langue dont vous allez tout à l'heure demander pardon à Dieu, vous blasphèmerez et vous crierez en parcourant ces grottes infernales : Maudit le jour où je suis né, maudit le baptême que j'ai reçu, maudit le péché que j'ai commis. Il m'était facile d'éviter l'enfer ; maintenant que j'y suis entré, il m'est impossible d'en sortir. Je pouvais, avec les larmes d'un cœur contrit, gagner le ciel ; aujourd'hui je ne saurais, avec cet océan de larmes qui sort de mon cœur consumé de rage et de désespoir, éteindre une seule étincelle du feu qui me brûle. O longueur, ô hauteur, ô profondeur de l'éternité ! Eternité de rage, éternité de désespoir, éternité de repentir, mais d'un repentir inutile, parce que je me suis repenti trop tard. Eternité de douleur pour un misérable plaisir que j'ai goûté ! éternité de captivité pour un peu de liberté dont j'ai joui ! éternité de misère pour un peu de bien mal acquis ! éternité passée dans la compagnie des démons, pour les mauvaises compagnies auxquelles je me suis livré ! Eternité de supplices pour quelques jours de satisfactions ! Être éternellement séparé de Dieu quelle affeuse pensée ! O éternité, ô *toujours*, ô *jamais!* pécheurs, voulez-vous donc blasphémer ainsi pendant toute l'éternité ? Ah ! jetez un regard d'amour sur ce

crucifix, et écoutez la bonne nouvelle que j'ai à vous donner. Il est encore temps de vous assurer une éternité bienheureuse, et d'éviter l'enfer. O temps précieux ! ô grâce inappréciable ! Regardez avec des yeux pleins de larmes ce crucifix, et jetez-vous avec un cœur contrit dans ses bras, tenez embrassés ses pieds sacrés, et dites-lui avec moi : Doux Jésus, comment ai-je vécu jusqu'ici ? Pendant combien d'années ai-je marché sur le bord du précipice ? Si j'étais mort dans l'état du péché, où serais-je maintenant ? O plaies sacrées ! c'est à vous que je dois un si grand bien ; sang précieux, je veux mêler à vous mes larmes. Ce n'est pas ma langue qui demande pardon aujourd'hui, ce sont mes larmes, c'est mon cœur qui, brisé de douleur, vous crie de son fond le plus intime : Pardon, ô mon Jésus, pardon, ô mon doux amour crucifié. Ah ! mes frères ! comment ne fondez-vous pas tous en larmes ? Comment ? Vous ne donnez pas même un soupir pour assurer votre éternité, pas même une parole pour demander pardon à Jésus-Christ. Dites-lui donc tous : Pardon, ô mon Jésus, pardon. Pour l'obtenir ce pardon, je veux m'attacher avec cette chaîne aux pieds sacrés de mon Jésus, en lui protestant que je veux vivre et mourir enchaîné à sa croix, et pleurer toujours mes iniquités. Je veux commencer, dès aujourd'hui, pour ne finir jamais, et répéter sans cesse avec mes larmes plutôt qu'avec la voix : Seigneur, donnez satisfaction à votre justice, et déchargez sur moi votre colère : brûlez, brûlez en cette vie, pour épargner dans l'autre, *hic ure, hic crema, ut in eternum parcas.* Que les maladies, les persécutions, l'adversité, tous les malheurs de ce monde tombent sur moi, pourvu que vous m'épargniez pendant l'éternité:

châtiez-moi en ce monde, pourvu que vous m'épargniez dans l'autre. Jésus est prêt à vous accorder le pardon, mais il veut de vous une résolution prompte et sincère. La pénitence ou le feu éternel, que préférez-vous? Pour moi, mon choix est fait : Je veux la pénitence. Ah ! pour satisfaire à la justice divine, une discipline de fer n'est pas assez, il en faudrait une de feu. Pénitence, mes frères, pénitence. Qu'elle crie pénitence, cette femme vaine qui est le scandale de tout le pays. Qu'il crie pénitence, cet homme obstiné dans sa haine, qui refuse de pardonner ; qu'il crie pénitence, ce libertin qui ne veut pas renoncer à ce commerce criminel. Pour que Dieu vous pardonne, je ferai pénitence pour vous tous. Tombez, mes frères, aux pieds de Jésus-Christ, et dites-lui : Pénitence, Seigneur, pénitence, à vous la pénitence, à lui la miséricorde. Le voyez-vous, les bras ouverts, prêt à vous pardonner et à assurer votre salut éternel mais il veut que vous lui demandiez pardon. N'êtes-vous pas trop heureux de pouvoir l'obtenir par vos larmes, et assurer ainsi votre éternité ?

XII. Mais s'il se trouvait parmi vous quelque pécheur tellement endurci, que la pensée de l'éternité ne pût le convertir, ah ! qu'il m'écoute. Venez, mon frère, tombez au pied de ce crucifix ; et vous, ô mon Jésus, exaucez mes larmes. Pécheurs, écoutez-moi : ce n'est point un théologien ni un prédicateur qui vous parle, c'est la foi, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous crie qu'il y a une éternité de peines. Et pour qui ? Pour ceux qui vivent comme vous. Si l'éternité n'était pas un article de foi, mais seulement une opinion probable, vous devriez déjà vous dire à vous-mêmes : il est possible qu'il n'y ait pas d'éternité ; mais ce point étant crû par tant

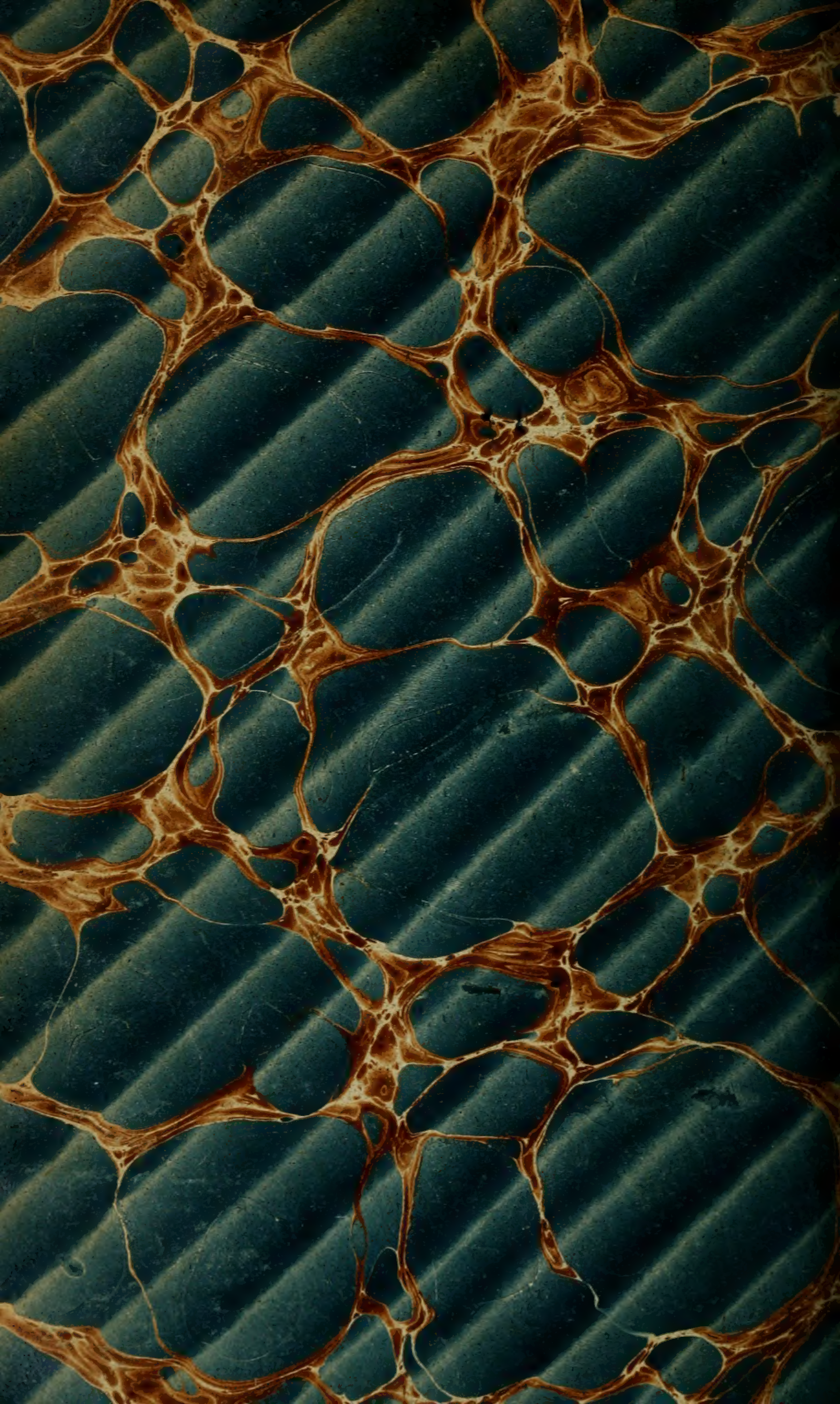
de saints, tant de doctes personnages, par les plus grands génies, et les hommes les plus sages du monde, il est probable que l'éternité existe. S'il en est ainsi, et si je me trompe, qu'arrivera-t-il de moi ? Cette simple réflexion ne suffirait-elle pas pour vous faire entreprendre les choses les plus difficiles ? Mais l'éternité n'est pas seulement une opinion probable, c'est un article de foi, pour lequel vous êtes obligés de donner votre sang et votre vie. Comment pouvez-vous donc résister aujourd'hui. Adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, par l'amour que vous portez à la bienheureuse Vierge Marie, gravez profondément dans l'âme de ce pécheur, cette seule parole : *Jamais*. Clous sacrés, qui avez percé les pieds et les mains de mon Jésus, imprimez ce mot bien avant dans son esprit et dans son cœur : qu'il résonne sans cesse à ses oreilles, et qu'il retentisse comme un écho profond dans son cœur. Et vous, mes frères, pour ne point oublier ce *jamais* qui commence toujours et ce *toujours* qui ne finit jamais, écrivez à la porte de votre chambre, à la tête de votre lit, au pied de votre crucifix ces paroles : Tout finit, et finit vite, l'éternité ne finit jamais.

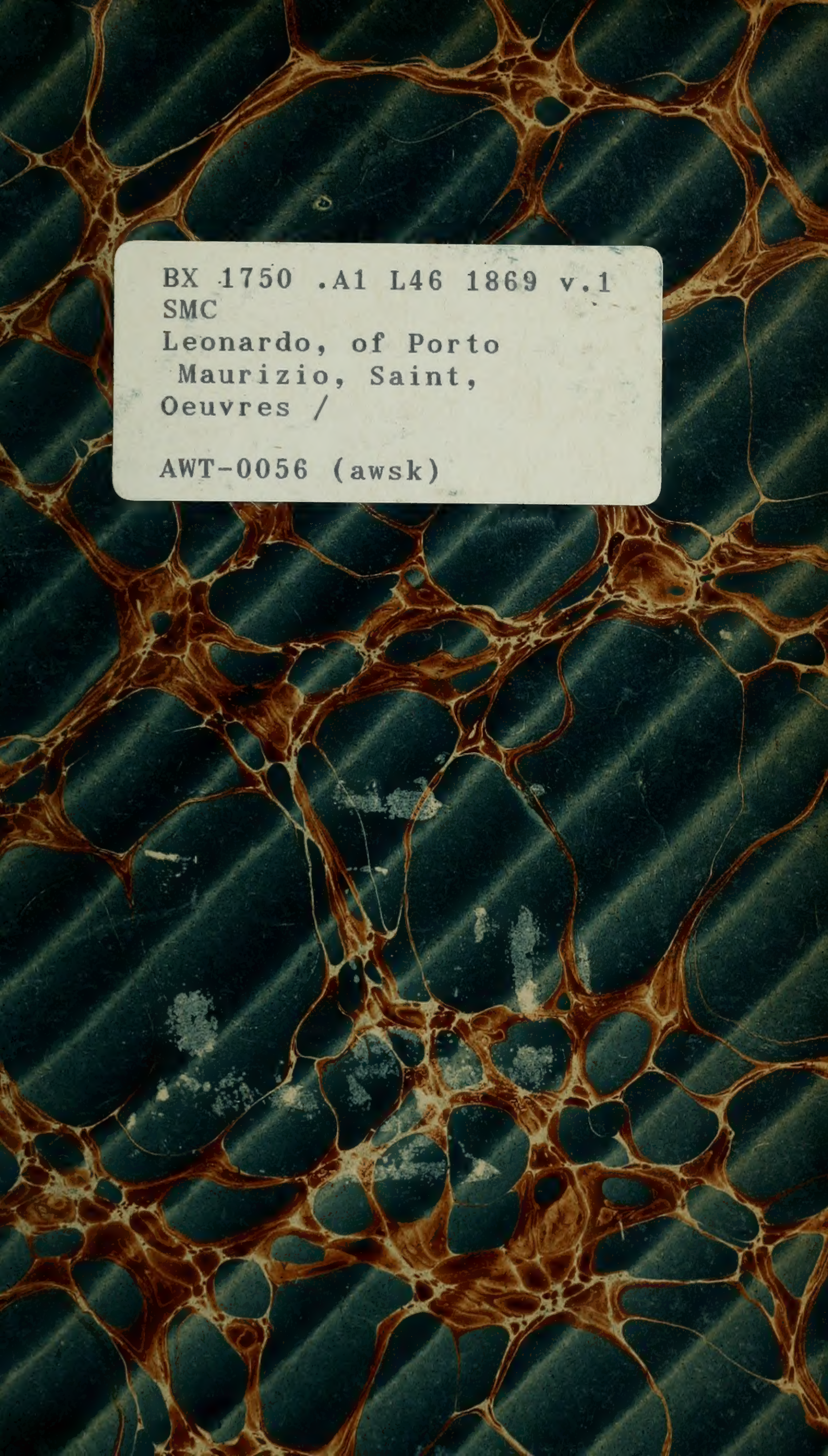
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LAON. — IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE H. DE COQUET ET G. STENGER.




BX 1750 .A1 L46 1869 v.1
SMC
Leonardo, of Porto
Maurizio, Saint,
Oeuvres /

AWT-0056 (awsk)

